



Jonathan Andujar

La guerre de siège à l'époque classique : ruses, trahisons, staseis, atmosphère et vie quotidienne des soldats et des habitants

ANDUJAR Jonathan. *La guerre de siège à l'époque classique : ruses, trahisons, staseis, atmosphère et vie quotidienne des soldats et des habitants*, sous la direction de Christian Bouchet. - Lyon : Université Jean Moulin (Lyon 3), 2015.

Mémoire soutenu en septembre 2015.





UNIVERSITÉ LYON III

JEAN MOULIN

**La guerre de siège à l'époque classique :
ruses, trahisons, *staseis*, atmosphère et vie
quotidienne des soldats et des habitants.**

Mémoire pour l'obtention du Master 2 Histoire (Recherche)

(Septembre 2015)

Préparé sous la direction du Professeur Christian Bouchet

Jonathan Andujar

Avertissement

Pour les textes littéraires, j'ai utilisé lorsque c'était possible, l'édition de la collection des Universités de France et suivi la traduction. Pour les textes qui ne sont pas édités dans la C.U.F, j'ai indiqué le nom du traducteur.

J'ai résolu la transcription en français des noms propres grecs de la manière suivante : j'ai conservé, dans la mesure du possible, l'authenticité du grec que j'ai toutefois tempérée par les usages modernes. J'ai donc écrit « Képhallénie » ou « kéos » puisque la transformation coutumière du kappa en « c » modifie la prononciation de ces noms. Par contre, selon la tradition francophone, j'ai retranscrit « Corcyre » ou « Cos ». D'une manière générale, j'ai transposé l'*éta* en « è » et l'*epsilon* en « é » à l'exception encore une fois des cas consacrés par l'usage tels que « Démosthène ».

Remerciements

Mes premiers remerciements vont à Christian Bouchet sans qui ce modeste mémoire n'aurait vu le jour. Je le remercie ici pour m'avoir orienté sur ce sujet et m'avoir invité à intervenir au colloque du CTHS à Nîmes en mai 2014. Il n'a jamais cessé de me guider tout au long de mon année, alternant une présence érudite salutaire et une distance essentielle pour me laisser découvrir les mécanismes indispensables de la recherche. Son invitation à l'Agorantique m'a permis aussi de parfaire les mécanismes de la recherche notamment en m'entraînant à la démonstration scientifique devant un public érudit. Il a fait preuve de réactivité lorsque j'avais besoin d'être orienté. Ses réponses à mes questions ont été indispensables à la bonne rédaction de mon mémoire, sa patience et sa rapidité dans nos échanges par mail m'ont toujours permis d'être admirablement bien guidé. J'ai non seulement eu la chance d'avoir un directeur de recherche très présent et intéressé par mon travail mais aussi un maître qui sait témoigner sa confiance. La qualité de son suivi trouve je l'espère dans ce travail les fruits de mon long apprentissage. Il est évident que je suis seul responsable des erreurs présentes dans ce mémoire.

Je tiens aussi à remercier Madame Catherine Wolf professeur à l'université d'Avignon qui a su me donner envie d'étudier la guerre en Grèce ancienne. Son cours de première année lorsqu'elle enseignait à Lyon III est à l'origine de mon intérêt pour le sujet, elle a su présenter les différents enjeux, alternant l'érudition et un formidable esprit de synthèse.

Je tiens aussi à remercier Gilles Courtieu qui m'a donné comme responsabilité de diriger ses Travaux Dirigés de Licence 1. Non seulement, ces quelques heures ont été l'occasion de découvrir ce métier qu'est l'enseignement mais les qualités nécessaires tant celles relevant de la pédagogie que celles de l'érudition m'ont permis de rédiger cette étude avec un regard différent et une approche plus pertinente. Je le remercie aussi pour ses remarques concernant ma soutenance de Master 1 qui ont toutes été prises en compte.

Doit être remercié Nicolas Richer, professeur des Universités (Ecole normale supérieure) membre du jury de ma soutenance, pour les commentaires et la relecture complète de mes travaux qui ont permis d'améliorer la qualité de mon étude.

Je tiens à remercier particulièrement Thomas Merle, ancien élève de Monsieur Bouchet qui a suivi avec intérêt mon travail. Son aide et ses conseils m'ont été très utiles pendant la rédaction. Le

temps qu'il a consacré en relisant et en commentant avec pertinence mon texte m'ont permis d'améliorer la clarté de mon travail.

Doit être aussi remercié, l'ensemble du personnel de la Maison de l'Orient pour leur patience et de la bibliothèque Diderot à Gerland pour leur formidable travail.

En espérant que cette étude soit à la hauteur du très bon enseignement reçu au sein de l'université Lyon III, les quelques erreurs encore malheureusement présentes dans mon mémoire sont à mettre uniquement à ma charge.

Ce mémoire n'aurait été ni envisageable ni possible sans le soutien de ma famille, mon père qui a su me transmettre sa passion pour l'histoire, ma mère qui m'a toujours encouragé à poursuivre des études universitaires ainsi que ma compagne et mes deux filles qui ont fait preuve de patience au quotidien m'encourageant à braver lorsque le besoin s'en faisait sentir les difficultés propres à cet exercice universitaire.

Liste des abréviations

And. = Andocide d'Athènes.

Myst. *Des mystères.*

Anon = Anonyme.

Apd. Pol. = Apollodore La poliorcétique, de Damas.

Ar. = Aristophane, d'Athènes, poète comique.

Lys. *Lysistrata.*

Arr. = Arrien, de Nicomédie, philosophe.

An. *Anabase.*

Tact. *De la Tactique.*

Arstt. = Aristote, de Stagire, philosophe.

Ath. *Constitution d'Athènes.*

Pol. *Politique.*

Poet. *Poétique.*

Rhet. *Rhétorique.*

Asclépiod. = Asclépiodote, Tacticien.

Ath. = Athénée, de Naukratis.

Athénée méc. = Athénée le Mécanicien.

Biton, écrivain militaire.

Dem. = Démosthène, d'Athènes, orateur.

DS. = Diodore de Sicile, historien.

EL ; Tact. = Elie le tacticien, écrivain militaire.

En. Tact. = Énée le Tacticien, écrivain militaire.

Eschl. = Eschyle, d'Eleusis, poète tragique.

Sept. *Les Sept contre Thèbes.*

Hdt. = Hérodote d'Halicarnasse, historien.

Héron Ctésibios, d'Alexandrie, mathématicien.

Hom. = Homère, poète épique.

J. Afr. = Sextus Julius l'Africain, philosophe.

Justin, martyr, écrivain.

Lys. = Lysias, orateur.

Erastosth. Contre Erastosthène.

Onosand. = Onosandros, tacticien.

Paus. = Pausanias, de cappadoce ou de Lydie, le périégète.

Phil. Byz. = Philon de Byzance.

Phot. = Photuis, lexicographe.

Plat. = Platon, d'Athènes.

Leg. *Les Lois*

Plut. = Plutarque, de Chéronnée, philosophe et biographe.

Pol. = Polybe, de Mégalopolis, historien.

Poll. = Pollux, de Naucratis, grammairien.

Polyen, tacticien.

Suid. = Suidas, lexicographe.

Thc. = Thucydide, d'Athènes, historien.

Xen. = Xénophon, d'Athènes, historien.

Ages. *Agésilas*.

An. *Anabase*.

Ath. *Gouvernement des Athéniens*.

Lac. *Gouvernement des Lacédémoniens*.

Hell. *Helléniques*.

Cyr. *Cyropédie*.

Hipp. *Hipparque*.

Eq. *De l'équitation*.

Oec. *L'économique*.

Mem. *Mémorables de Socrate*.

Hier. *Hiéron*.

À Marielle, Éline et Mélisse, mes trois trésors

**« Ces gens-là [Grecs] ne sont pas des hommes de jour mais de nuit »
Al Tabari (839-923 apr. J.-C.)**

Sommaire

Première partie : la trahison et la *stasis* en temps de siège, une arme à la disposition des assiégeants et une réalité à prendre en compte pour les assiégés

Chapitre 1: Poliorcétique, *stasis* et trahison

- 1) Prendre une ville par trahison
- 2) Prendre une ville par *stasis*

Chapitre 2 : Parole à la défense

- 1) Lutter contre la trahison
- 2) Dispositifs pour éviter les révolutions
- 3) Monter la garde

Deuxième partie : la ruse des assaillants, la défense et la vie quotidienne d'une cité assiégée

Chapitre 1 : Poliorcétique et ruses de guerre

- 1) S'emparer d'une ville par surprise avant et pendant un siège
- 2) S'emparer d'une ville par tromperie
- 3) S'emparer d'une ville en provoquant une panique
- 4) S'emparer d'une ville par philhellénisme, par persuasion ou par des menaces ?
- 5) S'emparer d'une ville par la famine
- 6) Réflexions sur le rôle du stratège dans la guerre de siège
- 7) Le camp des assiégeants
- 8) Le regard des Grecs sur ces pratiques

Chapitre 2 : Atmosphère et organisation de la défense

- 1) Comprendre l'atmosphère d'une cité assiégée
- 2) Organisation de la défense
- 3) Et soudain les assiégeants pénètrent dans la ville...

La guerre de siège évoque spontanément chez le grand public comme chez les historiens une guerre où les fortifications et les engins de siège priment¹. Cette image du siège que notre cinéma moderne et nos esprits véhiculent est à revoir pour le monde grec. En effet, la plupart des sièges à l'époque classique n'ont pas été le théâtre des machines et des mécaniciens². Bien au contraire, d'après les statistiques de Pierre Ducrey³, la majorité des cités qui ont été conquises l'ont été par des moyens autres que la force. La ruse, la trahison, la *stasis* et l'investissement sont autant de possibilités pour l'assiégeant d'arriver à ses fins. Il faut donc entreprendre une étude de ces techniques pour obtenir une image plus juste de la guerre de siège⁴. Il faut aussi, et c'est là tout l'intérêt, prendre en compte les assiégés. Souvent oubliés, relégués à un rôle passif, ils sont au contraire bien actifs et peuvent eux aussi utiliser des procédés comme la ruse ou la force pour se défendre. Au delà d'un aspect purement tactique et technique, le vécu des soldats ainsi que l'atmosphère qui règne dans les deux camps doivent être pris en compte. Cette approche plus sensible, moins froide, de la guerre de siège permet à l'historien de mieux comprendre les procédés techniques qui sont utilisés pour s'emparer d'une cité ou la défendre mais aussi de replacer dans un temps plus long le siège. Contrairement aux batailles sur terre ou sur mer, le siège peut se dérouler sur plusieurs années. Il est donc important d'étudier la vie de ces soldats au quotidien afin de mieux saisir les enjeux.

L'approche que j'ai adoptée est celle de la nouvelle histoire bataille⁵ qui doit ses lettres de noblesse à John Keegan⁶ qui a su le premier recentrer son attention sur le vécu et l'expérience des soldats au quotidien et sur le champ de bataille. La méthode, l'approche adoptée, consiste aussi à replacer le soldat et la guerre en règle générale dans un contexte politique mais surtout social. Ce sont les sociétés qui mènent les guerres avec une vision bien particulière, des concepts qui leur sont propres. On peut donc dire que la guerre est pratiquée dans le prolongement de la société.

1 Pour les machines de siège, voir E.W. Marsden, *Greek and Roman Artillery*, vol I et II, Oxford, 1997 et Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p.212-234

2 Pour les ingénieurs militaires, voir Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p.207-211.

3 Pierre Ducrey, *Le traitement des prisonniers de guerre dans la Grèce antique des origines à la conquête romaine*, Paris, 1999, p.111.

4 Yvon Garlan consacre seulement cinq pages aux ruses et à la trahison pendant un siège. Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p.179-183.

5 Laurent Henninger, « La nouvelle histoire bataille », *espace temps*, 1999, p.35-46. Commission de la nouvelle histoire bataille, *Nouvelle histoire bataille*, ADDIM, I, Paris, 1999. Commission de la nouvelle histoire bataille, *Nouvelle histoire bataille*, ADDIM, II, Paris, 2004.

6 John Keegan, *The face of Battle*, New York, 1976. Paul Fussel, *À la guerre. Psychologie et comportement pendant la seconde guerre mondiale*, Paris, 1989. Victor Davis Hanson, *Le modèle occidental de la guerre, La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, 1989.

Pour prendre un exemple sur notre sujet, les Grecs n'ont que très tardivement pratiqué l'assaut⁷. La poliorcétique grecque se résume à ses débuts à un investissement de la cité attaquée et à une attente plus ou moins longue de sa reddition. La pratique de la guerre de siège pouvait être qualifiée de passive⁸. En Grèce ancienne, le soldat traditionnel est appelé hoplite et son emploi a fait merveille à Marathon (490 av. J.-C.) puis à Platées (479 av. J.-C.) et a perduré tout au long de l'époque classique⁹. On remarque que contrairement à la guerre hoplitique traditionnelle, les soldats refusent de pratiquer l'assaut. L'explication qui semble se dégager naturellement est celle de l'équipement. Il est difficile pour un hoplite qui porte sur lui une panoplie d'environ trente kilogrammes de partir à l'assaut des fortifications¹⁰. Face à cette explication évidente, il est aussi possible d'affirmer que ces soldats pouvaient aisément troquer leur équipement pour un attirail plus léger. Pour autant ces hommes ne l'ont pas fait¹¹ et il faut donc s'interroger sur les raisons qui les ont poussés à ne pas pratiquer l'assaut. L'armure que revêtaient les hoplites n'était pas un simple matériel militaire mais bien le prolongement de leurs corps. La panoplie du combattant est empreinte d'une « idéologie » que l'on qualifie d'hoplitique. L'hoplite était autant un soldat qu'un citoyen et cette particularité faisait de ce type de combattant un amateur à la guerre. Même si ces hommes qui étaient pour la plupart des paysans se sont entraînés en pratiquant la lutte ou la course en armes dans les gymnases et les palestres, on ne pouvait pas pour autant parler de soldats professionnels¹². La guerre reposait sur un consensus admis par tous. On ne pratiquait pas la guerre d'anéantissement¹³ et certaines règles plus ou moins admises avaient ce but. L'armure elle-même permettait de limiter le nombre de morts sur les champs de bataille. Il est fort probable que si les Grecs avaient cherché à exterminer systématiquement leurs adversaires, leur type de société n'aurait

7 Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p.125-29.

8 Les assiégeants tentent de s'emparer d'une ville en l'assaillant qu'une fois sur trois (33,33%) et les défenseurs ne tentent quasiment jamais de sortie (3%). Le pratique change uniquement dans le dernier tiers du Ve siècle, durant la guerre du Péloponnèse.

9 Tanagra (457 av. J.-C.) ; Coronée (447 av. J.-C.) ; Délion (424 av. J.-C.) ; Mantinée (418 av. J.-C.) ; Némée (394 av. J.-C.) ; Corinthe (390 av. J.-C.) ; Leuctres (371 av. J.-C.) ; Chéronée (338 av. J.-C.) pour ne citer que les plus célèbres.

10 Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p.135.

11 Les Grecs ont commencé à pratiquer l'assaut en simple tunique uniquement à la fin du Ve siècle et de manière sporadique. Voir Xénophon, *Anabase*, 5.2.3-16. Brasidas et ses hommes sont parmi les premiers soldats grecs à pratiquer l'assaut. La chose s'explique aisément, les assaillants n'étaient pas des hoplites (homoioi) mais des guerriers équipés à la légère (peltastes). De plus, le général lacédémonien est obligé de proposer des récompenses pour ceux qui montent en premier au sommet des remparts. Les Grecs du IVe siècle pratiquent régulièrement l'assaut car les soldats sont soit des mercenaires, soit des peltastes, soit des hoplites sans armure. Non seulement l'assaut est plus fréquent mais l'utilisation de la ruse aussi et c'est même leur association qui permet de rassurer les soldats qui se lancent à l'assaut des murailles. En effet, le taux de mortalité lors d'une attaque surprise contre des fortifications dégarnies de gardes est moindre que lorsque les défenseurs sont prêts à se défendre.

12 Seuls les mercenaires et les Spartiates peuvent être qualifiés de professionnels de la guerre.

13 On a quelques récits de guerre d'anéantissement, voir Pierre Ellinger, *La légende nationale phocidienne : Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993. La guerre de siège sous bon nombre d'aspects peut être envisagée comme une guerre d'anéantissement. L'historien doit donc se demander pourquoi dans ce type de combat les Grecs pouvaient être amenés à exterminer leurs adversaires.

pu survivre, qui plus est quand on a conscience de la fréquence des combats entre certaines cités. Ces hommes empreints d'un patriotisme exacerbé étaient prêts à mourir pour leur patrie notamment lorsque le combat était régi par des règles tacites et respectées par tous.

Lorsque l'assaut était pratiqué par les assiégeants, celui-ci se faisait dans une position d'infériorité. Les hommes sur les murailles avaient l'avantage grâce à leur position¹⁴. Il était donc difficile pour ces soldats qui combattaient en phalange, dans un esprit collectif, aux côtés de leurs proches, de s'emparer d'une échelle pour partir seuls à la conquête des murs. Non seulement le danger et les risques étaient différents¹⁵ mais la mort elle-même prenait une forme qui devait paraître aux yeux des Grecs comme moins honorable. Ces citoyens qui exposaient fièrement leurs blessures sur la poitrine¹⁶, ne pouvaient admettre mourir d'une flèche envoyée par un individu identifié comme un Pâris, c'est à dire un couard¹⁷. La chute d'un soldat positionné au sommet d'une échelle appliquée contre des murs d'une dizaine de mètres¹⁸ entraînait sûrement dans bon nombre de cas la mort de l'assaillant¹⁹. Il était donc inconcevable pour ces hommes de pratiquer l'assaut pour les raisons évoquées plus haut et on comprend donc mieux pourquoi un véritable verrou psychologique est identifiable dans les sources. Au delà de ces causes plus profondes liées au modèle de société que les Grecs ont conçu, les soldats avaient peut-être peur de monter aux échelles non pas par crainte de la mort mais bien par peur de la hauteur. L'acrophobie qui concerne beaucoup de personnes à notre époque a sûrement autant touché les Anciens.

On a donc vu à travers cet exemple que la pratique de la guerre doit être examinée non

14 Par exemple lors du siège de Cition par Cimon, les assauts lancés contre les murailles sont décrits par Diodore comme facilement repoussés. DS, 12.4.1. Idem pour le siège de Skionè en 423av. J.-C. DS, 12.73 ainsi que pour le siège de Mytilène en 428 av. J.-C. : « car la crainte de la capture redoublait la résistance des assiégés qui confiants en la hauteur de leurs murs avaient l'avantage sur ceux qui les attaquaient du côté du port » DS, 12.46.1-5. Yvon Garlan a aussi très bien démontré que les assauts sont lancés dans la plupart des cas contre des murailles que les sources décrivent comme défectueuses. Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974.

15 Le nombre de morts lors d'un assaut lancé contre une muraille est bien plus important que lors d'un combat hoplitique. DS, 16.53.2.

16 Élien, *Histoire variée*, 12, 21.

17 En effet, dans *l'Ethiopide* d'Arctinos de Milet ou dans *l'Enéide* de Virgile (VI, 56-58), Pâris tue Achille du haut du rempart troyen en lançant une flèche guidée par Apollon. Le meilleur de tous les Grecs est mort de la main d'un lâche. « Un autre voulant savoir pourquoi il avait interdit d'attaquer les murs et les remparts, c'est répondit afin que les plus valeureux ne meurent pas sous la main d'une femme, ou d'un enfant, ou de quelque individu tout aussi faible ». Plutarque, *Lycurgue*, 25.

18 Énée le Tacticien dans un passage de la *Poliorcétique* précise qu'il faut attendre le dernier moment pour repousser les échelles. Les hommes se trouvent au plus haut et leur chute entraînera une mort certaine ou une infirmité qui fera de ces hommes des assistés toute leur vie dans une société qui prône comme valeurs l'autonomie et l'indépendance.

19 Pensons aux Thébains qui pour échapper au massacre organisé par les Platéens en 429 av. J.-C. dans les rues de leur cité, se jetèrent du haut des remparts. Thucydide qui décrit la scène, nous dit que peu de Thébains survécurent à la chute. Idem pour la *stasis* à Corinthe en 392 av. J.-C., lors du combat beaucoup de citoyens désespérés se jettent du haut des remparts et trouvent la mort. Xénophon dit même que « les habitants habitués à voir des tas de blé, de bois, de pierres, on pu alors contempler des tas de cadavres ». Xen, *Hell*, 4.4.11.

seulement du point de vue du soldat et de son vécu mais aussi être intégrée dans un modèle de société. Quand on étudie la guerre de siège, on observe directement ces sociétés s'affronter puisque l'une d'entre elles est attaquée. Quand une cité est assiégée, c'est une communauté d'individus composée à la fois de soldats et de non combattants qui doit se défendre. Les enjeux ne sont souvent plus les mêmes que lors d'un affrontement hoplitique puisque la cité peut en cas de défaite être détruite. On observe alors des comportements qui changent, une société qui se mue dans l'urgence, des mesures d'exception²⁰ sont souvent votées, des droits sont bafoués, l'état de siège l'impose. Il faut donc aussi avoir recours lorsque l'on veut étudier la poliorcétique grecque, à la psychologie historique. Prendre en compte la dimension psychologique et d'une manière plus large les mentalités ou représentations qui apparaissent dans nos sources est essentiel pour comprendre le déroulement des sièges.

Concernant les sources nécessaires pour établir une histoire de la guerre de siège, on trouve en premier lieu les sources littéraires que l'on peut diviser en deux groupes : les récits de siège indispensables pour l'historien et présents dans les textes historiques ainsi que les traités militaires. Il faut donc articuler les informations récoltées dans ces récits et les confronter aux analyses présentées par les traités didactiques. Récits de siège certes, mais des récits souvent très brefs qui peuvent être expédiés en une phrase. Cette anomalie s'explique par l'intérêt que suscitaient ces guerres bien particulières chez les historiens. Pour Xénophon²¹ qui est avant tout un cavalier, traiter de la guerre de siège est un passage obligatoire pour répondre à l'un des objectifs qu'il s'est fixé, notamment celui de présenter un compte rendu des différents récits de bataille. Pour autant il ne semble pas apprécier ce type de combat et transmet souvent des récits lacunaires. Certains sièges ont toutefois fait l'objet d'un long développement comme ceux de Platées ou de Syracuse et l'on peut ainsi reconstituer une histoire plus « complète » du siège²². On ne peut atteindre toutefois qu'un aspect partiel de la guerre de siège. Celui de Syracuse est anormal : on est en face de deux immenses cités qui s'affrontent et cet affrontement prend la forme d'un combat entre deux groupes de maçons, ceux d'Athènes et ceux de Syracuse. L'objectif que s'est fixé Athènes est d'enfermer

20 Voir Énée le Tacticien sur l'interdiction des banquets publics.

21 Le siège de Sélymbria de 408 av. J.-C par Alcibiade est un exemple frappant. Celui-ci est décrit brièvement par Xénophon qui ne précise pas comment les Athéniens ont pu prendre la ville. On sait d'après Plutarque, que la ville est prise par trahison et il faut donc pour en connaître davantage faire appel à différents auteurs pour reconstruire une histoire du siège. Les raisons, qui poussent Xénophon à faire preuve de brièveté ne sont pas à chercher dans l'utilisation de la trahison pour s'emparer de la ville puisque ce dernier décrit parfaitement la trahison qui a lieu lors du siège de Phlionte de 369 av. J.C. Les raisons sont ailleurs, la place dans son œuvre, le peu d'informations qu'il a de cet événement ?

22 Les historiens se sont trop souvent intéressés aux sièges les plus célèbres comme celui de Syracuse pour l'époque classique en dédaignant étudier les autres. Par exemple, dans *Les sièges célèbres de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes*, Paris, 1881, Maxime Petit étudie les sièges qu'il considère comme les plus illustres dont le siège de Troie, celui de Tyr, de Rhodes ou encore celui de Jérusalem.

Syracuse derrière ses murs et cette dernière, pour éviter le blocus, construit elle aussi des lignes d'investissement pour contrer l'adversaire. Quant au siège de Platées, la cité est de taille moyenne et les procédés utilisés pour s'en emparer sont démesurés et donnent l'image d'un siège dépassant toute logique. L'historien doit donc, s'il veut reconstituer une histoire de la guerre de siège la plus complète, faire un travail quantitatif mais aussi qualitatif, c'est-à-dire prendre en compte les récits de siège très brefs notamment en combinant les quelques informations récoltées d'un point de vue qualitatif et statistique ainsi qu'en utilisant les récits plus longs.

Il est aussi possible d'utiliser en renfort des sources épigraphiques²³ comme par exemple ces décrets honorifiques adressés à des chefs de garnison ou à des médecins très actifs pendant les sièges ; ainsi que des sources archéologiques ou numismatiques mais qui concernent surtout l'époque hellénistique. Lorsque l'historien entreprend de mettre en lumière l'importance des ruses ou des trahisons dans la prise d'une ville, tout en tenant compte de l'atmosphère et de la vie des soldats, il recourt exclusivement à des sources littéraires. L'étude des fortifications permet uniquement d'articuler une étude s'intéressant aux techniques recourant à la force²⁴.

On a donc tendance généralement à séparer le recours à la force, à la ruse et à la trahison, mais qu'en est-il vraiment de ce que pensaient les Grecs ?²⁵ Un modèle semble émerger autour d'une dichotomie entre la ruse d'un côté et la force de l'autre. Les Grecs raisonneraient donc avec des catégories identiques aux nôtres. D'un côté la force dont Héraklès est le digne représentant et de l'autre la ruse associée souvent à un animal, le renard ou le loup²⁶. Toutefois, il ne faut peut-être pas

23 « Alors que les Mèdes et les gens de Kition assiégeaient la ville d'Idalion, en l'année de Philokypros, fils d'Onasagoras, le roi Stasikypros et les gens d'Idalion avaient invité le médecin Onasilos, fils d'Onasikypros ainsi que ses frères, à soigner les hommes blessés dans la bataille, sans honoraires » (478-770 av. J.-C.) Olivier Masson, *Les inscriptions chypriotes syllabiques : recueil critique et commenté*, Paris, 1961, p.235-244, n°217.

24 En réalité comme on va le voir, le rôle des fortifications n'est pas totalement négligeable. Par exemple, le recours à la trahison peut s'expliquer par la présence de puissantes murailles. Voir notamment l'anecdote rapportée par Diodore de Sicile au sujet des propos qu'aurait tenu Philippe II de Macédoine devant une ville occupant une position très forte. Un homme du voisinage lui explique que cette place forte est imprenable, et Philippe II lui aurait répondu ainsi : il lui demanda si l'or aussi était incapable de passer les murailles afin de lui faire comprendre que face à de puissantes fortifications, la trahison est susceptible de réussir là où les armes échouent. DS, 16.54.3-4.

25 Chez Diodore de Sicile, la force (bias) et la ruse (dolos) s'opposent. La ruse est présentée comme un moyen louable qui permet à l'homme de compenser une faiblesse physique. « Ce qu'ils pouvaient difficilement combattre par la force, ils le maîtrisèrent par l'artifice et par la ruse », DS, 8.13. Michel Casevitz, « Ruses, secrets et mensonges chez Diodore de Sicile » dans H. Olivier, Pascal Giovannelli-Jouanna et François. Bérard, *Ruses, Secrets et Mensonges chez les historiens grecs et latins*, Lyon et Paris, 2006, p.187-194.

26 Dans l'Iliade (chant X), un espion troyen du nom de Dolon observe le camp des Achéens. Dolon incarne la fourberie (suggéré par le terme « *dolos* ») et est vêtu d'une peau de loup gris alors que l'un de ses adversaires, Diomède, se déguise lui d'une peau de lion. S'il y a bien dans la dolonie une opposition entre la force (lion) d'un côté et la ruse fourbe (loup ou renard) de l'autre, pour autant c'est bien l'intelligence rusée d'Ulysse (*mêtis*) qui permet aux deux héros achéens de se saisir de l'espion troyen sans faire usage de la force. Louis Gernet, « Dolon le loup », *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris, 1976, p.154-171[1936]. On entrevoit là, le début de l'opposition entre la force et le courage caractérisés par le soldat et la ruse incarnée ici par l'espion. A l'époque archaïque, l'espion Dolon représentera notamment dans l'imagerie corinthienne et attique, l'antimodèle du citoyen-hoplite. François Lissarague, « Iconographie de Dolon le Loup », *RA*, 1980, p.3-30. La ruse n'est pas marginalisée dans les poèmes

toujours séparer la force et la ruse comme deux techniques indépendantes l'une de l'autre. Au contraire, c'est souvent leur association qui fait merveille sur le champ de bataille. Par exemple, lorsque l'on surprend une ville ou que l'on profite d'une trahison pour pénétrer dans la place, le recours à la force est-il vraiment absent ? Il semblerait que non puisque les assiégés dans nombre de cas cherchent à repousser les assiégeants. Il faut donc recourir à la force en plus de l'élément de trahison. La prise d'une cité par trahison est souvent rendue possible par l'effet de surprise qui l'accompagne²⁷. Prenons encore un autre exemple, lorsqu'une cité est assiégée depuis plusieurs mois, par des assauts nuit et jour ainsi que coupée de son territoire par un blocus qui oblige les habitants à rationner leur alimentation ; ne doit-on pas penser que si lors de ce siège une *stasis* (ou une trahison) voit le jour qu'elle soit la conséquence des éléments évoqués plus haut ? Il faut donc pour obtenir une image plus fidèle de la guerre de siège prendre en compte aussi le temps qui s'écoule entre le début et la fin du siège, la taille de la cité, ses ressources en nourriture et en eau, la population qui vit à l'intérieur, le moral des troupes et notamment la présence d'un climat politique stable ou au contraire déplorable. Il est alors possible pour les assiégeants qui cherchent dans un premier temps à prendre connaissance de l'atmosphère à l'intérieur de la cité de mettre en place une stratégie qui pourrait consister à accentuer par des moyens divers les faits évoqués plus haut et le cas échéant à obtenir une trahison ou une reddition. Les mots clés pour comprendre la guerre de siège ne seraient donc pas uniquement ceux employés habituellement comme l'assaut, les fortifications, la ruse ou la trahison mais plutôt des notions comme celles d'atmosphère, d'endurance, de pression, ainsi que de psychologie collective que l'historien doit retranscrire le plus fidèlement possible. Ces notions ne doivent pas être utilisées uniquement pour décrire l'environnement socio-politique d'une cité assiégée mais aussi le camp des assiégeants qui est trop souvent perçu comme à l'abri de représailles. Or bien au contraire, les assiégeants sont en terrain ennemi, obligés de « vivre sur le pays », de loger dans des conditions parfois très difficiles, surveillés par des assiégés qui n'hésitent pas à la moindre défaillance des gardes, à attaquer la nuit ou même en plein jour pour détruire des machines, brûler des vivres ou prendre à revers l'armée. Les assiégeants sont donc sous bon nombre d'aspects dans la même situation que les assiégés.

homériques, bien au contraire son usage est à maintes reprises mis en lumière comme un don précieux. Ce n'est donc pas son utilisation qui est méprisée mais uniquement la manière dont elle est pratiquée.

27 Pour autant les Grecs ont utilisé des mots tels que la surprise, la force ou la trahison pour décrire la prise d'une ville. Si ces moyens sont complémentaires, les Grecs désignent par la prise d'une ville, l'élément le plus significatif, celui qui a permis de faire la différence. J'ai toutefois opté de les étudier séparément afin de mieux comprendre leur fonctionnement.

Première partie

Chapitre 1: Poliorcétique, *stasis* et trahison

1) Prendre une ville par trahison

Lorsqu'il n'est pas possible de prendre une ville par la force, un stratège peut arriver à ses fins en obtenant une trahison. Lors du siège mythique de Thémiscyre sur le Thermodon, Héraklès et Thésée n'arrivent pas à s'emparer de la place par la force des armes. La ville est finalement prise grâce à une trahison. Antiope qui est tombée amoureuse de Thésée livre la ville à Héraklès²⁸. La trahison apparaît donc dans l'univers mental des Grecs comme une solution au même titre que la force ou la ruse. Toutefois comme on va le voir, la trahison n'est jamais le fruit d'une idylle entre une traîtresse d'un côté et le général de l'armée adverse de l'autre. Thucydide par exemple nous dit que Brasidas s'empara de places grâce à des trahisons²⁹. Que ce soit le Spartiate Brasidas ou d'autres généraux de son époque, la pratique de la trahison nécessite un véritable savoir-faire. Il ne faut en aucun cas croire qu'il suffit d'attendre que le traître ouvre les portes pour que l'attaque soit un succès ou que le charme irrésistible d'un Thésée puisse provoquer une trahison. Bien au contraire, une telle opération nécessite un travail en amont non seulement pour débaucher le traître mais aussi organiser la trahison ainsi qu'un travail en aval lors de l'attaque car plusieurs précautions doivent être prises pour assurer le succès de celle-ci. Il est donc intéressant d'essayer de comprendre comment se met en place une telle opération et quelles sont les contraintes ou les risques que peut encourir une armée. Pierre Ducrey a calculé que pour le Ve siècle, sur 69 sièges, les Grecs ont usé de la trahison à 11 reprises³⁰.

Recruter le(s) traître(s)

Les traîtres³¹ peuvent avoir plusieurs profils différents ainsi que plusieurs raisons qui

28 Pausanias, 1.2.1.

29 Thc, 4.81.2.

30 Pierre Ducrey, *Guerres et guerriers dans la Grèce antique*, Paris, 1999, [1985], p.147. Pour une liste de ces sièges, voir Pierre Ducrey, « Les fortifications grecques : rôle, fonction, efficacité », dans Pierre Leriche et Henri Tréziny (dir), *La fortification dans l'histoire du monde grec*, Paris, 1986, p.138, ou l'annexe à la fin de notre étude. Pour ma part, je dénombre 15 trahisons (soit 12%) pour le Ve siècle et 36 (14%) pour le IVe siècle.

31 Xen, *Hell*, 7.4.14.

motivent leur geste. Dans tous les cas, le stratège doit essayer de dénicher ces traîtres potentiels en espérant pouvoir les convaincre de livrer leur cité. Le critère politique semble être la raison principale qui pousse un habitant à commettre une trahison³². Lors du siège de Corinthe probablement en 393 av. J.-C., Iphicrate apprend que dans la ville le parti opposé cherchait à introduire des Lacédémoniens dans la place³³ et lors du siège de Phlionte en 381/80 av. J.-C., ce sont les parents des bannis qui incarnent aux yeux des habitants un risque potentiel de trahison³⁴. Les assiégeants ont bien conscience du contexte clivant de l'époque et cherchent à en tirer profit. Bien souvent les trahisons politiques sont liées à la fois au phénomène de la *stasis* mais aussi à celui de l'ingérence³⁵. En effet, les citoyens du IV^e siècle n'hésitent pas à faire appel à des armées étrangères pour prendre le pouvoir dans leur propre cité. Une cité démocratique risque d'être victime d'un complot de citoyens de haut rang qui souhaitent établir un régime plus restreint³⁶. Si la guerre, est comme le disait Carl Von Clausewitz « le prolongement de la politique par d'autres moyens »³⁷, dans le monde grec et plus particulièrement lors d'un siège, la citation prend tout son sens.

Les stratèges pouvaient aussi recruter des traîtres en proposant une somme importante à un ou plusieurs habitants. Lors des sièges de Naxos et de Catane en 403/02 av. J.-C., Proclès livre la ville à Denys de Syracuse pour de l'argent³⁸ ainsi qu'Arcésilas stratège des Cataniens³⁹. Ces hommes corrompus doivent être perçus comme des habitants soit endettés, soit d'origine modeste⁴⁰ qui n'hésitent pas à trahir pour s'enrichir⁴¹. La somme qui leur est versée n'est pas mentionnée par Diodore mais celle-ci devait être conséquente⁴². Parfois les traîtres ne peuvent ouvrir directement une porte ou livrer une partie de la muraille, leur mission se limite comme dans le cas du siège

32 Dans une cité ou des factions politiques s'opposent avec virulence (probablement toutes les cités grecques !), le stratège peut débaucher des traîtres sans difficulté puisque certains membres n'hésitent pas à faire passer les intérêts de leur faction avant ceux de leur cité. Pierre Ducrey, « Guerre et trahison », dans Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012, p.234.

33 Polyen, *Iphicrate*.

34 Xen, *Hell*, 5.2.9-10.

35 Phénomène que l'on retrouve à toutes les époques. Voir Sophie Vergnes, « D'une guerre l'autre : les interactions entre guerre civile et guerre étrangère pendant la Fronde (1648-1653) », *La guerre civile : représentations, idéalisations, identifications*, (dir) Emmanuel Dupraz et Claire Gheeraert-Graffeulle, PURH, Rouen, 2014, p.83-98.

36 Pausanias, 7.10.2.

37 Carl Von Clausewitz, *De la guerre (1832)*, Saint-Amand-Montrond (Cher), 1999, p.46. Traduction Laurent Murawiec.

38 DS, 14.15.2.

39 DS, 14.78.7. Denys l'Ancien s'empare aussi d'Himère si l'on suit le récit d'Enée le Tacticien (10.22).

40 Pausanias, 7.10.2-3.

41 La trahison qui eu lieu à Olynthe en 348 av. J.-C., d'après Diodore (16.53.2-3.), fut l'oeuvre de Philippe II de Macédoine d'un côté et de deux personnages connus de l'autre. Euthycratès et Lasthenes d'après Démosthène (*Ambassade*, 265-627) profitèrent de leur trahison pour s'enrichir et leur nouvelle fortune était visible par l'opulence de la maison de l'un et l'élevage de nombreux bœufs pour l'autre.

42 Ou pas puisque d'après Onasandre (30), l'action d'un traître s'achète toujours à bon marché. Il veut certainement dire par là que la somme dépensée pour corrompre un assiégé, bien que très importante, est toutefois bien inférieure au coût d'un siège qui s'éternise.

d'Héres (IVe siècle) à prendre l'empreinte de la clé d'un des gardes pour en faire un double⁴³. La trahison pouvait donc prendre plusieurs formes, la livraison d'une porte, l'abandon d'une partie de la muraille⁴⁴ ou tout simplement un acte qui pourrait causer du tort à la cité. Tous les habitants d'une ville pouvaient tenter d'améliorer leur sort en aidant l'ennemi. Les esclaves, lorsqu'ils étaient présents lors d'un siège, espéraient gagner la liberté en échange d'une action contre leurs maîtres comme ce fut le cas lors du siège de Sélinonte par Théron (IVe siècle)⁴⁵. Les soldats qu'ils fussent citoyens de la cité ou de simples mercenaires étaient bien entendu les premiers visés par l'ennemi notamment quand ces derniers montaient la garde aux portes ou aux remparts. La corruption d'un de ces gardes facilitait grandement la prise d'une ville⁴⁶. La livraison d'une porte permettait de faire entrer rapidement un nombre important de soldats dans la place et de la prendre dans la foulée avant que l'ennemi puisse rassembler ses forces. Un profil politique, économique, social et militaire pouvait donc définir le traître.

D'autres raisons pouvaient aussi amener un citoyen à trahir sa cité. Lors du siège de Byzance en 408 av. J.-C., les Lacédémoniens présents comme garnisaires dans la ville s'accaparent les vivres au détriment des habitants touchés par la famine⁴⁷. Les traîtres qui livrent la place doivent-ils être vraiment perçus comme tels ? Seuls les vainqueurs décidaient sûrement du sort des hommes qui ont commis l'acte, une trahison pour certains, un geste salutaire pour d'autres⁴⁸. Les hommes qui ont ouvert les portes de Byzance n'ont pas de profil particulier, l'explication est conjoncturelle et non structurelle, les hommes étaient affamés. Le stratège est-il susceptible de trahir sa cité ? C'est une question qui mérite une réponse puisque le général est au sommet de la hiérarchie et peut en cas de trahison fournir des informations de premier ordre et faciliter grandement la réussite d'une telle entreprise. Phrynichos, général de Samos, avait prévu de livrer la ville aux Athéniens⁴⁹. Alcibiade, voit toutefois sa tentative échouer car Phrynichos décide de rester fidèle à sa patrie. Lors du siège de Catane en 403/02 av. J.-C. par Denys l'Ancien, Arcésilas, le stratège aux commandes de la place décide de lui livrer la cité. La trahison est un succès, les soldats s'introduisent dans la place la nuit et s'emparent définitivement de la ville⁵⁰. Les stratèges commettent de tels agissements pour plusieurs raisons : soit pour obtenir une énorme récompense, soit parce que le siège est pronostiqué

43 Polyen, *Diétas*.

44 DS, 17.9.5. (Siège de Thèbes en 335 av. J.-C.)

45 Polyen, *Théron*.

46 Polyen, *Ischolas*, 4 ; *Philoclès* ; *Dinias*. DS, 15.40.5 ; 19.16.1-2.

47 Xen, *Hell*, 1.3.14-22.

48 Académios (traître) fut couvert d'honneurs de son vivant. Plutarque, *Thésée*, 32.4. Voir Cinzia Bearzot, « La légitimité de la trahison. A propos de quelques passages de Thucydide », dans Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012.

49 Polyen, *Phrynichos*.

50 DS, 14.15.1.

comme perdu d'avance⁵¹. En effet, en cas de défaite, le sort réservé aux généraux était systématiquement la mort contrairement aux soldats qui pouvaient être vendus comme esclaves. Les stratèges pouvaient aussi faute de réelles convictions politiques ou de fidélité à une autorité livrer la place en fonction du contexte. Lors de la campagne d'Alexandre, Diodore nous dit que Tiridatès envoya une lettre au roi macédonien pour lui préciser que s'il devançait ceux qui projetaient de garder Persépolis à Darius, il lui la livrerait⁵². Le commandant d'une place peut aussi faire preuve d'une fidélité à toute épreuve comme ce fut le cas lors du siège de Tyr⁵³ en 312/11 av. J.-C. Andronicos refuse les cadeaux et les honneurs multiples que lui propose Ptolémée mais ses hommes préfèrent passer du côté de l'ennemi. Ils le destituent de son commandement. Les sommes qu'offraient les assiégeants au commandant d'une place pouvaient s'élever à plusieurs talents⁵⁴. Lors du siège de Nisa par le roi légendaire Minos, le traître se trouve être une femme⁵⁵. En réalité d'après nos sources disponibles sur la question, aucune trahison intervenue lors d'un siège ne semble corroborer ce que le mythe présente comme possible. Il est plus vraisemblable d'interpréter ce passage comme une preuve pour les Grecs que la femme grecque n'est pas digne de confiance et peut être un mal pour la cité⁵⁶.

Les visages de la trahison sont multiples et augmentent donc le risque de trahison qu'une cité peut encourir⁵⁷. Il faut aussi pour les assiégeants réussir à prendre contact avec ces individus afin d'organiser la trahison dans les moindres détails. Le stratège doit aussi prendre toutes ses précautions pour éviter de tomber dans une embuscade dressée par l'adversaire. Soit celui-ci est tenu au courant de la trahison, soit ce dernier a leurré l'assiégeant en lui laissant croire qu'il était possible qu'un habitant livre la ville⁵⁸. Philon de Byzance propose par exemple de faire venir

51 Frontin, 3.3.5.

52 DS, 17.69.1-2. (330/29 av. J.-C.)

53 DS, 19.86.2. Idem, DS, 11.92.1-3. (siège de Motyé en 451/50 av. J.-C.)

54 DS, 13.88.7. Plutarque, *Apophtegmes*, Philippe, 4 ; *Nikostratos*, 1.

55 Pausanias, 1.19.4.

56 L'image de la femme traîtresse, qui n'est pas fiable semble s'être développée à foison dans l'imaginaire grec et athénien. Anne Queyrel Bottineau, « Figures du traître et trahison dans l'imaginaire de l'Athènes classique », dans Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012, p.130.

57 Si les sources nous laissent souvent entrevoir le mobile du traître, en revanche son nom est rarement évoqué sauf dans de rares cas (les traîtres qui ont livré Erétrie aux Perses sont mentionnés par Hérodote [6.100-102]). D'après Edmond Lévy, (« La trahison et son vocabulaire chez Thucydide », dans Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012, p.33 ; 46 ; 49), dans Thucydide, les traîtres ne sont mentionnés qu'à seulement huit reprises alors que la trahison l'est quarante-sept fois. Parfois, les historiens contemporains des événements ne nomment pas les traîtres et ce sont des auteurs postérieurs qui s'en chargent. C'est le cas de la trahison qui a lieu à Orchomène en 364 av. J.-C. dont Diodore (15.79.5.) tait le déroulement, et dont seul Plutarque mentionne le nom du traître (Lyciscos) (*Sur les délais de la justice divine*, 2.). D'après les propos de Plutarque, on en conclut que Lyciscos a vécu de longues années sans être inquiété. Selon lui, la trahison aurait normalement dû attirer une vengeance divine (ou plutôt celle de ses quelques concitoyens qui ont survécu) plus rapide et donc une mort plus précoce que semble regretter Plutarque.

58 Polyen, Philippe, 18.

quelques citoyens pour traiter de la paix pour en réalité essayer de dénicher de futurs traîtres. Le mieux est, faute de trouver le traître idéal, de tenter de l'introduire dans la ville. Lors du siège de Babylone (entre 546 et 539 av. J.-C.), les assiégeants n'arrivent pas à prendre la cité par la force ni par l'investissement. Zopyre décide alors de se faire passer pour un déserteur et s'inflige des mutilations irrémédiables afin d'accroître la crédibilité de son geste. Adopté par la ville comme un transfuge de qualité et susceptible de les aider à vaincre les assiégeants, Zopyre peut organiser à sa guise la trahison décisive⁵⁹. Il arrive souvent qu'un général n'ait pas besoin de trouver des traîtres mais qu'au contraire, ce soit eux qui appellent le général et son armée aux portes de la ville⁶⁰. Lors de sa campagne dans le nord de la Grèce entre 424 et 422 av. J.-C., Brasidas fut appelé à maintes reprises par des cités où les citoyens des villes en question souhaitaient se libérer de l'emprise athénienne⁶¹ dans le cadre d'une *stasis*. Dans ce cas bien précis le stratège peut convenir avec le ou les traîtres des modalités de la trahison et ainsi établir à l'avance un plan minutieux. Les assauts continus lancés contre une place peuvent aussi provoquer des désordres dans la ville susceptibles d'engendrer une trahison d'un ou plusieurs membre(s) de la communauté⁶².

Mettre en place une trahison : une correspondance, un signal, une attaque surprise.

Après avoir trouvé les traîtres, le stratège doit tout mettre en place pour que la trahison se déroule de la meilleure manière. Il ne suffit pas que les traîtres ouvrent les portes pour que l'entreprise soit un succès. D'autres critères sont à prendre en compte pour la réussite de l'opération. Les historiens mentionnent rarement le détail de ces trahisons. Pausanias par exemple explique au sujet d'une trahison mise en place par Alexandre le Grand qu'il n'est pas nécessaire d'en parler⁶³. On retrouve donc le même problème que pour la guerre de siège en règle générale, les historiens antiques préfèrent raconter les récits de bataille hoplitique au détriment des sièges grecs souvent résumés en quelques lignes. Nonobstant trois trahisons sont décrites avec minutie par Thucydide, Xénophon et Plutarque. Il s'agit du siège de Toronè en 423 av. J.-C.⁶⁴, de Sélymbria en 408 av. J.-C.⁶⁵ et de Phlionte⁶⁶ en 369 av. J.-C. À partir des informations récoltées sur ces trois sièges, il est

59 Hdt, 3.154-155.

60 Xen, *Agésilas*, 7.6.

61 Thc, 4.107.3.

62 DS, 13.76.5. Hdt, 6.101.

63 Pausanias, 7.10.3.

64 La ville de Toronè est aux mains des Athéniens qui ont placé une garnison sur l'agora. D'après Thucydide, Brasidas tente de s'emparer de la place avec l'aide d'un petit groupe d'habitants. Thc, 4.110-115.

65 Alcibiade après avoir battu Pharnabaze devant Chalcédoine, met les voiles en direction de l'Hellespont. Des habitants de Sélymbria lui propose de lui livrer la ville. La trahison est démasquée mais Alcibiade s'empare tout de même de la place. DS, 13.42.4 ; 13.66.4. Plutarque, *Alcibiade*, 30 ; 33.2-10. Xen, *Hell*, 1.1.21 ; 1.3.10. IG I², 116. IG I³, 118.

66 Les bannis de la ville de Phlionte proposent aux Arcadiens et aux Eléens de leur livrer la ville. La trahison est un

possible de reconstituer l'élaboration complète d'une trahison ainsi que le déroulement de toutes les étapes nécessaires à son succès. Bien entendu d'autres informations provenant de sièges moins détaillés peuvent venir en renfort.

Après avoir recruté les traîtres pour fomenter une trahison, le stratège doit établir avec les individus en question le moment propice pour passer à l'attaque ainsi que l'endroit où celle-ci aura lieu. Il faut donc établir une correspondance avec le traître pour convenir de toutes ces modalités indispensables. Sur la façon de communiquer avec les hommes de l'intérieur, les sources sont nombreuses. Énée le Tacticien consacre par exemple un chapitre entier⁶⁷, le plus long, de la *Poliorcétique*, sur les moyens de faire parvenir dans la ville de manière discrète une missive. Philon de Byzance conseille de faire passer les lettres par l'intermédiaire des hérauts et des ambassadeurs. Ménandre dans le *Bouclier* mentionne des communications qui s'effectuent clandestinement par le biais de canalisations. Les ruses pour faire pénétrer une missive secrètement dans la ville sont donc multiples. Les Grecs ont trouvé des techniques⁶⁸ et des astuces plus élaborées les unes que les autres pour rentrer en contact avec un traître. Les nombreuses méthodes employées par les Hellènes pour établir des correspondances secrètes témoignent donc de l'importance de celles-ci. Il n'est pas utile de toutes les étudier dans les moindres détails, un exemple suffit amplement⁶⁹. Il s'agit de la méthode employée par Artabaze pour communiquer avec le chef des Scionéens, Timoxène, lors du siège de Potidée par les forces perses en 479 av. J.-C. La technique est rudimentaire, les messages sont enroulés autour d'une flèche puis expédiés dans la ville à un endroit déterminé à l'avance⁷⁰. Dans ce cas précis, les communications sont démasquées, une flèche atterrit dans le bras d'un habitant. La trahison est immédiatement dévoilée. Il fallait donc pour les protagonistes trouver un moyen efficace de communiquer sans se faire détecter. Non seulement les informations peuvent être interceptées par les assiégés mais aussi par des troupes ennemies comme ce fut le cas lorsque Iphicrate apprit que des Corinthiens devaient faire entrer des Lacédémoniens dans leur cité (probablement vers 393 av. J.-C.)⁷¹. Il profite de l'obscurité pour pénétrer lui aussi dans la ville et utilise donc la trahison organisée par ses adversaires à son propre profit. Les échanges portaient essentiellement sur les modalités de la trahison notamment sur le jour et l'heure à laquelle celle-ci devait avoir lieu. L'opération mise en place entre les deux camps devait être synchronisée, faute de

succès. Xen, *Hell*, 7.2.5.

67 En.Tact, 31.

68 Polyen, *Démarate*, 1.

69 Voir Michel Debidour, « Le secret et les messages secrets dans la *Poliorcétique* d'Énée le Tacticien » dans H. Olivier, Pascal Giovannelli-Jouanna et François. Bérard, *Ruses, Secrets et Mensonges chez les historiens grecs et latins*, Lyon et Paris, 2006, p. 213-241.

70 Hdt, 8.128.

71 Polyen, *Iphicrate*, 45.

quoi elle pouvait échouer⁷². Par exemple, lors de la trahison à Egine probablement au début du Ve siècle, Nicodromos s'était entendu avec les Athéniens pour leur ouvrir les portes un jour précis. Malgré l'accord entre les deux partis, la trahison est un échec car comme l'explique Hérodote : « Nicodromos, comme il en était convenu, s'empara bien de ce que l'on appelle la Vieille Ville mais les Athéniens ne se trouvèrent pas là au moment voulu »⁷³. D'après Onasandre, le stratège doit avoir des connaissances précises en astronomie pour pouvoir établir l'heure précise de l'attaque⁷⁴. Après avoir établi l'endroit, le jour et l'heure où doit avoir lieu la trahison, les deux partis devaient aussi convenir d'un signal pour lancer les hostilités⁷⁵. Lorsque les traîtres se sont emparés d'une porte ou d'une portion de rempart, ils doivent le signaler aux assiégeants qui se tiennent prêts à attaquer. Dans la plupart des cas, il s'agit pour les traîtres de brandir un signal lumineux : « Une fois l'accord conclu et garanti par un serment, Polydamas leur propose d'amener l'armée de nuit devant la Porte Scée où, à l'extérieur du rempart, a été sculptée la tête d'un cheval ; c'est là, dit-il, qu'Anténor et Anchise montent leur garde de nuit : ils ouvriront la porte à l'armée des Argiens et leur feront voir une lumière ; ce sera le signal de l'attaque »⁷⁶. La lumière semble être le moyen le plus efficace pour émettre un signal la nuit. Aucun exemple historique connu attestent de traîtres ayant brandi des drapeaux le jour, toutefois il semble plus logique qu'il en soit ainsi⁷⁷. Dans la plupart des cas, l'attaque a lieu la nuit ou au crépuscule. Au moment d'attaquer, le stratège pouvait accroître ses chances de vaincre en utilisant la diversion comme le fait Alcibiade lors du siège de Byzance en 408 av. J.-C.⁷⁸. Lors de la prise de la Cadmée en 379 av. J.-C., la trahison a lieu lors d'une fête, ainsi l'effet de surprise est total⁷⁹. Si les stratèges utilisent d'autres subterfuges, c'est bien parce qu'ils ont conscience que la trahison ne suffit pas à elle seule. Bien évidemment l'arrivée surprise de ces soldats dans la ville risque de jeter un effroi parmi les habitants mais ces derniers peuvent tout de même riposter rapidement. Non seulement les troupes qui pénètrent dans la place sont rarement nombreuses mais les habitants connaissent parfaitement les lieux et peuvent donc se défendre plus facilement. Le stratège devait donc après être entré dans la place utiliser un autre artifice pour s'assurer la prise définitive de la ville. Diétas par exemple, qui a pénétré dans Héres, demande à ses hommes de faire sonner les trompettes situées à plusieurs endroits dans la ville pour placer les habitants dans la confusion, ainsi ils se croient encerclés de toute part et se rendent⁸⁰. Toutes les

72 Onasandre, *Stratège*, 36.

73 Hdt, 6.88-89.

74 Onasandre, *Stratège*, 31.

75 Lorsque le traître est un garde, il est possible d'après Enée le Tacticien que celui-ci utilise non pas un signal lumineux mais une pelote de laine pour avertir l'armée d'invasion que la porte est ouverte. En.Tact, 18.17-20.

76 Darès le Phrygien, *Histoire de la destruction de Troie*, 40.

77 Voir le traître de Marathon chez Hérodote qui communique avec son bouclier.

78 Plutarque, *Alcibiade*, 31.3.

79 *Ibidem*, *Pélopidas*, 5-6. Idem lors de la trahison qui a lieu à Platées en 429 av. J.-C.

80 Polyen, *Diétas*. Voir aussi les artifices utilisés par Alcibiade et Théramène pour s'emparer de Byzance en 408 av. J.-

mesures prises par les stratèges visent à éviter un affrontement armé dans la ville. Lors du siège de Sélymbria en 409 av. J.-C., Alcibiade, qui avait convenu avec des traîtres qu'ils lui livreraient la ville, s'aperçoit que ces derniers élevèrent le signal de départ plutôt que prévu. En effet, un conjuré avait au dernier moment alerté les habitants du complot, laissant ainsi les protagonistes dans l'embarras. Alcibiade, qui n'était pas prêt, prend une trentaine d'hommes avec lui et ordonne aux autres de le suivre le plus rapidement possible. Après avoir pénétré par la porte principale, il s'aperçoit que les habitants sont prêts pour combattre. Manquant cruellement de soldats, il fait sonner par les trompettes le signal de faire silence et demande à un de ses hommes de prononcer une phrase bien spécifique : « Sélymbriens, ne portez pas les armes contre les Athéniens »⁸¹. Les mots prononcés par le crieur jettent une partie des habitants dans le désarroi, ils ont à présent perdu leur ardeur au combat⁸². Le résultat est un succès puisqu'un certain nombre d'habitants jettent les armes. Alcibiade s'empare de la cité sans combattre, signe un traité de paix, prend des otages, exige de l'argent puis installe une garnison pour surveiller la ville. La force était-elle un recours indispensable pour la prise définitive d'une ville ? Dans certains cas oui lorsque les habitants résistent mais si la trahison est bien organisée et tenue secrète jusqu'au dernier moment alors les habitants, qui sont non seulement victimes de la surprise qui engendre la panique mais aussi des subterfuges mis en place par l'ennemi dont la diversion semble la plus utilisée⁸³, se rendent sans combattre. Un des meilleurs moyens pour les assiégeants d'éviter un combat dans la ville, est de s'emparer rapidement des lieux stratégiques dont l'*agora*⁸⁴ et l'*acropole*⁸⁵. Lorsque ces endroits sont

C. DS, 13.66-67.

81 Plut, *Alc*, 31.7-8.

82 Idem lors du siège de Byzance en 408 av. J.-C. : « Alcibiade se prêtant aux circonstances présentes avait fait publier à haute voix qu'on ne ferait aucun tort aux citoyens. Cette publication fit que ceux qui entendaient le mieux les intérêts de leur ville tournèrent tout d'un coup leurs armes contre les Lacédémoniens. » DS, 13.66.5. Traduction de l'abbé Jean de Terrasson.

83 « Puis pendant que les guetteurs signalaient du Tricaranon l'approche des ennemis, et que les gens de la ville avaient l'attention occupée par ces derniers, juste à ce moment les traîtres de l'intérieur donnèrent aux gens de l'embuscade le signal de monter » Xen, *Hell*, 7.2.5.

84 C'est le cas de Denys qui prend Syracuse après avoir lancé un assaut surprise de nuit, il s'empare immédiatement de l'*agora* après avoir pénétré dans la place. Ainsi il maîtrise à présent la ville et seuls quelques habitants résistent en vain dans les rues. En effet, en contrôlant la place publique, il peut comme l'explique Diodore (16.9.2-4) déployer plus facilement ses soldats en formation de combat. Les habitants dispersés dans les rues ne pouvaient pas contenir la pression qu'exerçait la phalange de Denys.

85 D'après Edmond Lévy, *La Grèce au Ve de Clithène à Socrate*, Paris, 1995, p.71, la cité de Toronè est composée de trois groupes : « les démocrates convaincus ou compromis, dont le sort est lié à Athènes, les oligarques, prêts à livrer leur cité à Sparte, et la majorité, qui souhaite à la fois la démocratie, ce qui la rapproche d'Athènes, et l'indépendance, ce qui l'oppose à Athènes ». Le petit groupe sur lequel s'appuie Brasidas pour s'emparer de Toronè est donc composé de partisans de l'oligarchie. S'emparer des lieux stratégiques (*agora* et *acropole*) de la ville est donc essentiel pour Brasidas s'il veut définitivement contrôler la cité. En effet, la majorité des habitants, si l'on suit Edmond Lévy, sont hostiles à Sparte et à sa politique d'ingérence. Thc, 4.111.2 ; 4.112.3. Brasidas cherche aussi par un discours habile à convaincre l'ensemble des citoyens : que les quelques habitants qui lui ont permis d'entrer dans la ville ne doivent pas être considérés comme des traîtres car ils ont agi non pas pour de l'argent mais bien pour la liberté de leur cité. Edmond Lévy, « la trahison et son vocabulaire chez Thucydide », dans Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012, p.36-37.

aux mains des assaillants, il est difficile pour les habitants de se réunir à un endroit ouvert pour combattre. D'après Énée le Tacticien, c'est à *l'agora* que se trouve le quartier général de l'adversaire⁸⁶, il est donc vital de s'en saisir pour stopper la coordination des ripostes ennemies. La place publique est toutefois gardée par des soldats qui y dorment la nuit, un combat est donc inévitable, -sauf si celle-ci est prise par surprise comme souvent dans le cas d'une trahison⁸⁷. C'est la raison pour laquelle lors de l'attaque surprise de Byzance (408 av. J.-C.) permise par une trahison, Alcibiade lance l'assaut sur la porte qui donne sur l'endroit appelé le *Thrakion* (une vaste esplanade)⁸⁸. Les attaques avaient lieu soit en direction d'une porte, soit contre une portion de mur bien précise. Lorsque le traître était de garde sur les remparts, il en profitait pour passer à l'action, c'est-à-dire qu'il lançait des cordes pour les assaillants ou laissait un filet ou un cordage le long du mur⁸⁹. Lorsqu'une porte était livrée, la plupart du temps les traîtres devaient être plus nombreux pour pouvoir s'emparer de celle-ci. Elle était en effet souvent garnie de plusieurs soldats. Pour les murailles en revanche un seul garde suffisait. Les assiégeants envoyaient une petite troupe d'hommes équipés à la légère pour s'emparer définitivement d'un pan complet du mur ou dans le meilleur des cas d'ouvrir une porte pour le gros de la troupe qui attendait en embuscade. Il y avait donc deux signaux, l'un émis par le traître pour informer la livraison d'une partie d'une muraille et le deuxième pour alerter le gros de l'armée que les portes sont ouvertes. La petite troupe comprenait une dizaine de soldats. Lors de la prise de Toronè en 424/23 av. J.-C., sur les vingt hommes désignés par Brasidas, seulement sept prirent part à l'opération, les autres ayant eu peur de pénétrer dans la ville. Il faut dire que leur mission était des plus périlleuses, armés d'un poignard, ils avaient pour objectif de tuer les sentinelles sur les remparts puis d'enfoncer une poterne⁹⁰. Livrés à eux mêmes, ces hommes devaient escalader les murs en toute discrétion sans alerter l'ennemi. Le risque de se faire tuer sans pouvoir se défendre (faute d'avoir un équipement adéquat pour un affrontement classique) était perçu comme trop élevé. Les soldats ne devaient pas non plus être sujets au vertige. On comprend donc mieux pourquoi la plupart refusèrent de participer à l'entreprise. Il n'était pas naturel pour ces hommes de participer à ce type d'attaque qui relève plus de l'opération « commando ». Seule l'armée perse semble avoir un corps d'élite suffisamment entraîné pour ce type d'opération. Certaines cités comme Samos qui a été deux fois prise par surprise avec la complicité des habitants semblent plus vulnérables à une trahison⁹¹. Pourtant le Vieil Oligarque

86 En.Tact, 22.2.

87 Thc, 4.113.2.

88 Xen, *Hell*, 1.3.20. Idem lors du siège de Thèbes en 335 av. J.-C., après avoir pénétré dans la ville, l'armée macédonienne s'empare immédiatement de l'agora. Arrien, *Anabase*, 1.8.6.

89 En.Tact, 11.6.

90 Une petite porte intégrée dans les murailles d'une fortification.

91 DS, 1227.1-5 ; 12.28.1.

prétend qu'une cité insulaire ne risque pas d'être trahie car les comploteurs ne peuvent pas trouver d'aide terrestre⁹². L'exemple de Samos démontre bien que sa théorie est fautive, toutefois il est légitime de se demander s'il existe une cité qui n'a jamais été victime d'une trahison. D'après Pausanias, seule Sparte n'est pas corrompue sous le règne de Philippe II⁹³. Si Lacédémone n'a pas connu de trahison lors d'un siège, les complots lui étaient tout de même plus familiers que ne le laisse suggérer le Périégète. Pensons notamment à la conspiration de Cinadon (probablement entre 400 et 398 av. J.-C.) ou à la trahison de Pausanias (vers 472-70 av. J.-C.). Une des raisons avancées par Plutarque pour justifier cet aspect de Sparte est celle de la vie très rude des habitants. Lycurgue aurait d'après notre moraliste prononcé cette phrase : « Un déjeuner comme le mien ne laisse pas de place pour la trahison »⁹⁴. Les Spartiates seraient donc moins vulnérables à une trahison car les habitants habitués à un mode de vie austère ne seraient pas tentés d'accepter de l'or ou des cadeaux. L'exemple de Pausanias démontre le contraire mais il faut reconnaître que Sparte ne semble pas en effet avoir été vendue par un garde ou n'importe quel homme, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'a pas été victime de tentatives de corruption. La méfiance que les Spartiates manifestent naturellement contre les hilotes par exemple ne devait laisser que très peu de place à des traîtres ou à des comploteurs pour organiser une trahison ou une révolution. Après tout, la conspiration de Cinadon est démasquée. L'opinion commune à Sparte concernant l'acte de trahison ne devait pas favoriser son développement⁹⁵.

92 Vieil Oligarque, *Constitution d'Athènes*, 2.15.

93 Pausanias, 7.10.3.

94 Plutarque, *Apophtegmes, Lycurgue*, 13.6. Lorsque l'on s'intéresse à Sparte, Plutarque n'est pas la source historique la plus fiable pour écrire l'histoire de la cité ou décrire la vie de ses habitants. Les informations fournies par ce moraliste qu'est l'auteur relèvent plus souvent du mythe ou du mirage spartiate que d'une réalité historique avérée. Il est préférable de privilégier les témoignages fournis par Xénophon. Toutefois, il ne faut pas définitivement écarter les informations récoltées chez Plutarque. En effet, l'auteur qui raconte à ses lecteurs des anecdotes souvent exagérées et donc fausses, ne sont pas pour autant invraisemblables. Il faut peut-être interpréter ces passages comme on peut le faire avec les sentences de Diogène Laërce à propos de certains philosophes, c'est-à-dire y voir non pas des anecdotes fausses sur le plan historique mais plutôt un moyen efficace pour l'auteur de faire un condensé de la philosophie de tel ou tel penseur à travers le biais d'une histoire plus ou moins réelle mais bien plus explicite. Il ne faut donc pas lire Plutarque au premier degré mais au contraire garder uniquement les grandes lignes de ses idées plus que l'exactitude de ses exemples ou des propos qu'il rapporte et met dans la bouche de tel ou tel Spartiate.

95 « A Sparte, plus encore que dans le reste de la Grèce, la raison d'état l'emportait sur celle de l'individu, et la notion de patrie jouait un rôle fondamentale dans le comportement éthique », Cinzia Bearzot, « La légitimité de la trahison. A propos de quelques passages de Thucydide », dans Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012, p.168.

2) Prendre une ville par *stasis*

Il est possible pour un stratège qui souhaite s'emparer d'une ville autrement que par la force et la ruse, de le faire en utilisant la *stasis* : soit le général en provoque une à l'intérieur de la cité en créant une atmosphère de suspicion, soit il profite de sa présence dans la ville et l'accroît pour accroître le climat délétère. Dans les deux situations, le stratège espère soit obtenir une trahison d'une des factions politiques, soit qu'un conflit violent éclate et serve de diversion pour pénétrer dans la place, soit que celle-ci se rende. C'est ainsi que présente Thucydide les intentions d'Agis devant les murs d'Athènes en 411 av. J.-C. : « Il descendit en personne jusqu'aux remparts mêmes d'Athènes avec la garnison de Décelie grossie des nouveaux arrivés, parce qu'il espérait de deux choses l'une : ou bien des troubles faciliteraient la soumission des Athéniens aux volontés de l'adversaire, ou même, dans la confusion qui se produirait vraisemblablement tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, il réussirait du premier élan à prendre les longs murs grâce à un abandon de ce secteur »⁹⁶.

Prendre connaissance de l'atmosphère à l'intérieur de la cité

La stratège qui souhaite s'emparer d'une cité doit prendre connaissance de l'atmosphère à l'intérieur des murs⁹⁷ puisque comme Chabrias l'affirmait : « les stratèges les plus brillants étaient ceux qui connaissaient le mieux la situation de l'ennemi »⁹⁸. Le général pouvait lancer une attaque contre la cité pour tester sa réaction comme le fait Iphicrate contre une ville côtière dont il se méfiait⁹⁹. L'idéal est de réussir à infiltrer à l'intérieur de la place des hommes qui serviront d'espions. Les Grecs ne connaissaient pas *a priori* les renseignements généraux ou tout autre corps constitué dans le but unique de récolter des informations. Les espions étaient choisis au gré de la mission et n'étaient donc pas des professionnels mais étaient toutefois indispensables¹⁰⁰. Le stratège essayait donc de trouver des hommes capables de fournir des renseignements le temps que durait le siège. Il les recrutait si l'on en croit Xénophon dans les cités neutres ou chez les marchands qui par leurs déplacements incessants pouvaient régulièrement informer le général tout en évitant d'être suspectés¹⁰¹. Ils pouvaient également être recrutés parmi les prisonniers de guerre¹⁰². Le rôle pouvait

96 Thc, 8.71.

97 Mais aussi prendre connaissance de l'état des murs. Voir l'éclaireur (ou espion) sur l'arc de Constantin à Rome. L'opération était utile, non seulement pour détecter une partie des remparts en mauvaise état, mais aussi pour mesurer la hauteur du mur afin d'effectuer la construction des échelles aux bonnes dimensions.

98 Plutarque, *Apophtegmes, Chabrias*, 1.

99 Frontin, *Stratagèmes*, 4.7.23. La ville en question n'est pas mentionnée.

100 Xen, *Cyropédie*, 6.2.2.

101 Xen, *Hipp*, 4.7.

102 Polyen, *Denys*, 17.

aussi être dévolu à une femme comme lors du siège de Bactres¹⁰³ au VIIe siècle ou même attribué à un eunuque comme lors du siège d'une forteresse assyrienne par Cyrus au VIe siècle¹⁰⁴. L'espionnage était donc une pratique courante en Grèce à tel point que dans la ville d'Elis, une rue se nommait, « silence des espions »¹⁰⁵. Les stratèges pouvaient aussi recruter des citoyens et de préférence haut placés dans la chaîne de commandement. Grâce à leur statut et leur position, ils pouvaient obtenir des informations stratégiques qui n'étaient pas à la portée de tous les habitants¹⁰⁶. L'expédition de Sicile en 415 av. J.-C. comme Thucydide nous la présente est une véritable lutte pour les renseignements¹⁰⁷ et d'après lui lors du siège de Syracuse Nicias avait des espions dans la ville¹⁰⁸. Il est vital pour l'assiégeant de se tenir informé des stratégies adoptées par l'ennemi, d'être alerté d'une attaque imminente mais aussi de connaître la situation politique de la ville. La cité connaît-elle une division en son sein ? Quel groupement politique est susceptible de trahir la ville et quelles sont ses revendications ? Autant de questions que doit essayer de résoudre le stratège. Lors du siège de Phlionte en 381/80 av. J.-C. par exemple, Sparte est avertie du nombre de jours que peut tenir la ville contre un blocus terrestre¹⁰⁹. Pourtant les espions mentionnés comme tels dans les textes n'apparaissent que très peu. Les Grecs n'avaient pas de service officiel de renseignement, et c'est la raison pour laquelle il est fait régulièrement mention d'éclaireurs, de déserteurs et de transfuges pour pallier ce manque. Le stratège n'a pas besoin de solliciter leur aide, puisque les armées reçoivent régulièrement ces hommes dans leur camp¹¹⁰. Ces derniers cherchent en fournissant une information cruciale à l'ennemi, à obtenir une récompense. Il n'est jamais fait mention dans les sources de la nature ou de la somme que recevaient ces traîtres. La plupart du temps, il s'agit soit de petites gens qui essaient de s'élever socialement, soit d'hommes qui tentent d'échapper à un siège pronostiqué comme perdu d'avance¹¹¹. Dans tous les cas, la méfiance était de rigueur puisque l'ennemi recourait régulièrement à la désinformation par le biais de ces déserteurs¹¹². Les transfuges en revanche étaient plus dignes de confiance car ils prenaient part aux combats à leurs côtés¹¹³. Ils agissaient non pas par lâcheté ou par appât du gain puisqu'ils ne fuyaient pas le théâtre des opérations mais bien par choix politique. Membres d'une faction adverse, ils envisageaient, en passant du côté de l'ennemi, de pouvoir inverser le cours de la guerre et

103Ctésias, 1-3; 6-5.

104Xen, *Cyropédie*, 5.3.18.

105Pausanias, 6.23.7.

106Polyen, *Gylippe*, 1.

107Thc, 6.44-47.

108Thc, 7.12.2 ; 7.73.3.

109Xen, *Hell*, 5.3.14-17.

110Xen, *Hell*, 5.3.17.

111DS, 19.36.1-6 ; 19.49.

112DS, 19.26.2-3.

113Xen, *Cyr*, 3.3.48.

espéraient par la suite réintégrer leurs positions en prenant les commandes de la cité. C'est le cas par exemple de tous les transfuges qui sont passés d'Athènes à Sparte au début de la guerre du Péloponnèse¹¹⁴. Les renseignements qu'ils fournissaient étaient très utiles notamment lorsqu'il s'agissait de contrer une sortie surprise des assiégés comme lors du siège de Babylone¹¹⁵. Le stratège pouvait aussi obtenir des informations par le biais de prisonniers¹¹⁶ ou d'éclaireurs capturés puis torturés¹¹⁷. Memnon semble aussi avoir utilisé des ambassadeurs pour recourir à l'espionnage. Il envoie des ambassades dans les cités qu'il souhaite assiéger pour s'informer sur les dispositions défensives de ses ennemis ainsi que sur le climat qui y règne¹¹⁸. Cette pratique devait être beaucoup plus courante que ne le suggèrent les sources puisque Énée le Tacticien s'en méfie¹¹⁹ et Cyrus retient volontairement des ambassadeurs athéniens¹²⁰. Un autre type d'individu pouvait aussi récolter et transmettre des renseignements, le proxène¹²¹ de la cité qui assiège la ville. Lors de l'attaque surprise de Mytilène en 428 av. J.-C. orchestrée par les Athéniens, un proxène tient informé la cité insulaire de l'attaque imminente¹²².

Avec des agents infiltrés

Pour provoquer dans la cité une *stasis*, la meilleure méthode à employer était encore d'avoir des hommes à l'intérieur qui par leurs actes et leurs paroles pouvaient créer des désordres¹²³. Ces individus sont souvent des citoyens du parti adverse. Ils essaient de provoquer un changement de régime¹²⁴ mais, isolés, leurs tentatives sont souvent vouées à l'échec. Le succès d'une telle opération réside dans la combinaison d'une intoxication¹²⁵ à l'intérieur des murs et de la présence d'une armée ennemie à l'extérieur. Pendant la guerre du Péloponnèse en 430 av. J.-C., les Athéniens tentèrent une attaque contre les Chalcidiens de Thrace et les Bottiéens. Selon Thucydide, l'armée athénienne se présente à l'époque des blés mûrs, et espère en menaçant la ville ravager les récoltes ainsi que par l'action que certains menaient à l'intérieur de la ville, que la cité viendrait à composition¹²⁶. Les

114Thc, 2.57.1.

115Xen, *Cyr*, 7.5.2.

116DS, 15.84.1.

117En.Tact, 6.7.

118Polyen, *Memnon*, 1.

119En.Tact, 10.11.

120 Xen, *Hell*, 1.5. Voir aussi l'enlèvement des ambassadeurs lacédémoniens par le biais du roi des Odrysses, Sitalkès vers la fin de l'été 429 av. J.-C. Thc, 2.67.

121Les proxènes sont souvent sauvés après la prise d'une ville. Arrien, *Anabase*, 1.9.9. C'est probablement aussi le cas du proxène platéen de Sparte lors du siège de Platées et présent lors de la capitulation de sa cité.

122Thc, 3.3. Voir André Gerolymatos, *Espionage and trahison : a study of the proxenia in political and military intelligence gathering in Classical Greece*, Amsterdam, 1986.

123Thc, 4.123.1-2.

124« Hippocrate et lui avaient, en effet, dans les villes de Béotie, des gens qui agissaient pour eux sur les affaires du pays, où ils voulaient renverser l'ordre établi et installer à sa place la démocratie, comme à Athènes » Thc, 4.76.2.

125Pour reprendre le titre de la thèse de Kalomira Mataranga, *Contribution à l'étude de l'« intoxication » en matière politique et militaire chez les historiens grecs de la période classique*, Paris, 1988.

126Thc, 2.79.1-2.

ravages orchestrés par l'armée devaient servir de prétexte aux hommes de l'intérieur pour encourager les citoyens à changer de régime. L'opération est un échec car les gens du parti qui domine dans la ville avaient envoyé un message à Olynthe pour obtenir de l'aide urgente. L'armée de secours repousse les troupes athéniennes en leur supprimant quatre cent trente soldats et tous leurs stratèges. Les forces athéniennes n'avaient en effet pas de camp retranché ou de fort pour se protéger de l'armée adverse et perpétrer des ravages en toute sécurité¹²⁷. Lors du complot organisé contre la Béotie et reposant sur la même stratégie, les Athéniens espèrent non seulement obtenir une aide de citoyens béotiens mais réussir à occuper le sanctuaire de Délion, qui servirait de place fortifiée pour l'armée d'invasion. À partir de ce poste avancé, ils auraient ravagé le territoire béotien puis tenté de s'emparer des cités victimes d'intrigues politiques exercées par leurs complices et donc plus vulnérables. Là aussi, l'opération est un échec cuisant puisqu'il n'y eut pas de changement de régime dans les villes espérées. Thucydide explique très bien que la stratégie résidait dans la synchronisation des opérations, l'attaque devait avoir lieu simultanément, à un jour précis.

Ravager et épargner les terres

Comme on vient de le voir précédemment, ravager des terres agricoles est un moyen efficace de provoquer des troubles à l'intérieur d'une cité. Si la plupart des Français sont dorénavant les enfants du béton plus que de la terre, en Grèce ancienne, non seulement la majorité des hommes étaient des paysans mais l'agriculture était perçue comme le mode de vie le plus noble¹²⁸. Les champs, les vignes et les oliviers étaient aux yeux des Grecs leur fierté. Pour un paysan, voir brûler son champ devait provoquer chez lui une profonde tristesse et pas seulement parce que la perte de la récolte pouvait engendrer une disette. Lorsqu'un tel malheur était causé non pas par des éléments météorologiques mais bien par une armée d'invasion, cet acte cruel devait être vengé. Dans la plupart des textes, les ravages orchestrés par une armée d'invasion avaient pour objectif de faire sortir l'ennemi des murs. L'affrontement prenait la forme d'un combat entre deux phalanges composées de citoyens. Mais lorsque la cité décidait comme le fit l'Athènes de Périclès, c'est-à-dire de rester à l'abri derrière les fortifications, les ravages perpétrés par l'armée visaient à atteindre un objectif différent. L'armée lacédémonienne en brûlant les champs et en détruisant en partie les vignes et les oliviers, cherchait à provoquer un désordre dans la ville ou à alimenter des troubles déjà présents¹²⁹. Pour accroître les dissensions, elle pouvait aussi épargner les champs de certains

127On comprend donc mieux les armées qui pratiquaient *l'epiteichismos*, c'est-à-dire une technique qui permettait à partir d'une position fortifiée en territoire ennemi, de commettre des ravages, des incursions ainsi que de provoquer la désertion des esclaves. Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p.36.

128Pour un Athénien, l'idéal était de ne pas travailler afin de pouvoir exercer pleinement ses prérogatives politiques. Voir Saber Mansouri, *La démocratie athénienne, une affaire d'oisifs*, Paris, 2010.

129Thc, 4.130. Victor Davis Hanson a bien montré dans sa thèse que les ravages orchestrés par l'armée lacédémonienne

citoyens. Archidamos lors de l'invasion de l'attique décide de ravager le territoire mais d'épargner les possessions de Périclès. Il essayait par cette manœuvre à jeter la suspicion sur le chef d'Athènes dont le crédit avait déjà été entamé¹³⁰. Pour contrer le subterfuge utilisé par l'ennemi ainsi que les critiques qui commençaient à être portées contre sa personne, Périclès offre toutes ses terres à la cité¹³¹. Archidamos essaye aussi en commettant des ravages sur les terres des Acharniens, à créer un conflit entre les habitants. Les citoyens du dème d'Acharnes fournissaient trois mille hoplites à la phalange athénienne et pouvaient donc peser dans les débats à Athènes. En optant pour ces destructions ciblées, il espérait que les Acharniens horrifiés à la vue de leurs récoltes brûlées, persuadent l'ensemble des citoyens de sortir combattre¹³². Le subterfuge est un échec même si les dissensions à l'intérieur de la cité sont bien présentes comme en témoigne la pièce écrite par Aristophane, *Les Acharniens*. Alexandre le Grand utilise la même stratégie lors de sa campagne en Asie, il épargne les terres de Memnon, général des Perses, et le rend ainsi suspect aux yeux des habitants¹³³. Il était aussi possible d'accroître la suspicion portée sur une personne ou une faction politique, comme lors du siège de Corinthe, où Archidamos non seulement stoppe les ravages mais n'approche plus les machines de guerre et ne fait plus de tranchées¹³⁴. Les hommes à l'intérieur interprètent l'arrêt momentané du siège comme la preuve évidente que le parti des pauvres s'est entendu avec le roi spartiate pour lui livrer la ville. Les notables effrayés par le sort qui pourrait leur être réservé, décident de devancer le parti opposé en négociant avec l'ennemi. Denys de Syracuse utilise la même ruse contre Messine en 394-93 av. J.-C.¹³⁵. Pour augmenter la suspicion dirigée contre quelques individus, il envoie dans la ville un soldat chargé de donner aux traîtres présumés un talent d'or. Les habitants victimes de ce subterfuge étaient des puissants (des notables), ce qui engendra une sédition dont bénéficia Denys.

Discours séditieux ou toxiques :

Le stratège pouvait tout aussi bien intoxiquer une cité par le biais d'un discours. L'idéal était de le faire prononcer devant l'assemblée des citoyens. Le message pouvait alors être entendu par l'ensemble des habitants et provoquer un désordre dans la cité à une échelle plus large que si celui-ci était tenu uniquement devant les magistrats. Les Athéniens prêts à assiéger la ville de Mélos qui avait fait défection en 415 av. J.-C. souhaitent avant de commencer les hostilités s'adresser au

ne sont pas si important. Victor Davis Hanson, *Warfare and Agriculture in Classical Greece*, California, 1998.

130Justin, 3.7.7-10. Idem Polyen, *Cléandrides*, 1.

131Polyen, *Périclès*, 2.

132Thc, 2.20.1-5.

133Polyen, *Alexandre*, 15. Idem, *Cléandrides*, 3.

134Polyen, *Archidamos*, 2.

135Polyen, *Denys*, 18.

peuple. En réalité la guerre était inévitable : les Méliens qui dirigeaient la cité n'avaient pas l'intention de faire machine-arrière. Les magistrats refusent donc aux Athéniens une audience devant les citoyens réunis en assemblée¹³⁶. Les envoyés pourront parlementer uniquement devant les magistrats et les notables de la cité. Les dirigeants de Mélos ont bien compris ce que cherchait à faire Athènes en prononçant un discours devant l'ensemble des habitants. La cité était depuis peu passée du côté de Sparte et c'est la raison pour laquelle il est fait mention uniquement de notables et des magistrats¹³⁷. Mélos présente un visage oligarchique, que les dirigeants espèrent pouvoir protéger contre la menace démocratique athénienne. Ces derniers ont bien conscience que la cité de Mélos est encore divisée, et le changement de régime a dû se faire dans le sang¹³⁸. Les Athéniens espèrent en prononçant un discours toxique devant le peuple alimenter le conflit entre les citoyens les plus pauvres et les notables aux commandes de la cité. La trahison qui a eu lieu à la fin du siège nous laisse suggérer qu'il était possible pour Athènes de réussir à provoquer une sédition à l'intérieur de la ville. Si Mélos refuse l'accès à l'*agora* aux envoyés athéniens, ce n'est pas le cas de la cité d'Acanthe. Thucydide signale concernant la campagne de Brasidas que des citoyens d'Acanthe l'avait appelé. Il se présente devant les murs de la cité à la surprise générale, juste avant les récoltes et souhaite s'exprimer devant l'assemblée. Contrairement aux Méliens, les habitants acceptent de l'entendre. Le discours que tient Brasidas nous a été retranscrit par Thucydide¹³⁹. Il commence par avertir les habitants qu'il n'est pas là pour se joindre à la lutte des partis, puis il prétend être venu libérer la Grèce. Il est surpris qu'on lui ait fermé les portes étant donné que des citoyens l'avaient appelé. À la fin de son discours il menace les habitants, un refus de leur part l'obligerait à revoir sa position et à les considérer comme des ennemis. Les habitants décident de passer du côté de Sparte. La méthode qu'utilise Brasidas ne laisse pas de doute, contrairement à Thucydide qui voit en lui un bel orateur, le Lacédémonien ne trompe personne : il profite d'un climat tendu entre les habitants pour pouvoir s'emparer de la ville et c'est la raison pour laquelle les citoyens votent à bulletin secret

136Thc, 5.84.3. Lorsqu'une cité refuse l'accès de son assemblée à un délégué ou un héraut provenant de l'extérieur, la crainte n'est pas uniquement liée aux propos du discours tenu mais aussi par le rassemblement de citoyens venus l'écouter. Alcibiade alors qu'il est en train de prononcer son discours devant l'assemblée de Catane en 415 av. J.-C., ses hommes en profitent pour briser une poterne et se rendre maître de la ville. DS, 13.4.4. Polyen, *Alcibiade*, 4. Frontin, 3.2.6. Idem, Polyen, *Philippe*, 4.

137« La présentation des Athéniens devant ce conseil invite à penser que la *politeia* mélienne était de type oligarchique », Grégory Bonnin, *De Naxos à Amorgos. L'impérialisme athénien vu des cyclades à l'époque classique*, Bordeaux, 2015, p.199.

138Une inscription atteste que Mélos avait versé une contribution à Sparte en 427 (IG, V, 1,1.) et d'après un second témoignage épigraphique, qu'elle avait payé 15 talents à Athènes en 425 (IG, I², 63 + Athen, Trib List, A9 ; IG, I², 97). A-E Raubitschek, *War Melos Tributpflichtig ?*, *Historia*, XII, 1963, p.78-83, se basant sur les documents littéraires et épigraphiques contemporains, a démontré que Mélos soumise au tribut, fit défection après la paix de Nicias, mais que Thucydide omit sans doute volontairement de mentionner l'appartenance de l'île à la ligue spartiate d'abord, puis à la ligue athénienne. On comprend donc mieux la tentative d'Athènes de recourir au discours séditieux devant les habitants de la cité. Il était tout à fait possible de soulever le parti des pauvres contre celui des notables au pouvoir. Pierre Ducrey, *Les prisonniers*, Paris, 1999, p.123.

139Thc, 4.135-138.

concernant l'adhésion de la cité à la ligue du Péloponnèse alors que l'urgence de la situation réclamait un vote à main levée¹⁴⁰. Ils n'ont pas le choix, ils ne sont pas préparés pour un siège, Brasidas est arrivé juste avant les récoltes et celui-ci par l'émission d'un discours très habile¹⁴¹ a réussi à envenimer la situation à l'intérieur de la ville. Les habitants qui à présent se soupçonnent et qui ne peuvent pas faire face à un blocus, sont obligés de rejoindre le camp de Sparte.

Ces discours, s'ils pouvaient être prononcés à l'*agora* devant les citoyens réunis en assemblée, la plupart du temps, les autorités refusaient l'accès aux orateurs, leur méfiance était bien entendu justifiée. Pour autant, les assiégeants pouvaient tout de même émettre des *logoi* toxiques en direction des remparts, prononcés par des hérauts ou des crieurs. Athènes et Sparte, pour garder la mainmise sur des cités de la ligue, n'hésitaient pas à placer des garnisons à l'intérieur des villes pour contrôler les agissements des habitants. Les discours émis par les assiégeants avaient donc souvent comme objectif de retourner les citoyens contre la garnison en place¹⁴². Lysandre qui tente en 403 av. J.-C., de s'emparer d'Haliarte située à dix kilomètres de Thèbes, s'adresse aux habitants sur les remparts en les encourageant à retrouver leur *autonomia* (indépendance) et par la même occasion à faire défection¹⁴³. Les Thébains, qui étaient aussi présents sur les murs, interviennent et mettent fin aux discussions : la tentative de Lysandre est un échec et celui-ci décède devant ces mêmes murs victime d'une sortie surprise de l'armée thébaine.

Alcibiade qui assiège Byzance en 408 av. J.-C. utilise la même méthode qui consiste à semer la division entre la garnison lacédémonienne commandée par Cléarque et les habitants. Après avoir encerclé la ville et lancé quelques assauts, le stratège athénien décide de persuader quelques habitants de faire sécession. La manœuvre fonctionne puisque une trahison permet aux assiégeants de pénétrer dans la ville. Il est intéressant de noter que la cité n'est pas prise uniquement grâce au discours d'Alcibiade, bien au contraire, on sait par ailleurs¹⁴⁴ que la garnison s'accaparait les vivres et que la population mourait de faim. La trahison (ou la reddition) semblait donc inéluctable, Alcibiade ne faisant que l'accélérer en proposant son aide.

Dans les deux exemples précédents, l'émission d'un *logos* toxique permettait de créer une sédition entre une garnison et les habitants en profitant souvent d'un climat déjà délétère. La

140Thc, 4.88.1.

141Diodore de Sicile a bien compris la manœuvre qu'emploie Brasidas : « En mêlant la menace à la force persuasive des paroles aimables, il amena la ville des Acanthiens à se détacher la première des Athéniens » DS, 12.67.2.

142Thc, 4.114.1-2 ; 4.115.2-4.116.1-3.

143Xen, *Hell*, 1.14.

144Ibidem, 1.3.19.

méthode peut aussi très bien fonctionner entre les citoyens eux-mêmes. Eurytion,¹⁴⁵ qui assiège Mantinée au IV^e siècle, n'arrive pas à pénétrer dans la place en utilisant les techniques conventionnelles (assauts, sapes etc.). Il envoie dire par un héraut : « Les Lacédémoniens cesseront de faire la guerre, pourvu que vous chassiez les coupables ; et ce sont ceux qui ont pris Egine ». La proclamation fonctionne parfaitement, les hommes visés par les déclarations se sentant en danger prennent les armes contre leurs concitoyens. Une *stasis* éclate à l'intérieur de la ville et les citoyens qui ont le dessous lors du combat décident d'ouvrir les portes aux Lacédémoniens. Provoquer une *stasis* peut aussi se faire dans une cité dirigée par un tyran¹⁴⁶. C'est ainsi qu'opère Thérpidès le Lacédémonien en 377/76 av. J.-C., contre la cité d'Oropos, il encourage les habitants par le biais de crieurs à se battre pour obtenir leur liberté¹⁴⁷. Les assiégeants peuvent soit profiter d'un malaise dans la cité entre plusieurs groupes d'individus et ainsi l'envenimer par une parole toxique, soit lorsque le climat est paisible, tenter de créer une atmosphère de suspicion ou même une *stasis*. Peu importe le régime institutionnel d'une cité, qu'elle ait un visage oligarchique, démocratique ou tyrannique, que le malaise se situe entre des habitants et une garnison ou entre des factions politiques. Les assiégeants en prenant connaissance de la situation à l'intérieur des murs peuvent en tirer profit. Même un tyran pouvait employer ce type de méthode comme le fit Denys l'Ancien en exportant une lettre dans Syracuse et destiné au général Dion¹⁴⁸. La tentative qui consistait à créer une suspicion sur la personne de Dion en le désignant comme un ami intime de Denys ne fonctionne pas, le peuple n'en croit pas un mot. En revanche, lorsqu'il incite les habitants d'Enna en 403/02 av. J.-C. à se retourner contre le tyran Aïmnestos à la tête de leur cité, sa tentative est un succès : les citoyens se mettent à courir en armes en direction de l'*agora* pour reprendre le pouvoir¹⁴⁹. À la nouvelle du soulèvement, Denys de Syracuse saisit l'opportunité qui s'offre à lui, en passant à l'attaque avec des troupes légères et s'empare de la cité. Les généraux grecs avaient donc bien compris que faire le siège d'une cité, c'est avant toute chose faire le siège d'une communauté de citoyens. Quand celle-ci était vulnérable à une intoxication, les assiégeants en profitaient donc pour envenimer la situation à l'intérieur des murs.

145Il n'est pas roi de Lacédémone, Polyen se trompe une nouvelle fois (cf Cléonyme). Idem lors du siège de Thèbes par les forces de coalitions grecques. Il demande à la cité de lui livrer les médisants. S'ensuit un siège mené avec vigueur et les habitants commencent à se retourner contre les dirigeants en leur demandant de livrer les hommes que désire obtenir l'ennemi. Attaginos qui avait médisé et face à la décision de ses concitoyens de le livrer, décide de prendre la fuite. Hdt, 9.87-88.

146Voir aussi Sandra Péré-Noguès, « Trahisons grecques, trahisons « barbares » : pratiques et usages de la trahison en Sicile à l'époque classique », dans Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012, p.262-263.

147DS, 15.30.3-4. Les généraux d'Antigone, Médios et Docimos promettent l'*autonomia* (au sens d'indépendance) aux habitants de Milet s'ils font défection. DS, 19.75.3-4. Idem pour Brasidas qui clame haut et fort qu'il est venu libérer les cités du joug athénien. Thc, 4.107.2.

148Polyen, *Denys*, 8.

149DS, 14.14.7.

Créer une atmosphère de suspicion

Les assiégeants pouvaient aussi créer une atmosphère de suspicion¹⁵⁰ dans une cité autrement qu'en exportant un discours toxique. La méthode consiste à envoyer à l'intérieur de la place des hommes qui seront immédiatement perçus par leurs concitoyens comme suspects. Quand Agésilas avait « des prisonniers distingués par leur rang et par le grand nombre de leurs amis, il les renvoyait sans rançon, afin de leur ôter la confiance de leurs propres concitoyens »¹⁵¹. Il employait aussi la même ruse lorsqu'il voulait s'emparer d'une ville. Il invitait les ambassadeurs les plus éminents de la cité en question pour parler de politique et de bien public. Il les accueillait chez lui dans le confort le plus luxueux, leur accordait beaucoup d'importance, partageait la viande des sacrifices et lorsqu'ils retournaient chez eux, les habitants commençaient à les regarder comme des révolutionnaires potentiels¹⁵². Ainsi il pouvait attaquer une ville en proie aux dissensions internes. Ce procédé semble avoir été très répandu dans le monde grec puisque Denys de Syracuse et Hiéron eux aussi utilisaient les mêmes subterfuges¹⁵³. Si Denys semble apprécier ces méthodes bien particulières, c'est parce qu'il a lui-même dû comme tous les tyrans de son époque être soupçonneux envers ses sujets. Cela semble donc tout naturel pour lui de créer une atmosphère de suspicion et d'en profiter. Il était aussi possible de renvoyer dans une cité assiégée des prisonniers libérés sans rançon pour qu'ils tentent de convaincre leurs concitoyens des bonnes intentions des assiégeants. La technique bien entendu ne consistait pas véritablement à convaincre la population mais au contraire à créer une sédition provoquée par une atmosphère de suspicion alimentée par les paroles émises par les prisonniers¹⁵⁴.

Encourager la désertion

Une armée d'invasion pouvait aussi essayer par la proclamation d'un discours en direction des murailles de provoquer des dégâts dans les rangs de l'armée adverse et non pas comme précédemment en cherchant uniquement à tirer profit d'un malaise dans la cité. Les stratèges demandaient à des crieurs de prononcer un discours toxique dont l'objectif principal était d'encourager la désertion¹⁵⁵. Le Lacédémonien Léotychildas et l'Athénien Xanthippe sur le point

150Pour une description de l'atmosphère de suspicion à l'intérieur d'une cité assiégée, voir Thc, 8.66.5.

151Polyen, *Agésilas*, 32. Idem, Thc, 8.40.3.

152Ibidem, 33.

153Ibid, *Denys*, 17 ; *Hiéron*, 2.

154Polyen, *Cléonyme*, 1 ; *Cassandre*, 2. Thc, 3.70.1 ; 8.40.3.

155Voir le siège de Thèbes par Alexandre en 335 av. J.-C. (DS, 17.9.5.) Les Athéniens depuis Pylos avaient durant la guerre du Péloponnèse favorisé la désertion massive des Messéniens. Les Thébains et les Lacédémoniens font de même en fortifiant Décelie en 413 av. J.-C., les esclaves de la mine du Laurion sont libérés (Thc, 7.19 ; 7.27-28.). Il

d'affronter la flotte perse à Mycale en Ionie, font prononcer par un héraut du pont d'un vaisseau que les Grecs avaient été vainqueurs à Platées et qu'ils venaient libérer l'Ionie¹⁵⁶. Le discours était destiné aux Hellènes présents dans l'armée perse que Léotychidas cherchait à détacher. La manœuvre est un succès puisque les Grecs alliés aux Perses se concertèrent puis firent d'un commun accord défection. La technique pouvait bien évidemment fonctionner en temps de siège. Agésilas qui se trouve en Asie, apprend que Sardes est en proie à des troubles civils et que les habitants se reprochaient mutuellement les causes du conflit. Il se présente devant la ville avec son armée et propose à tous les habitants qui souhaitent devenir son allié de sortir le rejoindre sinon de se préparer au combat¹⁵⁷. Pour rajouter du poids à sa proposition, il commence à ravager les terres agricoles pour montrer qu'il est prêt à passer à l'action. Ces discours émis par les armées d'invasion semblent avoir eu un certains succès comme lors du siège de Bubastos en 350 av. J.-C., où le héraut réussit à provoquer une désertion massive¹⁵⁸. Le discours permet la désertion car l'armée qui accompagne les crieurs impressionne les assiégés au point d'en faire fuir une bonne partie. Les principales cibles sont les mercenaires présents dans la ville. Ce sont ces « soudards » que les révoltés syracusains cherchent en 404 av. J.-C. à détacher de Denys de Syracuse en leur promettant la citoyenneté s'ils changent de camp. Ils encouragent aussi les citoyens à commettre un attentat contre le tyran¹⁵⁹. Pour motiver les futurs assassins, ils leur promettent de fortes récompenses. La technique fonctionne parfaitement puisque Diodore nous dit que Denys est abandonné par ses mercenaires. Au IIIe siècle, ce type de proclamations semble être couramment utilisé à tel point que Philon de Byzance en propose une à ses lecteurs comme modèle. La proclamation est marquée par son aspect très formel et par son absence de velléités politiques. Si l'objectif est bien de créer une sédition dans la ville, la méthode semble se résumer à une liberté offerte aux esclaves, une récompense aux citoyens et une promotion aux mercenaires¹⁶⁰. Non seulement la désertion est

était donc envisageable pour une armée d'émettre un discours en direction des remparts pour provoquer une désertion dans les rangs de l'ennemi. Attaquer le système social de l'adversaire était donc une pratique courante à partir de la fin du Ve siècle.

156DS, 11.34.5.

157Xen, *Agésilas*, 1.33.

158DS, 16.50.

159DS, 14.8.3.

160« Fais également ce genre de proclamations à portée de voix de l'ennemi : "à ceux qui auront indiqué des dépôts d'outils de mineurs et des emplacements d'ouvrages de charpente, ou d'autres choses semblables, et à celui qui aura tué soit des fabricants de machines, soit des spécialistes des armes de jet, ou à un notable de l'opposition, seront accordés, s'ils se présentent devant nous, honneurs et richesses ; l'esclave recevra la liberté, le soldat une promotion, l'hoplite métèque une couronne, et on leur donnera des récompenses proportionnées à leur exploit". Car de telles proclamations introduisent généralement le plus grand trouble dans l'esprit des adversaires, les dissuadent d'armer les métèques et les serviteurs et les contraignent de leur donner les rations normales : de la sorte, les combattants seront moins nombreux, consommeront une plus grande quantité de nourriture, et il ne tardera pas à y avoir une sédition dans la ville. Quant à ceux qui ne sont d'aucune utilité, s'ils se présentent devant toi, il ne faut pas les accueillir, afin que les subsistances des assiégés mettent moins de temps à être consommées. » Philon de Byzance, D, 12. Traduction Yvon Garlan.

encouragée, mais c'est bien le sabotage qui est récompensé. La proclamation cible l'armée adverse et non les citoyens qui pourraient obtenir une liberté en cas de défection comme ce fut le cas tout au long du IV^e siècle. Ce changement peut être imputé à la nature des armées hellénistiques, elles sont de plus en plus composées de mercenaires¹⁶¹. Les cités ayant perdu leur *autonomia*, les assiégeants pouvaient difficilement offrir une liberté ou une indépendance aux habitants qui auraient vu dans le meilleur des cas leur domination être exercée par un autre souverain.

Le rôle des assauts continus

On a tendance naturellement à opposer l'utilisation de la ruse et de la force ou à séparer la trahison et l'investissement. En réalité ces méthodes si elles diffèrent sur le fond, sont souvent complémentaires pour obtenir la victoire. Prenons un exemple, Cyrène est assiégée par Thibron en 323/22 av. J.-C. La ville, d'après Diodore, est investie par terre et par mer et ne peut être ravitaillée, les vivres commençaient à manquer et Thibron donnait chaque jour des assauts contre la ville¹⁶². Une *stasis* éclate à l'intérieur de la cité entre les possédants et les démocrates. Il n'est fait mention à aucun moment de tentative d'intoxication ou de ravages ciblés contre les habitants. Il faut donc envisager les assauts et le blocus comme seuls responsables de la sédition qui voit le jour dans la place. Il était donc possible de provoquer une crise dans la cité en lançant des assauts régulièrement et en l'empêchant d'être approvisionnée. Pour mieux comprendre le déroulement d'un siège, la naissance d'une *stasis* ou d'un acte de trahison par exemple, il faut donc prendre en compte l'historique des combats. Afin d'étudier le phénomène de la trahison durant un siège, il ne faut pas sous-estimer l'impact des assauts ou du blocus et non pas penser qu'il suffisait à l'assiégeant de proposer une simple récompense à un garde ou à un citoyen du parti adverse. Toutes les cités grecques connaissaient des clivages politiques, pour autant toutes les cités n'ont pas connu de *stasis* lors d'un siège. À l'inverse, il ne suffisait pas de bloquer une ville et de l'attaquer régulièrement pour obtenir une trahison. Au début de la guerre du Péloponnèse, les citoyens athéniens ont connu la peste, la disette ainsi que les malheurs de la guerre, ils n'ont pourtant pas tenté d'ouvrir une porte pour faire entrer l'ennemi. Pour appréhender parfaitement le déroulement d'un siège, il faudrait mieux connaître la situation à l'intérieur de la ville et non celle uniquement des assiégeants, malheureusement les textes ne nous laissent rarement entrevoir les réalités quotidiennes d'une cité assiégée.

¹⁶¹Ces mercenaires n'hésitent pas si l'opportunité le permet de passer dans le camp de l'ennemi pour toucher une solde plus importante. Les généraux grecs pouvaient donc en tirer profit, et provoquer une désertion massive dans le camp adverse en promettant un *misthos* plus élevé à ces soudards. Polyen, *Hippocrate*, 1.

¹⁶²DS, 18.20.4-6.

Provoquer une stasis : obtenir une trahison ou profiter du conflit comme diversion

En provoquant ou en alimentant un malaise entre les habitants, l'assiégeant cherche à obtenir soit une trahison, soit une diversion pour passer à l'attaque. Lors du siège de Mendé en 423 av. J.-C., Polydamas, le chef de la garnison lacédémonienne, souhaitait faire une sortie contre les Athéniens : « mais un homme du parti populaire proteste, animé par la lutte civile, qu'il ne fera pas de sortie et qu'il ne voit pas le besoin de se battre ; sur cette protestation, l'autre le saisit par le bras et le malmène ; et le peuple, prenant aussitôt les armes, marche avec fureur contre les Péloponnésiens et contre ceux qui soutenaient avec eux la faction adverse »¹⁶³. Des citoyens décident pour venir à bout du parti opposé d'ouvrir les portes aux Athéniens. La *stasis* entre les habitants débouche donc sur une trahison qui permet aux assiégeants de pénétrer dans les murs. Lors du siège de la ville de Trézène situé en Argolide (277-76 av. J.-C.), Cléonyme, commandant en chef de l'armée lacédémonienne, demande à ses hommes d'envoyer à plusieurs endroits de la ville par le biais de flèches un message de libération destiné aux habitants. Il envoie aussi dans la ville des Trézéniens captifs qu'il avait libéré sans rançon pour qu'ils parlent de lui en bien. S'ensuit une *stasis* dans la ville et Cléonyme profite du désordre qui règne pour lancer un assaut¹⁶⁴. Denys de Syracuse utilise lui aussi la *stasis* dans la ville d'Enna comme diversion pour passer à l'attaque¹⁶⁵. Le désordre et le chaos qui régnaient dans une ville en proie à une « guerre civile » pouvaient favoriser l'escalade d'une armée d'invasion grâce à l'absence de résistance¹⁶⁶.

La stasis avant le siège.

Si des cités assiégées sont victimes d'une *stasis* pendant les combats, d'autres au contraire connaissent une *stasis* avant le siège. Comme Raoul Lonis l'a très bien démontré¹⁶⁷, la sédition entre plusieurs groupes d'habitants d'une même cité et notamment l'expulsion par la force des membres d'une faction pouvaient engendrer un esprit de revanche qui se manifestait par un retour en force des bannis. Ces exilés cherchaient souvent à rentrer dans leur cité en s'appuyant sur une puissance étrangère. La *stasis* entre les membres d'une communauté pouvait donc être à l'origine d'un siège. D'après Thucydide, Sparte et Athènes entretiennent les différentes *staseis* en proposant leur aide¹⁶⁸. L'ingérence de ces deux cités est donc une des causes des révolutions que connaissent la fin du Ve siècle et le IVe siècle¹⁶⁹. Elles cherchaient à tirer profit des conflits sociaux présents dans les cités

¹⁶³Thc, 4.130.3-6.

¹⁶⁴Polyen, *Cléonyme*. Frontin, 3.6.7.

¹⁶⁵DS, 14.14.6-8.

¹⁶⁶Thc, 8.71.1.

¹⁶⁷Raoul Lonis, « Poliorcétique et stasis dans la première moitié du IVe s. av. J.-C. », dans : Pierre Carlier (éd.), *Le IVème siècle av. J.-C. : approches historiographiques*, Nancy, 1996.

¹⁶⁸Thc, 3.82.1.

¹⁶⁹Raoul Lonis, sous-entend qu'une étude statistique sur les *staseis* montrerait un nombre identique de conflits de type

grecques¹⁷⁰. Dans ce contexte bien précis, on comprend donc mieux l'atmosphère de suspicion qui s'est emparée des cités grecques. Diodore¹⁷¹ en fait le relais et Énée le Tacticien la prend en compte constamment dans la rédaction de sa *Poliorcétique*. La paix d'Antalcidas conclue en 386 av. J.-C., entre le roi perse Artaxerxès II, arbitre du monde grec, et la cité de Sparte marque la fin de la guerre de Corinthe. Ce traité est accepté par l'ensemble des cités dont Athènes, Thèbes ou encore Corinthe et marque le retour de l'*autonomia* (indépendance) des cités grecques. Ces dernières ayant retrouvé leur indépendance, elles changent radicalement leurs régimes politiques, passant d'organisations oligarchiques à des organisations démocratiques. Ce changement des institutions politiques entraîne *ipso facto* un esprit de revanche vis-à-vis des aristocrates qui sont exécutés ou exilés¹⁷². Le contexte politique du monde grec explique donc en partie les changements dans la manière de pratiquer un siège. Les assiégeants sont soit appelés par des factions politiques dans le cadre de la *stasis*¹⁷³, soit ils profitent d'une dissension dans la communauté et l'accroissent si nécessaire en espérant obtenir une trahison ou un désordre susceptible de leur permettre de passer plus facilement à l'assaut.

« guerres civiles » entre le Ve et le IVe siècle. La différence entre une *stasis* de l'époque archaïque et une de l'époque classique est que la première se déroule uniquement entre les membres de la cité alors que pour la seconde, elle serait identifiable par l'ingérence des autres cités. Raoul Lonis, « Poliorcétique et *stasis* », p.242. En effet, H.Gehrke a dénombré 87 *staseis* de 431 à 404 et 139 entre 399 et 300 av. J.-C.

170 L'ingérence de Philippe II de Macédoine dans les affaires de la Thessalie est un exemple frappant. Il se rend maître du pays grâce à l'utilisation de *staseis*. Polyen, *Philippe*, 19. Idem DS, 12.30-31.3.

171DS, 15.5.2-4.

172DS, 15.40.1.

173Thc, 4.66-73. DS, 12.66-67.1.

Chapitre 2 : Parole à la défense

1) Lutter contre la trahison

Trouver les traîtres : ruses et techniques

Une manière d'éviter qu'une cité soit victime d'une trahison était de dénicher les traîtres et les espions indispensables pour la réussite des opérations. Les stratèges grecs ont régulièrement utilisé des ruses pour démasquer ces hommes¹⁷⁴. Iphicrate utilise par exemple un subterfuge visuel, il déguise une partie de ses hommes en Lacédémoniens et les envoie à Chios, ainsi il put démasquer les traîtres venus les accueillir¹⁷⁵. Charès, soupçonnant la présence d'espions dans son camp, demanda à chacun de ses soldats d'interroger son voisin sur son identité et sur la section à laquelle il appartenait¹⁷⁶. Ainsi il put découvrir les espions car ils ne pouvaient pas répondre aux questions. Le recours au subterfuge est rendu nécessaire par les dimensions de certaines cités grecques comme à Athènes où il était difficile de trouver un espion ou un traître caché dans la ville¹⁷⁷. Lacharès, qui était recherché dans Athènes et dans d'autres cités grecques, n'a pas hésité pour échapper à ses détracteurs à se déguiser en esclave ou en femme et même à se faufiler dans un égout¹⁷⁸. Il était donc difficile de dénicher ces traîtres ou ces espions, la meilleure solution était encore de s'en prémunir. Des mesures devaient donc être prises pour lutter contre la trahison, les complots ou les révolutions¹⁷⁹, elles prenaient parfois la forme de ruses¹⁸⁰.

Les sanctions pour les traîtres

Un habitant qui trahissait sa propre cité devait apparaître comme un ennemi aux yeux de ses concitoyens et son acte intolérable devait être lourdement réprimé. Plusieurs sanctions sont connues pour les traîtres, comme l'exil, la prison ou la mort mais celles-ci sont appliquées selon la volonté de la cité. Il n'y avait pas de réglementation commune en Grèce régissant les condamnations des traîtres. Les cités décidaient seules de la punition qu'elles leur réservaient. Toutefois on constate que

174Polyen, *Lysandre*, 1 ; 4.

175Polyen, *Iphicrate*, 58.

176Polyen, *Charès*, 1. Théognis lui aussi stratège d'Athènes, utilise une méthode similaire pour démasquer les espions dans son camp. La ruse employée semble spécifique à Athènes. Polyen, *Théognis*, 2.

177Thc, 8.66.3.

178Polyen, *Lacharès*, 1 ; 2 ; 3.

179Il est souvent difficile de distinguer ce qui sépare la révolution (néoterismos) de la *stasis*. Patrice Brun, « Pourquoi les Grecs avaient-ils horreur des révolutions ? », *Ordine e sovversione nel mondo greco e romano*, X Convegno Internazionale, Fondazione Niccolò Canussio, Cividale del Friuli, 25-27 septembre 2008, Rome, 2009, p.244.

180Plutarque, *Apophtegmes*, *Denys*, 8.

la plupart d'entre elles ont eu tendance à régler le sort de ces félons par une condamnation à mort¹⁸¹. À Athènes, après le régime des Trente, la sanction de Phrynichos, Antiphon et Archeptolemos est sans surprise, la condamnation à mort. Non seulement le verdict est sans appel mais leurs ossements sont jetés hors des frontières de l'Attique, leurs biens confisqués, leurs maisons rasées et une dîme est versée à Athéna. Les descendants d'Antiphon et Archeptolemos sont frappés d'atimie. Le châtement réservé aux traîtres était la mort mais le sort de ces hommes était décidé par un tribunal qui pouvait s'il le souhaitait prononcer une peine différente. En temps de guerre, la peine appliquée semble être toujours la mort¹⁸² et celle-ci ne nécessitait pas forcément un procès comme l'explique un meurtrier jugé à Thèbes : « quand il s'était agi d'Archias, d'Hypatès, et de leur bande tombés dans vos mains après s'être rendus coupables d'actes semblables à ceux d'Euphron, vous n'avez pas attendu un vote, mais, dès que vous l'avez pu, vous les avez punis, avec l'idée que pour ceux dont l'impiété est manifeste, la trahison et les entreprises tyranniques, évidentes, tous les hommes les ont toujours condamnés à mort »¹⁸³. Diodore mentionne aussi que les bannis qui essayèrent de rentrer à Corinthe en 373/72 av. J.-C. essuyèrent un échec, leurs complices qui sont aussi leurs parents et leurs amis sont dénoncés puis arrêtés. Ils préférèrent se donner la mort par crainte de mauvais traitement et bien entendu parce qu'ils connaissaient le châtement qui allait leur être réservé, la mort¹⁸⁴. Les complices étaient donc eux aussi perçus comme des traîtres et châtiés de la même façon. Lorsque les preuves d'une probable participation à une révolution ne sont pas accablantes, les individus suspectés étaient exilés¹⁸⁵. Toutes ces peines prononcées et connues des Grecs ne les ont pas empêchés de fomenter des complots ou de participer à des révolutions. Les sanctions prononcées contre les traîtres n'étaient donc pas un frein suffisant pour enrayer une trahison, une révolution ou une *stasis*. Il fallait qu'une cité prenne d'autres mesures pour s'en prémunir.

Mesures à prendre pour éviter des trahisons : lutter contre la corruption, encourager la dénonciation et nourrir la population.

Les assiégeants pouvaient mettre en place une trahison en payant un garde (*puloros*) pour qu'il laisse une porte ouverte ou qu'il facilite l'escalade des remparts aux assaillants. Pour limiter les risques de corruption, Énée le Tacticien conseille de recruter ces hommes selon des critères restreints. Non seulement ils ne doivent pas être susceptibles d'être corrompus¹⁸⁶ mais ils doivent

181DS, 15.40.4-5. 19.103.1-4 ; 19.63.2. Polyen, *Denys*, 12.

182Anne Queyrel Bottineau, *Prodosia. La notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du Ve siècle*, Bordeaux, 2010, p.279. Idem pour un camp de mercenaire. En.Tact, 10.19.

183Xen, *Hell*, 7.3.7.

184DS, 15.40.3. D'après Plutarque, Épicratès aurait été condamné à mort pour avoir fait sortir secrètement d'Athènes la famille de Thémistocle, accusée de trahison. Plut, *Them*, 24.6.

185DS, 15.40.4.

186A l'époque hellénistique, d'après une inscription, le commandant de la place (*phrouarque*) de Kyrbissos était recruté selon plusieurs critères. En dehors des qualités militaires que devait posséder le commandant, deux critères bien

impérativement avoir des biens et de la famille à l'intérieur de la cité¹⁸⁷. Un garde ayant femmes et enfants à l'intérieur de la place ne prendra pas le risque d'ouvrir les portes à des soldats qui après avoir pris possession des endroits stratégiques (*agora* et acropole), se déverseront dans la ville pour la piller. Pour appuyer son conseil, il l'agrément d'un exemple, celui de Leucon, tyran du Bosphore (393-348 av. J.-C.) qui donnait congé à ceux de ses gardes du corps qui avaient des dettes, par la faute du jeu de dés ou n'importe quel excès¹⁸⁸. Le soldat qui défend une place forte est assimilé à un père de famille et qui mieux qu'un père peut défendre son foyer¹⁸⁹. Les mesures que préconise Énée le Tacticien sont à rapprocher de cette loi corinthienne qui interdisait aux ambassadeurs de recevoir des cadeaux d'un souverain étranger¹⁹⁰. La législation cherchait à interdire la corruption et le clientélisme mais aussi, éviter aux délégués officiels qui rentraient de mission d'être suspectés par leurs concitoyens et donc de créer une atmosphère de suspicion. Pour renforcer davantage la sécurité de la ville, Énée le Tacticien conseille aussi de mettre en place un tirage au sort concernant l'affectation des gardes sur les remparts¹⁹¹. Il ne s'agit pas d'une mesure prise par une cité démocratique qui utilise le tirage au sort comme elle le ferait pour ses institutions mais bien d'une technique efficace pour limiter le risque de trahisons en évitant d'informer à l'avance les hommes, des sections de remparts dont ils devront monter la garde. Énée conseille de faire la même chose pour les alliés, il faut les disséminer un peu partout pour les empêcher de se concerter¹⁹².

À Corinthe dans le cas cité plus haut, les bannis avaient été dénoncés par leurs concitoyens.

spécifiques étaient attendus : le phourarque devait être propriétaire d'un patrimoine foncier d'au moins quatre talents et ne pas avoir d'hypothèques. Ainsi le citoyen en question offrait des garanties solides contre toute tentative de corruption de la part de futurs assiégeants. Louis Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et Kyrbissos », *Journal des Savants*, 1976, p.196-204.

187En.Tact, 5.1

188Ibidem, 5.2. Cette mesure fait écho avec celles que prend Ephèse sur le point d'être assiégée par Mithridate en décembre 87 av. J.-C. La cité annule les dettes des citoyens et va même jusqu'à offrir la citoyenneté aux esclaves et aux métèques qui prennent les armes. Il faut préciser que ces mesures d'exception sont prises pour éviter une trahison. Mithridate est décrit au début de l'inscription comme un général qui s'est emparé de villes par la ruse ainsi que d'Éphèse quelque temps auparavant. Il est pas improbable au regard des décisions prises par les autorités que la précédente défaite (siège) fut provoquée par une trahison de l'un des habitants. Jean-Marie Bertrand, *Inscriptions historiques grecques*, Paris, 2004, p.249-251 (Syll.³, 742).

189André Aymard, *Paternité et valeur militaire*, Rev. Des Et. Latines, XXXIII, 1955, p.42-43.

190Plutarque, *Apophtegmes*, Denys, 12. A Athènes, la procédure en eisangélie souvent employée dans les années 330 av. J.-C., renvoie à la hantise des Athéniens pour la *dôrodokia*. Les citoyens s'accusaient ou se défendaient régulièrement de corruption. L'institution athénienne veillait rigoureusement contre toute tentative de corruption d'un citoyen. Anne Queyrel Bottineau, « Figures du traître et trahison dans l'imaginaire de l'Athènes classique », dans Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012, p.108.

191En.Tact, 2.1. « Je les ai laissés tirant au sort la porte où chacun d'eux conduirait sa phalange. » Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v.55-56. La décision prise par la ville de Thèbes d'utiliser le tirage au sort pour affecter les soldats aux différentes portes de la ville peut être ici comprise comme une mesure institutionnelle, voire symptomatique d'une démocratie, celle d'Athènes.

192Ibid, 2.2.

Énée le Tacticien a parfaitement conscience du rôle que peuvent jouer ces dénonciations¹⁹³ pour enrayer une révolution ou une trahison. Il conseille donc à une cité d'encourager les citoyens à exposer publiquement des traîtres en récompensant les dénonciateurs¹⁹⁴. La somme d'argent offerte aux citoyens qui révèlent des complots sera affichée sur l'*agora*, sur un autel ou dans un temple. Les citoyens grecs ont régulièrement édicté des lois pour lutter contre les traîtres : Solon d'après Aristote porta une loi sur les dénonciations pour complot¹⁹⁵. Il ne s'agit pas de délation, terme que l'on peut appliquer à d'autres périodes historiques mais bien de dénonciation. Cette pratique relève du devoir civique dans le monde grec des cités, les citoyens pratiquaient la dénonciation comme une méthode quasi institutionnelle qui permettait d'assurer un contrôle sur les agissements des uns et des autres¹⁹⁶. Les citoyens devaient faire preuve d'une éthique de responsabilité, un peu comme l'équivalent moderne de notre notion juridique de « non assistance à personne en danger ». D'après Énée le Tacticien, il est aussi possible de lutter contre une trahison en faisant en sorte que toute la cité se trouve sur un pied d'égalité lorsqu'elle doit se nourrir. Pour assurer la *trophè* de tous les habitants, il faut encourager l'importation de denrées en récompensant les armateurs d'une prime, d'une couronne honorifique ainsi que du remorquage gratuit de leur navire à l'entrée comme à la sortie du port¹⁹⁷. Il faut ensuite après avoir obtenu des denrées supplémentaires, distribuer gratuitement du blé à ceux qui manquent du nécessaire¹⁹⁸. Ainsi le risque de trahison d'un habitant sur le point de mourir de faim est peu probable. Une dernière question mérite aussi d'être posée, de puissantes fortifications peuvent-elles limiter le risque de trahison dans une cité ? Parfois le ou les traîtres agissent par peur que la ville soit prise de force et que ces derniers à l'instar des autres habitants de la place soient passés au fil de l'épée au moment où les assiégeants pénètrent dans la place. La trahison permet donc d'échapper à une mort pronostiquée comme certaine. Dans ce cas bien précis, de puissantes fortifications doivent forcément rassurer la population et l'inviter à avoir confiance dans sa sauvegarde et donc limiter le risque de trahison. D'après les sources littéraires, les villes ayant bâti de solides remparts comme Athènes, Cnide, ou Sestos n'ont pas connu de trahison. A l'inverse, l'assiégeant qui tente de prendre une ville bien fortifiée, n'a-t-il pas intérêt à recourir à la trahison ou à l'effet de surprise ? Il est donc difficile de dire avec certitude si les fortifications

193Il ne s'agit pas de délation, l'acte n'était pas motivé par une vengeance ou une jalousie, ce n'était donc pas une dénonciation intéressée. Les cités grecques pratiquaient la dénonciation comme un moyen efficace de contrôler les agissements de ses citoyens, c'était une pratique institutionnelle. Un dénonciateur était donc qu'un simple citoyen faisant son devoir.

194En.Tact, 10.15.

195Aristote, *Constitution des Athéniens*, 8.4. Voir Thasos, Lois sur la répression des menées anti-oligarchiques (411-409 av. J.-C.), dans Jean Pouilloux, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos I*, p.139, n°18. Mille statères sont offerts pour le citoyen qui dénonce un mouvement insurrectionnel.

196Carine Doganis, *Aux origines de la corruption. Démocratie et délation en Grèce ancienne*, Paris, 2007. Les dénonciateurs grecs agissent souvent pour les mêmes raisons que les lanceurs d'alerte de notre époque.

197En.Tact, 10.12.

198En.Tact, 14.1.

étaient perçues comme des armes de dissuasion ou au contraire des sources de motivation qui pousse l'assiégeant à recourir à la trahison¹⁹⁹.

2) Dispositifs pour éviter les révolutions

Consolider l'homonoia dans la cité

Une cité en proie à une *stasis* est par définition une cité où ne règne pas la concorde entre les habitants. Il est donc primordial, avant même de prendre des mesures concrètes pour éviter des trahisons ou des révolutions notamment en contrôlant la parole publique ou les espaces de communications, de renforcer l'*homonoia* entre les citoyens²⁰⁰. Antisthène se fait le relais de cette idée, le meilleur moyen de lutter contre les trahisons ou les révoltes ce n'est pas de construire des fortifications. Il adopte le point de vue spartiate sur la problématique des murailles²⁰¹ et pense notamment que l'éthique des citoyens est une bien meilleure protection contre d'éventuelles trahisons que des murs qui ramollissent les hommes²⁰². Si Platon pense de même²⁰³, il faut aussi préciser que ce sont les fortifications qui encouragent les hommes à se défendre contre un agresseur plus puissant²⁰⁴. Le sentiment de sécurité qu'elles inspirent permet à une cité de moindre envergure de lutter contre des armées plus imposantes ou contre des raids surprises orchestrés par de petites troupes ainsi que de se protéger de razzias commises par des pirates.

Là où il est possible de suivre les propos de ces philosophes²⁰⁵, c'est dans l'inefficacité des remparts pour lutter contre la trahison en temps de siège. Pour renforcer la cohésion de la communauté victime d'une intoxication de l'ennemi ou tout simplement en proie au désordre civil, il faut prononcer des discours de réconciliation. Lysandre dans Thasos prononce des paroles pour unir

199 Pierre Ducrey, « Guerre et trahison », dans Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012, p.231.

200 « Il faut observer d'abord si la concorde politique règne entre les citoyens, en se disant que c'est chose capitale en temps de siège », En.Tact, 10.20.

201 Voir A-J Malherbe, « Antisthenes and Odysseus, and Paul at war », *Harvard Theological Review*, 76, 1983, p.143-146 ; G Romeyer Derbey, « Aristote et la poliorcétique », dans *la parole archaïque*, Paris, 1999, p.360-365.

202 Socratis et Socraticorum Reliquiae V A 107 : « Alors que les remparts d'une ville ne sauraient la protéger contre le traître qui vit en son sein, les murailles de l'âme sont inébranlables et infrangibles » ; SSR V A 134 : « La prudence est le plus sûr des remparts avec nos raisonnements inexpugnables ». Voir aussi Platon, *Gorgias*, 455d-e et 503c ainsi que Xen, *Mémorables*, 2.6.13. On retrouve déjà le même raisonnement dans l'Iliade lorsqu'Hector encourage ses hommes à mépriser les « pitoyables remparts inutiles » que les Achéens ont construit selon les conseils de Nestor. Iliade, VIII. 177-179.

203 Platon, *Alcibiade*, 1.134b. Platon, *Lois*, 6.778d.

204 Xen, *Hiéron*, 2.1. Idem Platon, *Les Lois*, 279 a.

205 Concernant le point de vue des philosophes athéniens au sujet des fortifications, voir Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p.99-103.

la population : il présente les vestiges cachés des premières séditions comme pardonnables et déclare une amnistie contre d'anciens opposants politiques²⁰⁶. Lors de la défection de Skionè en la faveur de Sparte, Brasidas prononce un discours à l'attention des habitants. Il cherche à rassembler tous les citoyens dans une cause commune et selon Thucydide les mots prononcés par le général lacédémonien semblent avoir eu l'effet escompté puisqu'« ils se sentirent pleins d'exaltation et la confiance les gagnant tous sans distinction, même ceux qui jusque-là n'approuvaient pas ce qui se faisait »²⁰⁷. La parole peut donc être un moyen efficace pour préserver l'unité de la cité ou pour renforcer sa cohésion. Elle peut aussi être utilisée pour désamorcer une crise et rassurer la population. Au début de la Guerre du Péloponnèse, Périclès se sent obligé de prendre la parole en public pour rassurer ses concitoyens concernant la stratégie qu'il avait adopté²⁰⁸. En effet, il était victime de griefs de la part de citoyens lésés par les destructions effectuées par l'armée péloponnésienne mais aussi des habitants las de la guerre. Il répond par un discours rassembleur : le plus important, n'est pas le sort de chacun mais bien celui de la patrie dans son intégralité²⁰⁹. Il s'efforce aussi d'enrayer la colère des Athéniens contre lui et de détacher de leur esprit des souffrances présentes et dues à la peste notamment²¹⁰.

Dans le cas d'une tentative d'intoxication d'une cité victime de discours séditieux prononcés par l'ennemi, il est possible pour celle-ci de répondre immédiatement par un discours opposé. Lors du siège de Thèbes en 335 av. J.-C., Alexandre ordonne à ses crieurs de proclamer « que les Thébains qui le désiraient pouvaient désertir auprès de lui et bénéficier de la paix dont les Grecs jouissaient en commun »²¹¹. Pour contrer cette menace, les Thébains font prononcer du haut d'une tour élevée une déclaration contraire : « Quiconque voulait, avec les Thébains et le Grand Roi, libérer les Grecs et déposer le tyran de la Grèce, n'avait qu'à venir avec eux ! »²¹². Lorsqu'une révolte ou une révolution couvait dans une cité assiégée, les lois qui interdisaient les menées anti-oligarchiques n'avaient guère d'emprise sur les hommes dans un contexte de tensions et de crises. Pour lutter contre une sédition ou un complot, des mesures extrêmes devaient parfois être prises comme lorsque des magistrats de Chios tenus au courant d'un complot décident de prendre des

206Polyen, *Lysandre*, 4. Il s'agit en réalité d'une ruse mais si la tromperie fonctionne c'est bien que les discours prononcés sont efficaces et accréditent donc l'idée qu'il était possible d'unifier la communauté de la sorte. Brasidas fait de même après la prise de Toronè. Thc, 4.114.1.

207Thc, 121.1.

208Thc, 2.60.

209Il s'agit le plus souvent d'unir les deux partis qui s'opposent traditionnellement lors d'un siège, le parti des riches (notables) et le parti des pauvres. Polyen, *Archidamos*, 2.

210C'est sûrement lors de ce discours, qu'il offre à la cité ses terres agricoles pour mettre fin à la suspicion contre lui. Voir Polyen, *Périclès*.

211DS, 17.9.5.

212Ibid, 17.9.6.

otages chez les traîtres pour les obliger à annuler leurs plans²¹³. Les Grecs envisageaient donc les prisonniers et les otages comme un moyen de pression efficace dont l'objectif pouvait être de stopper une sédition dans la cité. Eudocime, après avoir essayé toutes les mesures et toutes les paroles rassurantes pour calmer son armée en proie au désordre, décide de faire croire à ses hommes que l'ennemi arrive²¹⁴. La ruse fonctionne, les soldats reforment les rangs et le général peut retrouver sa place de commandant sans être interrompu par des tumultes. Le mieux est encore de suivre si possible les conseils du sage Solon qui recommande d'après Aristote de pacifier les factions politiques qui entretiennent un climat de « guerre civile » en leur adjoignant des pacifistes²¹⁵. Ces hommes devront par des paroles apaisantes diminuer les tensions et les désirs de révolution chez certains citoyens. Socrate considérait le citoyen idéal comme celui qui lorsqu'il monte à la tribune est capable de mettre fin aux dissensions et fait naître la concorde²¹⁶. Pour Xénophon, les garants de la concorde dans la cité sont à la fois les anciens identifiables à des hommes sages mais aussi les citoyens éminents. D'après lui, toutes les cités connaissent des lois qui stipulent que les citoyens doivent faire le serment de bien s'accorder²¹⁷. La loi peut donc dans certains cas être un rempart contre des révolutions ou des trahisons. On comprend peut-être mieux pourquoi Sparte a été moins touchée par ce genre de phénomène que les autres cités grecques, les Spartiates étant connus pour respecter scrupuleusement la loi²¹⁸. Garder l'unité entre les citoyens était donc un moyen efficace de lutter non seulement contre de futures trahisons ou une révolution mais aussi de montrer à l'ennemi qu'il devra affronter une communauté unie c'est ainsi qu'opèrent les habitants de Phlionte assiégés en 381 av. J.-C. Pour mettre en lumière le nombre important de citoyens prêts à combattre ainsi que la cohésion de la communauté, les citoyens tiennent leurs assemblées dans un lieu visible par les assiégeants. Ils essaient donc de les impressionner et la manœuvre semble fonctionner puisque plusieurs Lacédémoniens commencent à émettre des doutes

213Thc, 8.24.6. Raoul Lonis, « Les Otages dans les relations internationales en Grèce classique, insuffisances et ambiguïtés d'une garantie », in *Mélanges offerts à Léopold Sédar Senghor*, Dakar, 1977, p.215-234. « Polycrate en avait fait entasser les femmes et les enfants dans son arsenal, prêt à faire brûler ensemble otages et bâtiments si les hommes faisaient cause commune avec les Samiens qui revenaient. » Hdt, 3.45.

214Polyen, *Eudocime*.

215« Celui qui dans une guerre civile ne prendra pas les armes avec un des partis sera frappé d'atimie et n'aura aucun droit politique », Aristote, *Constitution des Athéniens*, 8.5. Cette citation a suscité des problèmes d'interprétation pour les commentateurs de l'édition Budé. En réalité, Solon n'encourage pas par cette décision la guerre civile mais au contraire tente d'y remédier. Aulu-Gelle semble avoir trouvé la clé pour comprendre ce passage. Voir Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, 2.12. Les citoyens qui se tiennent à l'écart du conflit sont considérés par Solon (ou Aristote ?) comme des « pacifistes ». La législation solonienne ne les oblige pas à prendre les armes mais seulement à choisir leur camp. Ces hommes auront donc tendance à pacifier les factions politiques de l'intérieur par des paroles apaisantes.

216Xen, Mem, 4.6.14.

217Ibidem, 4.4.16.

218« Des frères se trouvant en désaccord entre eux, ils infligèrent une amende au père parce qu'il permettait la dissension chez ses fils » Plut, *Apophtegmes laconiens*, 233 F, 32. « Danatria, ayant entendu que son fils s'était montré lâche et indigne d'elle, l'immola, quand il fut en sa présence ; voici l'épigramme la concernant : « Celui qui transgressa les Lois, Damatrios fut tué par sa mère, par la Lacédémonienne le Lacédémonien », idem 240 F Damatria. « Étranger, va dire aux Lacédémoniens que nous gisons ici par obéissance à leurs lois », Hdt, 7.235.

sur les raisons du siège : « beaucoup de Lacédémoniens disaient qu'à cause d'un petit groupe d'hommes on encourait la haine d'une ville de plus de cinq mille citoyens »²¹⁹.

Contrôler les espaces de communications

Ces fameux espaces sont non seulement des lieux de communications mais aussi des endroits ouverts qui permettent à la population de se rassembler. Le risque est donc double non seulement des citoyens pourraient se réunir pour mettre en place une révolution mais ils pourraient aussi s'en emparer comme d'un lieu essentiel pour la conquête de la ville. Les stratèges doivent donc prendre en compte ces lieux hautement stratégiques présents dans la cité comme ils le feraient pour une campagne militaire²²⁰. L'*agora* incarne sans commune mesure le risque le plus grand²²¹. Gehrke²²², qui a étudié le phénomène de la *stasis*, constate que c'est l'*agora* qui est la plus souvent visée, toutefois une *stasis* réussie s'apparente souvent à la prise de l'acropole (pensons à la prise de la Cadmée par exemple). Énée le Tacticien pour prévenir ou arrêter une révolution en marche, préconise de mettre en place des hommes à différents endroits dans la cité : « Placer enfin les plus ordinaires les uns sur l'*agora*, d'autres au théâtre, les autres sur toutes les places publiques, pour qu'aucun point de la ville, dans la mesure du possible, ne soit laissé dégarni »²²³. Le théâtre²²⁴ comme lieu public de rassemblement des citoyens peut faire l'objet d'un attentat de la part d'une faction adverse, qui peut commettre un massacre contre des gens pris au dépourvu et désarmés²²⁵. Le lieu peut aussi être utilisé comme un espace pour réunir des citoyens notamment dans le cadre

219Xen, *Hell*, 5.3.16.

220«En effet, dans le cas d'une expédition, l'ordonnance des troupes est en fonction du déroulement de l'itinéraire, selon qu'il passe à des points dangereux, endroits fortifiés naturellement, défilés, terrains plats, hauteurs sur la droite, lieux propres aux embuscades, en fonction aussi de la traversée des cours d'eau, et des formations de combat qui résultent de toutes ces difficultés. Mais quand les forces armées sont enfermées dans les murs, et que leur objectif est la sûreté des citoyens, les dispositions à prendre ne sont plus en rapport avec rien de tel, mais avec les emplacements de la ville et avec le danger qu'elle court. » En.Tact, 1.2.

221Voir la révolution de Rhodes : Anonyme, *Hellenica Oxyrhynchia*, XV.2 (London fragments). L'épisode révolutionnaire décrit par l'Anonyme se déroule à Rhodes en 395 av. J-C. Diodore comme Xénophon ne nous ont pas transmis le récit de cet événement. Il semble que plusieurs citoyens aient décidé de faire un coup d'état afin de rétablir un régime plus démocratique, la suite du texte mentionne l'arrivée de Conon, ce qui nous laisse penser qu'Athènes soutient cette révolution. Il est intéressant de constater ici, que les armes présentes sur l'*agora* sont utilisées pour le coup de force.

222H-J Gehrke, *Stasis Untersuchungen zu den inneren Kriegen in den griechischen Staaten des 5. und 4. Jahrhunderts v. Chr.*, Munich, 1985. Voir aussi Raoul Lonis, *La cité dans le monde grec*, 1994, p.225. L'auteur reprend les thèses développées dans : Andrew Lintott, *Violence, Civil Strife and Revolution in the Classical City*, 1982.

223En.Tact, 1.9.

224En effet, le théâtre est aussi le lieu de réunion de l'assemblée des citoyens, Voir W.Kolbe, *Agora und Theater, Volks- und Festsammlung*, Berlin, p.88-89. Pour Hansen, on peut l'expliquer par « l'importance que les Athéniens (et les Grecs en général) attachaient à leur Assemblée est rendue évidente par le cadre architectural qu'ils lui ont donné », Mogens Herman Hansen, *La démocratie athénienne*, p.159. Cornélius Népos au sujet de Timoléon précise qu'il « venait au théâtre quand l'assemblée du peuple s'y tenait », Cornélius Népos, *Timoléon*, 4.2. « La seconde année, une assemblée du peuple est tenue au théâtre et les éphèbes y sont passés en revue pour les manœuvres de compagnie », Aristote, *Constitution des Athéniens*, 42.4.

225DS, 15.40.2.

d'une *stasis*²²⁶. Il faut donc comme pour l'*agora* contrôler la place par le biais d'hommes de confiance. Selon la taille de la cité, on peut trouver une ou plusieurs autres places publiques à côté de l'*agora*. Chez Énée le Tacticien, elles sont désignées par les termes *euruchôriai* et *euruchôra*. Dans l'œuvre d'Hérodote et de Thucydide (Thc, 2.90.5 ; 2.91.1.) ces deux mots désignent les espaces libres, plus précisément le large ou l'espace qui permet de manœuvrer librement (Hdt, 8.60.)²²⁷. On en conclut que pour Énée le Tacticien ces espaces ne sont pas dédiés à la parole publique mais seulement des espaces urbains ouverts. Ces places publiques ne jouent pas le même rôle que l'*agora* mais peuvent toutefois de par leur nature topographique accueillir des rassemblements de personnes. Il est donc préférable de suivre les conseils d'Énée le Tacticien, c'est-à-dire de les condamner quand on ne s'en sert pas²²⁸. Il conseille tout de même de ne pas toutes les fermer car si la seule place qui reste est prise par des révolutionnaires alors il sera impossible de riposter²²⁹. Pour barricader les places, Énée le Tacticien recommande de faire comme Sparte lorsqu'elle fut attaquée par les Thébains, c'est-à-dire de détruire les maisons aux alentours pour se servir de la terre et en faire des monticules fermant les accès de la place et des rues environnantes²³⁰. Les rues grecques étant très étroites, elles ne peuvent servir de lieu de rassemblement toutefois le risque se situe en réalité uniquement lors des fêtes. Les magistrats qui prennent souvent part au cortège ne sont pas à l'abri à ce moment là et peuvent être exposés à un attentat²³¹. Ils peuvent être victimes d'une attaque ciblée. Il est donc préférable de les faire garder par des soldats²³². Le gymnase, absent chez Énée le Tacticien²³³, peut aussi incarner un risque potentiel pour une cité en proie à une *stasis* ou à un complot²³⁴. Selon Plutarque²³⁵, durant l'hiver 379-78 av. J.-C., les Thébains

226Thc, 8.93.1.

227C.Bouchet, J.Andujar, « Le contrôle de la parole dans la cité assiégée d'après Énée le tacticien », (conférence) CTHS, 2014.

228En.Tact, 2.1.

229Ibid, 2.7-8.

230Ibid, 2.2. Voir en dernier recours de brûler les maisons autour de la place publique pour empêcher l'adversaire de s'en emparer. Thc, 3.74.1-2.

231En.Tact, 17.2-3. Voir Jean-Nicolas Corvisier, *Petite guerre et terrorisme urbain en Grèce Ancienne*, communication à la Journée d'Études du CEPB 17 Mars 2009. Les magistrats sont souvent visés car ils ont les clés des portes de la ville.

232En.Tact, 17.1.

233 Le gymnase est sans aucun doute l'un des principaux marqueurs de la civilisation grecque, à tel point que pour bon nombre d'historiens, la fin de l'antiquité doit être comprise comme la période où les gymnases sont remplacés par les monastères. Toutefois à l'époque classique, toutes les cités ne sont pas encore dotées de ces infrastructures ou celles-ci sont situées à l'extérieur de la ville ce qui expliquerait pourquoi Énée le Tacticien ne les mentionne pas. C'est à l'époque hellénistique que ce bâtiment devient un lieu incontournable, une véritable institution. Jean Delorme, *Gymnasion. Étude sur les monuments consacrés à l'éducation en Grèce*. Paris, 1960.

234Platon, *Les lois*, 1.636b.

235Plutarque, *Le démon de Socrate* 25,594c. Dans la vie de Pélopidas, Plutarque précise que le gymnase est aussi utilisé pour faire de la propagande. Epaminondas aurait « depuis longtemps inspiré beaucoup d'orgueil aux jeunes gens : dans les gymnases, il les poussait à provoquer les Lacédémoniens et à lutter avec eux, puis lorsqu'il les voyait tout fiers de leur victoire et de leur supériorité, il les réprimandait, leur disant qu'ils devraient bien plutôt avoir honte, puisque par lâcheté, ils restaient esclaves de ceux qu'ils dépassaient tellement en force physique. ». Plutarque, *Pélopidas*.7.5. Epaminondas est décrit comme l'un des hommes qui a poussé les Thébains à reprendre la Cadmée et

se révoltent contre la garnison lacédémonienne. Les conjurés, pour organiser le soulèvement, se réunissent au gymnase. Le bâtiment peut donc servir de lieu de rassemblement pour organiser une révolte. D'autres lieux publics peuvent aussi servir pour fomenter un complot ou une sédition. Les auberges (*pandokeia*) doivent être surveillées et fermées après une certaine heure²³⁶. Les portes ne sont pas comme on pourrait l'imaginer uniquement des lieux de passage entre l'extérieur et l'intérieur de la cité. Si celles-ci n'offrent pas une place suffisante pour accueillir une foule de citoyens, Énée le Tacticien mentionne toutefois des conversations entre les citoyens qui passent par les portes²³⁷ et les gardiens. Il se méfie de ces communications qui peuvent relever de « la propagande révolutionnaire »²³⁸. Les communications dans les maisons relèvent des conversations privées mais les demeures peuvent toutefois servir d'espace privilégié pour élaborer une trahison, ou un complot²³⁹. Les maisons grecques ne sont pas les immenses *villae* romaines (ou *domus* en ville). Elles sont au contraire très étroites et ne peuvent que rarement accueillir plus d'une quinzaine de personnes²⁴⁰ logées dans l'*andron*, la seule pièce ouverte au public et exclusivement réservée aux hommes et au *symposion*. Si la maison grecque n'est pas le lieu idéal pour une révolution, il est tout de même possible d'organiser un complot à l'abri des regards. Lors de la prise de la Cadmée détenue par les Spartiates et reprise par les exilés²⁴¹ favorables à un régime démocratique, la maison d'un certain Charon est utilisée pour organiser le coup de force : « Persuadés par de tels discours, ils envoyèrent à Thèbes en secret des messages à leurs amis restés là-bas, pour leur faire part de leur décision. Elle fut approuvée. Charon, qui était le personnage le plus en vue, accepta de mettre sa maison à leur disposition. »²⁴². La dénonciation devait être le seul moyen de se prémunir contre des complots organisés dans les maisons²⁴³. Énée le Tacticien conseille aussi en cas d'alerte inattendue, de bloquer la montée des escaliers qui mènent aux remparts²⁴⁴. En effet, il est fort probable qu'il

leur liberté. Toutefois, selon Cornélius Népos Épaminondas : « passa tout le temps que dura la bataille entre ses concitoyens enfermés chez lui sans bouger ». CN, *Pélopidas*, 4.1.

236En.Tact, 10.10.

237Lorsque la cité est sur le point d'être attaquée ou sous la menace d'une attaque, les citoyens circulent par de petites portes : les poternes. Les portes monumentales sont ouvertes uniquement pour faire entrer des chariots. En.Tact, 28.3.

238En.Tact, 5.1.

239Lysandre dans l'affaire de Milet avait accueilli dans sa maison certains Milésiens favorables à un coup de force pour renverser le régime. Plutarque, *Lysandre*, 8.1.

240Lors du complot contre la garnison lacédémonienne cité plus bas, Plutarque précise que les conjurés qui se réunissaient dans la maison de Charon étaient au nombre de quarante-huit. Leur hôte est toutefois décrit comme l'homme le plus en vue de Thèbes, on peut donc imaginer que sa maison était plus grande que celle de ses concitoyens. Plutarque, *Pélopidas*, 9.2.

241Ces exilés dont fait partie Pélopidas sont réfugiés à Athènes. CN, *Pélopidas*, 1.4.

242Plutarque, *Pélopidas*, 7.3-4. Lors du siège de Sparte par l'armée thébaine commandée par Épaminondas, le climat à l'intérieur des murs favorise la création de complots dont celui de deux cents conjurés qui se réfugient sur la colline de l'Issorion. Agésilas, apprend aussi « qu'un groupe de Spartiates se réunissaient en secret dans une maison pour préparer une révolution ». Plutarque, *Agésilas*, 32.10.

243DS, 15.40.3.

244En.Tact, 3.3.

s'agisse d'une attaque ennemie orchestrée par des traîtres à l'intérieur de la cité. Il est conseillé de fermer l'accès aux remparts pour leur éviter de transmettre par un signal destiné aux assiégeants le bon déroulement des opérations (c'est-à-dire l'ouverture d'une porte ou la prise d'une partie du rempart). Lors du siège de la cité Phlionte en 369 av. J.-C., des traîtres s'emparent d'une partie de la muraille et signalent aux complices que la voie est libre : «Puis, pendant que les guetteurs signalaient du Tricaranon l'approche des ennemis, et que les gens de la ville avaient l'attention occupée par ces derniers, juste à ce moment les traîtres de l'intérieur donnèrent aux gens de l'embuscade le signal de monter. »²⁴⁵. Pour se prémunir contre les communications faites avec des signaux lumineux, Énée le Tacticien interdit aux habitants de circuler la nuit avec des lanternes pour aller se coucher²⁴⁶.

Il présente donc dans son traité, des mesures indispensables pour se prémunir contre des révolutions ou des attaques provenant de l'extérieur. Il conseille de surveiller les places publiques, de les faire garder par des soldats, d'en condamner certaines pour éviter de monopoliser un effectif déjà bien faible. Énée le Tacticien propose de réduire l'espace de communication pour mieux le contrôler ensuite.

Contrôler la parole publique

Énée le Tacticien dans son traité au chapitre X conseille de mettre en place un contrôle de la parole publique. Des mesures d'exception sont prises à l'encontre des habitants. Toutefois tous les individus peuplant une cité assiégée ne sont pas tous assujettis aux mêmes règles. Énée le Tacticien prend donc en compte les différences entre les habitants et adapte les mesures en fonction des statuts de chacun. Le droit à la parole n'est pas le même pour tous. La méfiance est dans un premier temps dirigée sur les étrangers, les alliés et les mercenaires avant d'être tournée en direction des citoyens. La parole censurée est un mal destiné à éviter que se propage à l'intérieur de la cité une parole séditieuse et que certains habitants décident de faire sédition ou d'organiser un complot. La communauté peut être victime d'une intoxication visant à créer une atmosphère de suspicion. Pour protéger la cité d'une telle menace, il faut museler la parole publique en privilégiant la sécurité de la ville au détriment des libertés de chacun²⁴⁷. Bien évidemment de telles mesures étaient différemment perçues selon le régime politique de la cité. Un contrôle de la parole mis en place

245Xen, *Hell*, VII, 2.5.

246En.Tact, 10.25.

247Raoul Lonis, « Poliorcétique et *stasis* », p. 256. Sur bien des aspects les mesures que prône Énée le Tacticien font écho à celles que prend Denys l'Ancien pour surveiller la population de Syracuse dont il se méfie. D'après Aristote, Denys pour se maintenir en place, s'efforçait de ne rien ignorer de ce que chacun de ses sujets pouvait dire ou faire, et il avait des espions, dont des femmes appelées « rapporteuses ». Aristote, *Politique*, 5.11.7.

dans une *polis* où règne un tyran ne devait pas inquiéter plus que cela les habitants concernant leurs prérogatives de citoyens qui étaient déjà bafouées en temps de paix. En revanche dans une démocratie, ces mesures devaient susciter beaucoup plus de remous²⁴⁸. Cela étant, la parole publique n'a jamais été vraiment libre dans les cités grecques. Même à Athènes la cité démocratique par excellence où règne la *parrhèsia*, la liberté de parole, celle-ci était encadrée. En effet, même en temps de paix, les Grecs se méfiaient de la parole, de la puissance des mots, de leur *dunamis*. Dans le domaine judiciaire par exemple, il était interdit pour le plaideur de sortir de son sujet : une loi, rapportée dans le *Contre Timarque* d'Eschine (§35) en 345 av. J.-C. précise qu'un orateur n'a pas le droit de s'écarter de son sujet, ni de prononcer des insultes, ni de prendre la parole sans être monté à la tribune, sous peine d'une amende de 50 drachmes maximum²⁴⁹. Il était donc envisageable de contrôler la parole, d'autant plus quand la cité était assiégée.

Le contrôle de la parole dans une cité assiégée est tourné dans un premier temps en direction des personnes susceptibles d'entretenir des contacts avec l'extérieur, c'est-à-dire avec des assiégeants ou des bannis²⁵⁰. Énée le Tacticien quand il est question des étrangers²⁵¹, ne raisonne pas comme le Platon des *Lois*²⁵² où l'étranger est perçu comme contagieux pour l'ordre de la cité par les nouveautés qu'il apporte. Aristote²⁵³ verra lui, dans les étrangers, des hommes qui ont connu des séditions et donc capables à leur tour de provoquer des désordres internes²⁵⁴. La cité d'Énée le Tacticien en temps de paix ressemble à celle d'un Isocrate²⁵⁵ ou d'un Xénophon²⁵⁶ où les étrangers, les métèques sont indispensables pour le bon fonctionnement économique de la cité. En temps de guerre par contre, il est impératif de limiter les contacts entre les habitants et les députations officielles envoyées par des cités ; ces ambassadeurs doivent être surveillés par des citoyens de confiance, les conversations doivent être publiques, sous le regard de témoins²⁵⁷. En effet, les ambassadeurs peuvent envenimer la situation à l'intérieur de la cité comme c'est le cas lors de la *stasis* à Corcyre²⁵⁸. Les habitants décident alors pour éviter à l'avenir que la situation se reproduise d'écarter les ambassadeurs en ne les invitant plus ni devant la masse des citoyens, ni en présence

248Polyen, *Hégétoride*.

249Christian Bouchet et Jonathan Andujar, *Le contrôle de la parole dans la cité assiégée selon Énée le Tacticien (IVe s. a.C.)*, Colloque du CTHS (conférence), Juin 2014.

250Sara Forsdyke, *Exiles, Ostracisme, and Democracy*, Princeton, 2005.

251David Whitehead, « L'image de l'étranger dans la *Poliorcétique* d'Énée le tacticien », p.315-331.

252Platon, *Lois*, 12.950a, 952d, 953a.

253Aristote, *Politique*, 5.3.11.1303a et 7.6.1.1327a.

254Jeannine Boeldieu-Trevet, Kalomira Mataranga, « Étrangers et citoyens : le maintien de l'ordre dans une cité assiégée selon Énée le Tacticien », p.24.

255Isocrate, *Paix*, 21.

256Xen, *Revenus*, 2.1.2 et 2.6.7.

257En.Tact, 10.11.

258Thc, 3.71.1.

d'ambassadeurs de cités ennemies. Cette méfiance vis-à-vis des ambassadeurs²⁵⁹ semble légitime pour les Athéniens en 378 av. J.-C., au lendemain de l'invasion de l'Attique par Sphodrias : « Les Lacédémoniens avaient justement alors à Athènes des députés, logés chez leur proxène Callias : c'étaient Etymoclès, Aristolochos, Okyllos ; les Athéniens, quand la chose leur fut annoncée, les firent saisir et emprisonner comme s'ils avaient été, eux aussi, complices. »²⁶⁰

À Sparte, les étrangers peuvent être porteurs de germes néfastes, et les Spartiates tiennent à leur conformisme, de crainte que l'équilibre de la cité ne soit rompu²⁶¹. Cette méfiance vis-à-vis des étrangers se manifeste par des expulsions massives (xénélasies²⁶²) organisées par les éphores. À Athènes, une loi interdisait aux métèques de quitter la ville en temps de guerre²⁶³. Les étrangers qui séjournent dans la cité doivent selon Énée le Tacticien être inscrits sur une liste et tous leurs déplacements enregistrés²⁶⁴. Les métèques sont astreints à demeurer le temps du siège afin d'éviter qu'ils ne fournissent des renseignements à l'ennemi en quittant la ville. Pourtant lors du siège de Mégalopolis en 318, les métèques participent activement à la défense de la place aux côtés des citoyens²⁶⁵. Il est difficile de tirer de ces exemples contradictoires une règle générale valable pour toutes les cités grecques. La présence des métèques devait être obligatoire en temps de siège uniquement lorsqu'il manquait des soldats pour défendre la ville. Énée le Tacticien se méfie aussi des mercenaires²⁶⁶. Ils peuvent en effet désert²⁶⁷ et ainsi fournir à l'ennemi des renseignements cruciaux ou bien créer une révolte²⁶⁸. Il conseille de les disséminer dans la ville, il faut éviter qu'ils soient rassemblés et fomentent une révolte. Il cherche à couper toute communication possible entre ces types de soldats qui peuvent en effet se retourner contre les habitants de leur propre chef ou sous la conduite d'un groupe de citoyens. Il conseille donc que les citoyens fournissent des mercenaires, pour certains deux, pour d'autres trois mais jamais un citoyen ne doit engager la totalité des mercenaires. Il recommande aussi que les mercenaires reçoivent une moitié de leur salaire de la part

259 Voir Dominique Lenfant, « Ambassadeurs d'Athènes ou ambassadeurs du Roi ? Note sur le décret honorant Héracléides de Clazomènes (*IG* 13 227) », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 173, 2010, p. 91-96.

260 Xen, *Hell*, 5.4.22-23. Idem lors de l'invasion de l'Attique par Archidamos : « Mais ces derniers lui refusèrent l'accès dans la ville et auprès des organismes officiels. Car l'avis de Périclès, qui avait auparavant prévalu, était de refuser héraut et ambassade, une fois les Lacédémoniens en campagne. Aussi renvoie-t-on l'homme sans l'entendre, en déclarant qu'il devait repasser la frontière le jour même et que les siens devaient à l'avenir n'envoyer d'ambassadeurs, s'ils avaient quelque chose à demander, qu'une fois rentrés sur leur propre sol. » Thc, 2.12.2-3. Idem Thc, 3.72.1.

261 Nicolas Richer, *Les Éphores*, Paris, 1998.

262 Xen, *Rép. Lac*, 14.4.

263 « Puis dans la guerre contre Philippe, peu avant la bataille, il abandonna notre ville ; et, au lieu de faire campagne avec nous jusqu'à Chéronée, il a émigré à Trézène, en dépit de la loi qui prescrit « (de dénoncer) et d'arrêter sans délai celui qui a quitté le pays en temps de guerre, s'il veut ensuite y rentrer » Hypéride, *Contre Athénogènes*, 29.33.

264 En. Tact, 10.9.

265 DS, 18.70.1.

266 Yvon Garlan, *Guerre et économie en Grèce ancienne*, « vocation politique des mercenaires » p 143-172.

267 En. Tact, 10.19.

268 Ibid. 11.7-10.

des citoyens, l'autre de la part de la cité. Ainsi aucun citoyen ne peut utiliser une troupe de mercenaires pour prendre le pouvoir ou créer une révolution²⁶⁹. Il se méfie aussi des alliés qui parfois supérieurs en nombre peuvent dicter la marche à suivre. Il faut les disséminer dans la ville²⁷⁰. Il faut aussi mettre en place des censeurs qui contrôlent la correspondance et ainsi éviter aux assiégeants ou à des bannis d'organiser une révolution ou une trahison²⁷¹. Les habitants qui entretiennent une correspondance ou des liens étroits avec ces hommes sont sanctionnés. Durant le siège de Thasos, d'après Polyen, les Thasiens ont voté un décret exceptionnel qui interdit à tout habitant de parler aux Athéniens sous peine d'être condamné à mort : « Les Athéniens assiégeaient Thasos. Les Thasiens firent cette loi : « Il y aura peine de mort pour le premier qui parlera de traiter avec les Athéniens ». Il y avait longtemps que la guerre durait, et la famine s'y était jointe ; ce qui faisait périr un grand nombre d'habitants. Hégétoride, Thasien, voyant cela, se mit la corde au cou, et se présentant à l'assemblée : -« Mes compatriotes, faites de moi ce qu'il vous plaira, et comme vous jugerez expédient ; mais sauvez le reste du peuple par ma mort, en abolissant la loi trop sévère que vous avez publiée. » Les Thasiens, pénétrés de ce discours, abolirent la loi, et conservèrent Hégétoride. »²⁷² Les Thasiens par ce décret avaient envisagé de punir de la peine de mort tous les habitants qui souhaitaient entretenir une correspondance ou établir un dialogue avec les assiégeants. Le parti majoritaire qui fait voter cette mesure pense pouvoir éviter une trahison, ou la création d'un mouvement pro-athénien dans la ville qui obligerait la cité à se rendre. Si la création de cette loi d'exception à Thasos, permet de mieux comprendre les conseils analogues donnés par Énée le Tacticien, l'abolition rapide de la loi par les citoyens qui la jugeaient trop dure nous encourage à croire que les conseils d'Énée n'étaient peut-être jamais appliqués, car contraires aux libertés des citoyens grecs. Il est aussi interdit de quitter la ville sans autorisation²⁷³ : « Que personne, citoyen ou métèque, ne mette à la voile sans passeport »²⁷⁴ ainsi que de circuler après une certaine heure. Énée le Tacticien conseille de mettre en place un couvre-feu²⁷⁵, lorsque le signal retentit dans la cité,

269En. Tact, 13.

270Ibid, 12;1.

271 « Si quelqu'un entretient des rapports avec des bannis ou avec leurs messagers, leur envoie des lettres ou reçoit d'eux, qu'il y ait pour lui un risque ou une sanction. Il faut des censeurs pour la correspondance qui part ou qui arrive ; c'est à eux d'abord qu'elle sera portée. » Ibid, 10.6. Voir Xen, *Hell*, 5.2.9-10.

272Polyen, *Hégétoride*, 1.

273Concernant le *symbolon*, Philippe Gauthier en a percé le secret : «l'individu qui quitte la cité assiégée doit avoir en sa possession une marque (symbolon), sorte de laissez-passer dont la partie complémentaire reste dans les mains des magistrats chargés du contrôle des entrées et des sorties » Philippe Gauthier, *Symbola. Les étrangers et la justice dans les cités grecques*, p.75. D'après Démosthène, les Athéniens menacés par la présence de Philippe II en Grèce centrale, font voter un décret exceptionnel en 339 av. J.-C. qui interdit aux habitants de sortir de la ville ou des forts. Seuls les stratèges, le président de l'administration ainsi que le secrétaire du Conseil sont habilités à donner des passe-droits. Démosthène, *Sur la couronne*, 37-38.

274En. Tact, 10.8. Cette mesure montre bien que la plupart des ports de commerce restaient à l'extérieur du rempart, Alain Fouchard, « La trahison chez Enée le Tacticien », dans Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012, p.244.

275Pour David Whitehead, la traduction Budé est fautive, il s'agit uniquement d'un couvre-feu commercial. David

les marchés sont fermés, l'ensemble des habitants rentrent chez eux et ne peuvent ressortir qu'à la lueur d'un falot avec l'autorisation du magistrat²⁷⁶. Pour éviter d'aggraver une situation déjà tendue, Énée le Tacticien met en place en réalité, deux couvre-feu, un pour les étrangers et un pour les citoyens. Il respecte la différence des statuts. Les commerçants qui alimentent la ville en nourriture jouent un rôle essentiel lors d'un siège comme en campagne²⁷⁷. Toutefois, l'auteur de la *Poliorcétique* se méfie des marchands, qui selon Xénophon, sont souvent recrutés par l'ennemi comme espions. Il faut donc les surveiller de près comme l'a très bien compris aussi Cyrus²⁷⁸.

La méfiance est aussi tournée en direction des citoyens et leurs paroles doivent donc aussi être contrôlées. Tout au long de son traité, Énée le Tacticien expose des exemples historiques où des citoyens fomentent des révoltes, des révolutions ou sont simplement à l'origine de trahisons. Cette suspicion est naturellement dirigée contre le parti adverse et les citoyens qui le composent doivent être écartés. Le danger réside dans les discours que pourraient tenir ces hommes comme le fait Théodoros contre Denys l'Ancien lors du siège de sa ville en 396-95 av. J.-C.²⁷⁹. Il ne s'agit pas pour Énée le Tacticien de les bannir sous peine de déclencher une révolte mais bien de les envoyer en mission pour le compte de la cité²⁸⁰. La solution proposée par Énée apparaît déjà chez Hérodote lorsque Polycrate de Samos décide de se séparer d'une partie des citoyens de la ville dont il se méfie sous un prétexte qui ne suscitera aucune suspicion²⁸¹. Mais lorsque le danger est immédiat, le stratège ou les magistrats peuvent arrêter des comploteurs présumés pour les jeter en prison comme le fit Delphion à Phlionte en 380 av. J.-C. avec l'aide de trois cents hommes armés, ainsi les citoyens qui perturbent la concorde de la communauté par des paroles séditeuses peuvent être emprisonnés derrière les barreaux d'une geôle²⁸². Il est aussi formellement interdit de faire des repas en groupes sauf en cas de mariage et uniquement après avoir averti le magistrat compétent²⁸³. En effet, les repas

Whitehead, « L'image de l'étranger dans la *Poliorcétique* d'Énée le tacticien », p. 326.

276Ibid. 10.14.

277Xen, *Hell*, 3.4.11.

278Xen, *Cyr*, 4.5.42 et 6.2.39.

279DS, 14.62-68.

280« Si ce n'est pas le cas, parmi ceux qui forment l'opposition au gouvernement existant, et surtout quand ils sont devenus les dirigeants et les responsables d'un mouvement dans la ville, il faut les écarter sans en avoir l'air, en les envoyant ailleurs sous un prétexte honorifique, comme une ambassade ou toute autre mission officielle » En.Tact, 10.20.

281« C'est à Polycrate, ce favori de la fortune, que les Lacédémoniens s'attaquaient, appelés par les Samiens qui plus tard fondèrent en Crète la ville de Cydonia. Par un héraut envoyé secrètement auprès de Cambyze, fils de Cyrus, au moment où il levait des troupes contre l'Égypte, Polycrate avait fait prier ce roi d'envoyer aussi quelqu'un à Samos lui réclamer un contingent samien. Cambyze avait bien volontiers répondu à ce message en envoyant à Samos demander que Polycrate joignît sa flotte à la sienne pour marcher contre l'Égypte. Polycrate avait alors choisi ceux de ses concitoyens qu'il soupçonnait d'être particulièrement portés à la révolte et les avait embarqués sur quarante trières, en priant Cambyze de ne jamais les lui renvoyer » Hdt, 3.45. Idem En.Tact, 10.21-22. Frontin, 3.16.5.

282Xen, *Hell*, 5.3.22. Voir aussi l'arrestation d'Argiens séditieux en 418 av. J.-C. Thc, 4.118.1.

283En.Tact, 10.5.

en commun peuvent être l'occasion pour des citoyens de comploter mais aussi pour des assiégeants d'attaquer par surprise au moment fort de la fête, c'est-à-dire lors du banquet lorsque les convives sont enivrés et incapables de riposter. Les craintes d'Énée le Tacticien concernant ces types de rassemblements sont partagées par Platon²⁸⁴. Il faut aussi surveiller de près les parents des otages, les entourer de citoyens de confiance pour éviter qu'ils organisent une révolution²⁸⁵. Ces derniers comme le fait remarquer Énée le Tacticien sont souvent utilisés comme bouclier lors d'un assaut²⁸⁶ et leurs parents peuvent se retourner contre la cité pour sauver leurs proches comme c'est le cas lors du siège de Sardes au VI^e siècle par Cyrus : « Quand Cyrus prit Sardes, Crésus demeura dans la forteresse, où il attendait le secours des Grecs. Cyrus prit les parents et les amis de ceux qui étaient dans la forteresse, et les leur montrant liés, il ordonna au héraut de dire aux assiégés qu'il délivrerait ces gens s'ils lui rendaient la citadelle : mais que s'ils ne la rendaient pas, il ferait pendre tous ces prisonniers. Ceux de la forteresse ne s'amuserent pas aux vaines espérances qu'avait Crésus d'être secouru par les Grecs, ils livrèrent la forteresse à Cyrus pour procurer la liberté à leurs parents et à leurs amis »²⁸⁷. Certaines cités grecques donnaient des otages pour éviter un siège²⁸⁸ et il était donc facile pour les assiégeants ensuite d'en tirer profit.

Un autre type d'individu semble être l'objet de méfiances, il s'agit du devin²⁸⁹ : Énée le Tacticien interdit formellement qu'un devin célèbre des sacrifices à titre privé sans la présence du magistrat²⁹⁰. Lors de l'évasion des Platéens, dit Thucydide, l'entreprise a été décidée à l'initiative de deux individus : « les instigateurs de cette tentative étaient le devin Théainétos, fils de Tolmidas, et Eupompidas, fils de Daimachos, qui précisément était stratège. »²⁹¹ Cet exemple illustre très bien les liens étroits entre les stratèges et les devins en temps de guerre. Lors de l'évasion, les Platéens ont

284« Par exemple, les exercices du gymnase et les repas pris en commun sont actuellement fort utiles, à bien des égards, aux cités qui sont les vôtres, mais elles constituent un danger lors des séditions. » Platon, *Les Lois*, 1.636b. Traduction : Luc Brisson et Jean-François Pradeau.

285« Par conséquent, s'il est difficile de les éloigner sous prétextes déjà cités, ils partageront la vie commune, en participant au plus petit nombre possible de réalisations et d'affaires publiques, et ne sauront à l'avance ni où ils seront ni ce qu'ils feront ; d'autre part, ils seront le moins possible livrés à eux-mêmes, de jours et de nuit : qu'à la faveur d'affaires et de fonctions multiples, sans exciter de soupçons, se succède auprès d'eux une foule de gens, au milieu desquels ils seront tenus en observation plutôt qu'ils n'observeront eux-mêmes. En outre, on les répartira chez trois personnes environ car, mis dans cette situation, ils n'auront guère de possibilités pour tenter une révolution. » En.Tact, 10.24-25.

286En. Tact, X, 23. Idem lors du siège de Syracuse en 307 av. J.-C. DS, 20.54.

287Polyen, *Cyrus*, 3. Frontin dans ses stratagèmes nous dit que « Mithridate, alors qu'il assiégeait Cyzique, fit amener des prisonniers originaires de cette ville et les fit exposer aux assiégés, pensant forcer ainsi les habitants à la reddition par compassion envers les leurs », Frontin, 4.5.21.

288« Trasylle et les autres généraux, ayant rencontré ceux de Byzance auprès de Naxos, leur présentèrent le combat. Ceux-ci craignant que Byzance soit prise d'assaut, prirent terme pour rendre la ville, et donnèrent des otages pour sûreté de leur promesse » Polyen, *Thrasylle*, 2.

289Robert Flacélière, *Devins et oracles grecs*, 1961. Indispensable pour comprendre l'imbrication de la guerre et de la religion : Raoul Lonis, *Guerre et religion en Grèce à l'époque classique*, Paris, 1979.

290En. Tact, 10.4.

291Thucydide, 3.20.1.

une seule sandale, Thucydide interprète cette particularité comme nécessaire pour la bonne réussite de l'opération²⁹², en effet le temps est mauvais, de la boue entoure les remparts. Pour Anne Jacquemin²⁹³, l'épisode peut être compris différemment. En effet les Platéens « n'étaient chaussés que du pied gauche, ce qui les apparentait aux héros *monosandaloi* (à la sandale unique) comme Jason ». L'étroite collaboration entre ce devin et le stratège peut être comprise comme un stratagème permettant de convaincre les Platéens de la réussite de l'évasion en les assimilant à des héros²⁹⁴. Le stratège est là pour s'assurer que les paroles du devin (mantis) épousent ses propres intérêts²⁹⁵. Si ce n'est pas le cas, il peut toujours les interpréter dans son sens comme c'est le cas de Chabrias : « L'Athénien Chabrias était sur le point de combattre sur mer, lorsque la foudre tomba droit devant son navire ; comme ses soldats étaient pris de terreur face à un si grand prodige, il leur dit : « C'est maintenant ou jamais qu'il faut commencer le combat : Zeus, le plus grand de tous les dieux, vient de nous montrer que sa puissance divine assiste notre flotte ! ». ²⁹⁶ On comprend mieux pourquoi Énée demande qu'un magistrat soit présent lors d'un sacrifice. La crainte d'Énée le Tacticien est en réalité dirigée contre les présages qui mal interprétés peuvent semer la panique ou déclencher une sédition²⁹⁷. Il est aussi fort probable lorsque dans la cité s'élève une atmosphère de suspicion, que la parole du devin puisse être manipulée. Elle n'est toutefois pas interdite mais encadrée par le magistrat dont le rôle est de l'interpréter.

Désarmer les habitants

Pour renverser un régime en place, les révolutionnaires²⁹⁸ ont besoin d'armes pour mener à bien leur coup de force²⁹⁹. Le moyen le plus efficace pour une cité de se prémunir contre ce type de

292La fameuse tentative abusive de rationalisation de la part de Thucydide. L.Edmunds, « Thucydides on Monosandalism », *Studies presented to Sterling Dow*, 1984, p.71-75.

293Anne Jacquemin, *Guerre et religion dans le monde grec*, p 116. L'auteure reprend la thèse de Pierre Vidal-Naquet, *Le chasseur noir*, Paris, 1981, p.102.

294Comme l'a fait remarquer Harald Popp, une grande part des interprétations et des prophéties avait un effet uniquement psychologique essentiel avant le combat. Lors de l'attaque surprise de nuit des Phocidiens contre les Thessaliens qui les assiégeaient, le devin Thellias d'Elis est à l'origine de la ruse qui consiste à blanchir de gypses le corps de 300 soldats. Les hommes sont ici assimilés à la déesse Artémis d'Elide au visage recouvert de boue. Harald Popp, *Die Einwirkung von vorzeichen, opfern und festen auf die kriegsführung der griechen im 5. und 4. Jahrhundert v. Chr.*, Erlangen, 1957, p.12.

295Xénophon précise dans son *Commandant de la cavalerie* (6.5), qu'un bon stratège doit tenir compte des présages pour que ses hommes aient confiance en lui. Les soldats semblent donc rechercher un commandant pieux ou alors c'est Xénophon qui en homme pieux conseille à des généraux d'agir ainsi. Le jugement qu'il porte sur la prise de la Cadmée semble confirmer que pour lui, un stratège doit mener une action guerrière en conformité avec les usages religieux.

296Frontin, *Stratagèmes*, 1.12.12.

297Voir *supra* le siège de Tyr en 332 av. J.-C.

298Notamment, les paysans et les artisans qui d'après Hippiodamos de Milet n'avaient pas d'armes. Il s'agit probablement des petits paysans ou des ouvriers agricoles et non de l'ensemble des agriculteurs qui constituaient la quasi-totalité de la phalange hoplitique et donc étaient armés. Aristote, *Politique*, 8.8-9.1268a.

299Thc, 3.27.2-4.

menace est donc de désarmer les habitants³⁰⁰. Cette solution pour lutter contre les révoltes ou les révolutions apparaît déjà chez Hérodote. Les Lydiens malgré leur défaite contre l'armée du Grand Roi, continuent de provoquer des troubles. Cyrus qui est prêt à prendre des mesures radicales, c'est-à-dire vendre tous les habitants de Sardes, décide tout de même d'écouter les conseils de Crésus. Celui-ci, inquiet du sort qui pourrait être réservé à ses anciens sujets, propose une alternative à l'esclavage : « Les fautes précédentes ont été les miennes, et la peine en est retombée sur ma tête ; celles d'aujourd'hui sont celles de Pactyès, à qui tu as toi-même remis Sardes : punis-le donc, mais pardonne aux Lydiens et, pour éviter toute révolte et toute inquiétude de ce côté, prends ces mesures-ci : fais-leur défendre de posséder des armes de guerre »³⁰¹. Le désarmement de la ville préconisé par Crésus est donc le moyen le plus efficace de mettre fin aux révoltes. Denys l'Ancien, après s'être emparé de Syracuse puis de Catane en 403/02 av. J.-C., désarme lui aussi la population³⁰². La chose n'est pourtant pas si simple puisque Denys utilise la ruse pour arriver à ses fins³⁰³. Il envoie les habitants dans les champs pour moissonner et en profite pour pénétrer dans leurs foyers pour y enlever les armes. Sans ce subterfuge les habitants auraient sûrement gardé leurs armes ou les auraient cachés. En effet, Charidème, stratège athénien, aurait fait proclamer dans les villes qui étaient sous ses ordres qu'il était interdit à tout citoyen, sous peine d'une amende de détenir aucune arme chez lui. Le pseudo-Aristote qui rapporte cette histoire précise que les habitants ne voyant pas Charidème joindre les actes à la parole, décident de garder leurs armes³⁰⁴. C'est en réalité une ruse, Charidème, qui était bien conscient que sa proclamation n'allait pas être respectée, entreprend des perquisitions à domicile et se fit verser par tous les détenteurs d'armes l'amende prévue pour les contrevenants. Il était donc difficile pour les autorités d'interdire aux habitants de posséder des armes³⁰⁵ et c'est la raison pour laquelle Énée le Tacticien conseille de faire régulièrement des perquisitions chez les habitants pour saisir leurs armes³⁰⁶ mais aussi d'enlever celles des étrangers dès qu'ils rentrent dans la ville³⁰⁷. Il consacre deux chapitres à l'importation d'armes dans une cité³⁰⁸. Il précise sa pensée, toutes les armes ne peuvent être confisquées ; il est absurde de le faire puisque, sur le marché, on trouve en masse des petits boucliers et des caisses de

300 Sur le désarmement naval dans l'antiquité, voir Jean Pagès, *Recherches sur la guerre navale dans l'antiquité*, Paris, 2000, p.121-137.

301 Hdt, 1.155.

302 DS, 14.10.4 ; 14.15.1-2.

303 Idem Polyen, *Phalaris*, 2.

304 Pseudo-Aristote, *Économique*, 3.30 b.

305 Thucydide au début du Livre I (dans « l'archéologie »), affirme que les Athéniens furent jadis les premiers à ne plus vivre en portant des armes. Thc, 1.5.2-6. Il faut donc comprendre par là que les Grecs envisageaient les armes comme une évidence pour quiconque voulait se sentir en sécurité.

306 En.Tact, 10.13.

307 Ibid, 10.9. Si lors du siège d'Athènes, les autorités avaient organisé une fouille chez Lysias le célèbre logographe, la situation aurait pu être du ressort du comique puisque son père dirige la plus grosse fabrique d'armes de la cité.

308 Ibid, 29 ; 30.

poignards. Il faut toutefois les surveiller par précaution³⁰⁹. Il n'interdit pas la vente de ces « petites armes » si elles sont achetées sous forme d'échantillon. Le danger concerne les armes importées en grande quantité et utilisées à la guerre notamment pour armer une troupe importante de soldats et donc dans le cas d'une cité, d'un nombre conséquent de citoyens opposés au régime en place. Il préconise de ni les vendre à l'*agora*, ni les laisser sans surveillance la nuit. Lorsque de telles armes sont vendues, elles doivent l'être par décision officielle. La véritable menace réside dans l'importation clandestine d'armes. Énée le Tacticien pour alerter ses lecteurs de ce risque donne un exemple très détaillé d'un événement arrivé dans une ville grecque dont il tait le nom³¹⁰. Les armes avaient été dissimulées dans des caisses de manteaux, de laine et même dans des corbeilles de fruits et légumes pour les armes les plus petites. Il faut donc selon ses dires contrôler rigoureusement les vaisseaux marchands. Platon, dans *Les Lois*, précise concernant l'importation d'armes de guerre, que seuls les stratèges et les hipparques seront habilités à le faire³¹¹.

Renforcer la place avec des renforts alliés

Lorsqu'une cité est en manque d'effectifs pour garnir ses remparts, elle peut faire appel à une aide extérieure. Elle peut aussi lorsque le parti en place manque d'hommes de confiance pour maintenir le régime, faire appel à des alliés. Ces derniers sont donc considérés comme un moyen efficace de lutter contre une révolution ou d'éventuelles trahisons. Corinthe, menacée par l'armée d'Agésilas présent sur son territoire, fait appel à Iphicrate en 390 av. J.-C. pour qu'il vienne renforcer la place avec ses hommes. Les dirigeants de la cité avaient en effet peur que certains de leurs concitoyens la livrent³¹². L'arrivée du général athénien fait renoncer Agésilas à prendre la place. Force est de constater que les assiégeants, lorsqu'ils tentent de s'emparer d'une ville par trahison, le font quand les hommes qui doivent la livrer sont assez nombreux. Dans la cité, si le parti en place est supérieur en nombre, alors la faction adverse n'osera pas fomenter une révolution ou trahir comme l'explique Thucydide au sujet du désordre qui règne dans Amphipolis en 423 av. J.-C. : « et les adversaires de ceux qui devaient lui [Brasidas] livrer la ville, assez supérieurs en

309Lors de la conspiration de Cinadon présentée par Xénophon, le dénonciateur du complot vient expliquer aux éphores comment les conspirateurs comptent s'y prendre : « Ceux d'entre nous, avait dit Cinadon qui faisons partie du contingent militaire, nous avons bien autant d'armes qu'il nous en faut » ; pour la foule des autres, Cinadon l'avait mené au marché à la ferraille et lui avait montré beaucoup de poignards, beaucoup d'épées, beaucoup de broches, beaucoup de haches et de cognées, beaucoup de faucilles : « Voilà encore des armes, avait-il dit, pour tous les hommes qui travaillent la terre, le bois, les pierres ; quant aux autres corporations, elles ont en général des outils, qui sont des armes suffisantes pour se battre, surtout contre des gens qui n'en ont pas » Xen, *Hell*, 3.3.7.

310Contrairement à l'édition Budé, je ne pense pas qu'il s'agit d'un oubli mais bien d'une omission volontaire. La précision des détails fournis dans cette attaque surprise laisse suggérer qu'il en était le commanditaire. Il cherche donc à éviter des représailles. Il n'est pas impossible que la ville en question soit une cité arcadienne. Il serait alors logique pour l'auteur de la *Poliorcétique* d'éviter de mentionner le nom de cette cité au risque de ranimer des tensions au sein de la ligue arcadienne fraîchement créée.

311Platon, *Les Lois*, 8.847d.

312Xen, *Hell*, 4.5.3.

nombre pour empêcher l'ouverture immédiate des portes, s'entendent pendant ce temps avec le stratège Euclès, qui était là, envoyé par Athènes pour veiller sur le pays »³¹³.

3) Monter la garde

Organisation de la garde

Un des moyens, le plus efficace, pour empêcher une révolution, une trahison ou détecter une attaque surprise est d'avoir mis en place une garde de qualité. Celle-ci est composée de deux types de soldats, les rondes et les gardes des remparts. Les premiers font le tour de la ville et des remparts selon un circuit pré-établi par le stratège, quant aux seconds ils sont positionnés sur les murailles à plusieurs endroits différents. Leur répartition doit se faire en fonction de la disposition topographique de la ville et selon les points vulnérables des fortifications³¹⁴. Aux endroits les plus sensibles il faut notamment placer les citoyens les mieux considérés, les plus riches et ayant des fonctions importantes dans la ville³¹⁵. Le nombre de gardes sur les remparts doit être proportionnel à la durée des nuits et à la longueur des murs³¹⁶. Ces gardes doivent être sélectionnés selon un critère politique. Seuls les hommes loyaux et satisfaits du régime en place peuvent monter aux remparts³¹⁷. Le commandant de la garde et des troupes de réserve doit être celui qui a le plus à perdre en cas de révolution³¹⁸. Pour la garde des fortifications, il faut que les hommes sur les murailles soient dans la force de l'âge ou robustes³¹⁹, c'est-à-dire qu'ils soient capables de résister à la fatigue³²⁰. Chabrias, lorsqu'il devait affecter les hommes à tel ou tel poste, confiait la garde des remparts aux soldats les plus frêles³²¹. Le stratège ne recrutait que rarement ses hommes mais devait par contre effectuer un tri parmi les soldats. Il est difficile pour un stratège de connaître au premier coup d'œil quels hommes vont tourner le dos lors du combat ou quels autres vont s'endormir durant leur garde. C'est la raison pour laquelle certains stratèges³²² comme Iphicrate, rusait pour effectuer les bons choix notamment en confrontant leurs soldats à de fausses paniques³²³. La première sélection pouvait aussi se faire dès le premier regard comme un chef recruteur de Denys semble l'avoir fait : « Toi choisis

313Thc, 4.104.4.

314En.Tact, 1.1.

315Ibid, 22.15.

316Ibid, 1.8.

317Ibid, 1.6.

318Ibid, 1.7.

319Ibid, 1.8.

320Ibid, 1.5.

321Polyen, *Chabrias*, 8.

322Frontin, 4.1.8.

323Polyen, *Iphicrate*, 1;11.

les grands, moi je les rendrai forts »³²⁴. Dans la plupart des cas, les hommes sur les remparts étaient des soldats âgés³²⁵ car la garde ne nécessite pas une condition physique exceptionnelle contrairement aux autres postes³²⁶. À Athènes les plus jeunes comme les plus âgés tenaient garnison dans les forts³²⁷.

Énée le Tacticien consacre deux chapitres aux gardes et aux rondes, il est donc notre principale source. Il distingue deux types de garde, celle exercée lorsque le danger est imminent et celle pratiquée en temps de paix. En absence de menaces, le stratège doit réduire le nombre de soldats affectés aux remparts pour soulager ses hommes et ainsi les laisser se reposer³²⁸. Au contraire quand la cité est sur le pied de guerre ou assiégée, il faut beaucoup d'hommes ainsi que de nombreuses relève³²⁹. Le plus grand danger pour une cité se situe la nuit, le général doit donc organiser une garde rigoureuse³³⁰. Celle-ci doit non seulement être bien garnie en hommes³³¹ mais les tours de garde doivent être plus courts. En effet, le risque réside dans l'endormissement des hommes dû à des veilles trop longues³³². Quand la ville est sujette à la méfiance et au doute, c'est-à-dire lorsqu'elle connaît une atmosphère de suspicion, le stratège doit placer des hommes de confiance en bas des escaliers qui montent aux remparts ainsi qu'interdire les rondes sur les murailles³³³. Aucun garde ne doit connaître à l'avance son poste et les chefs de compagnies doivent changer régulièrement d'affectation³³⁴. Énée le Tacticien prend donc en compte plusieurs situations différentes pour organiser la garde et celle-ci doit s'adapter à des règles bien spécifiques. En temps de paix, lorsque la menace est imminente ou quand les citoyens se méfient mais aussi en fonctions des saisons ou pendant des nuits plus obscures ou plus longues³³⁵. Le stratège doit utiliser une clepsydre pour calculer la durée des veilles et faire en sorte qu'elles soient égales³³⁶. Durant des nuits plus sombres ou de mauvais temps, le risque d'une attaque surprise augmente et, pour remédier à une absence de visibilité des gardes, Énée recommande de faire prononcer aux hommes

324Frontin, 4.1.13.

325Polyen, *Denys*, 11.

326Xen, *Mémoires*, 3.12.1.

327Idem chez Homère, lorsque Hector organise la garde de Troie, il sélectionne les plus jeunes et les plus âgés. *Iliade*, VIII, v.497-541. Nestor fait de même pour le camp achéen. II., IX, v.67-69, 79-88.

328En.Tact, 22.26.

329Ibid, 22.4.

330Ibid, 22.1.

331Ibid, 22.5bis.

332Ibid, 22.6.

333Ibid, 3.3 ; 22.19.

334Ibid, 22.7-8.

335Ibid, 22.24.

336Ibid, 22.24. D'après Darès le Phrygien, les rondes se succèdent par quart. Darès le Phrygien, *Histoire de la destruction de Troie*, 33. Traduction Gérard Fry.

la phrase suivante après avoir jeté un caillou par dessus les murailles : « Qui vive ? »³³⁷. La méthode consiste à faire croire à l'ennemi qu'ils sont détectés. Énée le Tacticien prend donc en compte la météorologie dans la manière de faire effectuer la garde par ses hommes. Il faut aussi, lorsqu'une menace est imminente, interdire notamment la nuit aux artisans d'effectuer leur travail. Le silence qui règne dans la ville facilite la détection d'une troupe de soldats approchant les remparts³³⁸. Lorsque les gardes détectent une menace, ils doivent alerter le centre de commandement par un signal lumineux sauf lorsque les citoyens se méfient car celui-ci pourrait être interprété comme un signe destiné à des ennemis³³⁹. Concernant le changement de la garde, il doit se faire au même moment pour tous les veilleurs par le biais d'un signal émis par le centre de commandement³⁴⁰. Le stratège doit aussi contrôler régulièrement la garde notamment pour vérifier si ses hommes sont à leur poste. Soit le général fait circuler une baguette qu'il fait passer de factionnaire en factionnaire sur laquelle ils devront inscrire une marque permettant au stratège d'être informé de l'absence de l'un d'eux³⁴¹, soit il leur demande d'émettre un signal pour montrer qu'ils sont présents à leur poste³⁴², soit il se déplace lui-même et jamais à la même heure pour éviter que les soldats ne montent une garde parfaite à ce moment là³⁴³. Lorsqu'un garde ou une ronde n'est pas à son poste et manque à l'appel, il doit être sanctionné³⁴⁴. Énée ne mentionne pas la nature de la sanction si ce n'est que le soldat est démobilisé d'office. La plupart du temps une absence de ce genre en temps de guerre était considérée comme une désertion et donc punie de la peine de mort. Iphicrate qui est en train de faire sa tournée d'inspection, trouve un garde endormi, il prend son arme et le tue³⁴⁵. Il explique aux autres soldats qu'il n'a fait que ce que les ennemis auraient fait en le trouvant de la sorte. La discipline dans les rangs du général athénien ne laissait aucune place à un relâchement de toute sorte. Cléarque, le stratège lacédémonien, était lui aussi connu pour la dureté de son commandement³⁴⁶ à tel point que d'après Xénophon il aurait prononcé ces mots : « la discipline voilà le salut »³⁴⁷. Énée le Tacticien en revanche fait preuve de souplesse. Il préconise de ne pas être trop sévère à l'encontre de sentinelles coupables de négligences dues au sommeil ou à la fatigue³⁴⁸. Il précise que ces hommes pris en faute sont déjà mal à l'aise et qu'il n'est donc pas nécessaire

337Ibid, 22.12.

338Ibid, 22.24.

339Ibid, 22.21-22.

340Ibid, 22.9.

341Ibid, 27-28.

342Ibid, 26.12-14.

343Ibid, 26.10-11. A l'époque hellénistique à Priène, d'après une inscription, un phourarque nommé Hélikôn a affectué lui-même les rondes. Hiller von Gärtringen, *Die Inschriften von Priene*, n° 19, 1. 8-10, Berlin, 1906.

344Ibid, 22.29.

345Frontin, 3.12.2.

346Frontin, 4.1.17. Polyen, *Cléarque*, 10.

347Xen, *Anabase*, 3.1.38.

348En.Tact, 26.8. D'après une inscription, Nymphôn le commandant d'une garnison à Priène s'est comporté avec les gardes de façon droite et juste. *I. v. Priene*, n° 21, 1. 15-16 et n° 22, 1. 11-12. (époque hellénistique)

d'accroître la honte du soldat par des réprimandes. Au contraire, il faut l'encourager et tenter de lui remonter le moral si celui-ci est atteint. Il précise toutefois que ces mesures doivent surtout être appliquées quand l'armée vient d'essuyer une défaite ou est abattue. Les gardes pouvaient aussi utiliser des chiens pour effectuer leur ronde la nuit. Le plus souvent, ils sont attachés à l'extérieur des remparts pour détecter l'ennemi qui tenterai de s'approcher ³⁴⁹*incognito*.

Une garde de qualité peut donc empêcher l'ennemi de surprendre la ville ou d'interdire à un traître de passer à l'action. Énée le Tacticien précise aussi qu'une bonne garde ne tarde pas se faire remarquer³⁵⁰, c'est-à-dire que les ennemis seront impressionnés et donc moins enclins à attaquer³⁵¹. En effet, les assiégeants passent à l'assaut quand la garde donne des signes favorables, c'est-à-dire lorsqu'elle est négligente notamment au début d'un siège³⁵². En effet, lorsque l'armée d'invasion se présente devant la ville, le désordre et la panique peuvent encore être présents et donc faciliter la prise de la place par un manque de rigueur de la part des gardes.

Vers une professionnalisation de la garde : naissance d'une technè ?

Énée le Tacticien propose de contrôler la garde en demandant aux veilleurs de brandir régulièrement des signaux comme convenu. Il propose d'appliquer ce procédé selon les recommandations et d'après les conseils de quelques personnes. Il précise même que certains adoptent encore ce dispositif, sous-entendu que celui-ci est dépassé. En effet, cette technique apparaît au Ve siècle, utilisée par Alcibiade pour contrôler les factionnaires qui gardaient la ville, le Pirée et les murs qui s'avançaient vers la mer³⁵³. Le risque était qu'un ennemi s'avance en silence, tue un garde puis brandisse à sa place le signal³⁵⁴. Il est donc compréhensible qu'Énée le Tacticien lui préfère d'autres procédés plus sûrs³⁵⁵. Cet exemple met en exergue non seulement la constitution d'un véritable savoir-faire nécessaire pour monter la garde mais illustre aussi parfaitement

349La commandant d'une place forte avait à disposition plusieurs chiens achetés sur le trésor public et il devait les entretenir en prélevant sur sa propre solde la somme nécessaire. Louis Robert, *Téos et Kyrbissos*, p.206-209 ; 216 ; 219-222.

350Ibid, 22.5.

351Polyen, Denys,

352Thc, 3.30.

353Polyen, *Alcibiade*, 3.

354Ibid, *Magas*, 2.

355Le fait qu'il se sente obligé de la mentionner prouve d'une certaine façon que le traité était certes rédigé de sa main mais aussi selon les conseils d'autres personnes. La *Poliorcétique* une œuvre collective ? Pas impossible puisque celui-ci est destiné aux cités de la confédération arcadienne. Le fait qu'Énée le Tacticien soit connu par son sobriquet accrédite l'idée que la *Poliorcétique* était destinée à plusieurs cités. La confédération étant fragile car constituée depuis peu, il devait donc éviter de mettre en avant la ville de Stymphale. Et c'est la raison pour laquelle il présente que des exemples historiques dont la zone géographique se situe dans les îles et en Asie Mineure, c'est-à-dire une zone considérée comme lointaine pour des Arcadiens au centre du Péloponnèse (hormis ceux qui se trouvent dans Hérodote et Thucydide).

l'importance des perfectionnements élaborés par les stratèges tout au long de l'époque classique pour améliorer la défense d'une place forte. Les Hellènes connaissaient l'art d'assiéger une ville mais aussi l'art de la défendre. On peut donc parler d'une véritable *technè* mais à quand peut-on faire remonter la professionnalisation de la garde ? Les Grecs attribuaient volontiers l'invention des rondes de garde et les mots de passe à Palamède³⁵⁶. En effet, il est fait mention à plusieurs reprises dans l'Iliade de passages où les héros se soucient de la qualité de la garde. Elle ne fait toutefois pas l'objet d'un grand intérêt pour l'auteur. L'art de défendre une cité ne devait pas être, selon les conseils que donne Énée le Tacticien et qui paraissent évidents à mains égards, une formalité pour les Grecs puisque quelques villes connues ont été prises facilement car elles étaient très mal défendues³⁵⁷. Plusieurs récits de sièges connus mentionnent des gardes endormis, alcoolisés³⁵⁸ ou tout simplement une défense de la place négligée. Il était donc pas si évident que cela pour un soldat grec de l'époque de monter une bonne garde et c'est la raison pour laquelle Énée le Tacticien y attache une importance cruciale dans son traité en ne laissant échapper aucun détail. Xénophon dans les *Helléniques* précise au sujet des Syracusains qui montent la garde à Antandros qu'ils se distinguèrent entre tous ce qui leur valut le titre de bienfaiteurs ainsi que le droit de cité³⁵⁹. À la fin du Ve siècle, il n'était donc pas évident pour un Grec de monter une garde de qualité, celle-ci était peut-être encore dans ses balbutiements. Doit-on penser que les Syracusains étaient des spécialistes de la garde contrairement à leurs homologues ? S'il est indéniable que leur savoir-faire est supérieur étant donné les honneurs qui leur ont été donnés, l'explication est toutefois à rechercher ailleurs que dans une spécialité syracusaine de la garde. Le siège d'Antandros se déroule en 410 av. J.-C., seulement cinq ans après celui de Syracuse. Il est plus probable que leur savoir-faire est de nature empirique, c'est-à-dire qu'ils ont appris à monter une garde de qualité lorsqu'ils étaient assiégés par les Athéniens, d'autant plus que le siège avait duré plusieurs mois. Les assauts subis fréquemment nécessitaient une garde rigoureuse de tous les instants. La question qu'il est intéressant de se poser concerne l'élaboration d'une *technè* de la garde. Ce savoir-faire semble s'acquérir au Ve siècle exclusivement avec l'expérience emmagasinée lors d'un siège. On comprend donc mieux pourquoi certains Grecs maîtrisaient plus ou moins l'art de monter la garde alors que d'autres non. Les sièges contrairement aux batailles sur terre étaient moins fréquents. Par contre au IVe siècle, le nombre plus important de sièges explique l'apparition d'une professionnalisation de la garde et donc l'élaboration d'un savoir-faire spécifique dont les Syracusains semblent déjà en maîtriser les différents aspects à la fin du Ve siècle. C'est la raison pour laquelle Énée le Tacticien entreprend de

356Darès le Phrygien, *Histoire de la destruction de Troie*, 20.

357Xen, *Hell*, 3.1.7.

358DS, 16.19.1-2.

359Ibid, 1.1.26.

rédiger un manuel de poliorcétique au IV^e siècle à un moment où il est possible de théoriser ce savoir-faire

Le rôle et la fonction du stratège dans la défense

Le stratège en chef (*autokratôr*)³⁶⁰ d'une cité est l'équivalent d'un chef d'orchestre³⁶¹. Son rôle est indispensable et même vital pour la survie d'une cité et c'est la raison pour laquelle les assiégeants cherchent régulièrement à l'atteindre pour déstabiliser la défense. Non seulement il organise la défense de la place mais, en cas d'attaque il coordonne les mouvements de son armée. Si les stratèges lors d'une bataille hoplitique étaient intégrés dans la phalange et pouvaient être même confondus avec un simple hoplite, lors d'un siège, le général est en retrait. Il est situé dans la plupart des cas à l'*agora* où il siège avec « l'état major ». Le centre de commandement doit être situé à un endroit sûr, à l'abri des attaques ennemies. Il doit être entouré de soldats qui ont le plus d'expérience des choses de la guerre afin qu'il puisse s'appuyer sur eux le moment venu³⁶² et ne doit jamais sortir de la place forte³⁶³. Les qualités que nécessite un tel commandement sont multiples. Il doit avant tout être très vigilant et donc faire preuve d'une *phylaké* constante³⁶⁴ notamment nécessaire pour parer les ruses de l'adversaire. Il est donc avant toutes choses un bon observateur, capable d'anticiper les mouvements de l'ennemi. Il doit être aussi disponible tout au long de la journée pour qu'on puisse lui donner des nouvelles urgentes³⁶⁵. Le stratège en chef doit en effet dormir très peu³⁶⁶ et ne doit donc pas être sujet aux fatigues. Les qualités recherchées pour trouver un stratège ne sont

360Chez Enée le Tacticien, le terme *autokratôr* n'apparaît pas pour désigner un général en chef. Il est fait mention uniquement des termes archon/archontes pour désigner les magistrats militaires aux commandes (Jeannine Boeldieu-Trevet, « Le vocabulaire du commandement dans les traités militaires », *Ktéma*, 36, 2011, p.216). Toutefois l'urgence de la situation nécessite obligatoirement une rapidité dans la prise de décision qui laisse donc peu de place à la discussion. A l'instar du polémarque de l'époque archaïque, un magistrat militaire devait être élu ou désigné par les autres stratèges temporairement ou pour toute la durée du siège. On comprend alors mieux pourquoi dans les sources, il est fait souvent mention d'un commandant d'une place forte (phrourarque) ou d'une cité qui sort en dehors des remparts pour négocier avec l'ennemi une éventuelle reddition. Lors du siège de Syracuse (DS, 13.87.5.), le tumulte règne dans la ville en proie à de grands dangers, un homme du nom de Ménès de Camarine exite la foule en accusant les généraux aux commandes des malheurs de la cité. D'après le récit que nous transmet Diodore, on sait que la ville était durant le siège commandée par cinq stratèges dont quatre furent tués par les pierres jetées par la foule en colère. L'intérêt réside dans la suite du récit puisque Denys de Syracuse arrive à se faire élire stratège *autokratôr* après avoir critiqué à plusieurs reprises et de manière véhémement ses collègues stratèges. (DS, 13.95.2.). Les habitants conçoivent donc que l'urgence de la situation nécessite que l'on élise un stratège « tout puissant ». La suite donne en parti raison aux habitants puisque la ville est certes sauvée mais Denys ne rend pas les pouvoirs exceptionnels que les citoyens lui avaient attribués.

361En effet, lors de l'assaut surprise de nuit lancé par le chef mercenaire Nypsios contre Syracuse en 356-55 av. J.-C., les habitants n'arrivent pas à repousser l'ennemi car « l'agitation et le désordre ainsi que le manque de chefs paralysaient les vaincus ». DS, 16.19.3.

362En.Tact, 1.4.

363A Priène à l'époque hellénistique, une inscription mentionne que le commandant (d'une garnison) du nom de Nymphôn est toujours resté à l'intérieur de la forteresse conformément à la loi. *I. v. Priene*, n° 21, 1. 12-13. Ce type de mesure se retrouve aussi dans le décret sur l'union entre Téos et Kyrbissos. Louis Robert, *Téos et Kyrbissos*, p.214-219.

364Xen, *Hipp*, 4.8.

365Onasandre, *Stratège*, 17.

366Eschyle, *Les Sept*, v.6.

pas les mêmes que celles qu'Archiloque présente pour un général qui dirige une phalange³⁶⁷. Parmi les connaissances que doit connaître un stratège, celle de l'observation du ciel semble être importante. En effet, monter la garde, d'après Xénophon, est une pratique liée à l'astronomie³⁶⁸ et Onasandre³⁶⁹ confirme qu'il est indispensable pour un général d'en connaître les secrets pour fixer l'heure précise d'une relève ou d'une attaque surprise. Au regard des sources, il est intéressant de constater que les Grecs avaient établi un parallèle et des similitudes entre le stratège qui défend une place et le pilote d'un navire. Le vocabulaire employé rappelle à maintes reprises l'univers de la navigation, Eschyle nous dit que la ville est prise dans un filet³⁷⁰ et Elien que Timothée prenaient les cités dans sa nasse³⁷¹. L'image des filets de pêche qui encerclent une ville semble correspondre aux lignes d'investissement que construit l'assiégeant. Pour autant le parallèle ne s'arrête pas là, d'après Eschyle, le stratège est « au gouvernail de la cité, tient la barre dans sa main »³⁷² et selon Onasandre il ne doit jamais s'atteler à d'autres tâches car le risque est identique à un pilote qui abandonnerait son navire³⁷³. Pensons aussi à la Tyché d'Antioche le gouvernail à la main. Pour les Grecs, un stratège qui dirige la défense d'une ville est l'équivalent d'un pilote de navire, c'est-à-dire qu'il donne le cap à suivre. Il est essentiel dans la défense de la place, et en cas d'absence ou de mort prématurée, c'est toute la cité qui risque de faire naufrage.

Les cités comme Athènes ou Sparte ont installé régulièrement des garnisons dans les *poleis* qu'elles souhaitaient contrôler. En prenant compte aussi les forts présents sur le territoire d'Athènes, les soldats pouvaient effectuer une véritable carrière dans le monde de la guerre de siège notamment en se faisant élire à des postes de commandant³⁷⁴. Aristote dans la *Constitution d'Athènes*³⁷⁵ mentionne les gouverneurs de places fortes (phrourarques) à côtés des phylarques, hipparques, taxiarques, et des stratèges³⁷⁶. Il était possible à Athènes de briguer de tels postes à partir de trente

367Notre poète grec insiste sur les qualités physiques et morales que doit posséder un stratège et non sur des qualités d'ordre technique. Il se lance même dans une description anatomique du parfait général. Archiloque, *Fragments*, v.93 ; v.118.

368Xen, *Mémorables*, 4.7.4.

369Onasandre, 31.

370Eschyle, *Les Sept*, v.345.

371Elien, *Histoire variée*, 2.10. Platon dit aussi au sujet de la capture des Erétriens par les Perses en 490 av. J.-C., qu'ils furent attrapés comme des poissons dans un filet. Platon, *Lois*, 698 c-d. On retrouve ce *topos* de la littérature grecque jusque dans des textes byzantins du Xe siècle.

372Eschyle, *Les Sept*, v.6-7. Voir aussi Théognis de Mégare, v.667-682.

373Onasandre, 27.

374D'après plusieurs inscriptions, (REHM, Milet, I3, n° 37, l. 65 ; n° 143, l. 30 ; n° 146, l. 39-40.) on sait que seule la cité de Milet semble avoir eu recours au tirage au sort pour désigner les commandants des différentes places fortes. Une inscription nous informe notamment sur l'affectation d'un chef de garnison à Pidasas (REHM, *Milet*, I, 3, n° 149, l. 15-16). Pour Patrick Baker, le tirage au sort intervenait uniquement au moment de l'affectation des différents phrourarques dans les forts. Patrick Baker, « La vallée du Méandre : cité et institutions militaires », dans Alain Bresson et Raymond Descat (éd), *Les cités d'Asie Mineure occidentale au IIe siècle a.C.*, Bordeaux, 2001, p.67-69.

375Aristote, *Constitution d'Athènes*, 30.

376Sur le territoire de Smyrne à l'époque hellénistique, les fouilles de la forteresse située à Belkahve ont permis de

ans³⁷⁷. De nombreux décrets honorifiques sont connus à l'époque hellénistique et saluent les mérites des commandants des places fortes³⁷⁸. En effet, les villes et les forts étant de plus en plus assiégés, il était donc évident que les commandants allaient jouer un rôle de plus en plus important dans les cités³⁷⁹ et être récompensés en cas de succès. Des manuels de poliorcétique comme celui d'Énée le Tacticien étaient donc précieux pour ces hommes qui voulaient faire carrière comme phrourarques.

mettre au jour deux inscriptions honorant des stratèges. L'une des inscriptions précise que le stratège est préposé à la garde du *Chôrion*. Guy Labarre, « Phrourarques et *phrouroi* des cités grecques d'Asie Mineure à l'époque hellénistique » dans *Les cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p.228

377A l'époque hellénistique, d'après Louis Robert, le phrourarque de Kyrbissos ne doit pas être âgé de moins de trente ans. Louis Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie : l'union de Téos et de Kyrbissos », *Journal des Savants*, 1976, p.196-204.

378Décret de la garnison pour un officier athénien (235 av. J.-C.) ; Décret des *Paroikoi* de Rhamonte pour le stratège de la Paralie (215 av. J.-C.) dans Jean Pouilloux, *Choix d'inscriptions grecques*, Paris, 1960. Lepsia. Décret en l'honneur d'un phrourarque (170 av. J.-C.) dans Jean Pouilloux, *Nouveau choix d'inscriptions grecques*, Paris, 1971.

379Le poste de commandant de la garnison athénienne d'Andros en 356 av. J.-C. est attribué à un stratège élu. *Tod*, 156. On se sait pas comment est nommé le stratège qui en aura la responsabilité mais dans ce cas précis, Timarque récupère la charge. Selon Eschine (*Contre Timarque*, 107), il l'obtient en versant un pot de vin de trente mines pour être désigné. Etre commandant d'une garnison devait être une fonction très en vue dans une cité grecque contenu de la somme versée par Timarque pour détenir le poste.

Deuxième partie

Chapitre 1 : Poliorcétique et ruses de guerre

1. S'emparer d'une ville par surprise avant ou pendant un siège

Peut-on vraiment parler d'un siège lorsqu'une cité est prise par surprise ? Si l'on définit un siège comme l'ensemble des techniques et des opérations militaires qui permettent la prise d'une place forte, alors le terme de siège recouvre l'effet de surprise. Il est toutefois plus pertinent d'inclure les assiégés dans la définition. Le siège est donc le théâtre d'un ensemble d'opérations qui permettent la prise ou la défense d'une ville. On parle de siège lorsque les défenseurs sont conscients d'être attaqués et donc se retrouvent dans la position des assiégés ce qui n'est pas le cas lors d'une attaque surprise. Toutefois, il est plus intéressant d'étudier la pratique de l'effet de surprise pour s'emparer d'une ville dans un premier temps pour mieux comprendre la guerre de siège et la poliorcétique dans son ensemble. Dans un second temps seulement, l'importance de l'effet de surprise durant un siège sera étudié.

1.1 Avant un siège

Une guerre non déclarée ?

Attaquer une ville par surprise peut sembler pour nous modernes une évidence sur le plan stratégique puisque la cité agressée n'est pas prête pour se défendre. Toutefois cette pratique replacée dans le contexte grec peut sembler être à la marge et même contraire à l'éthique guerrière. En effet, les Grecs conçoivent la guerre comme un combat, un *agôn*, c'est-à-dire une compétition où l'on doit faire preuve de courage et exalter ses vertus (arété). Cette pratique que l'on a longtemps qualifiée de rituelle³⁸⁰ et qui sur bon nombre d'aspects s'apparente à une épreuve athlétique que l'on peut retrouver dans les concours, est encadrée par des règles communément admises par les Grecs. Parmi ces « lois de la guerre », l'une semble être primordiale pour le bon déroulement du combat. Il s'agit de la déclaration de guerre³⁸¹. Pour que la bataille se déroule de la manière la plus équitable

³⁸⁰Voir Yvon Garlan, *La guerre dans l'antiquité*, Paris, 1972.

³⁸¹Lorsque la guerre est déclarée selon les règles, il faut un an pour qu'elle devienne effective. Alonso Troncoso, « Ultimatum et déclaration de guerre dans la Grèce classique », dans Frézouls et Jacquemin, *Les relations internationales Actes du colloque de Strasbourg 15-17 juin 1993*, Strasbourg, 1995, p. 211-295. Voir aussi Jean-Nicolas Corvisier, « Le passage de la guerre à la paix dans le monde grec », dans M. VAÏSSE (dir), *De la guerre à la paix*, Paris, 2001, p. 11-23

possible, le combat doit être annoncé à l'avance et le champ de bataille, de préférence une plaine, choisi conjointement pour permettre une certaine égalité. Les deux armées présentes des deux côtés du champ de bataille donnent une impression d'équilibre, de symétrie. Seuls le courage et la résistance dont font preuve les Grecs lors du combat doivent permettre d'obtenir la victoire³⁸². Lors d'un siège, la configuration n'est plus la même ; le rapport qu'entretiennent les assiégés et les assiégeants peut être qualifié d'asymétrique. On conçoit alors mieux pourquoi les Grecs n'ont pas appliqué les mêmes règles lorsqu'ils essayaient de s'emparer d'une ville que celles que l'on respecte lorsque l'on souhaite rester maître du terrain. Le combat étant inégal par nature lors d'un siège, les Hellènes ont utilisé tout l'art de la guerre à leur disposition pour s'emparer d'une ville. Le siège est donc le théâtre de toutes les opérations militaires qui permettent d'obtenir la victoire. L'éthique guerrière prônée par les poèmes de Tyrtée et appliquée par les Grecs lors d'un affrontement hoplitique est remplacée par une pratique de la guerre où seule la victoire compte. Il est donc compréhensible que des armées grecques essayent de s'emparer d'une ville par surprise, sans déclaration de guerre au préalable. La guerre est alors dite *akeryktos*, c'est-à-dire non annoncée, sans déclaration de hérauts³⁸³. Les Grecs ne concevaient pas la surprise comme une pratique honteuse³⁸⁴. Un exemple chez Polyen illustre parfaitement cette réalité guerrière. L'auteur des *Stratagèmes* mentionne avec un certain étonnement que Démétrios poliorcète avant de prendre Orchomène en 303 av. J.-C. annonce l'attaque à venir³⁸⁵. Les futurs assiégés sont aussi troublés. En déclarant la guerre, Démétrios n'utilise pas l'effet de surprise à son avantage, à la surprise de ses adversaires mais c'est en réalité une ruse puisqu'il attaque le lendemain. Il arrive à surprendre en annonçant qu'il y renonce. Cet épisode en dit long sur la mentalité des Grecs. Le discours que tient Alcidas à ses troupes avant le combat peut nous renseigner sur l'idée que se faisaient les Grecs de l'effet de surprise et de son utilisation à la guerre :

382C'est sûrement pour cette raison que dans l'opinion commune, celui qui recourt à la dissimulation (la ruse ou la trahison) est méprisé, son comportement étant dicté par la peur. Anne Queyrel Bottineau, « Figures du traître et trahison dans l'imaginaire de l'Athènes classique », dans Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012, p.111.

383« Les Eginètes, qui s'enorgueillissaient alors de leur grande prospérité, ressuscitèrent une haine d'autrefois contre les Athéniens et, sur la demande des Thébains, ils les attaquèrent brusquement sans leur avoir déclaré la guerre », Hdt, 5.81. Traduction Andrée Barguet. Idem pour Sparte au début de la guerre de Corinthe en 395, livrée contre Olynthe en 383. Voir aussi Xen, *Anabase*, 3.1.5. Eschine, *Sur l'ambassade*, 37.

384En réalité, plusieurs voix se sont élevées contre de telles pratiques dont celle de Démosthène (16.262). Diodore qualifie de guerre injuste (*polemon adikon*) celle qui fut tenue par Gylippe contre la flotte athénienne, DS, 13.29.5 ; 13.30.2. Si des protestations sont à relever par moment, l'utilisation de l'effet de surprise et de la tromperie sont toutefois des pratiques largement répandues. L'absence de *prorrheseis*, de déclarations de guerre, n'est pas un obstacle, à tel point qu'elles doivent être considérées comme normales en temps de guerre. Qui plus est, la piraterie et les razzias sont toujours opérées par surprise.

385« Démétrios envoya un héraut aux Béotiens pour leur déclarer la guerre. Le héraut se rendit à Orchomène, et présenta aux commandants de Béotie la déclaration par écrit. Dès le lendemain, Démétrios assiégea Chéronée, et les Béotiens furent bien surpris de voir la guerre commencée en même temps que déclarée ». Polyen, *Démétrios*, 11. En effet, il fallait parfois attendre un an avant de commencer la guerre (*supra* p.67.)

« En nous jetant sur eux à l'improviste et de nuit, j'espère qu'avec l'aide des habitants-si jamais il en subsiste là qui nous soient favorables- nous maîtriserons la situation. Ne reculons pas devant le risque, songeant bien que l'élément de surprise à la guerre ne signifie rien d'autre que cela : qu'un général sache à la fois s'en préserver de son côté et l'observer chez l'ennemi pour passer à l'action, il devrait remporter les plus grands succès.»³⁸⁶

Les motivations d'une telle pratique

Les Grecs utilisaient lorsque l'occasion se présentait l'effet de surprise. Il faut toutefois se demander les raisons qui les ont poussés à une telle pratique. Dans la plupart des cas les Grecs n'ont pas tenté ou pas pu attaquer une ville par surprise. Il faut donc aussi se demander quelles en étaient les causes. Si la victoire semble être obtenue d'un point de vue purement stratégique, plus facilement, d'autres éléments sont aussi à prendre en compte comme l'aspect économique, les forces en présence ainsi que la topographie du théâtre des opérations³⁸⁷. Lorsque les assiégeants entreprennent le siège d'une ville en bloquant tous ses accès terrestres et maritimes, un tel siège nécessite des ressources matérielles et des moyens humains colossaux. La mobilisation d'une armée complète est nécessaire pour bloquer la ville et construire les lignes d'investissement³⁸⁸. Le coût d'une telle stratégie est très élevé³⁸⁹. Le siège de Potidée (429 av. J.-C.) a été évalué à environ 2 000 talents³⁹⁰ et celui de Samos (440 av. J.-C.) à 1200 talents³⁹¹. Ce mode opératoire est très onéreux pour la cité³⁹² et celle-ci doit mobiliser un nombre important de soldats durant une période souvent, très longue³⁹³. On comprend mieux pourquoi Isocrate loue les mérites de son ancien disciple Timothée, pour avoir pris vingt-quatre villes avec moins d'argent que les anciens en avaient dépensé

386Thc, 3.30.

387Voir la réflexion qu'entreprend de retranscrire Thucydide sur les risques que doit prendre une armée pour faire le siège d'une ville. Thc, 3.46.2-6. ou siège facile Thc, 3.94.2. La ville de Sestos est décrite par Xénophon comme la plus difficile à prendre : « Au reste, ajoutait-il, quelle place pourriez-vous occuper qui soit plus solide, et aussi plus difficile à prendre, que Sestos, elle pour qui il faut à la fois des navires et de l'infanterie si on veut l'assiéger ? », Xen, *Hell*, 4.8.5. Certaines places de par leur situation géographique sont naturellement difficiles d'accès. Strabon, 9.4.14-15.

388Lors du siège de Platées en 429 av. J.-C. d'après Thucydide, l'armée lacédémonienne travailla pendant soixante-dix jours et soixante-dix nuits, sans interruption pour construire le retranchement autour de la ville. Toute l'armée spartiate ainsi que les alliés se mirent à l'ouvrage. Thc, 2.75.2-3.

389Sur le coût d'un siège. Voir la discussion entre Eubule et Autophradate, Aristote, *Politique*, 2.7.1267.a.

390Thc, 2.70. Selon Diodore, le montant s'élevait à 4000 talents. DS, 12.34.1-5. Et selon Isocrate à 2400 talents. Isocrate, *Sur l'échange*, 113.

391Cornélius Népos, *Timothée*, 1-2. Idem, Isocrate, *Sur l'échange*, 111.

392Thucydide au sujet du siège de Platées : « Mais, auparavant, ils décidèrent d'essayer le feu et de voir s'ils pourraient, à la faveur du vent, incendier la ville, qui était de faible étendue : ils cherchaient, en effet, tous les procédés possibles pour l'amener à composition sans avoir à soutenir des dépenses et à faire un siège ». Thc, 2.77.2. Pour Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p.127-128, l'assaut est lui aussi souvent pratiqué pour limiter les dépenses qu'engendre un investissement de la place.

393Pour le coût d'un investissement, voir Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, p.122-124.

pour le siège de Mélos³⁹⁴. Dans certains cas, lorsque le blocus est total, la cité peut laisser uniquement une garnison pour surveiller les murs et ainsi réduire le coût des opérations³⁹⁵. Toutefois comme lors du siège de Mélos (416-15 av. J.-C.)³⁹⁶, les assiégés en profitent pour faire des sorties et ainsi se ravitailler sans la moindre difficulté. Les Athéniens sont d'ailleurs obligés d'envoyer des renforts et de durcir le siège en pratiquant des assauts continus pour obtenir la reddition de la cité³⁹⁷. Le blocus est donc une technique longue, très coûteuse et parfois inefficace. Lorsque les assiégeants décident de pratiquer un siège plus brutal, en effectuant régulièrement des assauts, l'armée doit faire face à deux réalités. La première est que les hoplites comme on l'a vu en introduction ne sont pas enclins à pratiquer l'assaut³⁹⁸ et lorsqu'ils le sont, le résultat est souvent médiocre ; la deuxième tient dans les conséquences d'une telle pratique, le nombre de morts et de blessés graves est bien plus élevé que lors d'un blocus³⁹⁹. On comprend mieux pourquoi les Grecs quand ils ont pu prendre une cité par surprise n'ont pas hésité à le faire⁴⁰⁰. De plus, les puissantes fortifications de certaines cités pouvaient interdire aux assiégeants toute tentative de prendre par la force la place. Un dernier élément peut aussi expliquer l'utilisation fréquente de la surprise. À la fin du Ve siècle et tout au long du IVe siècle, on note une augmentation significative du nombre de sièges effectués par des cités comme Athènes ou Sparte⁴⁰¹. La multiplication des théâtres d'opération oblige ces grandes cités souvent à l'origine d'un siège à fractionner leur armée qui ne pouvait intervenir sur plusieurs fronts en même temps⁴⁰². On comprend alors mieux le recours à l'effet de surprise ou à la trahison. Des petites troupes de 300 à 500 hommes ne peuvent venir à bout d'un siège, autrement qu'en surprenant la ville. La pratique de la surprise est donc plus avantageuse sur le plan stratégique : le nombre d'hommes mobilisables est plus faible ainsi que le coût financier de l'opération moins élevé. La rapidité à laquelle une ville est prise s'explique par l'absence de défense comme l'atteste cette phrase prononcée par un général messénien : « Aller vite ! Éviter à l'ennemi de s'organiser »⁴⁰³.

394Isocrate, *Sur l'échange*, 113.

395C'est le cas par exemple du siège de Samos en 441/40 av. J.-C. : « Quelques jours après, il laissa une partie de ses forces continuer le siège et reprit la mer pour se porter à la rencontre des navires phéniciens. ». DS, 12.27.5.

396Thc, 8.115-116.

397Le choix de laisser uniquement une petite garnison pour surveiller Mélos s'explique sûrement par l'état des finances athéniennes et notamment le souvenir du coût du siège de Potidée.

398Les Spartiates les premiers semblent refuser la pratique de l'assaut et c'est la raison pour laquelle ils s'emparent des cités par d'autres moyens (investissement, trahison, *stasis*, ruse etc.).

399Lors du siège d'Olynthe en 348/47 av. J.-C., plusieurs assauts sont menés avec fermeté et Diodore nous dit que le nombre de morts est important. DS, 16.53.2-3. Lors du siège de Potidée en 429 av. J.-C., sur les 5000 soldats partis, Hagnon en perdit 1050. (soit 20% contre 5% lors d'un affrontement hoplitique victorieux)

400Thc, 8.8.4.

401D'après le recensement que j'ai effectué, je compte 151 sièges pour le Ve siècle et 251 pour le IVe siècle, soit une augmentation de 60 %.

402Thc, 2.39.3.

403Thc, 3.97.1. Voir aussi le siège de Sestos en 479 av. J.-C., Hdt, 9.114-118.

Éviter les désertions

Si les Grecs n'hésitaient pas à pratiquer la surprise, pour autant toutes les villes n'ont pas été prises de la sorte. Les cités assiégées (voir chapitre 2 2.2.1) mettent en place un réseau de communication dont l'objectif premier est de surveiller le territoire. Il est donc difficile de surprendre une cité organisée ainsi. On note aussi que la topographie des lieux peut aider ou au contraire interdire l'effet de surprise⁴⁰⁴. Il est plus difficile de surprendre une ville située au milieu d'une plaine qu'une ville entourée de montagnes⁴⁰⁵. On comprend mieux pourquoi dans la *Poliorcétique*⁴⁰⁶, Énée le Tacticien place au cœur de son traité les postes de garde dont la fonction première est de prévenir une attaque surprise. Toutefois, le plus grand risque ne réside pas dans ces sentinelles placées aux avant-postes mais dans la présence de déserteurs potentiels dans l'armée d'invasion⁴⁰⁷. En effet, les textes grecs mentionnent fréquemment cette crainte qu'un déserteur ou un transfuge renseigne l'ennemi sur la stratégie, le nombre de soldats, le moral des troupes ou toutes autres informations compromettantes⁴⁰⁸. Plusieurs méthodes sont connues pour éviter les désertions ou la fuite d'informations en direction de l'ennemi. Certains généraux préfèrent ne pas informer leurs soldats de l'objectif militaire à atteindre avant de partir⁴⁰⁹. Denys de Syracuse⁴¹⁰, qui souhaite attaquer par surprise une ville, donne un cap à suivre à ses commandants de navires par le biais de paquets cachetés qu'il ordonne d'ouvrir à un moment précis. Les traîtres qui ont ouvert l'enveloppe avant le signal sont démasqués, car la destination transmise par le tyran était volontairement erronée. Des techniques peuvent aussi prendre la forme de véritables ruses permettant au général de découvrir un traître ou un espion dans ses rangs⁴¹¹.

Éviter les postes de garde ou s'en emparer

Après avoir évité à des déserteurs d'agir à la faveur de l'adversaire, le deuxième risque est de se faire repérer par les sentinelles ennemies⁴¹². Pour éviter une telle déconvenue qui mettrait fin aux

404« Et apparut soudain sur la hauteur derrière eux, amenant ainsi chez les uns pour qui c'était la surprise, la panique. », Thc, 4.36.2.

405La tentative de prendre le Pirée par surprise en 377/76 av. J.-C. échoue car les navires sont aperçus longtemps à l'avance. DS, 15.29.25.

406Traité qui est destiné à des cités arcadiennes qui sont situées dans une région très montagneuse et donc vulnérables à des attaques surprises.

407 Lors du siège de Messine en 315/14 av. J.-C., un déserteur alerte la ville de l'attaque imminente. L'attaque surprise est un échec. DS, 19.65.1-3.

408Lors du siège de Sparte en 370 ou 362 av. J.-C., un transfuge alerte la cité de l'attaque imminente des Thébains et annule ainsi l'effet de surprise. Polyen, *Epaminondas*, 10. Voir les conseils d'Onasandre pour attaquer une place forte. Onasandre, 32.

409Onasandre, 14. Traduction Guichardt. Polyen, *Himilcon*, 2.

410Polyen, *Denys*, 12.

411Polyen, *Charès*, 1 ; *Iphicrate*, 58 ; *Pompisque*, 5.

412Ou tout simplement par la cité. Iphicrate qui souhaite attaquer une ville par surprise fait franchir une rivière de nuit à

opérations, il faut réussir à prendre connaissance de ces postes de garde dissimulés dans le paysage. C'est à ce moment-là que les éclaireurs⁴¹³ jouent un rôle crucial. Ils sont sélectionnés selon des critères bien spécifiques comme leur mobilité et leur connaissance du terrain⁴¹⁴. Ils ont pour rôle de dénicher les postes de garde et de s'en emparer. Xénophon, qui est notre principale source de renseignements sur cette guerre de l'ombre où embuscades, escarmouches sont monnaie courante, nous informe sur l'importance de telles opérations. Les troupes doivent être constituées de soldats adaptés⁴¹⁵ et la capture des sentinelles ennemies constitue un très beau butin⁴¹⁶. Non seulement l'opération surprise peut suivre son cours mais les informations obtenues par la torture peuvent fournir à l'armée des renseignements vitaux pour la suite. Dans bon nombre de cas comme par exemple lors de la prise d'Olouros (en 365 av. J.-C.)⁴¹⁷, la rapidité d'exécution est essentielle pour la réussite de l'opération⁴¹⁸. On comprend donc mieux les raisons pour lesquelles les troupes doivent être adaptées à la situation, de préférence armées légèrement pour gagner en vitesse et notamment pour escalader les remparts plus aisément.

Franchir l'enceinte

Lors d'une attaque surprise, deux configurations semblent apparaître dans les sources : soit la cité est surprise dans la journée et dans la plupart des cas, les portes sont ouvertes⁴¹⁹, soit elle est surprise la nuit et celles-ci sont fermées⁴²⁰. Dans la première situation, les troupes n'ont qu'à pénétrer à l'intérieur et profiter de l'effet de surprise pour s'emparer des lieux stratégiques comme l'*agora* ou l'acropole. Toutefois, la réalité est rarement aussi simple qu'elle n'y paraît puisque la porte qui est ouverte la journée est si l'on se fie à Énée le Tacticien celle par laquelle on peut voir le plus loin⁴²¹. Il est donc difficile même pour une troupe qui peut se mouvoir rapidement d'y accéder sans alerter l'ennemi⁴²² et le cas échéant les portes se referment rapidement même si tous les hommes ne sont

son armée pour que l'eau brouillée ait le temps de s'éclaircir en coulant pendant la nuit et que son passage soit ignoré de la ville. Polyen, *Iphicrate*, 61.

413Frontin, 2.1.10.

414Xen, *Hipp*, 4.6.

415Xen, *Hipp*, 4.17.

416Xen, *Hipp*, 7.14.

417Xen, *Hell*, 7.4.17-18.

418Lors de l'attaque d'Amphipolis en 423 av. J.-C., Brasidas : « fit dîner ses hommes et poursuivit sa route pendant la nuit. Le temps était mauvais et il tombait un peu de neige : mais il n'en montra que plus de hâte, car il voulait éviter d'alerter les gens d'Amphipolis, en dehors de ceux qui devaient lui la livrer » Thc, 4.103.4-5. Le stratège pour de telles opérations doit-être capable de sélectionner ses hommes les plus rapides à la course comme le fait Chabrias pour effectuer une embuscade surprise. Polyen, *Chabrias*, 10.

419Thc, 7.29.3. Xen, *Hell*, 5.4.20 ; 7.1.18.

420En temps de paix, les portes sont ouvertes la nuit. Andocide, *Sur les Mystères*, 38.

421En.Tact, 28.1.

422Dans certains cas, la topographie des lieux peut aider comme lors du siège de Thèbes par Alexandre en 335 av. J.-C. Les troupes sont cachées à proximité des portes et attendent le moment favorable pour entrer dans la ville. Voir Polyen, *Alexandre*, 12.

pas encore rentrés comme ce fut le cas lors de l'attaque d'Argos en 388 av. J.-C., par les troupes lacédémoniennes. Xénophon précise même que les cavaliers béotiens ont dû se coller le long des murs comme le feraient des chauves-souris.⁴²³ Il faut donc pour les assaillants trouver une solution pour approcher les portes sans être détectés. Une des ruses que l'on retrouve le plus souvent consiste à se faire passer pour des paysans⁴²⁴ qui rentrent des champs à la tombée de la nuit. Il s'agit alors de combiner la surprise et la tromperie. Pour la bonne réussite des opérations, les hommes déguisés ne doivent pas être trop nombreux pour éviter d'être découverts. Il faut alors pour les assaillants fractionner l'armée. Un petit corps de troupe est détaché en avant pour s'emparer de la porte et ainsi permettre à l'autre partie de l'armée de pénétrer en force dans la ville.

Quant à la deuxième situation, la troupe profite de la nuit pour avancer sans être vue et doit s'emparer d'une porte ou d'une portion de rempart pour pénétrer à l'intérieur⁴²⁵. Il faut donc mettre en place une stratégie qui consiste à prendre les murs adverses sans se faire détecter. Lorsque les sentinelles capturées lors des opérations révèlent des informations comme les mots de passe⁴²⁶ par exemple, il est alors possible de pénétrer à la tombée de la nuit dans la cité en se faisant passer pour des alliés. L'assaut surprise peut aussi être effectué par voie maritime comme c'est le cas lors de la prise de Mytilène en 412 av. J.-C. par les navires athéniens.⁴²⁷

Le matériel nécessaire

Dans la plupart des cas, ces hommes qui forment un véritable « commando » sont équipés à la légère. Le poignard ou une épée courte sont utilisés pour tuer les gardes, une torche est allumée pour avertir le gros de la troupe de la réussite des opérations et des échelles sont utilisées pour monter rapidement. La deuxième partie de l'armée est équipée lourdement pour faire front en cas de combat. Si l'attaque surprise provoque souvent la panique à l'intérieur de la ville, la peur est aussi très présente chez les assaillants. En effet, il semble d'après Thucydide que les hommes qui sont sur le point de rentrer dans la ville de Toronè soient terrorisés à l'idée d'y pénétrer⁴²⁸. La terreur peut s'expliquer notamment par la hauteur de certaines fortifications. Certains soldats auraient donc refusé de participer à l'opération par peur du vide. Concernant l'escalade des remparts, les hommes devaient utiliser des échelles rudimentaires et non ces échelles de l'époque hellénistique tantôt double ou triple, tantôt sur roulettes. Leur taille devait toutefois correspondre à la dimension des

423Xen, *Hell*, 4.7.6.

424Voir Frontin, 3.2.9. En.Tact,

425DS, 16.10.

426En.Tact, 6.7.

427Thc, 8.23.2-10.

428Thc, 4.110.2.

remparts. Il fallait donc pour les hommes calculer à l'avance la longueur précise que devaient mesurer les échelles. La tâche est loin d'être aussi simple qu'elle y paraît puisque selon le point d'observation adopté, un rempart peut sembler plus ou moins imposant⁴²⁹. Pour construire l'échelle à la bonne hauteur, il fallait donc connaître les dimensions quasi exactes du rempart. Deux techniques pour mesurer la dimension d'une muraille nous sont connues. La première nous est présentée par Thucydide, lors de l'évasion des Platéens :

« Les Platéens fabriquèrent des échelles d'une hauteur correspondant au retranchement ennemi ; ils prirent la mesure d'après les rangées de briques, sur une partie du mur située en face d'eux qui était restée sans enduit. Beaucoup comptèrent les rangées en même temps et, si quelques-uns pouvaient se tromper, la majorité devait trouver le résultat exact, d'autant plus que le calcul fut répété fréquemment et que la distance n'était pas grande : la partie intéressante du mur était facile à examiner. La dimension des échelles fut ainsi obtenue par conjecture, d'après l'épaisseur des briques. »⁴³⁰

Dans le cas des Platéens, les dimensions des échelles sont calculées en fonction du nombre de briques comptées sur le mur d'investissement construit par les Lacédémoniens. Pour préparer une attaque surprise, les protagonistes pouvaient difficilement risquer d'être repéré par les gardes sur les remparts. La méthode ne semble donc pas adaptée à ce type d'attaque. Une autre méthode plus complexe pouvait être utilisée pour mesurer précisément la taille des murailles. Il s'agit de manier la dioptré, un instrument de mesure fréquemment utilisé par les architectes et en appliquant le théorème d'Euclide.⁴³¹ La méthode diffère de celle utilisée par les Platéens, elle a l'avantage de pouvoir être utilisée à l'abri des hommes sur les remparts et permet de calculer la hauteur d'un mur même lorsque l'enduit est encore présent. Il faut toutefois disposer d'une dioptré, connaître le théorème d'Euclide ainsi que son application en plein air.

429Pour une attaque surprise de nuit, il suffisait pour les hommes de construire une échelle qui atteigne ou dépasse le haut des murs. En revanche pour un assaut en force, la fabrication d'une échelle adéquat était beaucoup plus complexe : « « Voici comment on se défend contre l'application des échelles. D'abord, si l'échelle, une fois appliqués, dépasse le rempart, c'est lorsque l'homme qui monte atteint les derniers barreaux qu'il faut le repousser, ou repousser l'échelle avec un bâton fourchu, si l'on ne peut l'écarter autrement à cause des flèches tirés d'en bas. D'autre part, si l'échelle est juste de niveau avec le rempart, il n'est pas possible de la repousser : ce sont les hommes, au moment où ils prennent pied sur le mur, qu'il faut repousser. », En.Tact, 36.1-2. Il faut donc construire une échelle ni trop haute car facilement repoussée, ni trop basse car le soldat ne pourrait franchir les remparts. Il faut que le haut de l'échelle soit appliquée 1 mètre plus bas tout au plus du sommet des murailles.

430Thc, 3.20.3-4. L'échelle ne doit pas dépasser des remparts pour éviter d'être aperçue par les Péloponnésiens.

431Julius Africanus, *Kestoi*, 1.15.

La loi du silence

Si une règle semble être de rigueur pour de telles opérations, c'est bien celle qui consiste à n'émettre aucun bruit. La loi du silence oblige souvent les hommes à poser les armes à terre comme c'est le cas lors de l'attaque surprise de la forteresse du Phylé en 403 av. J.-C. : « Cependant Thrasybule, qui avait maintenant réuni à Phylé environ sept cents hommes, descend avec eux de la citadelle pendant la nuit ; il fait mettre l'arme à terre à deux ou trois stades des postes et il reste tranquille »⁴³². La cavalerie doit être tenue à l'écart⁴³³ afin que les chevaux à cause de leur hennissement ne donnent l'alerte comme ce fut le cas lors de l'embuscade des Lacédémoniens détectée par Aristomène, général messénien au VII^e siècle av. J.-C.⁴³⁴. Des techniques étaient utilisées par les Grecs pour éviter aux chevaux de hennir⁴³⁵. Il s'agissait soit de brûler les animaux à un endroit précis du corps pour les faire taire notamment pour le chien, soit sélectionner les chevaux les plus silencieux. Il est conseillé par exemple de préférer aux juments les étalons pour pratiquer une attaque surprise.

Utilisation du kairos

Les Grecs utilisaient un mot, une notion pour exprimer ce que nous appelons la bonne occasion. Les soldats devaient utiliser le *kairos*⁴³⁶, c'est-à-dire saisir le moment opportun⁴³⁷ pour passer à l'attaque⁴³⁸. Saisir la bonne occasion nécessite parfois des renseignements très précis sur la

432Xen, *Hell*, 2.4.5.

433Triphiodore, *La prise d'Ilion*, v 530-533.

434On retrouve des conseils analogues pour faire taire les chiens et les coqs dans une cité assiégée, voir En.Tact, 23.1-2.

435Julius Africanus, *Kestoi*, 1.7. 133-135 ; Idem pour les mules : 1.13.149. Elieen, *La personnalité des animaux*, 9.55.

436Monique Trédé, *Kairos : l'à-propos et l'occasion. Le mot et la notion, d'Homère à la fin du IV^es.*, Paris, 1992. Si le mot *kairos* est remarquablement bien étudié, son champ d'application est toutefois limité à la médecine et à la rhétorique. Pourtant, le *kairos* est souvent la clé de réussite d'une ruse de guerre comme c'est le cas lors d'une attaque surprise.

437En attente d'un article de Gilles Courtieu sur l'*Agathos kairos*, une abstraction divinisée en Anatolie.

438« Dans l'effort les solutions avantageuses en tenant les yeux fixés sur l'occasion », Xen, *Hipp*, 9.1. Le rhéteur athénien Isocrate mentionne à plusieurs reprises dans son œuvre l'importance pour un général grec de saisir l'occasion idéal pour se lancer dans une campagne militaire. Il pense notamment à Philippe II de Macédoine en 346 av. J.-C. (Isocrate, *Discours à Philippe*, 95-11). Voir Christian Bouchet, *Isocrate ou la belle hégémonie. Etudes des relations internationales IV^e siècle a.C.*, Bordeaux, 2014, p.126-127. Lysippe aurait sculpté une fameuse statue du *kairos* à l'entrée du palais des rois de Macédoine. Planude l'a décrit dans son *Anthologie* (275) : « D'où vient le sculpteur ? -De Sicyone. -Comment s'appelle-t-il?- Lysippe. -Et toi, qui es-tu ? -Kairos, qui domine toute chose. -Et pourquoi marches-tu sur la pointe des pieds? -Je cours tout le temps. -Et pourquoi as-tu des ailes à chaque pied ? -Je vole comme le vent. -Et pourquoi portes-tu un rasoir dans la main droite ? -Je fais comprendre aux hommes que je suis plus mince que n'importe quelle lame. -Et pourquoi ces cheveux devant le visage ? -Pour me faire prendre par qui vient à ma rencontre. -Par Zeus ! Et pourquoi l'arrière de la tête est-il chauve ? -Pour que nul ne puisse m'agripper par derrière, si jamais il en avait l'intention, une fois que je l'ai dépassé sur mes pieds ailés. -Dans quel but l'artiste t'a-t-il fait ? -Pour les hôtes, et il m'a mis à l'entrée pour vous servir de leçon ». La personification du *Kairos* semble remonter au milieu du Ve siècle. Jean-Nicolas Corvisier, «Les ruses de *Kairos* et le rôle du chef sur le champ de bataille d'après les historiens grecs anciens », *Revue des Sciences Morales et Politiques*, 1985, p.647.

situation dans laquelle se trouve la ville : les gardes font preuve de relâchement⁴³⁹, voire sont endormis, une portion de muraille est sur le point de s'effondrer, une *stasis* voit le jour à l'intérieur des murs etc. Les espions⁴⁴⁰ ou les déserteurs⁴⁴¹ jouent un rôle primordial pour ce type d'opération où l'exécution nécessite une synchronisation parfaite. Dans nombre de cas, les assaillants attaquent au moment d'une fête⁴⁴², lors des vendanges, avant l'aube⁴⁴³ ou en plein hiver comme le conseille Héron de Constantinople qui cite Philon d'Athènes : «Celui qui veut s'emparer facilement d'une ville doit, d'après Philon d'Athènes, envahir subitement le territoire ennemi en choisissant de préférence l'époque de vendanges ou bien le jour de fête célébré en dehors de la cité. Car la plupart des habitants étant alors sortis de la ville, il fera beaucoup de prisonniers et il lui sera aisé de prendre la ville ou de la soumettre à un tribut, parce que les citoyens restés dans l'intérieur des remparts seront poussés par leurs affections et par leurs liens de parenté à lui accorder ce qu'il sollicitera en échange des prisonniers.»⁴⁴⁴ Pour accroître l'effet de surprise, l'assaut est opéré au meilleur moment. Les habitants sont en état d'ébriété puisque le vin trouve une place privilégiée lors des fêtes grecques⁴⁴⁵. La population n'est pas armée et n'est donc pas prête à se défendre. L'attaque peut aussi s'effectuer pendant la saison d'hiver⁴⁴⁶ alors que les habitants sont à l'intérieur de leur maison. Le *kairos* ne doit donc rien au hasard ou à la chance (tuchè) bien au contraire, il est le fruit d'un savoir-faire éprouvé. D'après Monique Trédé, la notion de *kairos* apparaît en même temps que la notion de *technè*.

Un exemple célèbre semble rassembler tous les éléments évoqués précédemment, nécessaires pour la bonne réussite d'une attaque surprise : celui de Mytilène en 427-26 av. J.-C. Les Athéniens apprennent de la part d'une faction de Mytilène qui était proxène d'Athènes que la cité préparait sa défection à la faveur des Lacédémoniens. Après avoir rejeté dans un premier temps les

439 Voir le siège d'Heira par les Lacédémoniens au VII^e siècle av. J.-C. Pausanias, 4.21.1-10. Aristomène apprend par ses espions que les Corinthiens respectaient mal la discipline et bivouaquaient sans monter la garde, il décide alors d'attaquer de nuit. Voir aussi l'attaque surprise de Démétrios contre le camp Cillès en 312/11 av. J.-C. DS, 19.103.2.

440 C'est le cas lors du siège de Syracuse, Nicias a des informateurs dans la ville. Idem lors du siège de Samos en 411 av. J.-C., des espions au service d'Athènes informent régulièrement l'ennemi. Thc, 8.79.1.

441 Lors de sa campagne en Acarnanie en 422 av. J.-C., Démosthène reçoit des renseignements cruciaux pour les opérations en cours de la part de déserteurs. Thc, 5.2.3.

442 C'est le cas de Platées qui est attaquée en 429 av. J.-C. en période de paix durant une fête. Thc, 3.46.2. Pélopidas profite d'une fête dans Thèbes pour assassiner le chef de la garnison lacédémonienne. Polyen, *Pélopidas*, 3.

443 « Ils guettèrent leur moment : encore de nuit juste avant l'aube, ils sortirent des maisons et marchèrent contre l'ennemi », Thc, 2.3.

444 Héron de Constantinople, *Les poliorcétiques*, 1. Si l'auteur est postérieur de plusieurs siècles à la période que l'on étudie, les renseignements qu'il livre ne sont pas pour autant précieux. Les Byzantins compilent un véritable savoir-faire militaire qu'il cueille dans les ouvrages historiques et les traités de l'époque classique. Les analyses que proposent ces compilateurs nous renseignent donc sur les pratiques militaires de notre période d'étude.

445 « Quand la nuit fut tombée et quand les attaquants se furent rassemblés, chacun d'eux ayant guetté le moment opportun où les autres citoyens étaient le plus ivres à travers toute la ville, comme il arrive les jours de fête » En.Tact, 29.8.

446 Héron de Constantinople, *Les poliorcétiques*, 2.

soupons, Athènes envoie des ambassadeurs sur place pour stopper les préparatifs mais ils échouent dans leur mission et d'après Thucydide, les Athéniens envoient alors brusquement quarante vaisseaux. La rapidité de la réaction athénienne s'explique par le fait qu'ils « avaient appris en effet que se tenait hors ville une fête d'Apollon Maloeis, célébrée en masse par les Mytiléniens, et qu'en se hâtant, on pouvait espérer les surprendre »⁴⁴⁷. L'opération est rendue possible par la qualité des renseignements qu'obtient Athènes, sûrement fournis par des Mytiléniens restés fidèles ou alors par ces ambassadeurs envoyés quelques jours plus tôt. Au moment d'envoyer la flotte pour surprendre la ville, les Athéniens immobilisent dix trières de Mytilène présentes dans le port d'Athènes afin d'éviter que ces dernières alertent leur cité d'une attaque imminente et qu'elles renforcent leur flotte de plusieurs navires de combats supplémentaires. Malgré toutes ces précautions, Mytilène est tenue au courant des menaces qui pèsent sur la ville par l'intermédiaire d'un homme qui passa d'Athènes en Eubée puis de Géraistos à Lesbos en deux jours. L'attaque surprise est découverte mais l'opération semble toutefois être un succès puisque Thucydide précise que : « Les Mytiléniens, contraints sans préparation et sans délai à la guerre, firent bien sortir leur flotte pour combattre un peu en avant du port, mais ensuite, poursuivis par les vaisseaux athéniens, ils ouvrirent aussitôt des pourparlers avec les stratèges ».⁴⁴⁸

À travers cet exemple, plusieurs éléments essentiels pour la bonne réalisation d'une attaque surprise sont à noter : le rôle des espions, que ce soit ceux qui informent Athènes ou ceux qui renseignent Mytilène, la rapidité des Athéniens ainsi que le moment propice pendant lequel a lieu l'attaque, lors d'une fête célébrée à l'extérieur de la ville.

L'appel au calme

Dans la plupart des cas, lorsqu'une cité est surprise, les assaillants font prononcer par le biais d'un ou plusieurs crieurs que tous les habitants qui posent les armes et se rendent seront épargnés⁴⁴⁹. Ce discours *a priori* pacifique, qui semble contredire les récits de siège où les assiégeants massacrent la population comme ce fut le cas à Mycalessos en 412 av. J.-C. prise par surprise par une armée de Thraces, est toutefois plus complexe qu'il n'y paraît. Si en effet ces discours sont prononcés le plus souvent par des troupes qui agissent à la faveur de la surprise, c'est bien parce qu'ils sont indispensables pour assurer la prise définitive de la ville. En effet, ces soldats forment

447Thc, 3.3.3

448Thc, 3.4.2.

449Voir Onasandre, *Stratège*, 32. Polyen, *Agésilas*, 26. Siège de Byzance, DS, 13.67.1-4. Siège de Babylone, Xen, *Cyr*, 7.5.35. Attaque surprise de Mégare en 426 av. J.-C., Thc, 4.66.3.

une petite troupe qui profitant de conditions optimales ont pénétré par surprise dans la ville et ont provoqué à l'intérieur une panique qui les place dans une situation favorable. Toutefois, leur infériorité numérique ne peut leur assurer la prise définitive de la ville en cas de résistance. Les habitants risquent très vite de s'apercevoir que leurs assaillants sont peu nombreux et que la victoire est encore possible comme c'est le cas lors de l'attaque surprise de Platées : « Les Platéens, eux, trouvant les Thébains à l'intérieur des murs, et la ville tombée soudain entre leurs mains, prirent peur, et les crurent bien plus nombreux à y être entrés (avec la nuit ils ne pouvaient pas voir) ; aussi se rangèrent-ils à l'idée de traiter, et, ayant accepté les propositions faites, ils se tenaient tranquilles, d'autant mieux qu'aucune mesure n'intervenait contre personne. Mais au cours de négociations à ce propos, ils s'aperçurent du petit nombre des Thébains, et se dirent qu'en attaquant, ils pouvaient aisément l'emporter ».⁴⁵⁰ Pour éviter toute résistance, la proclamation encourage donc les défenseurs à jeter les armes en échange de la promesse d'une reddition qui leur sera favorable. Les assaillants n'ont alors plus qu'à désarmer les habitants pour que la ville soit définitivement prise⁴⁵¹. Une des raisons qui pousse les défenseurs à se battre jusqu'à la dernière extrémité réside dans la peur d'être exécutés après la reddition comme ce fut le cas à Mélos en 415 av. J.-C.⁴⁵² ou d'être massacrés pendant la prise de la ville (comme lors du siège de Thèbes en 335 av. J.-C.). Lorsqu'une solution leur est offerte de garder la vie sauve, les habitants ne résistent plus ou avec moins de détermination⁴⁵³. C'est ainsi qu'il faut comprendre le discours que tient Agésilas lorsqu'il se présente à l'improviste devant les habitants de Mendé au moment où il est entré à l'intérieur de la ville grâce à une trahison. Il détourne l'attention qu'a suscitée son arrivée surprise (et de ses quelques soldats qui ont pénétré dans l'enceinte avec lui) en direction des habitants qui à présent se soupçonnent.⁴⁵⁴ Il peut ainsi s'assurer de la prise définitive de la ville.

Attaquer par surprise pour faire des prisonniers de guerre ou empêcher l'ennemi de se préparer en vue d'un blocus

L'une des raisons qui peut motiver une armée à attaquer par surprise réside aussi dans la possibilité de capturer tous les paysans qui sont dans les champs durant la belle saison. Lors de

450Thc, 2.3.1-2.

451« Les Tyriens voyant leur ville prise, se donnèrent aux Macédoniens, et leur livrèrent leurs armes ». Polyen, *Alexandre*, 4.

452Lors du siège de Périnthe par Philippe II de Macédoine en 343-42 av. J.-C., Diodore dit au sujet des habitants : « les assiégés qui se représentaient l'horreur de leur ville mise à sac, souffraient avec courage de se battre pour la sauver », DS, 16.75.4.

453C'est ainsi qu'il faut comprendre le geste d'Iphicrate après avoir surpris une ville de nuit. Il fait ouvrir les portes pour que les habitants réunis sur la place publique et prêts à se défendre avec l'énergie du désespoir puissent sortir sans combattre et garder ainsi la vie sauve s'ils le souhaitent. Polyen, *Iphicrate*, 3.

454Polyen, *Agésilas*, 31.

l'attaque surprise d'Amphipolis par Brasidas en 423 av. J.-C., l'armée située sur les hauteurs aperçoit les paysans qui partent le matin pour les champs. L'armée n'a plus qu'à les cueillir⁴⁵⁵. Le général qui a lancé une telle opération peut soit vendre les prisonniers sous forme de rançon réclamée aux habitants restés à l'intérieur de la cité afin de payer ses troupes⁴⁵⁶, soit prendre la ville en échange des captifs⁴⁵⁷. En effet, les citoyens restés à l'intérieur des remparts seront poussés par leurs affections et leurs liens de parenté à négocier avec l'envahisseur. Si la cité ne coopère pas, alors ces prisonniers seront placés au premier rang durant l'assaut et serviront de boucliers⁴⁵⁸. La vision de ces captifs enchaînés sur les machines peut provoquer un conflit entre les parents des prisonniers et les autorités en place et ainsi favoriser l'assaut ennemi contre une ville en proie au désordre.⁴⁵⁹ Un stratège peut aussi envisager l'attaque surprise uniquement comme un moyen efficace de perturber la préparation de la cité en vue d'un siège. En effet si une cité n'a pas le temps de rapatrier assez de nourriture et de matériaux nécessaires pour lutter contre un blocus, elle se retrouve alors dans de très mauvaises dispositions. L'attaque surprise provoque souvent une panique dans le camp adverse créant ainsi le désordre à l'intérieur de la place sur le point d'être assiégée.⁴⁶⁰

1.2 Pendant un siège

Envoi d'un commando pour ouvrir une brèche

Si la surprise est meilleure quand les habitants ne s'attendent pas à être attaqués, c'est-à-dire en temps de paix ou avant la déclaration de guerre, elle peut toutefois être aussi efficace lors d'un siège. Les assiégeants après avoir tenté des assauts et investi la ville d'un mur de circonvallation sans résultat, peuvent envoyer une petite troupe de soldats équipés à la légère pour surprendre les gardes et ainsi ouvrir une brèche. Ce type d'opération « commando » s'effectue le plus souvent à la tombée de la nuit⁴⁶¹. Les assiégeants profitent de l'obscurité pour escalader une portion de rempart qui n'est pas surveillée ou alors une falaise qui semble infranchissable pour surprendre leurs adversaires. C'est le cas lors du siège de l'Acropole d'Athènes par les troupes perses en 480 av. J.-C. Après avoir résisté à plusieurs assauts, les Athéniens qui avaient laissé une partie du mur pélagique sans surveillance⁴⁶² succombèrent à l'assaut surprise d'un commando perse. En effet, « sur le devant

455DS, 18.51.1-7. Thc, 4.104.1. Voir Polyen, *Pompisque*, 3. Cette fois-ci, c'est la tromperie qui permet de faire des captifs.

456Polyen, *Thrasylle*, 2.

457Voir Hdt, 5.65. Lors du siège de l'Acropole d'Athènes en 510 av. J.-C., les enfants du tyran Hippias sont capturés et les assiégés sont obligés de négocier leur reddition. Idem Hdt, 3.45. Voir Onasandre, 35.2. Traduction Guischart.

458Polyen, *Iphicrate*, 62 ; *Agésilas*, 30. Frontin, 1.4.2. DS, 20.54-55. En.Tact, 10.23.

459En.Tact, 10.5.

460Thc, 4.113.1.

461Les yeux des ennemis ne sont pas encore acclimatés à l'obscurité tandis que ceux des assaillants le sont. Il leur faut toutefois rester dans le noir au moins un quart d'heure avant l'attaque.

462Onasandre conseille aux défenseurs de ne jamais négliger la surveillance d'une partie de la ville jugée inaccessible

de l'Acropole, en arrière des portes et de la rampe d'accès, en un point qu'on ne surveillait pas et par où jamais un homme, pensait-on, n'aurait pu monter, quelques soldats escaladèrent le rocher du côté du sanctuaire d'Aglaure, fille de Cécrops, malgré les difficultés du terrain »⁴⁶³. Après avoir pénétré dans l'Acropole, les soldats ouvrent les portes à leurs compagnons prêts à passer à l'action. La technique employée par les hommes de Xerxès surprend les Athéniens qui ne s'attendaient pas à une telle escalade. Les Perses n'en étaient pourtant pas à leur premier coup d'essai puisque la technique de l'attaque surprise orchestrée par un « commando d'élite » avait déjà été un franc succès lors de la prise de Sardes au VI^e siècle⁴⁶⁴. Si la nuit semble être un élément prépondérant pour le succès d'une telle opération⁴⁶⁵, la qualité des soldats qui sont d'excellents escaladeurs⁴⁶⁶ en est une autre. Le chemin qu'emprunte ces hommes est souvent périlleux comme lors du siège de l'Acropole⁴⁶⁷. C'est aussi le cas lors du siège de Babylone au VI^e siècle⁴⁶⁸, les hommes pénètrent dans la ville par le fleuve à la surprise générale et s'emparent ainsi de la place. Le passage utilisé par de telles troupes est souvent une des principales raisons du succès de l'attaque comme lors du siège de Sestos (479 av. J.-C.)⁴⁶⁹. Les soldats s'introduisent par un passage secret qu'empruntait Théodore pour se rendre chez sa maîtresse. Les hommes se faufilent à travers un aqueduc étroit dont l'entrée était simplement masquée par une pierre que l'on pouvait bouger aisément. Les soldats surprennent les gardes, les tuent puis ouvrent les portes au gros de la troupe. Si le chemin parcouru par les soldats garantit souvent le succès des opérations, la qualité de la garde sur les remparts et le cas échéant le manque de vigilance peuvent être fatals à la cité assiégée.

Il est aussi possible de lancer un assaut surprise de plus grande envergure, contre une partie de rempart⁴⁷⁰. Souvent les gardes sont endormis, sous l'effet de l'alcool⁴⁷¹, et même parfois absents. Il est donc du devoir du général⁴⁷² de saisir une telle occasion pour s'emparer d'une portion de

par sa position géographique, au contraire les assiégeants n'hésiteront pas à attaquer par un tel endroit. Onasandre, *Stratège* 32.

463Hdt, 8.53.

464Hdt, 1.84. Xen, *Cyr*, 7.2.3.

465Onasandre, 32 : « L'assiégeant doit encore préférer la nuit, pour le temps de ses escalades. L'obscurité cachant ses dispositions aux assiégés, ils peuvent d'autant moins s'y opposer qu'ils ignorent quel est l'endroit qu'il veut attaquer, de même que le nombre des échelles et des hommes qu'il y destine. La consternation survient aisément et le produit de la confusion dans les ordres, et dans l'exécution. L'attaque inopinée dans la nuit est toujours favorable à ceux qui la font, et terrible et dangereuse pour ceux qui l'essuient ».

466Doit-on penser que l'armée perse avait un corps de troupe entraîné à de telles interventions ? Il me semble que oui.

467C'est le cas aussi lors du franchissement de la partie escarpée du camp athénien posté autour de Mytilène par Salathos en 428 av. J.-C. Thc, 3.25.1.

468Hdt, 1.188.

469Polyen, *Cléon*, 1.

470« Or ce qu'il déclare, lui, le maître de ces augures c'est qu'une immense attaque achéenne tout à l'heure se décidait dans la nuit et va sournoisement assaillir notre ville », Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v.26-28.

471Polyen, *Himilcon*, 1.

472C'est le conseil que propose Lamachos à ses collègues : attaquer rapidement Syracuse alors que la ville est encore mal organisée et les habitants apeurés par l'arrivée d'une armée étrangère. Thc, 6.49.1-2.

rempart mal défendue. On se retrouve dans la plupart des cas dans la même configuration que lors d'une attaque d'une ville avant un siège. C'est le cas lors du siège de Syracuse par Dion en 356/55 av. J.-C.,⁴⁷³ un assaut de nuit est lancé contre une partie de la muraille où les gardes alcoolisés se sont endormis. L'escouade envoyée s'en empare puis ouvre les portes au reste de l'armée qui fonce en direction de l'*agora*. L'opération est un succès, la ville est prise dans la foulée. Lors du siège de Léontinoi en 356/55 av. J.-C., Philippe II de Macédoine s'empare d'une partie de la ville grâce à un assaut surprise lancé durant une nuit très noire⁴⁷⁴. Ces assauts lancés contre des remparts la nuit profitent souvent aux assiégeants et non aux assiégés, même quand l'attaque est repérée par les défenseurs : « Quand tout fut disposé pour l'entreprise, Aratos ayant donné l'ordre au reste de ses troupes de veiller et de se tenir sous les armes, détacha quatre cents hommes choisis et les menant avec la nuit, s'approcha du mur, y appuya les échelles et monta. La garnison sentit ce mouvement, et l'on se battit vigoureusement au milieu des ténèbres. La lune éclairait quelquefois les combattants ; mais les nuages venaient souvent la cacher, et l'obscurité augmentait la terreur. À la fin Aratos remporta l'avantage, et quand le soleil fut levé, ceux qui étaient avec lui ouvrirent les portes au reste de ses troupes. Aratos ayant pris Archélaos, le laissa aller »⁴⁷⁵. Les attaques surprises ne sont pas toutes des succès⁴⁷⁶ et il est même parfois nécessaire de faire appel une nouvelle fois à la ruse pour permettre à ses troupes d'échapper à un massacre général. En effet, si l'adversaire s'attend à être attaqué à l'improviste alors il peut surprendre l'ennemi qui risque fort de tomber dans une embuscade et connaître un désastre.

2. S'emparer d'une ville par tromperie

Xénophon dans son ouvrage sur *le commandant de la cavalerie* nous renseigne sur les subterfuges qu'un général doit s'habituer à pratiquer pour obtenir le succès à la guerre : « Une fois cela mis au point, il faut s'ingénier à trouver soi-même des tromperies pour toutes les occasions qui se présentent ; car, en fait, rien, à la guerre, n'est plus fructueux que la tromperie. »⁴⁷⁷ La guerre que décrit Xénophon est faite de rapines, d'embuscades, d'escarmouches, c'est-à-dire qu'elle ressemble beaucoup plus à ce que nous appelons une « guérilla », qu'à une guerre traditionnelle. Les armes dont dispose le stratège ou l'hipparque pour pratiquer cette guerre de l'ombre sont à la fois les ruses qui semblent être le moyen le plus efficace pour vaincre mais aussi des qualités indispensables qui

473DS, 16.19.1-4.

474DS, 16.16.1-3.

475Polyen, *Aratos*.

476DS, 19.4.4-6.

477Xen, *Hipp*, 5.9.

permettent d'éviter de tomber dans les pièges que peut tendre l'ennemi. Il s'agit notamment de posséder une qualité essentielle : le stratège doit avoir le sens de l'observation et ainsi faire preuve d'une vigilance (*phylakè*) de tous les instants. La tromperie semble être le moyen le plus artificieux pour vaincre l'ennemi à tel point que pour Xénophon les plus grands succès obtenus à la guerre sont dus à la tromperie.⁴⁷⁸ Si Xénophon ne nous renseigne pas directement sur l'utilisation de la tromperie en temps de siège, les conseils qu'il donne pour vaincre sont bien évidemment utiles pour l'attaque d'une place forte. Cette tromperie prend la forme soit de mensonges comme lorsqu'un général ne respecte pas les serments ou les trêves, soit de divers procédés utilisés pour leurrer l'ennemi sur ses propres mouvements ou sur ses intentions en trompant l'observateur par des subterfuges visuels. Il faut toutefois pour réussir à tromper l'ennemi que celui-ci en connaisse les usages comme le prétend Agésilas⁴⁷⁹.

Par mensonges: les serments non respectés

Lysandre, le général spartiate, semble d'après les sources correspondre au profil idéal que décrit plus haut Xénophon. D'après Elieen le sophiste, l'éthique guerrière de Lysandre se résume à une phrase qu'il aurait prononcée : « C'est avec des astragales qu'il faut tromper les enfants, et les hommes avec des serments »⁴⁸⁰. Le parallèle qu'il fait entre les tromperies effectuées sur les enfants par le biais d'osselets et celles dirigées contre les hommes en prononçant de faux serments fait écho à un passage du traité de Xénophon : « Du moment que les enfants eux-mêmes, quand ils font une partie de « main close », sont capables de tromper avec la main tendue de manière à faire croire que, tenant trois billes ils en tiennent six et que, en en tenant six, ils en tiennent trois, se peut-il que des hommes, l'esprit tendu à la tromperie, ne puissent pas s'ingénier à de tels jeux ? »⁴⁸¹. La tromperie semble donc être aussi simple à mettre en place que celle que pratiquent les enfants lorsqu'ils jouent aux dés. Si l'on peut apprendre à tromper dès l'enfance, les pratiques de Lysandre en temps de guerre ne semblent pas contredire Xénophon. En effet, c'est de cette parole mensongère qu'utilise le général spartiate pour s'emparer de Milet à la fin du Ve siècle⁴⁸². Il fait croire aux habitants qu'il est venu pour protéger la démocratie contre des tentatives oligarchiques. Cette promesse qu'il fait au peuple s'accompagne de discours contre de potentiels révolutionnaires qu'il menace publiquement. Au moment où le peuple semble lui faire pleinement confiance, Lysandre

478Xen, *Hipp*, 5.11.

479Xen, *Agésilas*, 38.3-4.

480Elieen, *Histoires variées*, 7.12. Polyen, *Lysandre*, 3.

481Xen, *Hipp*, 5.10.

482Polyen, *Lysandre*, 1 « voulut le prendre au piège par d'adroits artifices, en combinant savamment une fable mensongère, elle s'assura la complicité du chef Mozele ». Pindare, *Neméennes*, 5.2. v.28-30.

avec ses soldats et la complicité d'oligarques milésiens, s'empare de la cité par la force en commettant des meurtres sur les chefs du parti démocratique. Un autre épisode raconté par Polyen⁴⁸³, montre le général spartiate utiliser la parole mensongère pour arriver à ses fins. Il s'agit cette fois-ci de faire sortir de leur cachette les partisans d'Athènes présents dans la ville de Thasos. Le procédé est le même puisqu'il promet une sorte d'amnistie envers ces personnes afin de les faire sortir et connaître de tous. Après un certain temps, et après avoir repéré les pro athéniens, il les fait exécuter⁴⁸⁴. L'utilisation de la parole mensongère peut être efficace mais les pratiques du général lacédémonien sont connues et sa réputation qui est parvenue jusqu'à Plutarque ne lui permet pas de répéter cette ruse. La tromperie par le biais d'une parole fourbe est donc limitée dans le temps. Les adversaires se tiennent au courant rapidement d'une telle pratique chez l'ennemi. Lysandre utilise la parole comme une arme à part entière. Il ne semble toutefois pas au regard de ces deux exemples que le général ait prêté serment. En effet, seule la parole sous serment peut normalement être une garantie⁴⁸⁵. Lorsque la parole est prononcée par un stratège, une certaine crédulité due à son statut permet la tromperie. La ruse dépend donc de la personne qui la met en place. Un général doit donc, comme l'explique très bien Xénophon, prendre en compte sa réputation et le cas échéant l'utiliser à son profit⁴⁸⁶. Un exemple chez Thucydide illustre à merveille la manière dont une parole mensongère reposant sur une « bonne » réputation peut permettre la prise d'un site fortifié, en l'occurrence ici, un fort. Le petit fort d'Oinoè, situé à la frontière de la Béotie, est assiégé par des Corinthiens victimes d'une escarmouche de la part des hommes de la place. Les Béotiens, venus dans l'urgence, leur prêtent main forte. S'ensuit l'arrivée d'Aristarque devant le fort avec un contingent d'archers présentés par Thucydide comme les plus barbares : « Après entente avec eux, Aristarque dupa les hommes d'Oinoè en leur disant que les Athéniens de la ville avaient déjà conclu un accord complet avec Lacédémone, et qu'eux devaient remettre la place aux Béotiens : l'accord

483Polyen, *Lysandre*, 4. Voir Polyen, *Hippocrate*.

484D'après Hérodote, à Sépeia, eut lieu, en 494 av. J.-C., un massacre perpétré par les soldats du roi spartiate Cléomène sur les Argiens. Le « père de l'histoire » raconte comment s'est déroulée la tuerie, les Argiens se réfugièrent dans un bois sacré d'Argos où ils furent encerclés par leurs adversaires. Cléomène envoie un héraut pour leur faire croire qu'il souhaite uniquement que les Argiens payent une amende de deux mines par tête. Les dizaines d'Argiens réfugiés dans la forêt se décident de sortir et de se rendre. Les Spartiates les mirent immédiatement à mort. Hdt, 6.76-83. À quelques détails près, le même épisode a lieu dans Platées. Les Thébains (au nombre de 180) qui trouvèrent refuge dans un bâtiment attenant aux remparts platéens négocièrent leur reddition. Les Platéens leur promettent la vie sauve s'ils sortent. C'est en réalité une tromperie puisqu'ils les égorgent tous à leur sortie.

485« Quel esprit incrédule habite en ta poitrine ! Même par serment, je n'ai pu t'ébranler ! Et tu ne me crois pas ! Veux-tu donc maintenant que nous fassions un pacte et qu'ensuite les dieux, les maîtres de l'Olympe, entre nous, soient témoins », Homère, *Odyssée*, 14, v 390-394. Ce n'est pas toujours le cas, comme lors de la prise de la Cadmée en 379 av. J.-C. quand Xénophon dit : « après des libations et des serments qui garantissaient ces conditions, ils les laissèrent partir. Seulement, à la sortie, tous ceux qui furent reconnus par les assaillants comme des ennemis personnels furent saisis et mis à mort », Xen, *Hell*, 5.4.11-12.

486Xen, *Hipp*, 5.15. « Iphicrate voulant, sur le point de livrer bataille aux Barbares, inspirer de la hardiesse à ses soldats, leur dit : « Je crains que ces gens ignorent comme mon nom seul donne de la terreur à mes ennemis. Mais je pense leur faire connaître aujourd'hui, de manière qu'ils puissent informer les autres. Aidez-moi seulement à maintenir cette réputation » ». Polyen, *Iphicrate*, 25.

prévoyait cette clause. Se fiant à lui puisqu'il était stratège, et n'étant au courant de rien à cause du siège, ils sortirent sous convention »⁴⁸⁷ On ne connaît pas le sort réservé aux soldats en garnison dans le fort mais il est probable que leur sort était intimement lié à la promesse d'Aristarque de respecter la convention. Si les soldats ont dû échapper à un massacre étant donné le silence de Thucydide, ce n'est pas toujours le cas⁴⁸⁸. Les assiégeants peuvent donc utiliser la parole mensongère⁴⁸⁹ notamment lors de redditions factices qui ne sont en réalité que des artifices pour tromper l'ennemi comme c'est le cas lors du siège de Barcé en 512 av. J.-C. où, au moment des pourparlers, les Perses lancent un assaut surprise⁴⁹⁰. Lorsqu'une cité livre des otages, elle peut aussi être victime d'une attaque surprise⁴⁹¹. Ces serments sont temporaires⁴⁹² et c'est souvent sur la durée de ces derniers que comptent les soldats pour tromper l'ennemi. Certains stratèges semblent avoir laissé leur éthique guerrière chez eux. C'est le cas de Lysandre de Sparte ou encore d'Agathocle qui après avoir fait serment à ses ennemis tourna la chose en raillerie avec ses amis et dit : « Nous avons soupé ; vomissons les serments que nous avons avalés »⁴⁹³. On comprend donc mieux la formulation du serment que nous transmet Thucydide concernant le traité entre les Athéniens et leurs alliés d'un côté, et les Argiens, les Mantinéens, les Eléens et leurs alliés de l'autre en 415 av. J.-C. : « J'observerai l'alliance comme il a été convenu, en toute loyauté, sans nuire ni tromper, et je ne la transgresserai pas par la ruse ni par aucun moyen ».⁴⁹⁴

Les trêves non respectées

Si les stratèges ne semblent pas respecter leurs serments et utiliser une parole mensongère pour obtenir la victoire, une autre pratique semble se banaliser, celle qui consiste à attaquer l'ennemi durant une trêve⁴⁹⁵. Les Thébains envahissent la cité de Platées en pleine trêve, sans déclaration préalable, ni sans aucune formalité coutumière⁴⁹⁶. C'est le cas aussi de ces Thraces qui n'hésitent pas d'après Strabon⁴⁹⁷ à attaquer pendant une trêve conclue avec les Béotiens (date inconnue). Ils

487Thc, 8.98.1-4.

488Notamment lors du massacre des soldats macédoniens en 314-13 av. J.-C. commis par les Etoliens qui n'ont pas respecté l'accord entre les deux camps. DS, 19.68.1.

489« Il n'y avait nul moyen d'apaisement, ni parole qui fût sûres, ni serment qui fût terrible ; toujours les plus forts évaluant par calcul l'incertitude des garanties, cherchaient à se prémunir plutôt qu'ils n'arrivaient à avoir confiance », Thc, 3.83.2.

490Hdt, 4.200-201.

491Polyen, *Thrasylle*, 2.

492« Si jamais des serments avaient marqué un accord, comme ils étaient prêtés dans chaque camp faute d'une issue, ils ne valaient que sur le moment », Thc, 3.82.7. Voir Polyen, *Pyrrhus*, 2. *Alexandre*, 20 ; *Nicias*, 4. et Thc, 2.33.3.

493Polyen, *Agathocle*, 1.

494Thc, 5.47.8.

495Voir Jean-Nicolas Corvisier, « L'usage de la force armée en temps de paix dans le monde grec », dans *Revue Internationale d'Histoire Militaire*, n° 88, juillet 2005, p.19-43.

496Thc, 2.56.2 ; 2.65.1 ; 7.18.

497Strabon, 9.2.4. et Polyen, *Les Thraces* (43).

observent un relâchement dans la défense du camp des Thébains et décident de lancer une attaque surprise de nuit. L'attaque est un échec et les Thraces justifient leurs actes par le fait que l'assaut a eu lieu la nuit et non le jour comme stipulé par la convention⁴⁹⁸. D'après Éphore qui est la source de Strabon, l'épisode aurait donné lieu à une locution proverbiale : « vraie subtilité de Thrace ! ». Si l'attaque pendant cette trêve peut laisser croire à un lieu commun - les Thraces, ne respectent pas le droit car ce sont des barbares⁴⁹⁹ -, d'autres exemples historiques semblent attester une telle pratique. Il s'agit par exemple de l'assaut surprise de Mégalopolis en 223 av. J.-C. orchestré par Cléomène lors d'une trêve⁵⁰⁰. Attaquer pendant une paix semble être une réalité attestée par nos sources⁵⁰¹ à l'image de Philon de Byzance⁵⁰² qui conseille de tendre des embuscades pendant des armistices ou de ces Chalcédoniens qui ne respectent pas le droit en temps de guerre⁵⁰³. Un homme semble être un adepte de cette pratique, il s'agit de Philippe II de Macédoine. Il n'hésite pas à attaquer les Illyriens pendant une trêve qu'il a sollicitée pour récupérer ses morts⁵⁰⁴. Cette ruse semble être régulièrement utilisée par Philippe à tel point que Démosthène⁵⁰⁵ et Polybe⁵⁰⁶ émettent de vives critiques contre de tels agissements. Face à de tels procédés, Onasandre qui écrit au Ier siècle ap. J.-C. conseille à un général de toujours rester sur ses gardes : « Si l'on est convenu d'une suspension d'armes, on ne saurait la rompre sans trahison, ni la relâcher sans imprudence. Le général doit être dans une inaction de paix, et dans une défiance de guerre ; sans s'exposer au blâme de manquer à la foi, il doit être en garde contre les effets d'une perfidie. La confiance aux dieux est louable, mais ils consentent que les hommes travaillent à leur propre sûreté.[...] Il faut réduire son ennemi à un tel point, que s'il tente une perfidie, il ait la honte, et de l'avoir entreprise et de l'avoir exécutée en vain ». ⁵⁰⁷Les généraux de l'époque ont donc tendance à partir de la fin du Ve siècle et tout au long du IVe siècle à enfreindre les trêves conclues avec l'ennemi si la tromperie permet d'obtenir la victoire⁵⁰⁸.

498Idem, Polyen, *Agnon*. Voir aussi Thc, 4.122.3. pour l'importance de calculer la durée d'une trêve.

499Dans un stratagème présenté par Polyen ce sont les Perses qui ne respectent pas la trêve et qui fait dire à Agésilas : « Je suis obligé à Tissapherne de son parjure. Il s'est rendu les dieux ennemis, et nous les a donnés pour alliés. Allons, combattons généreusement avec un tel secours ». Agésilas cherche à motiver ses troupes qui ont dû connaître une panique lorsqu'elles ont appris que l'armée arrivait à l'improviste. Polyen, *Agésilas*, 8.

500Plutarque, *Philopoemen*, 5.1. et Pausanias, 2.27.13-14.

501« Agésilas avait juré aussi d'observer la trêve sans tromperie, en fixant à trois mois les limites de cette action. Mais Tissapherne trahit aussitôt son serment : au lieu d'essayer de faire la paix, il se faisait envoyer par le Roi une importante armée complétant celle qu'il avait déjà. Et Agésilas, bien qu'il s'en aperçut, observa cependant la trêve. ». Xénophon, *Agésilas*, 1.10-11. Si Agésilas contrairement à son homologue perse respecte la trêve, il ne faut pas pour autant penser que c'était le cas de tous les stratèges spartiates ou grecs de l'époque. Après tout, si Tissapherne oblige Agésilas à jurer c'est qu'il est bien conscient que la tromperie n'est pas inconnue des Grecs.

502Philon de Byzance, *Traité militaire*, 4.

503Polyen, *Les Chalcédoniens*.

504Polyen, *Philippe*, 5.

505Démosthène, 16.262.

506Polybe, *Histoires*, 13.3 ; 42.47.4-5. C'est Philippe V qui est visé par Polybe et non Philippe II.

507Onosander, 28.

508Pensons aussi à l'affrontement entre les Éléens d'un côté et les Arcadiens et les Argiens de l'autre durant la trêve

Négocier avec les assiégés : capturer leur commandant

Une cité confie son destin dans les mains uniques d'un homme, le stratège en chef. La rapidité des décisions que doit prendre le stratège en cas d'attaque fait de cet homme un élément essentiel, primordial dans la défense d'une place forte. Par exemple nous dit Hérodote⁵⁰⁹, la ville de Sardes est prise au VI^e siècle, car le chef est parti, laissant ainsi la ville dans le désordre le plus total. Les assiégeants, conscients de cette réalité, cherchent souvent à déstabiliser la cité en séparant son commandant de ses hommes. La méthode employée consiste à tromper l'ennemi. Les assaillants attaquent la cité lorsqu'elle ne s'y attend pas, comme souvent lors des négociations entre le stratège de la ville et l'armée d'invasion⁵¹⁰. C'est le cas lors du siège d'une place d'Asie par Thibron à la fin du IV^e siècle (probablement entre 323 et 322 av. J.-C.) : « Thibron, assiégeant une place en Asie, persuada le commandant de sortir pour venir traiter avec lui, et jura, s'ils ne demeuraient pas d'accord, qu'il le laisserait retourner dans la place. Le commandant vint et on fit quelques propositions. Pendant ce temps, la garnison, qui comptait sur la paix, négligea ses fonctions. Les troupes de Thibron profitèrent de cette opportunité, attaquèrent la place, et la prirent. Thibron y fit reconduire le commandant, comme il l'avait juré : mais il le fit mourir dans le même lieu. »⁵¹¹ Parfois, les assiégeants essaient même de tuer le commandant comme lors de la tentative de meurtre sur la personne de Timoléon lors du siège de la citadelle de Syracuse en 345 av. J.-C.⁵¹² Iphicrate aimait comparer l'armée à un corps humain, il estimait que le stratège correspondait à la tête et il va même jusqu'à dire que « quand le général périssait, tout le reste devenait inutile »⁵¹³. En effet, au IV^e siècle les stratèges jouaient un rôle beaucoup plus important sur le plan militaire qu'au siècle précédent. Les changements que l'on peut constater dans la pratique des armes tendent à faire de ces hommes des spécialistes contrairement à leurs homologues du Ve siècle. La connaissance de la chose militaire, dont les stratagèmes sont devenus essentiels en temps de guerre, font des stratèges des hommes essentiels pour obtenir la victoire. Lors du siège de Colophon en 427 av. J.-C., les assiégeants lancent un assaut surprise durant une négociation dont l'objet des discussions concernait la libération d'un captif⁵¹⁴. L'opération est un succès.

olympique de 364 av. J.-C. Xen, *Hell*, 7.4.29-32.

509Hdt, 1.154.

510Thc, 3.24.1.

511Polyen, *Thibron*.

512Plutarque, *Timoléon*, 17.1-4.

513Polyen, *Iphicrate*, 22.

514Thc, 3.24-25.

Utilisation de la diversion

Une des ruses de guerre les plus utilisées lors d'un siège est celle qui consiste à détourner l'attention de l'ennemi afin de pouvoir attaquer dans les meilleures conditions grâce à l'effet de surprise accompagnant le subterfuge. Une ruse consiste à faire brûler un temple ou un gymnase présent sur le territoire ennemi afin d'obliger les habitants à sortir pour aller éteindre le feu⁵¹⁵. Dans certains cas, il s'agit uniquement de faire croire à l'incendie d'un bâtiment ; le stratège peut donc soit brûler une forêt, soit allumer un bûcher pour tromper l'ennemi. Lorsque les hommes qui sont sortis éteindre le feu s'aperçoivent du subterfuge, il est souvent trop tard. Les soldats les ont capturés en leur tendant un piège ou sont passés par d'autres chemins pour attaquer la ville à présent moins bien défendue. Denys de Syracuse, qui souhaite s'emparer de Catane, trompe les habitants en leur laissant croire que son armée se dirige contre les Sikèles (en 403/02 av. J.-C.) afin que les soldats qui gardent les remparts soient plus négligents. Ainsi Denys peut attaquer une cité désorganisée, surprise et donc plus facilement prenable⁵¹⁶.

La diversion peut aussi avoir pour objectif de concentrer les forces de l'ennemi sur un secteur de la muraille pour attaquer sur un autre segment. Le plus souvent des trompettes sont utilisées pour la bonne réussite du subterfuge comme c'est le cas lors du siège de Cyzique par Alcibiade (410 av. J.-C.). Ce dernier fait sonner des trompettes de nuit sur un côté de la muraille afin de pouvoir attaquer sur l'autre côté délaissé par les défenseurs⁵¹⁷. Souvent la ruse lorsque la cité attaquée se trouve près de la mer consiste à faire croire à l'ennemi que l'on va attaquer par voie maritime alors qu'en réalité les bateaux sont vides⁵¹⁸. Les soldats attaquent par le continent comme c'est le cas lors du siège d'Éphèse par Antiochos (fin IV^e siècle)⁵¹⁹. L'inverse est aussi possible, une attaque est lancée par voie terrestre afin de concentrer les forces ennemies sur un point de la muraille tandis que la flotte s'empare du port à l'opposé⁵²⁰. Le stratège peut donner de sa personne comme c'est le cas lorsqu'Alcibiade se présente devant l'assemblée de Messine pour des pourparlers et ainsi permet à une partie de son armée de briser une poterne et rentrer dans la ville à la surprise générale⁵²¹. Le même stratagème est utilisé par Philippe II de Macédoine, à la différence que ce sont cette fois-ci des ambassadeurs qui servent de leurre⁵²². Le succès de ces deux diversions réside dans

515Frontin, 3.2.5 ; 3.2.6.

516DS, 14.14.5.

517Frontin, 3.9.6. Idem, Frontin, 3.9.5. et Polyen, *Iphicrate*,

518Xen, *Hipp*, 5.12.

519Frontin, 3.9.10. Idem 3.9.5.

520Polyen, *Chabrias*, 9. Idem, Frontin, 3.9.7 ; 3.9.8.

521Polyen, *Alcibiade*, 4. Idem, *Philippe*, 4.

522Polyen, *Philippe*, 4.

la vraisemblance du subterfuge. Que ce soit Alcibiade ou des ambassadeurs, ce sont des personnes habilitées à négocier. Il est évident que si la ruse reposait sur l'émission d'un discours de type diplomatique prononcé par un simple soldat, le doute aurait pris le dessus. Le succès dépend donc du statut des protagonistes. Les Grecs n'accordaient pas la même valeur aux propos tenus par un simple citoyen qu'à ceux émis par un stratège. C'est la raison pour laquelle les esclaves étaient systématiquement torturés en cas de procès pour pouvoir ensuite être utilisés comme des témoins plus « fiables ». Démosthène quant à lui fait croire à la garnison qu'il commande que des concours athlétiques sont organisés à l'extérieur de la place et ainsi il se rend maître de la ville en refermant les portes⁵²³. Là aussi c'est bien la parole du stratège qui permet d'accroître le succès d'une telle diversion. Il est fort probable que Démosthène avait aussi tout prévu pour tromper les hommes, c'est-à-dire qu'il avait sûrement installé les préparatifs nécessaires pour des concours. Le succès de telles ruses réside souvent dans les détails qui sont mis en place pour atteindre la crédulité (ou la confiance, selon le point de vue) des destinataires.

Utilisation de la météorologie

Si la géographie d'une région permet une attaque surprise ou facilite une tromperie, de même la météorologie permet elle aussi aux soldats d'obtenir des succès à la guerre. C'est ainsi que l'on doit comprendre les propos de Julius Africanus : « Ce n'est pas toujours en des rencontres et des batailles qu'on doit lutter avec les ennemis et il ne faut pas non plus considérer que la Fortune régit tous les événements. L'issue de la guerre est, en effet, chose incertaine, qui, d'ordinaire, dément les prévisions. Ainsi une armée supérieurement pourvue en épées et en hommes, en flèches et en murailles, maintes fois fut malmenée par le vent, le soleil, une position, une ruse, un spectacle ou une vision, et Pan est un dieu souvent mêlé aux grands désastres »⁵²⁴ En effet, Xénophon précise lui aussi que les saisons jouent un rôle à la guerre⁵²⁵. Les Grecs combattaient le plus souvent durant l'été mais il est de plus en plus fréquent à l'époque classique de se battre tout au long de l'année. Il est d'autant plus vrai que lors d'un siège qui prend la forme d'un blocus, la saison d'hiver n'interdit pas à l'armée ennemie de continuer les opérations. Bien au contraire, le succès d'un blocus réside dans la permanence et la rigueur avec lesquelles les assiégeants investissent la ville. La guerre de

523Thc, 5.80.3.

524Julius Africanus, *Kestoi*, 2. Traduction J-R Vieillefond. Thucydide est le premier historien grec à prendre réellement en compte le rôle de la météorologie dans l'écriture de l'histoire. Il organise son récit en fonction des saisons, là où les autres historiens situent les événements en fonction des olympiades (Diodore ou Polybe). D'après David Bouvier, 220 références aux saisons apparaissent dans l'oeuvre de Thucydide contre seulement une dizaine dans celle d'Hérodote. David Bouvier, « Le vent soufflait-il le matin de la bataille de Salamine ? Réflexions sur l'exploitation stratégique des phénomènes météorologiques dans les récits de bataille en Grèce antique », dans Christophe Cusset (dir), *La météorologie dans l'antiquité : entre science et croyance*, Saint-Etienne, 2003, p.244.

525Xénophon, *Cyropédie*, 6.1.15.

siège ne serait pas concernée par le rythme des saisons. Si cela semble être vrai pour le siège de Platées en 429 av. J.-C., ce n'est pas le cas lors du siège de Kymé en 400/399 av. J.-C. puisqu'il est levé à l'approche de l'hiver⁵²⁶. Il est donc difficile de généraliser. Il est plus probable que la pratique d'un siège en plein hiver dépendait surtout de la volonté du stratège en chef, du nombre de soldats disponibles ainsi que de la distance qui sépare la ville assiégée et la ville des assiégeants. En effet, il est difficile de vivre sur le territoire de l'ennemi durant la mauvaise saison, qui plus est quand le théâtre des opérations est éloigné et ne facilite donc pas l'approvisionnement. Il est aussi difficile de dégager des sources une tendance, étant donné que tous les hivers ne se ressemblent pas et que les conditions climatiques ne sont pas les mêmes d'une région à une autre. Il faudrait bien évidemment pour mieux comprendre certains sièges avoir des données météorologiques complètes, mais faute de cela, l'historien doit se contenter des descriptions données par les auteurs anciens⁵²⁷. La rigueur de l'hiver semble à première vue perturber plus les assiégeants que les assiégés qui peuvent s'abriter dans leur maison, mais certains épisodes connus semblent démontrer le contraire. Denys, lors du siège de Tauroménion en 394/93 av. J.-C. profite d'une nuit enneigée durant le solstice d'hiver pour monter aux remparts⁵²⁸. De même, lors du siège de Larissa en 369-68 av. J.-C., une nuée rend le soleil invisible et la ville d'après Polyen fut prise d'assaut⁵²⁹. Himilcon profite d'un vent froid pour passer à l'attaque⁵³⁰ (en 396/95 av. J.-C.) alors que Assurbanipal profite de fortes pluies⁵³¹ pour s'emparer de Babylone en 648 av. J.-C. Les Lacédémoniens tentent de brûler la ville de Platées en profitant d'un vent favorable⁵³². Philippe II de Macédoine lance son offensive contre la cité d'Olynthe au moment où les vents étésiens interdisent la circulation maritime (à partir de mi-juin). Ainsi il interdit à la cité assiégée d'espérer recevoir une aide extérieure. La stratégie fonctionne parfaitement puisque la flotte athénienne ralentie par les conditions météorologiques désastreuses arrive en retard, après la prise d'Olynthe. Le vent peut aussi venir au secours des assiégés comme lors du siège de Mégalopolis en 331 av. J.-C. en provoquant la chute d'une tour de siège⁵³³ ou comme lors du siège de Cydonia en 346/45 av. J.-C., lorsque la foudre s'abat sur les machines de siège des

526DS, 14.35.7.

527Voir notamment le débat autour du vent de Salamine qu'aurait exploité Thémistocle selon Plutarque. Les historiens sont partagés, certains estiment que le vent était bien présent (Hammond), d'autres au contraire réfute en bloc le témoignage de Plutarque (Frost). Voir David Bouvier, « Le vent soufflait-il le matin de la bataille de Salamine ? Réflexions sur l'exploitation stratégique des phénomènes météorologiques dans les récits de bataille en Grèce antique », dans Christophe Cusset (dir), *La météorologie dans l'antiquité : entre science et croyance*, Saint-Etienne, 2003, p.245-249.

528DS, 14.87-88.

529Xen, *Anabase*, 3.4.7-8.

530Polyen, *Himilcon*, 1.

531DS, 2.1.28.

532Thc, 2.77.2. Le stratège athénien Phormion lui aussi utilise le vent à son avantage lors de la bataille navale de Naupacte (Thc, 2.84.).

533Pausanias, 8.27.14.

assailants⁵³⁴. Lorsqu'un stratège veut s'emparer d'une ville par surprise, il peut non seulement passer à l'offensive durant une fête mais aussi durant l'hiver alors que les habitants sont chez eux à cause du froid et ne sont donc pas prêts à combattre⁵³⁵. C'est la raison pour laquelle les Platéens réussissent à s'évader : le froid et la pluie interdisent aux gardes lacédémoniens de faire la ronde. Les averses qui tombent lors de l'évasion couvrent le bruit des déplacements des Platéens. De même l'armée perse qui assiège Potidée en 479 av. J.-C est d'après Hérodote détruite par un ras-de-marée⁵³⁶. Si à travers ces exemples on entrevoit une guerre de siège où les saisons n'interdisent pas les combats, les stratèges profitent souvent de conditions climatiques extrêmes pour passer à l'attaque. Il faut toutefois que ces généraux saisissent l'occasion qui s'offre à eux.

Utilisation de l'illusion

Les Grecs sont passés maîtres dans l'art de tromper l'adversaire que ce soit par le biais d'une parole mensongère, du non respect des trêves, de la diversion ou de l'utilisation d'éléments météorologiques. Quant à la pratique de l'illusion, les sources semblent confirmer que les Grecs ont utilisé ce moyen bien plus fréquemment que les autres subterfuges décrits plus haut⁵³⁷. Pour mettre en place l'illusion, les Grecs ont dans bon nombre de cas, utilisé des déguisements ou toutes sortes de trompe-l'œil pour induire en erreur l'ennemi. Diodore dit que Gélon, le premier, a eu l'idée de déguiser ses hommes en cavaliers carthaginois pour pénétrer dans le camp adverse en 480/79 av. J.-C.⁵³⁸ Si Diodore de Sicile⁵³⁹ présente Gélon comme l'inventeur de cette ruse, il ne faut pas pour autant le croire. Il est plus probable qu'il s'agit ici d'une forme de « chauvinisme » à l'endroit d'un Sicilien plus qu'une véritable innovation tactique. En effet, cette ruse apparaît déjà chez Pausanias, pratiquée par les Messéniens lors de la première guerre de Messénie à la fin du VIII^e siècle. Ces derniers se déguisent en Spartiates pour tromper leurs adversaires⁵⁴⁰. Le Périégète affirme que c'est la ruse de Patrocle qui prend les armes d'Achille. Si les Grecs ont appris leur langue dans Homère et si ce dernier avait bien été, comme le disait Platon, l'éducateur de la Grèce, il est bien évident que si

534DS, 16.63.3.

535Héron de Constantinople, *Les poliorcétiques*, 2.2. Brasidas tente durant l'hiver 423 av. J.-C., de s'emparer de Potidée. Il approche une échelle de nuit mais l'alerte est donnée et ce dernier renonce à continuer l'attaque surprise. Thc, 4.135.1.

536Une équipe de chercheurs de l'université d'Aix-la-chapelle en Allemagne a confirmé en 2012 le récit d'Hérodote. Les scientifiques ont réalisé des carotages de sédiments révélant des preuves de l'existence d'un événement marin ayant véhiculé de « hautes énergies ».

537Non seulement les Grecs pratiquaient l'illusion à la guerre mais les artistes y recouraient aussi. Il suffit pour s'en convaincre de lire Philostrate et *sa galerie de tableau*. Voir aussi Carole Talon-Hugon, *L'antiquité grecque*, PUF, Paris, 2014, p.48-57. Voir l'anecdote rapportée par Pline l'Ancien au sujet de la compétition entre Zeuxis et Pharrhasios qui cherchent à rivaliser sur le terrain de l'illusion.

538DS, 11.22.2.

539Voir Mathieu Casevitz, « Les stratagèmes chez Diodore de Sicile », Pascal Giovannelli-Jouanna, François Berard, *Ruses secrets et mensonges chez les historiens grecs et latins*, Lyon-Paris, 2006.

540Pausanias, 4.28.4-7.

la ruse apparaît dans l'Iliade, c'est qu'elle était déjà pratiquée à l'époque où sont déclamés les poèmes homériques, c'est-à-dire probablement au VIII^e.s. Les ruses pratiquées par les stratèges seraient donc bien plus anciennes que ne le suggère Diodore. Et si les textes présentent cette ruse comme souvent utilisée, il est probable que la place des poèmes homériques dans la société grecque en soit une des raisons principales puisque les ruses apparaissent fréquemment dans l'oeuvre d'Homère dont la place dans l'éducation d'un citoyen grec n'est plus à démontrer.

Après une victoire navale contre la flotte perse, Cimon n'hésite pas à attaquer le camp de l'ennemi sur les bords de l'Eurymédon en 470/69 av. J.-C. Pour remporter une victoire sur des hommes bien retranchés, il déguise ses hommes pour qu'on les confonde avec ses adversaires. Il les place sur une trière ennemie, capturée par ses soins pour parfaire l'illusion⁵⁴¹. Non seulement les soldats sont habillés à la mode ennemie mais les navires aussi peuvent être utilisés pour accroître l'illusion comme c'est aussi le cas lors de la prise du port de Iasos en 412 av. J.-C.⁵⁴². Il est intéressant de noter, à la lumière de ces multiples exemples, que les armées grecques étaient équipées selon une mode locale. Il était donc possible de distinguer l'ennemi de son voisin. Pourtant, d'autres passages célèbres attestent du contraire et nous montrent souvent des alliés, voire des membres d'une même armée s'entre-tuer⁵⁴³. Les Spartiates portaient des colliers avec leur nom pour qu'on reconnaisse leurs corps s'ils devaient tomber au champ d'honneur. Il est peut-être préférable de ne pas tirer de généralités sur les équipements des guerriers grecs. Certaines armées avaient peut-être un emblème commun peint (épisème) sur les boucliers⁵⁴⁴ alors que d'autres laissaient aux soldats le choix de l'équipement. Toutefois, il semble nécessaire pour que la ruse fonctionne, c'est-à-dire pour qu'un soldat A soit assimilable à un guerrier B, que les équipements soient identiques pour toute l'armée B. Il n'est donc pas possible de pratiquer cette ruse contre une armée où chaque soldat a un équipement si différent. Pour les exemples cités plus haut où sont utilisés des navires ennemis, on admet que ces derniers devaient forcément avoir une voile ou une peinture sur le navire propre à la cité et donc équivalente à « un drapeau tricolore pour la France ». Pour que l'illusion soit totale, les protagonistes devaient soit peindre ou modifier leurs équipements

541DS, 11.61.1-4.

542Thc, 7.28.2. Les habitants ne pensaient pas que les navires étaient athéniens. Idem chez Énée le Tacticien, 4.8-11.

543Dans la *Poliorcétique* d'Énée le Tacticien, un exemple atteste de la similitude des équipements hoplitiques. « Les arrangements prévoyaient que, les portes une fois ouvertes, les Athéniens feraient irruption à l'intérieur, et eux-mêmes devaient être aisément reconnaissables, car ils s'enduiraient de graisse, pour éviter qu'on leur fit tort », Thc, 4.68.5.

544François Lissarrague, « Le temps des boucliers », *Images Re-vues*, hors série 1, 2008, mise en ligne le 1er juin 2008. Il semble que l'étude des emblèmes sur les boucliers soit une impasse pour essayer de comprendre quels étaient les *épisèmes* peints sur les boucliers et si certaines images sont propres à une cité en particulier. Les motifs peints sur ces armes défensives ont une fonction narrative, voire prédictive et répondent à un jeu avec l'observateur mais en aucun cas représentatifs des *épisèmes* de boucliers utilisés à l'époque. Seul le recours aux textes peut nous aider à résoudre la question.

en fonction de ceux de leurs ennemis⁵⁴⁵, soit comme c'est parfois le cas voler les équipements des éclaireurs⁵⁴⁶ ou des gardes⁵⁴⁷. Dans tous les cas, la ruse devait être bien plus compliquée à organiser que nous le montrent les textes. Énée le Tacticien conseille de mettre en place un système de communication fonctionnant avec des mots de passe et des contre-signes⁵⁴⁸ pour reconnaître ses alliés et ainsi accroître la sécurité des points de passage vers la ville, c'est-à-dire aux portes principalement. Il est donc difficile de croire que tromper l'ennemi est possible avec un simple équipement identique. De plus lorsque cette ruse est utilisée contre une petite cité, il est difficile d'admettre que les citoyens beaucoup moins nombreux que dans une ville comme Athènes puissent se reconnaître. Nous sommes en Grèce antique face à des cités que l'on peut décrire comme des sociétés de vis-à-vis où les citoyens se connaissent très bien. Il est donc plus probable que ce type de ruse fonctionnait uniquement contre des cités de tailles moyennes ou de grandes cités comme Argos, Corinthe, Athènes ou Sparte. Les gardes des portes situés à une certaine hauteur (plus de dix mètres parfois) ne pouvaient distinguer clairement les hommes qui se présentaient. Lorsqu'une porte était ouverte la journée, l'illusion devait peut-être servir uniquement à leurrer les ennemis jusqu'au moment où ces derniers s'en apercevaient⁵⁴⁹. Il était trop tard⁵⁵⁰, les hommes qui étaient à présents près de la porte bondissaient sur les gardes pour les tuer. Voilà pourquoi Énée le Tacticien conseillait dans son traité de toujours envoyer une petite troupe reconnaître les soldats qui entraient dans une place⁵⁵¹. La ruse pouvait aussi consister à tromper l'ennemi en déguisant des soldats en marchands et tenter une attaque soit par voie terrestre⁵⁵² soit par voie maritime⁵⁵³. Il y avait donc de multiples éléments à prendre en compte pour pouvoir réussir ce type de ruse comme l'équipement de l'adversaire, la taille de la cité, la topographie des lieux ainsi que la nature du système de sécurité. Lors de l'attaque orchestrée par Démosthène contre les Ambraciotes en 426/25 av. J.-C.⁵⁵⁴, le succès réside dans l'effet de surprise qui l'accompagne, les Messéniens qui sont envoyés parlent le même dialecte trompant ainsi leurs adversaires. Les vêtements, les armes, la langue sont autant de

545C'est le cas lors du siège d'une forteresse tenue par les Messéniens. Les Arcadiens fabriquent des armes identiques à l'ennemi et attendent le moment de la relève pour mettre en place la ruse. Frontin, 3.2.4. Idem, Polyen, *Iphicrate*, 58.
546Frontin, 2.5.15. Ce qui veut dire que les éclaireurs avaient un équipement reconnaissable. Idem, Polyen, *Chabrias*, 11.

547Polyen, *Charidème*, 1.

548En.Tact., Idem chez Onasandre, 23.

549En.Tact., 28.2.

550Pas toujours, Memnon fait mettre à ses commandants un chapeau macédonien pour faire croire aux assiégés que son armée est celle de Chalcos le Macédonien. Si la ruse fonctionne dans un premier temps puisque les défenseurs ouvrent les portes, ensuite dit Polyen : « mais ayant reconnu ces gens à les voir de près, ils refermèrent leurs portes ». Polyen, *Memnon*, 5.

551En.Tact., 4.6.

552Frontin, 3.2.8. Non seulement les hommes sont déguisés en commerçants mais la ruse a lieu au moment d'une fête. Idem Polyen, *Nicon*.

553En.Tact., 4.8-11 Idem, Frontin, 3.2.10.

554Thc, 3.105.2.

moyens pour parfaire l'illusion et ainsi tromper l'ennemi.

Certaines ruses transmises par Polyen et Frontin laissent parfois perplexes le lecteur. Comme celle qui a été mise en place par Isadas, un stratège thébain. L'un des ports de la Laconie, Gythion a été pris par les Thébains après leur succès à Leuctres en 371 av. J.-C. La ruse consistait à courir tout nu avec une couronne de laurier sur la tête et un poignard caché sous l'aisselle⁵⁵⁵. Les gardes qui pensent avoir affaire ici à des jeunes qui s'amuse, relâchent leur vigilance et quand les protagonistes s'approchent des portes, ils bondissent sur les hommes et les tuent. Plus curieux encore sont les tromperies qui consistaient à déguiser des hommes en femmes pour surprendre des gardes⁵⁵⁶. La plupart du temps la ruse consistait seulement pour les hommes à se raser la barbe et à porter des habits de femmes. Peut-on croire qu'un homme sans barbe ressemble à une femme, ce qui était peu flatteur pour les femmes grecques. Les hommes en question devaient porter un voile⁵⁵⁷ qui recouvrait leur tête et il est fort probable, même si nos auteurs ne le mentionnent pas, que de vraies femmes devaient être présentes pour parfaire l'illusion⁵⁵⁸ et placées au premier rang.

La désinformation ou l'art de faire fuir les alliés des assiégés

Une autre sorte de tromperie bien particulière consistait à émettre de fausses informations en direction de l'ennemi. L'objectif était de faire croire aux alliés de l'adversaire que leur propre cité était attaquée, alors ces derniers quittaient la place pour aller défendre leur patrie. Une ville assiégée devait souvent faire face à un déficit en hommes qui pouvait lui être préjudiciable, notamment quand l'assaut était lancé à plusieurs endroits simultanément. En effet, les remparts d'une ville sont souvent longs de plusieurs kilomètres et il était donc difficile de les garnir de soldats sur toute la longueur⁵⁵⁹. Le recours à des alliances⁵⁶⁰ ou à des mercenaires était donc devenu indispensable pour la survie de la cité⁵⁶¹. En cas d'effectif moindre comme c'est le cas pour Cythère sur le point d'être

555 Cette partie du corps semble idéale pour cacher un poignard ou un lien comme c'est le cas lors d'une ruse perpétrée par Philippe II de Macédoine contre les habitants de Sarnous en Illyrie. Polyen, *Philippe*, 12.

556 Frontin, 3.2.7. Idem, Plutarque, *Solon*, 8.5-6. Idem, Polyen, *Epaminondas*, 1 ; *Lachès*, 3 ; *Pélopidas*, 3. *Phalaris*, 1.

557 Xen, *Hell*, 5.4.6. : « Puis il fit entrer les prétendues femmes, et les fit asseoir chacune auprès d'un des buveurs. Il était convenu qu'une fois assis, ils frapperaient aussitôt en rejetant leurs voiles ».

558 En.Tact, 4.10. ; 24.7. Justin, 2.8.3. Il est aussi intéressant de noter que si ces exemples sont avérés, alors il est possible en travaillant en creux, de montrer que les femmes grecques pouvaient circuler librement en temps de guerre, à moins que celles-ci soient en mission.

559 « Denys, s'étant rendu maître d'une ville dont les défenseurs avaient les uns péri, les autres pris la fuite, voulut la conserver. Or, elle était trop grande pour être maintenue par un petit nombre d'hommes », Thc, 3.102.4. « Ils embarquèrent mille hoplites, dont l'arrivée sauva la place ; car on risquait que les défenseurs trop peu nombreux sur ce grand rempart ne pussent résister », Thc, 3.102.4. Voir En.Tact, 2.1.

560 « Accrois ta cité : c'est à toi même que tu attribueras de la puissance ; procure lui des alliés : tu auras ainsi des alliés personnels », Xen, *Hiéron*, 11.13.

561 Philippe II de Macédoine qui assiège Périnthe et Byzance en 340 av. J.-C., est obligé de lever le siège car d'après Diodore (16.77.3.), il est impressionné par la coalition des Grecs venus soutenir les habitants des villes en question. Durant la guerre du Péloponnèse, 27% des cités assiégées réussissent à obtenir une aide extérieure.

assiégée par les troupes athéniennes en 393 av. J.-C., les soldats préfèrent se rendre⁵⁶². Philippe II qui fait la guerre dans le pays d'Amphisse, est bloqué ; ses soldats ne peuvent avancer car les passages sont gardés par les troupes athéniennes et thébaines. Il ruse en envoyant une lettre dans leur direction en sachant pertinemment qu'elle va être interceptée. Dans la missive qui était adressée à Antipater, celui-ci l'informait de mouvements du côté de la Thrace. Les généraux ennemis tombent dans le piège et s'en vont, laissant ainsi les passages sans surveillance, sans soldats⁵⁶³. Philippe II semble apprécier ce type de ruse puisqu'il l'utilise encore une fois lors du siège de Byzance en 342 av. J.-C.⁵⁶⁴. La ville avait à son secours un grand nombre d'alliés. Pour obliger ces alliés à quitter la ville, Philippe II envoie des transfuges pour les avertir que le roi macédonien assiégeait leurs villes et qu'il était prêt à s'en rendre maître. Pour parfaire la ruse et ainsi la rendre la plus crédible possible, Philippe II faisait publiquement des détachements qu'il envoyait de part et d'autre en direction des villes en question. La tromperie est un succès puisque les alliés quittent la cité. Une variante consistait à faire croire aux assiégés, que l'armée d'invasion quittait le théâtre des opérations faute d'avoir pu s'emparer de la ville. C'est ainsi qu'Agésilas tenant les Phocidiens assiégés, agit⁵⁶⁵. Les alliés des Phocidiens virent son départ avec plaisir et retournèrent chez eux. C'est à ce moment là qu'Agésilas revient pour s'emparer de la place à présent en manque d'hommes. Ce type de désinformation peut aussi être utilisé contre les habitants. Pompisque qui assiégeait une place sans la moindre réussite⁵⁶⁶, fait passer un transfuge dans le camp adverse qui les informe que le général renonce au siège et qu'il est sur le point de partir. Ce dernier, pour renforcer la fausse information fait mine de partir, avant de revenir s'emparer des citoyens sortis dans leurs champs et qui pensaient être à l'abri. Il prend aussi la ville. Parfois, il suffit seulement que les défenseurs relâchent leur vigilance en négligeant la garde des remparts pour que le retour surprise des assiégeants soit un succès⁵⁶⁷.

Une autre ruse consistait pour s'emparer de deux villes éloignées de quelques stades⁵⁶⁸, à faire croire à l'une que l'on s'est emparé de l'autre. Cette ruse que l'on connaît par Polyen et Frontin est attribuée à Pélolidas le Thébain qui souhaite s'emparer de deux villes de Magnésie⁵⁶⁹. L'épisode

562Xen, *Hell*, 4.8.8.

563Polyen, *Philippe*, 8.

564Polyen, *Philippe*, 21. Idem *Cléarque*, 7.

565Polyen, *Agésilas*, 16. Frontin, 3.11.2. Il s'agit du siège de Phocée probablement entre 396 et 394 av. J.-C.

566Polyen, *Pompisque*, 4.

567Frontin, 3.11.1. Cette fois-ci, les défenseurs ne sortent pas dehors mais font preuve de négligence dans la garde des remparts et succombent à un assaut brutal et inattendu. L'épisode relaté est celui du siège de Potidée en Chalcidique par Phormion en 431 av. J.-C. Idem, Frontin, 3.11.3. (Siège de Byzance en 409 av. J.-C., Voir aussi DS, 13.66.4-67 et Plutarque, *Alcibiade*, 31. ainsi que peut-être Polyen, *Alcibiade*, 2).

568Vingt-six stades d'après Polyen.

569Frontin, 3.8.2. Polyen, *Pélolidas*, 1. Chez Polyen, il ne s'agit pas de deux villes mais de deux forteresses.

a lieu probablement entre 369 et 364 av. J.-C. Le général thébain, qui est en train d'assiéger les deux places, ordonne à plusieurs cavaliers de se rendre dans le lieu où se déroule l'autre siège en annonçant la victoire. Les hommes sont ceints d'une couronne de laurier et pour parfaire l'illusion, Pélopidas fait brûler une forêt entre ces deux places pour donner l'impression que la ville est en flamme. Il va même jusqu'à demander qu'on amène de faux prisonniers vêtus à la mode des habitants de Magnésie. Les défenseurs, qui sont terrifiés, décident de se rendre. Polyen dit que Pélopidas va même jusqu'à utiliser les soldats qu'il vient de capturer ou plutôt les mercenaires qui étaient présents dans la ville pour attaquer et prendre de force la seconde place. Le même type de stratagème est utilisé par Cimon, le général athénien lors de sa campagne en Carie, probablement vers 470 av. J.-C.⁵⁷⁰. Le stratège athénien fait brûler le temple d'Artémis ainsi qu'un bois sacré afin de faire sortir les habitants. C'est à ce moment-là qu'il s'empare de la ville à présent vide de défenseurs. Il est intéressant de noter que Cimon n'hésite pas à brûler un temple, ce qui à bien des égards peut paraître un acte impie. Un général grec serait-il donc prêt à tout entreprendre pour obtenir la victoire, peu importe la méthode employée ?

3. S'emparer d'une ville en provoquant une panique

Trop longtemps le soldat a été perçu notamment en histoire bataille comme un pion sur l'échiquier, là où le stratège lui demandait d'être. Les soldats ne se différencient pas les uns des autres ; ils étaient interchangeable et ne ressentaient aucune émotion. À présent la démarche est bien différente, l'approche est plus horizontale que verticale. Le vécu du soldat est pris en compte, son expérience lors du combat est capitale⁵⁷¹. Il faut donc pour mieux comprendre un siège comme la guerre en règle générale prendre en compte le moral des troupes⁵⁷². Les stratèges grecs avaient bien compris l'intérêt d'avoir des soldats dont le moral est au plus haut, sûrs de leur force, voire persuadés que les dieux étaient avec eux. Ainsi Épaminondas n'hésite pas à interpréter plusieurs présages pour renforcer le moral de ses hommes⁵⁷³. Soit le stratège interprète lui-même les signes

570Frontin, 3.2.5.

571Voir Victor Davis Hanson, *Le modèle occidental de la guerre*, Paris, 1990.

572Iphicrate, qui avait plus de soldats que son ennemi lors d'une bataille dont Polyen tait le nom, avait reçu de la part de son devin les signes favorables qui lui promettaient un succès. Il répond à son devin : « J'ai d'autres victimes dans la pensée qui me disent qu'il ne faut pas combattre. Mes soldats sont en si grand nombre, qu'ils ne peuvent pas donner tous ensemble, ni pousser les cris ordinaires de guerre, et quand je leur ai commandé de baisser le dard, j'ai plus entendu le bruit de leurs dents que celui de leurs armes. », Polyen, *Iphicrate*, 7. La peur et la panique sont des effets que côtoient ceux qui font la guerre : « La guerre est douce pour ceux qui ne l'ont pas éprouvée ; mais, si l'on en fait l'expérience, on rentre étrangement en son cœur, quand on la voit approcher... », Pindare, *Isthmiques*, Hyporchèmes, 3.

573Frontin, 1.12.5-7.

dans le ciel, soit c'est le devin qui l'accompagne qui s'en charge⁵⁷⁴. Le général est là pour s'assurer que les paroles du devin (mantis) épousent ses propres intérêts⁵⁷⁵. Il peut toujours le cas échéant les interpréter dans son sens comme c'est le cas de Chabrias qui interprète un éclair comme le signal de départ pour attaquer l'ennemi⁵⁷⁶ et non comme ses hommes qui y ont vu l'annonce d'un futur désastre. S'il est possible de renforcer le moral de ses troupes avant ou pendant le combat, les stratèges ont compris très vite qu'il était aussi possible à l'inverse de provoquer de l'effroi chez l'ennemi afin de le placer dans la situation la plus désavantageuse possible sur le plan psychologique⁵⁷⁷. Le général peut donc effrayer l'adversaire par de fausses informations comme le suggère Xénophon⁵⁷⁸ ou profiter de l'inquiétude et de la peur de l'ennemi⁵⁷⁹. Lors d'un siège il est possible selon Onasandre d'impressionner l'adversaire, voire de l'effrayer en disposant le camp de telle manière que l'ennemi pense être attaqué par deux fois plus d'hommes⁵⁸⁰. Le stratège doit aussi être « convaincu qu'à la guerre ce qui apparaît subitement, inspire toujours le plus d'effroi aux adversaires »⁵⁸¹. Ainsi Lamachos lors de la campagne de Sicile en 415 av. J.-C. propose aux autres stratèges l'attaque immédiate de Syracuse afin d'affoler l'armée adverse qui est encore sur le pied de guerre⁵⁸². Cyrus procède de la sorte pour s'emparer de Sardes au VI^e siècle. Des mannequins perses fixés sur de grands mâts sont hissés à la tombée de la nuit du côté de la montagne, tandis que le gros des forces de Cyrus se préparaient à attaquer de l'autre côté. Au lever du jour, alors que les habitants se défendent ardemment contre les assauts ennemis, ils pensent apercevoir de l'autre côté des Perses

574Comme l'a fait remarquer Harald Popp, une grande part des interprétations et des prophéties avait un effet uniquement psychologique essentiel avant le combat. Le devin qui accompagnait le stratège au combat pratiquait une mantique inductive. Harald Popp, *Die Einwirkung von Vorzeichen, Opfern und Festen auf die Kriegführung der Griechen im 5. und 4. Jahrhundert v. Chr.*, Erlangen, 1957, p.12.

575Il existait quatre types de devins. Dans notre cas, il s'agit d'un spécialiste maîtrisant une *technè* qui lui permet de reconnaître et interpréter les présages. Les devins grecs pratiquaient l'ornithomancie, l'extispicine et l'empyromancie. Les stratèges consultaient avant chaque bataille un devin qui lisait principalement dans les entrailles d'un animal.

576Frontin, 1.12.12.

577DS, 15.59.1-4. Agésilas, selon Diodore, sème la terreur dans Tégée ; malheureusement il ne nous dit pas comment. D'autres exemples comme on va le voir sont bien plus explicites. Idem, le chef de la flotte carthaginoise utilise une ruse pour provoquer de l'effroi dans Syracuse. Timoléon leur fait croire qu'il a vaincu la flotte corinthienne. Plutarque, *Timoléon*, 19.4. Les machines de guerre pouvaient aussi inspirer de l'effroi aux assiégés notamment quand celles-ci étaient construites selon des dimensions gigantesques. Isabelle Pimouguet-Pédarros, *La cité à l'épreuve des rois. Le siège de Rhodes par Démétrios Poliorcète (305-304 av. J.-C.)*, Rennes, 2011, p.248.

578Xen, *Hipp*, 5.8.

579Xen, *Cyr*, 3.3.32-33. D'après Platon (*Lois*, 698 c-d), avant le siège d'Erétrie en 490 av. J.-C., une rumeur aurait circulé en Grèce et notamment à Athènes au sujet du sort que réserverait Datis pour tous les prisonniers grecs qu'il capturerait, c'est-à-dire la mort. Il était donc possible d'effrayer l'ennemi sans recourir aux armes aiguës. De même après la prise d'Elatée par Philippe II de Macédoine en 338 av. J.-C., une rumeur circule rapidement dans Athènes et provoque une panique. DS, 16.84.2-5.

580Onasandre, *Stratège*, . Idem, Polyen, *Iphicrate*, 19.

581Xen, *Cyr*, 3.3.28. « La ville d'Abdère était divisée en deux : la partie orientale et la partie occidentale. Or, des ennemis lancèrent à l'improviste une offensive contre la ville, ce qui déclencha une panique générale. Mais les habitants de la partie orientale se dirent les uns aux autres : « Nous, nous n'avons pas de raison de paniquer, c'est par la porte occidentale que les ennemis pénètrent dans la ville... », Anonyme, *Philogélos*, 110. Traduction Arnaud Zucker.

582Thc, 6.49.1-2.

qui ont réussi à franchir la montagne escarpée, une panique prend alors forme immédiatement et les habitants prennent la fuite.

Les instruments

Inspirer de la peur, promouvoir une politique de terreur nécessite à la fois des moyens matériels mais aussi des outils conceptuels⁵⁸³. La méthode la plus simple peut consister à menacer la cité par le biais d'un héraut comme le fait Denys devant Léontinoi en 403/02 av. J.-C. en même temps qu'il prépare ses hommes à l'assaut. L'objectif est de semer la terreur dans la cité afin d'obtenir une reddition⁵⁸⁴. Diodore précise que Denys n'avait pas de machines. On comprend alors mieux la stratégie mise en place : il s'agit de faire croire aux assiégés que la cité va être le théâtre d'un assaut violent. Les Léontins, qui n'étaient pas bien préparés, cèdent à cette politique de la terreur⁵⁸⁵. Le même procédé est effectué par Pausanias devant le mur du Pirée en 403 av. J.-C.⁵⁸⁶. Il demande à ses soldats de pousser un cri de guerre devant les murs pour effrayer l'ennemi⁵⁸⁷. Là aussi la tentative est un échec. Il faut dire que les Spartiates, qui ne sont pas accoutumés à pratiquer l'assaut, pouvaient difficilement faire croire aux Athéniens à une attaque imminente. Lysandre fait de même : il fait préparer ses hommes à l'assaut pour impressionner la ville de Samos qui se met à traiter.⁵⁸⁸ Les Athéniens devant Skionè votent un décret qui stipule qu'en cas de prise de la ville, les hommes en âge de porter les armes seront exécutés⁵⁸⁹.

Les épisodes présentés plus haut ont lieu la journée. La nuit, dans bon nombre de cas, est un atout indispensable pour provoquer chez les assiégés une terreur comme l'explique clairement Onasandre : « L'obscurité cachant ses dispositions aux assiégés, ils peuvent d'autant moins s'y opposer, qu'ils ignorent quel est l'endroit qu'il veut attaquer, de même que le nombre d'échelles et des hommes qu'il y destine. La consternation y survient aisément et produit de la confusion dans les ordres, et dans l'exécution. L'attaque inopinée, dans la nuit, est toujours favorable à ceux qui la font, dangereuse et terrible pour ceux qui l'essuient. L'homme croit dans le danger, avec une pleine certitude, tout ce que la crainte lui inspire. Il résulte de là que la nuit grossit le danger, et que le moindre y paraît gigantesque. L'obscurité ne laisse à l'homme d'autres facultés de juger par ce qui

583C'est ainsi que réussit Brasidas à s'emparer d'Amphipolis nous dit Diodore. Dans un premier temps il s'empare du faubourg puis le lendemain les habitants terrifiés lui remettent la ville. DS, 12.68.3.

584DS, 14.14.3-4. Idem devant la ville de Naxos, Polyen, *Denys*, 5.

585DS, 14.15.4.

586Xen, *Hell*, 2.4.31.

587Idem pour le siège de Rhodes : Isabelle Pimouguet-Pédarros, *La cité à l'épreuve des rois. Le siège de Rhodes par Démétrios Poliorcète (305-304 av. J.-C.)*, Rennes, 2011, p.249-250.

588Xen, *Hell*, 2.3.6.

589DS, 12.78.8. et Thc, 4.122.6. La mesure d'après Thucydide est votée à l'initiative de Cléon.

frappe ses oreilles. S'il apprend que l'ennemi a monté le rempart, il n'y en eut-il qu'un, il croira qu'il y en a mille. Il fuit et l'abandonne à l'ennemi, qui ne manque de profiter de cette terreur panique. »⁵⁹⁰ Privés de la vue, les ennemis sont donc plus vulnérables à des désinformations de types sonores⁵⁹¹. Nombre d'assiégeants agissent à la faveur de la nuit en utilisant des trompettes positionnées à divers endroits pour faire croire que l'assaut est lancé dans plusieurs directions et que les hommes qui attaquent ont réussi à franchir l'enceinte⁵⁹². Les défenseurs pour certains sont alors amenés à préférer la fuite, trompés par cet assaut de nuit qui en plein jour n'aurait pu provoquer une telle réaction. La nuit est donc le meilleur moment pour provoquer la panique chez l'ennemi.

Rendre fous les assiégés !

Un seul exemple connu par Polyen nous laisse envisager ce que pouvait être un siège de nuit. Il s'agit du siège de la forteresse du mont Aonie en Laconie défendue par une garnison de Lacédémoniens et attaquée par Épaminondas et ses hommes⁵⁹³. Le général thébain fait reposer une grande partie de ses soldats, à une certaine distance du fort tandis que quelques hommes sont affectés à une mission bien particulière. Il est question pour ces soldats de jouer de la trompette toute la nuit devant les murs du fort pour faire croire aux assiégés à un assaut. Au petit matin les troupes du général thébain lancent l'assaut contre des ennemis épuisés. Si Polyen interprète ce passage ainsi, il faut le comprendre autrement. Il est peu probable que ce type de désinformation ait fonctionné toute la nuit : les hommes de la forteresse ne sont pas à ce point crédules. Cependant il faut plutôt envisager cette opération comme une ruse dont l'objectif est d'empêcher l'ennemi de se reposer. La méthode qui consiste à rendre littéralement fou l'ennemi incapable de trouver un sommeil réparateur pendant la nuit ne peut toutefois fonctionner uniquement lorsqu'une forteresse en est la cible. Il est difficile de croire qu'une telle technique puisse être utilisée contre une ville aux

⁵⁹⁰Onasandre, *Stratège*, 32.

⁵⁹¹Lors du siège de Lécythos en 424 av. J.-C., Brasidas attaque les murs de la ville avec une énorme machine : « Mais la construction, qui recevait un poids trop important, s'effondra brusquement. Un grand vacarme se produisit ; ceux des Athéniens qui étaient à proximité et pouvaient voir en furent plus affligés qu'épouvantés, mais ceux qui étaient à distance, et surtout les plus éloignés, pensèrent que, de ce côté, la place était déjà prise et s'enfuirent précipitamment vers la mer et les navires » Thc, 4.115.3. Il était aussi possible de faire croire à des assiégés par le biais de trompettes (auloi) que l'ennemi s'était emparé d'un pan de mur.

⁵⁹²« Passant la mer, le héros (Achille) s'arrête au fossé, sans se mêler aux Achéens : il a trop de respect pour le sage avis de sa mère. Il s'arrête donc et, de là, pousse un cri -et Pallas Athéné fait, de son côté, entendre sa voix. Il suscite aussitôt dans les rangs des Troyens un tumulte indicible. On dirait qu'il s'agit de la voix éclatante que fait entendre la trompette, le jour où des ennemis, destructeurs de vies humaines, enveloppent une cité. Ainsi, éclatante, sonne la voix de l'Eacide, que leur cœur à tous s'émeut ». Iliade, XVIII, v 200-229. S'ensuit une panique dans le camp troyen ; les chars se bousculent les uns sur les autres car les cochers perdent leur sang-froid. Les Grecs pensaient qu'Athéna était née en poussant un immense cri de guerre. La trompette était censée reproduire le cri d'Athéna, la voix d'airain (ōpachálkeon). C'est Athéna « au regard aigu » (oxuderkēs) qui aurait introduit l'utilisation de la trompette sur le champ de bataille, instrument au son aigu. Voir lécythe à figures rouges de la première moitié du Ve siècle, BCH, 1966, p. 741, fig. 1 : une Athéna « trompette ». Voir Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence, la métis des Grecs*, Paris, 1974, p. 174-177.

⁵⁹³Polyen, *Epaminondas*, 9.

dimensions beaucoup plus vastes. En effet, les gardes qui sont beaucoup plus nombreux dans une telle cité peuvent organiser une sortie contre ces musiciens. Pour autant on entrevoit là une pratique qui en dit long sur les méthodes que pouvaient employer les stratèges de l'époque pour arriver à leurs fins. Si l'exemple est unique, il est fort probable qu'il était plus couramment utilisé que ne le suggèrent nos sources étant donné la simplicité du dispositif.

Les dieux sont avec nous !

Si l'on pouvait faire croire que les dieux soutenaient l'armée en interprétant tels ou tels signes dans le ciel ou en lisant dans les entrailles d'un animal, il était parfois encore plus efficace de faire croire à l'ennemi que ses dieux les avaient abandonnés. Dans le premier cas, il peut s'agir de faire coïncider ou réaliser un oracle connu afin d'accroître le moral des troupes. C'est ainsi qu'agit Clithène de Sicyone⁵⁹⁴ contre Cyrre qu'il assiégeait. Un oracle était connu de tous : celui-ci prédisait que la ville tomberait lorsque la mer toucherait la terre sacrée. Les habitants méprisaient cet oracle car la terre sacrée était très éloignée de la mer. Clithène informé d'un tel oracle décide de consacrer au dieu Apollon le pays et la ville de Cyrre afin que devenu terre sacrée, il soit sujet au malheur prédit par l'oracle. Si la ville est prise selon Polyen, il n'est pas fait mention des moyens utilisés pour s'en emparer. Il s'agit uniquement d'une manœuvre pour renforcer à la fois le moral de ses troupes et diminuer celui de ses ennemis. La longueur et la résistance que certains défenseurs opposent lors d'un siège font de ce type de combat une épreuve d'endurance. Il faut alors pour l'emporter faire le nécessaire pour garder le moral des hommes intact et le cas échéant diminuer celui de son adversaire. Lors du siège de Tyr⁵⁹⁵ en 332 av. J.-C. par Alexandre le Grand, Diodore confirme que les Tyriens sont confiants dans leurs préparatifs pour le siège et qu'ils sont prêts à se battre jusqu'à la dernière extrémité. Alexandre quant à lui ne renonce pas au siège et en fait même une étape essentielle pour la suite de sa campagne afin dit-il « que l'armée macédonienne ne perdît point la face devant une ville isolée et de médiocre importance ». Le siège de Tyr est alors le théâtre d'un nombre incalculable d'opérations militaires. Le roi attaque par mer puis par terre, fait construire une chaussée pour relier Tyr à la terre ferme, est ensuite prêt à envoyer le gros de ses troupes et de ses machines pour en finir avec la ville. Les Tyriens décident de renvoyer de la ville les femmes et les enfants ainsi que les vieillards pour ne laisser que les bouches indispensables pour la défense des remparts, c'est-à-dire des hommes dans la force de l'âge. Les Tyriens, d'après Diodore, se mettent à construire de nouvelles machines de toutes sortes pour défendre la place. Des deux côtés, les forces sont à leur paroxysme, les hommes commencent à s'épuiser à tel point que les

594Polyen, *Clithène*, 1.

595DS, 17.40-46.

combattants des deux camps pensent apercevoir un monstre marin. Cette épiphanie semble être un signe envoyé par les dieux et chaque camp interprète ce passage dans son propre intérêt. Parmi plusieurs prodiges identifiés au même moment et que l'on doit comprendre comme des hallucinations⁵⁹⁶ provoquées par la fatigue et la peur, un épisode semble être loin d'être anecdotique et nécessite une interprétation différente. Un Tyrien affirme de son côté avoir eu une vision : Apollon avait dit qu'il allait quitter la ville. L'homme fut soupçonné d'avoir créé cette histoire pour plaire à Alexandre et fut donc lapidé. Il est intéressant de noter comme le signale Diodore, que la parole de cet homme a été immédiatement perçue comme toxique pour la cité. En effet, Alexandre qui commence à s'impatienter face la résistance accrue⁵⁹⁷ des Tyriens comprend que le nombre de machines ne fera peut-être pas la différence lors de ce siège. Les défenseurs résistent courageusement et c'est le moral des troupes ennemies que cherche à atteindre le roi macédonien. Il demande probablement (en échange d'argent) à un Tyrien par l'intermédiaire d'un espion de faire croire aux habitants qu'Apollon⁵⁹⁸ a quitté la ville. Il cherche donc ainsi à diminuer le moral des troupes adverses à un moment crucial du siège. La stratégie semble avoir d'une certaine manière fonctionné puisque Diodore nous dit que « la superstition s'empara cependant des Tyriens qui, avec des chaînes d'or, lièrent la statue d'Apollon à son piédestal, empêchant ainsi le dieu de quitter la ville ». Le subterfuge qui consistait à briser le moral des soldats adverses semble avoir eu un effet sur les habitants. Plutarque⁵⁹⁹ précise qu'Alexandre avant de lancer l'assaut final avec toutes les forces du désespoir, avait fait ouvrir une victime et examiné les signes. Le devin avait proclamé hardiment aux assistants que la cité serait certainement prise durant le mois en cours. Les gens se mirent à se moquer et à rire car on était le dernier jour du mois en question. Alexandre qui accordait beaucoup d'importance à ce type de prophétie prétend qu'il fallait compter ce jour non pas comme le trente du mois mais comme le vingt-huit. Il donna ensuite l'assaut victorieux après avoir renforcé le moral de ses hommes. Lors d'un long siège et d'une forte intensité, il est parfois nécessaire d'améliorer le moral de l'armée, voire si possible de diminuer celui de l'ennemi. C'est ainsi qu'opère un général spartiate durant la seconde guerre de Messénie au VIIe siècle. Il essaie de rendre réalisable un oracle donné par la Pythie afin d'ôter la confiance de ses ennemis dans les combats à venir⁶⁰⁰. À cette vue dit Pausanias « les Messéniens furent grandement bouleversés, et ils supposèrent que c'était un coup des Lacédémoniens » . Aristodème se doit de les reconforter pour

596Alexandre lui-même selon Plutarque (24.5.) aurait eu une vision dans laquelle Héraklès l'appelle du haut des remparts. Les Tyriens auraient eux aussi entendu dans leurs rêves qu'Apollon allait rejoindre le camp d'Alexandre. Il s'agit pour Plutarque de montrer que l'issue du siège avait été annoncée à l'avance et que les dieux étaient avec le roi macédonien. La réalité est tout autre.

597Le siège dura de février à août, soit sept mois.

598Il s'agit probablement d'un dieu assimilé à Apollon, peut-être Baal ?

599Plutarque, *Alexandre*, 25.1-2.

600Pausanias, 4.12.8-9.

éviter que les troupes perdent tout espoir de victoire. Bien entendu, il ne s'agit pas de gagner une guerre en faisant croire que les dieux sont avec l'armée et qu'ils soutiennent toutes les actions guerrières. Non, que ce soit un oracle ou des signes, leur rôle est d'ordre psychologique : souvent le conflit peut durer plus longtemps que prévu comme c'est le cas plus haut ; durant la vingtième année de guerre. Les soldats, qui sont avant tout des hommes, sont victimes de la fatigue, épuisés par les combats ; ils peuvent en effet être victimes non seulement d'une panique mais aussi d'un moral au plus bas. Après des désastres militaires, les soldats recherchent instinctivement l'arrêt des hostilités et ont donc naturellement tendance à croire à des signes qui leur permettraient de stopper les combats à venir. Les signes néfastes n'ont jamais arrêté une armée qui enchaîne les succès. Les hommes ont tendance à regarder dans le ciel lorsque le besoin s'en fait sentir ou lorsque les revers s'accumulent. Les généraux peuvent alors ruser pour remédier aux maux psychologiques d'une armée comme le fait Philippe II de Macédoine après une défaite : il fait porter à ses hommes une couronne de lauriers, à la fois un artifice pour remonter le moral de ses troupes mais aussi une ruse pour impressionner ses adversaires⁶⁰¹.

4. S'emparer d'une ville par philhellénisme, par persuasion ou par des menaces ?

À plusieurs reprises les sources nous laissent penser qu'il est possible pour un stratège de s'emparer d'une ville ou d'une forteresse par philhellénisme : « Et il soumit par son philhellénisme les places fortes imprenables par la force »⁶⁰². Xénophon que l'on considère souvent comme un prospartiate et qui mentionne ici les hauts faits du roi de Sparte, doit-il être pris au sérieux lorsqu'il prétend qu'Agésilas pouvait s'emparer de villes grecques grâce à un philhellénisme ? Si l'objectif que s'est fixé Xénophon dans cette biographie ne laisse aucun doute quant à sa logique d'écriture, pour autant il est possible de le suivre sur cette idée à première vue étonnante. En effet, Onasandre⁶⁰³ lui aussi prétend qu'il est possible de prendre une cité par philhellénisme. Ce dernier clarifie toutefois sa pensée. Lorsqu'un général s'empare d'une ville par la force, il doit faire preuve de clémence et ne pas autoriser ses soldats à piller systématiquement la place mais au contraire épargner les habitants. À coup sûr le traitement généreux infligé à la ville par le général sera connu des prochaines cités et ces dernières pourraient, si elles ne pensent pas pouvoir résister à un assaut, se rendre en étant sûres du traitement qui leur sera réservé. En effet, dans bon nombre de cas les

601Justin, 8.2.3.

602Xen, *Agésilas*, 1.22.

603Onosander, *Stratège*, 29.

cités résistent jusqu'à la dernière extrémité car elles ont peur de voir la ville être saccagée, les hommes exécutés ainsi que les femmes et les enfants connaître l'esclavage. Si une alternative s'offre à elles, alors il est possible de livrer la ville sans combat. On comprend mieux pourquoi Xénophon mentionne dans son *Commandant de la cavalerie*, la possibilité pour un général d'utiliser sa réputation lors d'une campagne militaire⁶⁰⁴. C'est ainsi que procède Denys de Syracuse lorsqu'il fait preuve de retenue après la prise de la cité d'Enna en 403/02 av. J.-C. Diodore dit qu'il ne saccage pas la ville tant « par souci de justice, que pour inciter les autres cités à se fier à lui »⁶⁰⁵. Il est parfois difficile de savoir si les cités se rendent car elles sont sûres du traitement qu'elles vont recevoir ou alors parce qu'elles ont peur au contraire d'être prises de force comme leurs voisines. Par exemple, Xénophon dans la *Cyropédie*⁶⁰⁶ mentionne trois forteresses prises par Cyrus et Gobrias au VI^e siècle av. J.-C. La première est prise par la force, les deux autres par la persuasion. Il n'est pas fait ici mention d'un traitement de faveur accordé à la première place ; bien au contraire, il est probable que les soldats des deux autres forteresses se soient rendus par peur d'être exécutés⁶⁰⁷. Un autre exemple beaucoup plus explicite semble attester cette pratique. Il s'agit du conflit entre les Thraces et les Macédoniens en 428/27 av. J.-C. : « cependant les Thraces restaurèrent Amyntas et s'efforcèrent au début, par des discussions et des ambassades, de se gagner les villes ; puis, comme on n'en tenait aucun compte, ils attaquèrent la première place rencontrée et s'en emparèrent aussitôt de vive force. Sur ce, un certain nombre de villes et de places, cédant à la peur, se soumirent d'elles-mêmes »⁶⁰⁸. C'est bien la peur d'être prise de force et pillée qui a amené ces cités à négocier leur reddition⁶⁰⁹. Il ne faudrait donc pas accorder trop de crédit aux propos d'Onasandre ou de Xénophon lorsqu'ils prétendent que le général peut s'emparer d'une place forte par philhellénisme. Bien au contraire la politique de la peur mise en scène par une démonstration de force exercée sur une place forte est bien plus redoutable qu'un discours pacifique et bienfaisant⁶¹⁰. C'est la méthode que met en

604Xen, *Hipp*, 5.15.

605DS, 14.14.6-8.

606Xen, *Cyropédie*, 5.4.51.

607Idem pour la cité des Léontins, les habitants préfèrent se rendre à Denys que de voir leur cité être détruite comme Naxos et Catane. Le siège se déroule en 403/02 av. J.-C., Denys avait investi la ville avant de la menacer de la détruire. DS, 14.15.4. Alexandre le Grand lors de son entrée en Inde assiège une place forte après avoir battu les occupants en bataille rangée. L'assaut de la place est un succès et Quinte-Curce nous dit que les quelques survivants qui ont pu s'échapper en traversant un marais à la nage : « provoquèrent dans les places voisines une immense terreur, en racontant l'arrivée d'une armée invincible -armée des dieux assurément. », Quinte-Curce, *Histoires*, 9.1.

608DS, 12.50.6-7. Idem DS, 16.52.9.

609Idem pour Amphipolis prise par Brasidas. DS, 12.68.1-7. Idem, Thc, 2.80.8.

610« Cette affaire terminée, Alexandre parcourut les villes de Perside, soumettant les unes de vive force et ralliant les autres par sa mansuétude », DS, 17.73.1. Encore un exemple où l'on pourrait croire qu'Alexandre soumet les villes par clémence et générosité d'âme. La méthode employée par Alexandre est stipulée dans le début de la phrase : « soumettant les unes de vive force ». Ensuite les autres places se soumettent par peur. Idem Polyen, *Alexandre*, 30. Voir aussi le châtement réservé à la ville de Sidon par le Grand Roi en 351/50 av. J.-C. et pensé comme un moyen efficace de terroriser les autres cités d'après Diodore de Sicile (DS, 16.45.2.). La technique semble avoir réussie. DS, 16.45.6. D'après Diodore, Mentor qui s'était emparé de Sidon, réussit à prendre plusieurs villes grâce à un stratagème. Il laisse courir un bruit : « le Grand Roi Artaxerxès avait décidé de traiter avec humanité ceux qui

application Alexandre en rasant Thèbes en 335 av. J.-C., un exemple terrifiant pour toutes les autres cités grecques qui souhaiteraient se révolter.

La question sous-jacente est celle qui concerne le rôle de la diplomatie dans la guerre de siège. Peut-on réussir par un discours à gagner les faveurs d'une cité et ainsi obtenir son ralliement ? Polyen dit : « que Philippe vint à bout de beaucoup plus de choses par la négociation et par les discours, que par la force des armes »⁶¹¹. Et Isocrate oppose une conception guerrière du siège et une autre plus diplomatique⁶¹². Le rhéteur athénien semble trouver dans la figure de son ancien élève et général athénien, Timothée, l'exemple parfait d'un stratège capable de mettre à profit son éducation lors d'une campagne militaire. Il est décrit comme un excellent orateur qui n'hésite pas à faire preuve de diplomatie là où les d'autres stratèges auraient utilisé la violence. En effet, Élien le sophiste témoigne lui aussi de cette réputation qui colle à la peau du stratège athénien : « Timothée, le stratège des Athéniens, avait la réputation d'être un élu de la Fortune. Sur la scène comique, on se moquait de lui en disant que tout était dû à sa chance, et rien à Timothée. Les peintres le représentaient endormi, déesse Fortune se tenant debout au-dessus de sa tête et prenant les cités dans sa nasse »⁶¹³. Si Timothée est devenu un personnage de railleries au théâtre, la raison en est la suivante, il n'hésite pas à utiliser la persuasion pour s'emparer d'une ville. Élien⁶¹⁴ dans un autre extrait oppose Démétrios Poliorcète, un stratège qui utilise la force pour s'emparer de places fortes, à Timothée qui recourt à la belle parole. Polyen dans ses *stratagèmes* dresse un portrait du général athénien comme celui d'un homme qui connaît parfaitement l'usage de la force et n'hésite pas à y avoir recours. Pour autant, Timothée n'apparaît pas comme un Démétrios Poliorcète⁶¹⁵. Le protégé d'Isocrate utilise donc le discours pour s'emparer de places fortes, mêlant à la fois des arguments politiques et des menaces militaires pour arriver à ses fins. Si Timothée s'est emparé de cités par la parole selon ses concitoyens, ne nous trompons pas sur les procédés qu'il utilisait. Il ne faisait pas preuve de philhellénisme mais utilisait la « diplomatie armée »⁶¹⁶. C'est-à-dire que lorsqu'il se présentait devant une cité, il était accompagné de son armée et il ne faut donc pas croire naïvement

livreraient volontairement les villes mais que, à ceux qui seraient soumis par la force, il ferait subir le même châtimement que celui qu'il avait infligé aux Sidoniens ». DS, 16.49.7. Idem avec le siège de Salamine de Chypre en 351/50 av. J.-C. DS, 16.46.1.

611Polyen, *Philippe*, 9.

612Isocrate, *Sur l'échange*, 116-117.

613Élien, *Histoire variée*, 2.10.

614Idem, 13.43.

615Un seul stratagème le montre utiliser une sorte de grande machine pour percer les poches de cuir des ennemis. Polyen, *Timothée*, 16.

616Un seul épisode chez Polyen, nous laisse penser que l'image qu'ont de lui les Athéniens est bien avérée. Lors d'un siège, il épargne volontairement une partie du territoire. Polyen interprète le passage non seulement comme une ruse pour pouvoir avoir plus de vivres si la guerre devait durer mais aussi comme une pratique pour s'attirer la bienveillance des habitants. Polyen, *Timothée*, 5.

que sa parole a pu à elle seule permettre la prise de la ville. Il a dû, comme Brasidas devant Acanthe, se trouver au bon moment devant les murs, sûrement avant les récoltes, arrivé à l'improviste et prêt à attaquer. Alors l'homme politique peut entrer en scène et proposer aux habitants une alternative, c'est-à-dire une solution autre que le siège⁶¹⁷. Les habitants pour la plupart ne sont pas tous farouchement opposés à Athènes et bien au contraire le général athénien n'hésite pas à s'adresser aux factions politiques favorables à sa cité. Dans la plupart des cas, les villes préfèrent se soumettre et ainsi éviter soit une trahison (voire une *stasis* au sein de la cité) en faveur de l'ennemi soit d'endurer un siège pronostiqué comme perdu d'avance.

5. S'emparer d'une ville par la famine

Un stratège qui souhaite s'emparer d'une ville peut soit utiliser la ruse, soit la force mais il peut aussi pratiquer l'investissement. Pour un blocus circulaire, le mur d'investissement est dit *periteichismos* comme autour de Platées mais lorsque celui-ci sert uniquement à couper un passage il est dit *apoteichismos*⁶¹⁸. Entourer la ville d'un mur est un processus qui peut-être long et coûteux. Dans la plupart des cas, les lignes d'investissements sont constituées d'un ou deux fossés, d'une palissade en bois et de quelques tours de garde toutes les centaines de mètres. Le dispositif mis en place à Platées est exceptionnel : non seulement les troupes présentes sur place sont nombreuses mais la ville de Platées est aussi plus petite. Ce double mur que construisent les alliés lacédémoniens fait donc figure d'exception. Lorsqu'une armée choisit de faire le blocus d'une ville, elle doit s'attendre à un siège long. En effet, la durée d'un siège peut varier mais lorsqu'il s'agit d'un blocus, le siège dure souvent plusieurs mois, voire plusieurs années comme pour le siège de Babylone entre 650 et 648 av. J.-C. L'armée d'invasion doit souvent, lorsque la place est une ville côtière, faire un blocus maritime pour l'empêcher d'être approvisionnée. Pour le Vieil Oligarque, il est facile de réduire par la famine une cité lorsqu'elle est située sur une île⁶¹⁹. Il pense bien évidemment à Athènes qui domine la mer Égée. Avant de se lancer dans un blocus de la ville, il faut prendre en compte plusieurs éléments, notamment la quantité de nourriture qu'a pu réunir l'ennemi à l'intérieur de la place. Il est donc préférable de commencer un siège avant les récoltes et donc d'interdire à l'ennemi de constituer une réserve alimentaire pour résister au blocus. Il faut donc pour

617DS, 11.64.4-5. Idem Thc, 4.105.2.

618Yvon Garlan, *Recherches de poliorkétique grecque*, Paris, 1974, p.108.

619Vieil-Oligarque, *Constitution des Athéniens*, 2.2. En réalité, tout dépend de la taille de l'île ainsi que de la situation géographique de la ville assiégée. Il est beaucoup plus difficile de s'emparer d'une île que ne le suggère l'auteur. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre connaissance par exemple du siège d'Egine par Athènes en 389 av. J.-C. (ou celui aussi de Syracuse en 413 av. J.-C.). Qui plus est, les cités insulaires ont souvent une flotte importante, il est donc difficile de les bloquer.

une armée d'invasion se présenter à l'improviste. Lors du siège de Phlionte de 381/80 av. J.-C., les Lacédémoniens sont avertis du nombre de jours que les assiégés peuvent tenir avec leurs denrées alimentaires⁶²⁰. Il est donc possible pour l'armée d'invasion de déterminer un plan précis d'action ainsi qu'une réflexion sur le temps que peut durer le siège. Dans la plupart des cas, il est en réalité plus difficile de déterminer avec exactitude la quantité de denrées qu'ont les assiégés à l'intérieur de la place et plusieurs ruses sont d'ailleurs connues pour tromper l'ennemi sur la quantité de nourriture⁶²¹. Tenter de s'emparer d'une ville en pratiquant l'investissement, ne signifie pas obligatoirement que les différents acteurs seront spectateurs et que le siège trainera en longueur. En effet, plusieurs techniques sont connues pour accélérer le processus de famine à l'intérieur de la place. Pour augmenter la consommation de denrées des défenseurs, un procédé est employé fréquemment, celui qui consiste à rajouter des bouches à nourrir à l'intérieur des murs. C'est le conseil que propose d'appliquer Onasandre dans son traité⁶²². Il s'agit de renvoyer dans la ville les populations non combattantes, c'est-à-dire les hommes de faible consistance, les vieillards ainsi que les femmes et les enfants. Lysandre d'après Plutarque procède de la sorte en 404 av. J.-C. : « Il agissait ainsi et les refoulait tous dans Athènes, pour réduire bientôt la cité à une disette et à une famine extrêmes : ainsi les habitants n'auraient pas assez de provisions pour soutenir un siège et ne pourraient lui créer des difficultés »⁶²³. Les bouches inutiles sont donc renvoyées à l'intérieur de la cité ; quant aux hommes dans la force de l'âge et capturés dans les champs, ils sont utilisés pour les travaux d'investissement⁶²⁴. Il est possible par différentes ruses d'augmenter les denrées consommées à l'intérieur de la place, il faut aussi s'assurer que la ville ne soit pas ravitaillée par voie maritime. D'après Polyen, Démétrios qui fut chargé par son père Antigone du siège de Rhodes en 305 av. J.-C., fait interdire par décret aux marins grecs d'approvisionner la place⁶²⁵. D'autres stratagèmes nous ont été transmis et qui permettent en cas de blocus de créer une famine dans un délai très court. Il faut, avant de déclarer la guerre et de commencer le siège, acheter un maximum de céréales à l'intérieur de la place comme le conseille Philon de Byzance⁶²⁶. Ainsi la ville ne peut tenir très longtemps après le début du siège. C'est ainsi qu'opère à sa façon Denys de Syracuse pour s'emparer de Rhégion en 391 av. J.-C. Il leurre l'ennemi en lui laissant croire qu'il désire la paix et il demande à la ville de procurer des vivres à son armée. Après avoir obtenu ce qu'il veut et épuisé les réserves de blé des habitants, il attaque la ville, désormais privée de nourriture et la prend⁶²⁷.

620Xen, *Hell*, 5.3.14-17.

621Polyen, *Thrasybule, tyran de Milet*.

622Onasandre, *Stratège*, 32.

623Plutarque, *Lysandre*, 13.4. Idem pour Alexandre, Frontin, *Stratagèmes*, 3.4.5.

624Onasandre, *Stratège*, 42.10.

625Polyen, *Antigone*, 16.

626Philon de Byzance, *Les poliorcétiques*, 4.

627Frontin, 3.4.3. Il reproduit le même stratagème contre Himère en 387 av. J.-C.

L'Agrigentain Phalaris qui assiégeait quelques places bien fortifiées en Sicile probablement entre 570 et 554 av. J.-C. utilise une ruse pour venir à bout de l'une d'entre elles⁶²⁸. Après avoir conclu en apparence un traité de paix avec les habitants, il laissa chez eux en dépôt des réserves de blé. Au moment de déposer ses denrées, il fait percer de trous les toits des entrepôts afin de laisser passer l'eau de pluie. Phalaris leur déclara la guerre quelque temps après et les força par la disette à se soumettre. Le stratège peut aussi faire croire aux assiégés que le siège ne sera pas long en donnant l'impression qu'il ne s'agit pas d'un blocus⁶²⁹. Les défenseurs se mettent alors à consommer leurs denrées sans se rationner.

Dans la plupart des cas cités plus haut, il est question uniquement de denrées alimentaires. Il est aussi possible pour les assiégeants d'empoisonner la ville⁶³⁰. C'est ainsi qu'opère Eurylochos d'après Polyen⁶³¹. Les Amphictyons assiégeaient Cirrha. Une source abondante fournissait de l'eau à la ville par un aqueduc secret. Euryloque fit apporter d'Anticyre une grande quantité d'hellébore, et on le mêla dans cette eau. Les habitants furent tourmentés de grandes douleurs au ventre. Ils tombèrent tous malades et sans force. Les assiégeants se rendirent maîtres de la ville. Si peu d'exemples témoignent de cette pratique, il ne faut peut-être pas en conclure que les Grecs n'utilisaient pas l'empoisonnement ou la coupure d'eau régulièrement⁶³². Bien au contraire ce sont sûrement des procédés fréquemment utilisés comme l'atteste une formule du serment de Platées⁶³³ : « Je n'admettrai pas que la famine puisse être un moyen de guerre, et ne priverai pas des eaux courantes ni les amis, ni les ennemis »⁶³⁴. Les armées grecques auraient donc eu tendance à couper l'eau courante, empoisonner et provoquer une famine à l'intérieur d'une cité assiégée dès que l'occasion s'y prêtait. Les quelques règles qui interdisent ce type de pratiques ne seraient en réalité que des tentatives vouées à l'échec pour contenir les agissements des stratèges du IV^e siècle. Lorsqu'une armée envisage de s'emparer d'une ville, la règle communément pratiquée est la suivante : seule la victoire compte, peu importe les moyens.

628Frontin, 3.4.6.

629Philon de Byzance, 4.

630Thc, 2.48.2.

631Polyen, *Les Amphictyons*, 1. Solon utilise la même ruse d'après Pausanias, 10.37.7.

632D'après Eschine, (*Ambassade*, 115) un serment est connu et prévoit de ne pas détruire une cité faisant partie de la ligue amphictionique, ni d'intercepter ses eaux. Mithridate est connu d'Aullu-Gelle comme un spécialiste des antidotes. AG, 17.16. « Un certain Athénadas de Sicyone, lochage, qui pensait que Dercylidas perdait son temps à des niaiseries et qu'il saurait bien, lui, priver d'eau les habitants de Kèbrèn, attaque avec son unité et essaye de combler la fontaine », Xen, *Hell*, 3.1.17.

633Le décret est en réalité rédigé au IV^e siècle. Voir, Roland Etienne et Marcel Piérart, *Un décret du koinon des Hellènes à Platées en l'honneur de Glaucon, fils d'Étéoclès, d'Athènes*, BCH, Athènes, 1975, p.51-55.

634Jean-Marie Bertrand, *Inscriptions historiques grecques*, n°18.

6) Réflexions sur le rôle du stratège dans la guerre de siège

6.1 L'art de commander

Au Ve siècle, les stratèges ont un rôle évidemment militaire mais leurs attributions dépassent largement leurs fonctions. Périclès comme ses concitoyens cherchent en obtenant la stratégie à gagner une position qui les placent au cœur de la cité à tel point que Thucydide dit de Périclès qu'il était le premier des citoyens et qu'en vertu de cette position, il dirigeait Athènes⁶³⁵. La stratégie revêtait donc une dimension politique. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce phénomène mais une semble être plus intéressante que les autres. L'explication réside dans la nature du combat hoplitique. L'affrontement en plaine nécessite de la part du stratège un savoir-faire militaire limité. Le combat ne dure que quelques heures maximum ; la tactique se résume à garder une cohésion de la phalange avant le choc et les soldats ont pour seules consignes de pousser et de ne pas céder. Les stratèges se retrouvent souvent aux premiers rangs et connaissent la mort à côté de simples soldats⁶³⁶. Si le général ne se trouve pas en retrait pour donner des ordres et diriger les mouvements c'est bien parce que la guerre hoplitique ne nécessite pas un tel commandement et des tactiques très élaborées. Bien évidemment le rôle du stratège n'est pas totalement similaire à celui d'un soldat du rang. Le général à Athènes par exemple est amené avec les autres stratèges à choisir le lieu de la bataille et à organiser l'avant-combat. Certains stratèges ont, à l'image d'Épaminondas⁶³⁷ ou Philippe II de Macédoine, fait évoluer la phalange et créé des tactiques différentes de leurs prédécesseurs qui leur ont permis d'obtenir de brillants exploits à la guerre ; toutefois ces exemples sont relativement rares et symptomatiques d'un IV^e siècle grec qui connaît des transformations majeures dans la pratique de la guerre. La bataille hoplitique ne nécessite donc pas de la part des stratèges un apprentissage spécifique de l'art de la guerre dans ce qui pourrait ressembler à une académie militaire⁶³⁸. Il n'y a donc pas de véritable savoir-faire qui s'acquiert durant de longues années alliant un apprentissage théorique et un certain temps de pratique. Les généraux du Ve siècle peuvent donc faire une carrière politique ainsi qu'une carrière militaire sans que cette dernière n'interdise l'exercice de la première. La stratégie est souvent incontournable, voire nécessaire pour pouvoir

635 Contrairement à ce nous laisse croire Thucydide qui apprécie l'oeuvre de Périclès, ce dernier n'avait peut-être pas autant de pouvoir et d'influence que le suggère l'historien athénien. Vincent Azoulay, *Périclès. La démocratie à l'épreuve du grand homme*, Paris, 2010.

636 Thc, 2.79.7.

637 Victor Davis Hanson, « Épaminondas, la bataille de Leuctres (371 av. J.-C.) et la « révolution » dans la tactique grecque », dans *La guerre en Grèce à l'époque classique*, Rennes, 1999, p.241-261.

638 Pour une étude du *stratégéion*, voire les travaux de H.A Thompson & R.E. Wycherley, *The Athenian Agora*, XIV, Princeton, 1972 et de R.E. Wycherley, *The Stones of Athens*, Princeton, 1978.

jouer un rôle politique dans la cité. La transformation des combats que l'on observe au IV^e siècle et qui provoque en même temps une profonde transformation de la stratégie commence dans le dernier tiers du Ve siècle. En effet, la guerre du Péloponnèse amène des nouveautés en matière militaire. Les théâtres d'opérations sont éloignés ce qui ne permet pas aux stratèges de diriger la cité et l'armée en même temps ; en outre la nature du combat lui-même commence à muer. La guerre hoplitique traditionnelle survit tout au long du IV^e siècle et reste toutefois la manière la plus glorieuse de faire la guerre, chère aux historiens qui lui gardent une place privilégiée dans leurs ouvrages, mais une autre guerre qui s'apparente à une « guérilla » semble émerger⁶³⁹. Les troupes sont moins nombreuses, 300 à 500 hommes équipés à la légère pour pouvoir effectuer des manœuvres plus complexes. Les stratèges sont donc amenés à changer les tactiques de combats traditionnelles inadaptées pour les embuscades ou les escarmouches et commencent alors à élaborer un véritable savoir-faire propre à ce type de guerre. Il y a donc une professionnalisation du métier des armes qui apparaît dès la fin du Ve siècle⁶⁴⁰ dans une grande partie du monde grec⁶⁴¹.

Un des changements que l'on observe et utile pour cette étude est l'augmentation significative du nombre de sièges au IV^e siècle alors que les historiens eux-mêmes n'accordent que très peu de place à leurs récits⁶⁴². Il y avait donc davantage de sièges que ceux recensés. Lors d'une telle bataille comme cette étude essaie de le montrer, les combats peuvent prendre des formes diverses, la force sous la forme d'assauts avec ou sans machines, l'investissement mais aussi la ruse, la *stasis* ou la trahison. Le stratège avait donc le choix quant aux techniques à sa disposition lorsqu'il souhaitait s'emparer d'une place forte. Chaque technique nécessite un savoir-faire spécifique⁶⁴³ qui oblige donc le stratège à les connaître et à les maîtriser pour remporter des victoires. Dans les recueils de *Stratagèmes* de Polyen et Frontin, il est intéressant de relever que certains généraux à l'image d'Iphicrate se sont spécialisés pour les uns dans la « guérilla » pour les autres dans la guerre sur mer alors que d'autres sont *a priori* connus pour être passés maîtres dans l'art d'assiéger des villes⁶⁴⁴. Cette spécialisation est toutefois à nuancer puisque Iphicrate est célèbre

639Ou plutôt réapparaître, puisque la guerre qui oppose Sparte et la Messénie à l'époque archaïque semble déjà s'apparenter à ce type de guerre. Elle est non hoplitique et se caractérise par des sièges et des affrontements indirects.

640Voir Michel Debidour, *Les Grecs et la guerre. De la guerre rituelle à la guerre totale*, Paris, 2002. L'ouvrage a l'aspect d'un manuel (sans note de bas de page) mais aussi d'un essai puisque l'auteur cherche à montrer les changements dans la pratique de la guerre au tournant de la fin du Ve siècle.

641Hormis Sparte et les mercenaires où le changement est bien plus ancien.

642Pour le Ve siècle, je compte 151 sièges et pour le IV^e siècle 251.

643Jeannine Boëldieu-Trevet, *Commander dans le monde grec au Ve siècle avant notre ère*, PUFC, 2007, p.226-228. L'auteur s'interroge sur une éventuelle spécialisation du commandement dès la fin du Ve siècle notamment autour de la figure de Conon. Ce dernier semble s'être spécialisé dans la guerre sur mer. « Sa compétence lui valut le surnom « d'amant de la mer » donné par Callicratidas (Xen, Hell, 1.6.15.) ».

644C'est sûrement le cas de Timothée qu'Isocrate présente comme le seul à avoir réussi à prendre de vive force des villes dont aucun général auparavant n'avait réussi à s'emparer. Isocrate, *Sur l'échange*, 107.

aussi pour les ruses de guerre qui lui ont permis de prendre des cités. La règle est donc la polyvalence du stratège même si on relève par moment une spécialisation⁶⁴⁵. Il n'y a pas de doute à avoir sur le rôle de ces hommes, ce sont des professionnels de la guerre. Ils ne sont donc plus aux commandes de la cité⁶⁴⁶. La question qu'il est intéressant de résoudre est celle de l'apprentissage du métier des armes et plus spécifiquement l'apprentissage et l'utilisation des ruses de guerre en temps de siège.

L'art de vaincre dans l'économie des forces

Une des réalités évoquées plus haut est celle des moyens donnés par la cité aux stratèges pour pouvoir effectuer leurs missions. En effet, des cités comme Athènes sont souvent obligées de fractionner leur armée pour pouvoir intervenir simultanément sur plusieurs théâtres d'opération. Les stratèges se retrouvent donc souvent avec des armées qui ressemblent plus à des petites troupes de 300 à 500 hommes aux moyens financiers limités qu'à d'immenses armées. On comprend donc mieux les ruses qu'emploient ces généraux pour venir à bout de leur mission ou pour la financer⁶⁴⁷. Il s'agit pour ces hommes de vaincre dans l'économie des forces. Quant une cité ne peut être prise par la force, il est alors nécessaire de ruser pour pouvoir atteindre ses objectifs. La ruse apparaît donc comme une possibilité de vaincre avec des moyens modestes. C'est ainsi que l'on doit comprendre par exemple les propos d'Isocrate au sujet de son ancien élève et général athénien Timothée : « Il les a soumises et vous les a données, sans dépenses considérables, sans tourmenter les alliés déjà existants, sans vous forcer à verser de fortes contributions ». Si l'on met en perspective cet exemple avec ceux que l'on trouve dans les recueils de stratagèmes et dans l'*Économique* du Pseudo-Aristote, on est amené à voir dans ces stratèges des hommes évalués sur leurs résultats obtenus. L'aspect financier de la campagne devient le premier critère de sélection pour nommer un stratège. Ces généraux sont livrés à eux-mêmes et la cité est peu regardante sur la manière dont ces hommes mènent la guerre. Peu importent les moyens, pourvu que les objectifs soient atteints. La cité ne semble donc pas contrôler l'éthique guerrière de ses soldats mais uniquement le résultat⁶⁴⁸. L'aspect économique au IV^e siècle explique sûrement en partie la façon de

645« On raconte que Sisyphe, qui surpassait tous les autres hommes en scélératesse et en ruse, découvrait toute chose par l'examen des entrailles : il les prédisait aux hommes », DS, Fr 8, VI.

646Sauf pour Athènes où des hommes comme Conon ou Timothée jouent encore un rôle politique. Lorsqu'ils étaient en mission extérieure, ils pouvaient toujours se tenir au courant des affaires politiques qui avaient lieu pendant leur absence par l'intermédiaire de citoyens dévoués à leurs causes (de la même faction politique), ils pouvaient donc agir indirectement. Hormis ces quelques exemples, une tendance générale se dessine et fait des stratèges uniquement des spécialistes de la guerre et non plus des hommes politiques de premier plan.

647Voir Pseudo-Aristote, *Économique*. L'ouvrage comprend nombre de stratagèmes employés par les généraux de l'époque pour pouvoir financer leurs opérations. Voir aussi Chloé Leguillier, *Le financement de la guerre d'après les stratagèmes de Polyen, Camenulae* n°6 novembre 2010. Voir Jean-Nicolas Corvisier, « Les stratagèmes, de Polyen Philippe II et Chéronée », *REMA*, 4, 2007, p.3-16.

648En réalité, quelques critiques sont connues à l'endroit des mercenaires. Pour autant la plupart des citoyens

mener la guerre. Une autre explication réside dans le résultat que l'on peut obtenir en utilisant la ruse, c'est-à-dire vaincre une armée plus puissante avec des moyens limités comme l'explique Pindare : « Car c'est elle qui donne succès ou revers, et souvent la ruse d'un plus faible a surpris et fait échouer le plus fort »⁶⁴⁹.

Inventer des ruses : l'art de « bluffer » ou comment coudre la peau du renard sur celle du lion

La stratégie désigne en grec la charge du général et divers sens dérivés parmi lesquels l'aptitude à commander une armée, les qualités d'un général ou encore les manœuvres de guerre⁶⁵⁰. Le verbe *stratégô*, d'où dérive *strategema* signifie lui-même aussi « commander une armée », « être général », « diriger comme général », « employer une ruse », « user d'un stratagème » ou « tromper par ruse de guerre »⁶⁵¹. Le stratège avait donc pour attributions celles de commander l'armée et de la mener à la victoire. Pour cela il pouvait employer la force mais aussi la ruse lorsqu'il était nécessaire comme l'explique très bien cette citation de Plutarque prononcée par Lysandre : « Répondant à ceux qui le blâmaient d'agir en général par tromperie, ce qui était indigne d'Héraklès, il disait que quand la peau de lion ne suffisait pas il fallait y coudre celle du renard »⁶⁵². Si Héraklès incarne aux yeux des Grecs la force⁶⁵³ ainsi que le courage, le renard quant à lui était le symbole de l'impudence et de la ruse⁶⁵⁴. Les stratèges devaient donc employer la ruse pour arriver à leurs fins. Ces stratagèmes étaient soit inventés par le stratège⁶⁵⁵ soit réutilisés. Il y avait donc un véritable répertoire de ruses à connaître⁶⁵⁶ pour non seulement les mettre en application le moment venu mais aussi éviter de tomber dans celles tendues par l'ennemi. Un stratagème a donc une date de naissance⁶⁵⁷ et une vie plus ou moins longue selon sa postérité. En effet, si la ruse de guerre devient célèbre et

commencent à évacuer de leur esprit la question de l'éthique guerrière, dont les Grecs du Ve siècle se souciaient beaucoup plus. Peut-on parler, comme l'a fait Michel Debidour, d'indifférence des Grecs sur les questions de défense du territoire et de la guerre en règle générale ? Difficile à dire mais il est intéressant de noter que les Hellènes ont tendance à rechigner quand il faut partir en guerre, notamment quand le théâtre d'opération est éloigné et ils n'hésitent pas à se faire remplacer par un mercenaire. Les réformes de la trièrarchie peuvent aussi être interprétées dans ce sens.

649Pindare, *Isthmiques*, 4.2. v 31-35. « le stratège doit avoir pour but, préoccupation et objet de tous ses efforts d'attaquer l'adversaire autant que possible par surprise et inopinément ; en adoptant ce procédé, en effet, le stratège, même avec de faibles effectifs, mettra en fuite même des troupes ennemies nombreuses » Nicéphore Phocas, *Peri paradromè (De velitatione)*, 4.1. Traduction Gilbert Dragon.

650Voir Liddel-Scott, Oxford, Clarendon Press, p. 1651-1653. Bailly, p. 1798-1800.

651Pierre Laederich, « Stratégie et stratagèmes dans l'antiquité grecque et romaine », *Stratégique* 93, 2009, p.93.

652Plutarque, *Apophtegmes, Lysandre*, 2. Polyen, *Cléandrides*, 5.

653« Archidamos, le fils d'Agésilas, voyant le premier trait de catapulte qui venait alors d'être apporté de Sicile, s'écria : « ô Héraklès c'en est fait de la valeur personnelle ! ». Plutarque, *Apophtegmes, Archidamos, fils d'Agésilas*.

654Ménandre, *L'arbitrage*, 2.1. Idem Andocide, *Sur les mystères*.

655« À ce moment Callimaque invente un stratagème », Xen, *Anabase*, 4.7.10. « Il est encore beaucoup plus vrai qu'à la guerre ce sont les stratagèmes nouveaux qui ont le plus de succès étant les mieux faits pour tromper l'adversaire. ». Xen, *Cyr*, 1.6.38.

656« Il faut donc, mon enfant, puisque tu désires connaître toutes ces ruses, ne pas recourir seulement à celles que tu auras apprises, mais en forger toi-même contre tes ennemis ». Xen, *Cyr*, 1.6.38.

657Gélon est décrit par Diodore comme le premier à avoir inventé une ruse. DS, 11.22. Si comme on l'a vu plus haut Gélon n'est pas le véritable créateur de cette ruse, Diodore n'a pas tort en attribuant la création d'une ruse à un

donc reprise par les stratèges de l'époque alors elle devient rapidement caduque car on ne peut plus l'utiliser avec succès⁶⁵⁸. Il y a donc une date de naissance et une date de décès pour les stratagèmes, celui-ci n'est pas pour autant à usage unique⁶⁵⁹. La qualité d'un bon général réside en partie dans la connaissance qu'il a des ruses, ainsi il peut éviter d'être trompé par l'ennemi mais aussi ruser à son profit. Diodore dit que Chabrias « étonne les Thébains par la rapidité à laquelle il conçoit une ruse »⁶⁶⁰ et Pindare que certaines ruses sont tellement bien élaborées qu'elles ne peuvent être évitées par l'ennemi⁶⁶¹. La question sous-jacente qui va nous intéresser est celle qui concerne l'invention, l'élaboration des ruses de guerre. Le stratège est-il le seul responsable d'une victoire ou au contraire doit-il remercier ses instructeurs pour sa formation militaire ?

6.2 Apprendre l'art militaire : l'éducation des vainqueurs

Dans des traités militaires

Une des sources permettant aux stratèges de prendre connaissance des divers stratagèmes et d'une manière générale de l'art militaire se trouve dans ces ouvrages didactiques que sont les traités militaires⁶⁶². Ces manuels étaient soit rédigés par des soldats, soit par des philosophes⁶⁶³. Ils prenaient la forme soit de traités comprenant des conseils en matière militaire, soit de recueils de stratagèmes comme celui de Polyen et de Frontin. Cette distinction entre d'un côté les recueils de stratagèmes et de l'autre les traités semble déjà apparaître dans le premier ouvrage militaire connu et rédigé par Énée le Tacticien. Dans la *Poliorcétique*, on trouve en effet un chapitre où l'auteur avertit ses lecteurs des ruses de guerre dont il faut se méfier. Il réunit ces ruses au chapitre 39. Au fil du temps le nombre conséquent de stratagèmes conçus par les stratèges oblige les écrivains militaires à rédiger des corpus entiers de ruses. L'intérêt de réunir autant de stratagèmes dans un ouvrage est expliqué par Frontin dans sa préface du livre I où il annonce clairement l'objectif qu'il s'est fixé pour son recueil ainsi que l'utilisation qu'il faut en faire :

homme en particulier.

658Aristodème renvoie les faux déserteurs spartiates qui se sont présentés dans le camp messénien car il trouve que leurs subterfuges sont vieux. Pausanias, 4.12.2-3. Méfiance toutefois, il n'est pas improbable que Pausanias trouve le stratagème vieux pour son époque, ce qui n'est peut-être pas le cas au moment où Aristodème l'utilise.

659Contra Chloé Leguillier, *Le financement de la guerre d'après les stratagèmes de Polyen, Camenulae* n°6 novembre 2010, p.7.

660DS, 15.33.4.

661Pindare, *Pythiques*, 4.4. v73.

662Ces traités étaient d'autant plus précieux pour les stratèges de l'époque car il n'existait pas dans l'antiquité l'équivalent moderne « d'une académie militaire ». Pierre Laederich, « Stratégie et stratagèmes dans l'antiquité grecque et romaine », *Stratégique* 93, 2009, p.107.

663Asclépiodote, *Traité de Tactique*, (Ier siècle av. J.-C.) ; Onasandre, *Stratège*, (Ier siècle ap. J.-C.) (les deux auteurs sont des philosophes stoïciens). Démocrite d'Abdère, *Traité de tactique*, (philosophe matérialiste du Ve siècle av. J.-C.).

« Puisque j'ai entrepris de présenter la science de l'art militaire comme un système complet (...), j'estime qu'il me faut encore, pour compléter mon œuvre, traiter -en un recueil de récits sommaires- des hauts faits que les généraux durent à leur habilité et que les Grecs rassemblaient sous le terme générique de *strategemata*. Ainsi, en effet, les généraux seront bien équipés en exemples de sagesse et de prévoyance, qui leur permettront de nourrir leur propre capacité à imaginer et à concevoir des actes semblables (...). Ceux qui trouveront de l'agrément à lire ce livre devront se souvenir qu'il faut bien distinguer stratégie et stratagèmes, qui par nature se ressemblent beaucoup. Car tous les actes d'un général caractérisés par la prévoyance, l'avantage obtenu, la grandeur d'âme, la fermeté, sont considérés comme relevant de la stratégie ; ceux qui n'en constituent qu'une espèce particulière sont considérés comme relevant des stratagèmes. Le mérite spécifique de cette deuxième catégorie qui réside dans l'habilité et l'ingéniosité est démontré aussi bien quand il faut éviter l'ennemi que l'écraser »⁶⁶⁴.

Sextus Julius Frontinus, après avoir rédigé un traité de tactique, estime qu'il était nécessaire de fournir aux généraux de son époque un recueil de stratagèmes pour compléter son œuvre principale. En effet ces recueils avaient deux fonctions : soit ils permettaient aux stratèges comme il l'explique plus haut d'élaborer des ruses à partir de celles réunies par le compilateur, soit au contraire de s'en prémunir. Ces recueils avaient donc une fonction offensive mais aussi défensive que l'on retrouve déjà chez Énée le Tacticien. C'est peut-être ainsi que l'on doit comprendre la rapidité dont fait preuve Chabrias pour concevoir une ruse de guerre. Il ne fait peut-être pas preuve d'innovation comme semble le dire Diodore mais réutilise⁶⁶⁵ et adapte à la situation un stratagème qu'il connaît et qu'il a sûrement rencontré dans un de ces traités. Les stratèges semblent avoir eu besoin au IV^e siècle de ces manuels militaires pour compléter leur éducation⁶⁶⁶. On sait par exemple que Philopoemen d'après Pausanias étudiait dans des livres l'art militaire⁶⁶⁷. Les traités étaient souvent très courts, le format « poche » permettait à ces hommes d'emmenner avec eux leurs manuels sur le théâtre des opérations⁶⁶⁸. Une véritable bibliothèque⁶⁶⁹ militaire était donc à la disposition des stratèges de l'époque. Il ne faut toutefois pas penser que ces ouvrages étaient disponibles en « libre service » et accessibles à n'importe quel général grec. Contrairement au

664Frontin, *Stratagèmes*, Préface,1.

665Lors du siège d'Eion en 470/69 av. J.-C., selon Pausanias, Agésipolis reprend le stratagème de Cimon. Pausanias, 8.8.9.

666Pierre Laederich, « Stratégie et stratagèmes dans l'antiquité grecque et romaine », *Stratégique* 93, 2009, p.93.

667Pausanias, 8.49.2.

668Les stratèges disposaient d'une certaine autonomie militaire pour prendre leurs décisions. La lenteur des communications et des affrontements leurs permettaient pendant les combats de puiser dans ces traités pour dénicher puis adapter à la situation un stratagème efficace.

669D'après Aullu-Gelle, Pisistrate est le premier à avoir créé une bibliothèque publique. Aullu-Gelle, 6.17.

monde romain, le monde grec ne connaît pas d'unité politique. Bien au contraire les cités grecques entretenaient une rivalité ouverte. La compétition ainsi que les guerres entre ces cités ne devaient pas favoriser les transferts culturels de type militaire⁶⁷⁰. Ces traités étaient rédigés par des hommes de guerre et étaient destinés uniquement aux membres de la communauté et même sûrement uniquement aux stratèges de la cité en question. Il n'y avait pas de circulation du savoir-faire militaire d'une cité à une autre⁶⁷¹. Il n'était pas question d'informer un ennemi potentiel des ruses de guerre ou du système défensif de la cité. On comprend alors peut-être mieux pourquoi si peu de traités militaires nous sont parvenus. La guerre est une des préoccupations principales des sociétés humaines et il était me semble t-il « logique » que les sociétés médiévales aient gardé ces traités notamment quand on pense au succès de l'œuvre de Végèce⁶⁷². Si peu de traités sont parvenus jusqu'à nous, c'est peut-être bien parce qu'ils étaient gardés précieusement par la cité qui les avait commandés et qu'ils étaient donc très peu recopiés et donc que les quelques exemplaires existants n'ont pas été transmis⁶⁷³.

Dans des livres d'histoire et dans les poèmes

Les écrivains militaires, pour rédiger leurs traités militaires, faisaient appel non seulement à leurs propres expériences mais utilisaient aussi des sources diverses : des traités militaires⁶⁷⁴ de leurs prédécesseurs mais aussi les informations fournies par les ouvrages historiques⁶⁷⁵. En effet, ces derniers regorgeaient de récits de batailles sur mer ou sur terre, de récits de siège où l'utilisation des ruses de guerre était systématiquement mentionnées par les auteurs tels que Xénophon ou

670Toutefois, la prise des villes ainsi que le recours à l'espionnage devaient permettre à des cités de se tenir régulièrement au courant des avancées techniques des autres cités.

671Le traité d'Énée le Tacticien n'est pas, comme semble le penser la plupart des éditeurs, destiné à l'ensemble des stratèges du monde grec. Les manuels militaires rédigés par Énée Tacticien étaient réservés au seul usage des membres de la ligue arcadienne. L'objectif de la *Poliorcétique* était de fournir aux cités de la confédération arcadienne un modèle théorique de défense contre de futurs envahisseurs dont Sparte semble être au vu des événements advenus durant le milieu et la fin du IV^e siècle, la principale menace (siège de Mégalopolis, de Mantinée, de Tégée). Je résume ici rapidement ma démonstration que j'ai exposée à l'*Agorantique* en 2015.

672Voir Philippe Richardot, *Végèce et la culture militaire au Moyen-Âge*, Paris, 1998.

673En effet, une des règles en matière de transmission des textes est celle qui veut que plus le nombre de copies était important à l'époque de leur rédaction plus la chance qu'ils nous soient parvenus augmente. C'est la raison pour laquelle les textes d'Isocrate nous ont été transmis dans leur intégralité ; ce dernier avait de nombreux copistes pour reproduire ses textes (bien évidemment ce n'est pas l'unique raison, les textes d'Isocrate qui sont d'une qualité incontestable ont servi de modèle pour les générations futures). Il n'y pas de raison de penser que les chrétiens aient opéré une sélection drastique au détriment de ces traités comme ils ont pu le faire pour des œuvres comme celles de Démocrite ou d'Épicure qui ne convenaient pas aux critères pris en considération à l'époque (antiquité tardive).

674C'est le cas d'Énée le Tacticien qui connaît *a priori* ceux d'Iphicrate ou de Cléarque. Frontin utilise celui de Pyrrhus. En, 2.6.10.

675La *Poliorcétique* regorge de passages prélevés dans *l'Enquête* d'Hérodote ou dans *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse* de Thucydide. Voir aussi Maria Pretzler, « Aeneas the Historian », dans *A companion to Aeneas Tacticus*, Maria Pretzler dir, Brill, 2016. Frontin a utilisé par exemple Valère Maxime qui dans *les actions et paroles mémorables* accorde une place privilégiée aux ruses de guerre (7.4). Des similitudes entre le chapitre IV de Frontin et ceux de l'historien et moraliste latin peuvent être relevées.

Thucydide pour ne citer qu'eux⁶⁷⁶. Il était donc nécessaire pour se former aux métiers des armes de connaître et de fréquenter non seulement les ouvrages didactiques mais aussi les ouvrages historiques pour compléter une formation militaire. Un autre type de source semble être utilisé par les stratèges d'après Pausanias et Diodore. Ces deux auteurs mentionnent le recours à des poèmes homériques comme source d'inspiration pour élaborer une ruse de guerre. En effet, Pausanias compare les 1 000 hommes venus d'Ithome pour observer l'ennemi à des espions⁶⁷⁷. Il présente cette ruse comme la copie de celle qu'Ulysse utilise dans l'Odyssée. D'après lui, les stratèges en matière d'espionnage ont puisé chez Homère⁶⁷⁸. D'après Diodore, la ruse de Cimon est équivalente à celle d'Ulysse et l'utilisation du cheval de Troie (bataille de l'Eurymédon). Dans un dialogue de Platon, Ion le rhapsode tente de convaincre Socrate que commander peut s'apprendre dans Homère⁶⁷⁹. Évidemment les poèmes homériques ont joué un rôle majeur dans l'éducation des Grecs et ont pu servir de fonds commun de références guerrières et notamment de référence à des ruses de guerre ; toutefois ne nous trompons pas : si ces dernières apparaissent chez Homère c'est bien qu'elles étaient déjà utilisées à l'époque de la rédaction des poèmes. C'est pourquoi Pausanias dit au sujet de la ruse des Lacédémoniens, qu'elle ne pouvait pas fonctionner car elle était trop connue (sous-entendu, trop ancienne)⁶⁸⁰. Les ruses présentes dans ces poèmes doivent être comprises comme des témoins d'une société grecque qui pense la ruse comme un moyen comme un autre de fonctionner. C'est un marqueur culturel de la société grecque, et même de la civilisation grecque.

Auprès des stratèges : une transmission directe du savoir-faire

L'apprentissage peut se faire dans des ouvrages rédigés à cet effet mais le savoir-faire peut aussi se transmettre directement comme le ferait un enseignant. Xénophon conseille dans la *Cyropédie* d'apprendre les techniques de guerre auprès de ceux qui les connaissent⁶⁸¹. Les stratèges semblent être les instructeurs les plus appropriés pour transmettre ce savoir-faire à de jeunes citoyens qui souhaitent faire une carrière militaire. Ce type d'enseignement était-il organisé par la cité dans une académie militaire ou alors comme l'éducation en règle générale, laissé à la sphère privée ? À première vue, il n'y avait pas de lieu spécifique au Ve siècle pour l'enseignement de l'art militaire. L'enseignement était donc dispensé par des individus payés par leurs élèves comme c'est

676 Voir Francesca Gazzano et Giusto Traina, « Plutarque historien militaire ? », *Ktéma*, 2014.

677 Pausanias, 4.242-246.

678 Il précise encore une fois que chez Homère on peut trouver d'autres stratagèmes propres à l'espionnage. Pausanias, 4.28.7-8. et 4.28.4-7.

679 Platon, *Ion*, 540c-541c. Idem, *Banquet*, 4.6.

680 J'émet personnellement un doute sur cette analyse du Périégète car au vu de l'ensemble des stratagèmes grecs connus, cette ruse a fonctionné à maintes reprises à l'époque classique. Peut-être que ce stratagème paraît très vieux à l'époque où écrit Pausanias, au IIe siècle ap. J.-C. mais ce n'était pas le cas au Ve ou au IVe siècle et encore moins à l'époque de la seconde guerre de Messénie.

681 Xen, *Cyropédie*, 1.6.14.

le cas à Athènes pour les rhéteurs rétribués à la leçon. En effet, les sophistes étaient par exemple connus mais aussi critiqués pour dispenser un enseignement payant. Faut-il penser que l'enseignement des techniques de guerre était identique à celui de la philosophie ou de la rhétorique ?⁶⁸² Un exemple semble montrer que ce type d'enseignement était encore à la marge et qu'il était difficile de trouver un instructeur compétent pour recevoir un enseignement militaire au Ve siècle. Il s'agit d'un passage présenté par Xénophon où Hermocratès, stratège syracusain, fait office d'enseignant durant une campagne militaire : « Il faut dire qu'Hermocratès réunissait tous les jours, soir et matin, près de sa propre tente, les plus capables, à son avis, parmi les triérarques, pilotes, et fantassins de marine, pour leur communiquer ses projets de discours ou d'opérations et il les exerçait en leur faisant faire des exposés, les uns, improvisés, les autres, préparés »⁶⁸³. Xénophon dit aussi que c'était la raison principale du prestige d'Hermocratès au conseil de guerre. Faut-il comprendre que la méthode qu'employait le stratège syracusain était novatrice et unique en son genre ? Si c'est le cas, il faut donc en conclure que les conseils d'ordre militaire et l'enseignement des techniques de guerre n'étaient pas courants au Ve siècle. On comprend donc mieux pourquoi les leçons dispensées par Hermocratès étaient perçues comme très précieuses par ses contemporains. Polyen dit d'Iphicrate qu'il préparait ses hommes au combat en leur faisant croire à de fausses alertes, à de fausses paniques ou embuscades⁶⁸⁴. Mais il s'agit d'un entraînement et non de la transmission d'un véritable savoir-faire. Pourtant Iphicrate est connu d'après Arrien le Tacticien⁶⁸⁵ pour avoir rédigé un traité militaire. Il avait donc conscience de l'importance de transmettre son habileté à la guerre à ses jeunes « collègues ». Le IVe siècle semble être le moment où on commence à trouver des enseignements sur l'art militaire ; après tout la *Poliorcétique* d'Énée le Tacticien qui est le premier traité qui nous ait été transmis, a été rédigé vers 350 av. J.-C. Des transformations dans la façon de mener la guerre apparaissent au IVe siècle. La professionnalisation du monde des armes entraîne donc la théorisation d'un savoir-faire militaire sous forme de traités didactiques. On peut donc en conclure que si un véritable savoir-faire commençait à se transmettre de stratège en stratège, c'est à cette période qu'il faut l'imputer. À la fin du IVe siècle, Aristote⁶⁸⁶ ou un de ses élèves mentionne la réforme de l'éphébie⁶⁸⁷. Cette dernière avait lieu à la majorité des Athéniens en passe de devenir des citoyens de plein droit. Avant de pouvoir jouir de leurs

682D'après Xénophon (Mem, 3.1.1.) et Platon (Euthydème, 273c), les sophistes (dont Dionysodore) ont été les premiers à proposer un enseignement des choses militaires. Démocrite d'Abdère que l'on classe souvent à tort parmi les pré-socratiques est connu d'après Diogène Laërce pour avoir rédigé un traité de Tactique ainsi qu'un traité sur *Le combat en armes* (Vies, 9.48.)

683Xen, *Hell*, 1.1.30.

684Polyen, *Iphicrate*, 32.

685Arrien le Tacticien dans son introduction comme Elien le Tacticien citent des auteurs de traités militaires dont Iphicrate ou Cléarque.

686Aristote, *Constitution des Athéniens*, 42.1-5.

687Chrysis Pélékidis, *Histoire de l'éphébie attique : des origines à 31 av. J.-C.*, Paris, 1962.

prérogatives de citoyens, ces derniers devaient pendant deux ans effectuer un « service militaire ». Il est intéressant de s'interroger sur le personnel qui encadrait ces jeunes. Aristote dit que les citoyens d'une même tribu élaient trois membres de plus de quarante ans pour encadrer ces jeunes. Ensuite le peuple élaient à main levée un sophroniste pour chaque tribu ainsi qu'un cosmète comme chef de tous les éphèbes. L'éphébie avait semble-t-il deux rôles : l'un consistait à faire prendre conscience au futur citoyen de l'espace civique notamment en faisant une tournée des sanctuaires, l'autre à tenir garnison dans des forts. Le personnel qui encadrait ces éphèbes était composé de spécialistes de l'art militaire puisque Aristote précise que le peuple nommait par la suite à main levée deux pédotribes ainsi que des maîtres spéciaux⁶⁸⁸ qui leur apprenaient à combattre comme hoplites, à tirer de l'arc, à lancer le javelot, à manœuvrer la catapulte⁶⁸⁹. Il est intéressant de noter que ces enseignants valorisent la transmission d'un savoir-faire technique propre à la guerre de siège. L'arc, le javelot ainsi que la catapulte sont utilisés quasi uniquement lors d'un siège. Il s'agissait donc d'entraîner les jeunes à défendre leur patrie et non à apprendre des tactiques et des manœuvres propres à la guerre sur terre. Il s'agit donc d'un entraînement militaire défensif et non offensif. La deuxième année en revanche, il est fait mention d'une revue en armes devant l'assemblée du peuple réunie au théâtre. Les jeunes doivent effectuer des manœuvres militaires devant leurs pairs comme Xénophon le mentionne aussi pour la cavalerie. Aristote ne nous renseigne pas sur l'apprentissage des ruses de guerre ainsi que sur l'art militaire dans son ensemble mais uniquement sur la transmission d'un savoir-faire pratique. Doit-on comprendre que les stratèges n'étaient pas formés par la cité mais au contraire recevaient un enseignement privé ? Il me semble que oui. Seul Platon semble avoir formulé l'idée en s'inspirant probablement de Sparte qu'une cité doit fournir aux garçons comme aux filles un apprentissage au maniements des armes ainsi qu'à l'art de la guerre dans son ensemble⁶⁹⁰.

À Sparte l'éducation des jeunes était prise en charge par la cité. Un passage de *la*

688Eric Perrin-Saminadayar, « Le personnel d'encadrement de l'éphébie athénienne, 229-86 » dans Jean-Christophe Couvenhes, Silvia Milanezi, *Individus, groupes et politique à Athènes de Solon à Mithridate, Actes du colloque international de Tours 7 et 8 mars 2005*, Tours, 2007, p.385-421. D'après l'auteur, les maîtres d'armes à Athènes à l'époque hellénistique sont bien des professionnels qui s'inscrivaient dans une carrière longue. Toutefois, il précise aussi que les maîtres des éphèbes n'étaient pas des simples « techniciens » ou des professionnels recrutés en fonction de leurs compétences. Ce sont des notables très bien intégrés dans la bonne société athénienne. Cette position d'enseignant pouvait donc servir de tremplin politique.

689Andrzej S Chankowski, « L'entraînement militaire des éphèbes dans les cités grecques d'Asie mineure à l'époque hellénistique : nécessité pratique ou tradition atrophiee ? » dans *Les cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, (dir) Jean-Christophe Couvenhes et Henri-Louis Fernoux, Tours, 2004, p.58-63. D'après A.S Chankowski, il est fort probable que les éphèbes étaient entraînés non pas pour une guerre régulière mais sûrement pour surveiller la population non grecque (et économiquement exploitée) ainsi que pour se défendre contre les pirates. Ces jeunes citoyens exerçaient la fonction de patrouilleur. En effet, les cités grecques d'Asie Mineure avaient comme tâche celle d'assurer la police du territoire.

690Platon, *Lois*, 7.804d.

Constitution des Lacédémoniens de Xénophon laisse penser qu'apprendre à ruser fait partie intégrante de l'agogé : « Et nul ne l'ignore, je pense, ce n'est pas parce qu'il ne savait pas quoi leur donner qu'il les a laissés se procurer par leurs propres moyens leur nourriture ; il est évident que, si l'on doit voler, il faut veiller la nuit, ruser la journée et rester en embuscade, et disposer des observateurs si l'on veut prendre quoi que ce soit »⁶⁹¹. On comprend donc mieux les propos de Xénophon qui précise que l'art militaire doit-être appris auprès de spécialistes. Ces spécialistes n'étaient peut-être pas des stratèges membres d'une cité ou des Spartiates entraînés depuis le plus jeune âge à la guerre mais des mercenaires. En effet, Xénophon décrit les véritables spécialistes de la guerre : « En outre, qui est mieux préparé à prévoir ou à empêcher les incursions d'ennemis secrètes et soudaines que des gens sans cesse sous les armes et en ordre ? Mais en campagne aussi, qu'y a-t-il de plus utile aux citoyens que des mercenaires ? »⁶⁹². Ces hommes qui combattent sous les armes toute l'année et que l'on doit considérer comme des professionnels de la guerre ont accumulé une expérience militaire qui les rend précieux autant pour la guerre de siège que pour les campagnes militaires. Leurs qualités ne résident pas uniquement aux dires de Xénophon sur leurs habilités à manier les armes mais aussi dans leurs facultés à prévoir des embuscades ou à utiliser des ruses de guerre. Ces soldats sont présents dans la *Poliorcétique* d'Énée le Tacticien, car précieux pour leur savoir-faire. Ces hommes pouvaient donc être amenés à enseigner leur *technè*. Les jeunes notables qui souhaitaient faire carrière dans les armes leur versaient un salaire comme ils le feraient pour un professeur de rhétorique. La richesse d'un tel enseignement ne résidait donc pas uniquement dans l'apprentissage de la catapulte ou du javelot nécessaire aux soldats du rang mais bien dans la transmission d'une expérience militaire acquise aux combats où les ruses de guerre figuraient au premier plan.

De la nature et à la chasse

Apprendre les rudiments militaires ne nécessite peut-être pas uniquement un bon maître d'armes ou une bibliothèque bien fournie. En effet, pour les Grecs l'entraînement à la guerre peut se faire au gymnase avec les maîtres de palestre, avec l'*hoplomachia*⁶⁹³ ou combat en armes attesté à Athènes mais aussi lors de la chasse⁶⁹⁴. La chasse a toujours été pensée comme une préparation au combat⁶⁹⁵, au même titre que les autres éducations. Il est intéressant de chercher quels sont les

691Xénophon, *Constitution des Lacédémoniens*, 2.7.

692Xénophon, *Hiéron*, 10.6.

693Platon, *Lachès*, 178 a.

694Xen, *Cyr*, 8.1.35-36.

695« Pour moi, je conseille aux jeunes gens de ne pas dédaigner les choses de la chasse non plus que les autres genres d'éducation. Car c'est par elles qu'ils excellent dans les entreprises guerrières et autres, qui obligent à bien penser, bien dire et bien faire », Xénophon, *L'art de la chasse*, 1.18.

différents éléments que l'on retrouve à la chasse et qui permettent de préparer le soldat à la guerre, notamment à la guerre de siège et à l'utilisation de stratagèmes. Xénophon qui est notre principale source concernant les bienfaits de la chasse, attribue à cette dernière des vertus dont auraient bénéficié Achille et son précepteur Chiron⁶⁹⁶. Au-delà des vertus morales que recherchaient notamment les aristocrates, la chasse a pu préparer non seulement l'esprit mais aussi le corps. En effet, « Ménesthée, grâce à la diligence qu'il devait aux choses de la chasse, l'emporta par son goût de l'effort »⁶⁹⁷ ; la pratique de la chasse antique nécessite un certain effort physique. Elle entraîne notamment les corps à lutter contre les fatigues. Les gardes-filets par exemple doivent faire preuve d'endurance et de vigilance pendant plusieurs heures et être efficaces au moment fatidique⁶⁹⁸. On retrouve les mêmes compétences propres à la garde des remparts⁶⁹⁹ ; Énée le Tacticien recherche dans les sentinelles deux qualités, la résistance aux fatigues ainsi que la capacité du garde à faire preuve d'une *phylaké* constante. Si rester debout à surveiller peut sembler à première vue facile et peu contraignant, en réalité, à l'instar de nos « maîtres-nageurs » modernes, la tâche demande une certaine endurance et surtout une concentration de tous les instants. D'une manière générale que ce soit pour ces gardes-filets ou pour tous les protagonistes, la chasse dure plusieurs heures et exige donc une certaine endurance ainsi qu'une faculté à sauter sur l'occasion quand elle se présente. Un lièvre qui vient de sortir de sa cachette et qui se dirige en direction des filets provoque rarement des paniques chez les hommes qui se retrouvent en face. Mais lorsque la proie est un sanglier, les chasseurs doivent faire preuve de courage, de « sang-froid »⁷⁰⁰ et tenir leur position⁷⁰¹. La chasse permet donc de fortifier l'homme qui la pratique⁷⁰². La situation est identique à celle d'une armée qui attaque par surprise l'ennemi. Les gardes ne doivent pas tourner le dos et fuir comme dans certains cas mais au contraire avoir une bonne réaction, c'est-à-dire donner l'alerte ou défendre courageusement une position malgré l'effet de surprise qui provoque souvent la terreur. La chasse oblige aussi les hommes à bien connaître le territoire et notamment à disposer les filets aux endroits stratégiques⁷⁰³ et à s'organiser avant de commencer la poursuite. On retrouve les mêmes éléments lorsqu'un stratège organise une embuscade. Il doit trouver le lieu le plus propice, ainsi que synchroniser l'attaque à la perfection pour obtenir la victoire. La chasse apparaît à première vue plus comme une préparation pour la « guérilla » et la garde des remparts que pour la guerre hoplitique

696Xen, *L'art de la chasse*, 1.4.

697Ibidem, 1.12.

698Ibid, 13.

699Ibid, 12.2.

700Xénophon utilise l'expression « le plus maître de soi » (*egkratestatos*) (10.10.)

701Xen, 12.3.

702Ibid, 12.5.

703Ibid, 6.9.

traditionnelle. Julius Africanus prétend que c'est à la chasse que l'on apprend à ruser⁷⁰⁴. Doit-on comprendre que les chasseurs utilisaient la ruse pour attraper une proie⁷⁰⁵ ou alors que c'était en observant un renard attraper un lièvre⁷⁰⁶ que l'on apprenait à ruser par mimétisme⁷⁰⁷ ? La *mimèsis* grecque joue en effet un rôle non négligeable dans l'apprentissage des armes et c'est la raison pour laquelle Xénophon dit qu'il faut ruser pour attraper les oiseaux⁷⁰⁸.

À la guerre : observer et apprendre, la mimèsis grecque

Une armée grecque doit recourir le plus souvent possible à l'espionnage, c'est-à-dire qu'elle doit se tenir informée régulièrement de la position de l'ennemi, du nombre de ses soldats et même des stratégies adverses. L'utilisation d'espions est donc essentielle en temps de guerre. Pour effectuer leurs missions, ces derniers recourent exclusivement à l'observation afin de rendre compte au stratège des projets de l'ennemi. On comprend donc mieux pourquoi « Chabrias disait que les stratèges les plus brillants étaient ceux qui connaissaient le mieux la situation de l'ennemi »⁷⁰⁹. Pratiquer l'observation est nécessaire et relativement simple, mais décrypter et comprendre ce que l'on observe est plus complexe et vital pour évaluer la menace. Que ce soient des sentinelles ou des espions, ils doivent être expérimentés car c'est l'expérience à la guerre qui permet à un observateur de lire correctement les déplacements ou les préparations militaires de l'ennemi. Les stratèges avaient donc conscience qu'il était nécessaire de trouver des espions potentiels dans leurs rangs mais aussi de crypter les messages et dissimuler les mouvements de l'armée. La peur était en réalité double : non seulement les généraux craignaient que leurs plans fussent connus mais aussi que leurs tactiques ou leurs ruses soient dévoilées. Il fallait éviter à tout prix le « piratage militaire », c'est-à-

704Julius Africanus, *Kestoi*, 1.14. Dans le *Strategikon* attribué à l'empereur Maurice (date de règne : 582-602 av. J.-C.) et notamment dans le prologue du livre VII, l'auteur assimile la guerre à la chasse.

705« Ne ferais-tu, mon enfant, qu'appliquer aux hommes les ruses que tu imaginais pour le petit gibier, ne penses-tu pas que tu serais très avancé dans l'art d'avoir le dessus sur les ennemis ? Pour attraper les oiseaux au plus fort de l'hiver, tu te levais et tu te mettais en route la nuit, et, avant qu'ils eussent bougé, tu avais installé tes rets sans que la terre eût l'air d'avoir été remuée [...] toi même, tu te mettais en embuscade, de façon à les voir sans être vu d'eux et tu t'étais exercé à tirer les filets avant que les oiseaux se fussent enfuis ». Xen, *Cyr*, 1.6.39. Diodore de Sicile dit que des chasseurs utilisent la ruse pour offrir vivant au roi Ptolémée II, un serpent de 30 coudés qui ne peut être capturé au filet. DS, 3.37.1.

706Elien, *Personna*, 13.11. Idem Xen, *Hipp*, 4.18-20.

707Les auteurs anciens ont régulièrement observé la nature et notamment les animaux pour s'en inspirer. La mangouste est assimilée à un hoplite (Plutarque, *De l'intelligence des animaux*, 966 d ; Elie, *La personnalité des animaux*, 3.22 ; Strabon, 17.1.39 ; Plin l'Ancien, *Histoire naturelle*, 8.88 ; Nicandre, *Theriaca*, 205.) qui combat dans une phalange hoplitique (Aristote, *Histoire des animaux*, 9.6.612.). « La guerre de la mangouste, du crocodile et du Cobra forme donc un véritable parallèle animal à ces guerres inégales [guerre de siège, « guérilla »] et sans merci qui se déroule parfois dans le monde humain », Pierre Ellinger, *La légende nationale phocidienne : Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993, p.50. De nos jours une science est en vogue et appelée Biomimétisme. Le nom désigne un processus d'innovation qui s'inspire du vivant pour tirer parti des solutions et inventions produites par la nature. L'Homme moderne n'a donc pas fini d'apprendre en observant la nature comme pouvait le faire déjà l'Homme grec jadis.

708Xen, *Mémorables*, 2.6.9.

709Plutarque, *Apophtegme, Chabrias*, 1.

dire la fuite d'informations compromettantes non seulement pour la défense d'une ville ou d'une armée mais surtout le savoir-faire militaire de la cité ou du stratège. Philippe II de Macédoine⁷¹⁰ utilise une ruse pour fuir le théâtre des opérations. Il demande à ses hommes de démonter les machines de guerre pendant la nuit de telle façon que les ennemis pensent qu'ils en construisent d'autres. La ruse permet non seulement de fuir en toute sécurité, sans prendre le risque d'une poursuite mais aussi d'éviter de laisser des machines de guerre qui peuvent être récupérées par l'ennemi. Il y a donc une volonté de la part de Philippe II de protéger son savoir-faire en matière militaire. Par exemple Plutarque dit que si les Thébains ont pu battre les Spartiates c'est uniquement car Lacédémone avait fait régulièrement la guerre à Thèbes. La répétition des luttes entre ces deux cités a permis aux Thébains de se familiariser avec le mode de combat des Spartiates, voire d'apprendre l'art de la guerre en les affrontant. C'est pourquoi Lycurgue d'après Plutarque aurait interdit aux Spartiates de faire la guerre deux fois de suite aux mêmes ennemis⁷¹¹. Il était donc possible d'apprendre sur le champ de bataille par *mimèsis*, c'est-à-dire par imitation. Les Grecs de Sicile ont pu par exemple faire évoluer leur savoir-faire en matière de poliorcétique au contact des Carthaginois⁷¹². Il était donc possible d'apprendre une ruse que l'on a observée chez l'ennemi ou chez un allié, de se l'approprier et ainsi le moment voulu, de la réutiliser à son profit. Agathocle, raconte Diodore, « remporta une grande victoire imprévue pour avoir imité la ruse de guerre d'Alexandre ⁷¹³ » et les alliés des Lacédémoniens, dit Polyen, en voulant imiter Iphicrate et son armée, tombèrent dans le piège tendu par le général athénien⁷¹⁴. Côtayer fréquemment les champs de bataille permet donc à un soldat d'apprendre par expérience ou par *mimèsis* l'art de la guerre. On comprend donc mieux pourquoi les mercenaires sont les soldats les plus habilités selon Xénophon à prévoir des embuscades ou à concevoir des ruses de guerre.

7) Le camp des assiégeants

La configuration et les risques : camp d'assiégeants ou camp d'assiégés ?

Lors d'un siège la configuration traditionnelle veut qu'il y ait des assiégés et des assiégeants.

710Polyen, *Philippe*, 20.

711« Il avait défendu de faire souvent la guerre aux mêmes ennemis; et comme on lui en demandait la raison, il répondit : «C'est afin que l'habitude de se défendre ne les forme point à l'art militaire. » Aussi Agésilas fut-il bien blâmé d'avoir, par ses expéditions fréquentes en Béotie, mis les Thébains en état de tenir tête aux Spartiates »
Plutarque, *Apophtegmes*, *Lycurgue*, 227 c.

712Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, 1965, p.158.

713DS, 17.23.2.

714Polyen, *Iphicrate*, 52. Idem lorsque les Spartiates dirigés par Cléomène en 494 av. J.-C. entreprennent la campagne en Argolide. Hdt, 6.78. Idem, Polyen, *Télésinique*, 2.

Si les premiers sont souvent perçus comme statiques et inoffensifs, les seconds apparaissent naturellement comme en position dominante et à l'abri du danger et seul le temps peut les empêcher de vaincre. La réalité est tout autre. En effet, contrairement aux représentations communes que l'on a d'un siège, les défenseurs sont bien actifs et peuvent attaquer pour différentes raisons⁷¹⁵ ; quant aux assiégeants, ils sont sur bien des aspects loin d'être à l'abri de représailles. Nicias, lors de la campagne de Sicile tient ces propos destinés aux Athéniens : « finalement, alors que nous faisons figure d'assiégeants, c'est nous qui, sur terre tout au moins, sommes les assiégés »⁷¹⁶. Le rapport que fait le général athénien à sa cité avait pour objectif non seulement de faire un compte-rendu des événements mais aussi de solliciter une aide urgente. La situation était en effet très critique : les Lacédémoniens qui étaient arrivés pour aider les Syracusains avaient chamboulé la configuration du siège. À présent les Athéniens font figure d'assiégés, ils sont réfugiés dans leurs ouvrages et ne peuvent en sortir car leur nombre est bien trop faible. La garde des retranchements réclame déjà une partie des troupes, rendant impossible un combat pour l'autre partie de l'armée alors en infériorité numérique. Certains sièges comme celui de Syracuse donnent une image bien différente de la configuration de ce type de guerre.

C'est aussi le cas pour le siège de Pylos en 425 av. J.-C. où Thucydide dit que les « soldats éprouvés par le manque de ressources du pays, et faisant plutôt figure d'assiégés que d'assiégeants, aspiraient à risquer la partie »⁷¹⁷. Il n'est plus question d'assiégeants et d'assiégés mais de deux armées qui s'affrontent. Les uns sont retranchés dans des ouvrages construits en arrivant sur les lieux et les autres protégés par leurs murailles. Il est intéressant de se demander dans une telle configuration qui est en position de domination, les habitants réfugiés derrière des fortifications puissantes ou les envahisseurs loin de leur pays et protégés souvent uniquement par un fossé et des palissades ? Les risques sont fréquents pour les assiégeants de se retrouver dans la position d'assiégés⁷¹⁸. Une telle déconvenue trouve souvent son origine dans l'arrivée salutaire d'alliés extérieurs. Les assiégeants ne pouvant lutter en même temps sur deux fronts sont obligés de se retrancher dans leurs ouvrages comme c'est le cas lors du siège de Syracuse et l'issue du combat en devient incertaine. Les ouvrages que construisent les envahisseurs autour de la ville sont souvent perçus comme un moyen efficace de bloquer la cité et donc d'empêcher les assiégés de sortir se

715Xénophon dit par l'intermédiaire de Cyrus qu'un général doit apprendre lors d'une campagne à passer à côté d'une place forte sans risquer d'être attaqué. Il existait donc une marche à suivre pour éviter à son armée rangée en colonnes d'être victime de sorties. Xen, *Cyr*, 1.6.43.

716Thc, 7.11.4.

717Thc, 4.29.2.

718Lors du siège d'Egine en 389 av. J.-C., « les véritables assiégés furent les gens du détachement athénien dans leur position retranchée, plus que ceux de la ville ». Xen, *Hell*, 5.1.5.

ravitailer ou réclamer de l'aide. En effet, ces travaux d'investissement comme à Platées en 429 av. J.-C. sont utilisés à cet effet mais une autre interprétation doit être mise en avant. Si les risques qu'encourent les assiégeants en terrain ennemi sont bien réels, ces murs, fossés et autres palissades doivent être compris comme des lignes de protection contre les assiégés. Ces derniers peuvent à tout moment sortir pour attaquer le camp ou brûler des machines de siège. Les ouvrages défensifs permettent aussi de se protéger contre des alliés venus apporter de l'aide aux habitants⁷¹⁹. D'après Diodore, lors du siège de Géla en 405 av. J.-C., les Carthaginois décident de construire des retranchements contre l'arrivée éventuelle de renforts syracusains⁷²⁰. Le risque étant qu'ils se retrouvent comme pris dans un étau. Lorsque des alliés viennent au secours des habitants comme le fait Agésilas en arrivant à Sestos en direction du camp des assiégeants, ces derniers, (Cotys et son armée) pour éviter d'être cernés et donc de se retrouver dans la position d'assiégés, sont obligés de fuir pour garder la vie sauve⁷²¹. Cette fuite doit être tenue secrète pour éviter d'alerter l'ennemi qui pourrait en profiter pour sortir et tuer un nombre important de soldats comme c'est aussi le cas lorsqu'une phalange connaît une déroute (tropè). Le départ s'effectue donc souvent lors d'une nuit très obscure afin d'éviter que la fuite soit un désastre. Pendant une bataille hoplitique, lorsqu'une armée tourne le dos pour fuir, le nombre de morts est souvent très important, puisque la fuite se fait souvent dans le désordre le plus total. Lors d'un siège, une armée d'invasion peut contrairement à une phalange organiser sa fuite selon un plan élaboré à l'avance et donc permettre un retour vers la cité en diminuant les risques d'embuscades. Ce n'est pas le cas de l'armée athénienne lors de la campagne de Sicile puisque sans sa flotte, elle ne peut quitter le théâtre des opérations dans les meilleures conditions. Le désastre a lieu alors que l'armée athénienne fuie dans les terres, accumulant fatigue, panique, et un manque fatidique d'informations sur le territoire qu'elle parcourt. On comprend donc mieux tous les stratagèmes que Polyen ou Frontin mentionnent et nécessaire aux stratèges de l'époque pour pouvoir fuir sans alerter l'ennemi⁷²².

Vivre sur le territoire

Une grande majorité des sièges connus à l'époque classique durent souvent plusieurs mois. Durant ce laps de temps, les assiégeants devaient impérativement s'organiser et notamment construire des habitations de fortune pour le campement. Les historiens nous renseignent très peu sur les matériaux utilisés pour construire ces abris temporaires. Il est intéressant de se demander si

719C'est le cas lors du siège de Corcyre en 374/73 av. J.-C., où Ctésiclès réussit en arrivant de nuit à l'improviste à traverser les lignes ennemies, à rentrer dans Corcyre raffermir les troupes et à lancer un assaut surprise. Le résultat dit Diodore est au rendez-vous puisqu'il « parvint à cerner et assiéger les assiégeants », DS, 15.47.6.

720DS, 13.108.5.

721Xen, *Agésilas*, 2.26.

722Polyen, *Philippe*, 20. Xen, *Cyropédie*, 4.1.8.

les assiégeants construisent des habitations ou au contraire dorment à la belle étoile : si les opérations militaires ont lieu en été, sous le soleil méditerranéen, il est bien possible que la construction de baraquements ne soit pas nécessaire. Mais si le siège se déroule en hiver ou dure plusieurs mois, les soldats ont besoin d'un toit pour se protéger⁷²³. Ainsi Thucydide dit que lors du siège de Potidée de 429 av. J.-C., les habitants qui connaissent une famine sont enclins à négocier. Les stratèges acceptèrent « parce qu'ils voyaient la misère des troupes en ce lieu exposé aux intempéries »⁷²⁴. Les assiégeants, en l'occurrence les Athéniens, sont maltraités par la météorologie⁷²⁵ et Thucydide précise que l'endroit où sont situées les troupes en est une des causes principales. Il est donc difficile pour des historiens modernes de généraliser à partir d'un exemple comme celui-ci. La situation des troupes devait être bien différente d'une région à l'autre et selon la saison durant laquelle se déroulait le siège. Lors du siège de Platées, au moment de l'évasion d'une grande partie des habitants, Thucydide précise que l'opération a lieu lors d'une nuit orageuse et que les gardes des remparts ne sont pas dehors en train de faire une ronde mais à l'abri dans les tours. La longueur du siège de Platées ainsi que les moyens en hommes et en matériaux laissent penser qu'il était nécessaire et possible de construire des habitations en dur. Pour les sièges beaucoup plus courts et qui ont lieu durant la belle saison, les assiégeants devaient plutôt opter pour un campement à ciel ouvert avec uniquement des tentes⁷²⁶ pour s'abriter⁷²⁷. Lors du stratagème évoqué plus haut où il était question d'impressionner les assiégés en disposant le camp de telle façon que ces derniers pensaient être attaqués par une armée beaucoup plus vaste, on en déduit qu'il s'agissait de disposer des tentes et non de construire des habitations en dur. Durant un siège, les soldats vivaient donc dans des conditions moins confortables que leurs adversaires qui logeaient dans leurs propres habitations avec le confort que le quotidien pouvait apporter. Onasandre précise pour un stratège qui souhaite s'emparer d'une ville, qu'il devait impérativement trouver un endroit sec et sain pour monter le campement⁷²⁸. En effet, le risque était qu'un camp mal situé pouvait favoriser le développement d'une épidémie⁷²⁹ ou d'une dysenterie⁷³⁰. D'après Polyen⁷³¹, Cléarque, qui voulait faire périr la plupart des habitants d'Héraclée (probablement vers 365 av. J.-C.) : « enrôla, sans

723« [...] Crains que le manque de ressources du cruel hiver ne s'empare de toi avec la pauvreté, serrant ton pied enflé dans ta main amaigrie. [...] Avertis tes serviteurs dès le milieu de l'été : « L'été ne durera pas toujours : faites-vous des cabanes » » Hésiode, Op.496-97.

724Thc, 2.70.2. Thucydide précise aussi que le coût du siège commence à peser lourd dans les finances athéniennes.

725Lors du siège de la forteresse de Phylé en 401 av. J.-C., les assiégeants rentrent chez eux, car il neige. Xen, *Hell*, 2.4.2.

726En.Tact, 8.3. DS, 14.32.3.

727Xen, *Hipp*, 6.2.

728Onasandre, *Stratège*, 6. Thc, 2.81.4.

729DS, 12.56.3.

730« Cependant la peste se glissa dans tout le camp ; plusieurs en moururent et un grand nombre d'autres furent attaqués de convulsions et d'autres maux terribles ». DS, 13.86.2.

731Polyen, *Cléarque*, 3.

aucun prétexte légitime et dans les ardeurs de la canicule, tous ceux qui étaient au-dessus de seize ans, comme pour aller faire le siège d'Astaque. Quand il fut arrivé auprès de cette ville, il posta les habitants dans un lieu marécageux, où l'air était sans mouvement, et où il y avait beaucoup d'eaux croupies. Il leur ordonna de camper là, d'observer soigneusement les Thraces.[...] Il traîna le siège en longueur jusqu'à ce que les chaleurs et exhalaisons des marais aient fait périr les habitants d'Héraclée ». Il faut toutefois être prudent concernant la réalité historique de ce texte, les Grecs aimaient entretenir l'image « obscure » qu'ils se faisaient des tyrans notamment en leur attribuant les méfaits les plus terribles. Souvent ces récits ne sont que des fictions qui servent uniquement à alimenter l'imaginaire que se sont constitués les Grecs vis-à-vis des tyrans. Si l'épisode mentionné est peut-être une invention, il n'en est pas moins réel sur bien des aspects et notamment sur la possibilité d'une armée d'être touchée par la maladie causée par un manque d'hygiène⁷³². L'Athènes de Périclès connaît au début de la guerre du Péloponnèse une épidémie qui emporte avec elle un tiers de la population⁷³³. Le fléau a peut-être été importé par les navires athéniens, mais les conditions dans lesquelles vivaient les habitants n'ont fait qu'accroître les conséquences de la « peste » (épidémie) dans la ville⁷³⁴.

Non seulement les assiégeants devaient être capables de trouver l'emplacement idéal pour installer le campement mais ils devaient aussi se nourrir. C'est au stratège qu'est dévolu le rôle de trouver de la nourriture pour ses hommes⁷³⁵. Les soldats emmenaient bien évidemment des vivres avec eux mais de telles rations alimentaires ne pouvaient suffire pour alimenter toute une armée. Les soldats devaient donc trouver le nécessaire sur place pour subvenir à leurs besoins. Lors d'une campagne militaire, soit les stratèges utilisaient des alliances locales avec des cités alliées pour obtenir de la nourriture sur le chemin de la guerre⁷³⁶ soit ils se servaient sur place au fur et à mesure de l'avancée de l'armée. Si le risque pour une telle armée de se retrouver sans provisions existe, il est toutefois rare qu'elle soit en manque de vivres puisque celle-ci en se déplaçant régulièrement n'épuisait pas les ressources locales. Pour une armée qui assiège une place forte, le problème est différent puisqu'elle réside au même endroit pour une durée allant parfois jusqu'à plusieurs années.

732« Il est peut être utile et salutaire pour l'armée de ne pas rester dans le même camp, sauf quand il s'agit des quartiers d'hiver et que, vu la saison, le camp se trouve constitué de cabanes ; en effet les excréments, s'ils se déposent au même endroit, dégagent des vapeurs délétères et altèrent aussi la composition de l'air environnant », Onasandre, *Stratège*, 9.

733Pour une étude approfondie de l'épidémie qui sévit à Athènes, voir Hanson, *La guerre du Péloponnèse*, Paris, 2005, p 95-125.

734Thc, 2.52.1.

735Xen, *Hipp*, 6.2.

736D'après Xénophon, Sestos approvisionne la flotte athénienne à Aigoï-Potamos (Xen, *Hell*, 2.1.25) et lors de la campagne de Sicile en 415 av. J.-C. l'armée athénienne qui est installée près de Naxos voit une partie des habitants (Sikèles) aux alentours les aider en leur fournissant des vivres et même de l'argent. Thc, 6.88.4.

Le ravitaillement de l'armée pouvait se négocier par des jeux d'alliance comme cherche à le faire Athènes lors de la campagne de Sicile en effectuant une tournée des cités avoisinantes prêtes éventuellement à l'aider. Si la cité assiégée se trouve être la voisine de l'armée d'invasion ou si la distance est faible alors les soldats peuvent être approvisionnés régulièrement. Au contraire si la distance est grande, les assiégeants doivent se contenter des ressources du pays⁷³⁷. Lorsqu'ils cherchent souvent en faisant le blocus d'une cité à provoquer une famine, ils peuvent eux aussi se retrouver dans la même situation. Par exemple Thucydide dit au sujet du siège de Pylos en 425-24 av. J.-C. que les soldats étaient éprouvés par le manque de ressources du pays⁷³⁸. Vivre sur le territoire semble donc bien une difficulté à surmonter pour une armée d'invasion. Onasandre, dans son traité, propose une méthode pour organiser les fourrages⁷³⁹. Il conseille au général de ne pas autoriser les pillages et les fourrages dans le désordre le plus complet mais au contraire de faire preuve de vigilance et selon un plan bien précis⁷⁴⁰. En effet, le risque est grand pour une armée qui pille d'essuyer une sortie de la part des assiégés comme le conseille Énée le Tacticien notamment au moment du pillage ou du repas⁷⁴¹. Timothée le général athénien, d'après Polyen, conscient du risque qu'encourt une armée d'invasion sans provisions, délimite un périmètre bien précis où ses hommes peuvent se mettre à piller et à fourrager. Il va même jusqu'à interdire à ses soldats de couper les arbres fruitiers ou déraciner des oliviers comme le fait habituellement une armée d'invasion pour exciter l'ennemi et l'obliger à venir combattre pour défendre ses terres. Par cette conduite précise notre compilateur, « s'ils étaient vainqueurs, les tributs seraient plus abondants ; si la guerre traînait en longueur, ils auraient toujours des vivres »⁷⁴². Lors du siège de Samos entre septembre 366 et juillet 365 av. J.-C., il emploie la même méthode et revend les excédents pour financer ses soldats⁷⁴³. Il n'hésite pas durant ce même siège à interdire l'accès au camp à un grand nombre d'étrangers qui abordaient par mer au camp, et consommaient des vivres⁷⁴⁴. Il interdit de vendre de la farine, de l'huile ou du vin, mesure à mesure. Le grain, il défendit d'en vendre moins d'un médimne ou boisseau à la fois, et les liquides de même, moins d'une métrète à chaque fois. Ces étrangers mentionnés sont des marchands peu scrupuleux qui profitent d'un siège pour faire du

737Xen, *Hell*, 4.8.9. Polyen, *Agésilas*, 1.

738Thc, 4.29.2.

739Onasandre, *Stratège*, 8.

740En effet, lors du siège de Syracuse en 355-54 av. J.-C. par le chef mercenaire Nypsios. Le général Dion qui arrive après la prise de la ville, réussit à reprendre facilement la place car les mercenaires étaient en train de piller. Les uns avaient sur leurs épaules toutes sortes d'objets et les autres étaient dans les maisons à la recherche de richesse. Les soldats sont donc surpris et incapables de riposter convenablement puisque le désordre régnait dans leurs rangs. DS, 16.20.4.

741En.Tact, 16.5-9.

742Polyen, *Timothée*, 5. Il est intéressant de noter que Timothée interdit aussi à ses hommes de saccager les maisons des habitants, c'est-à-dire les fermes présentes sur le territoire. En effet, elles pourraient servir à abriter les hommes durant l'hiver.

743Ibidem, 9.

744Ibid, 10. Idem Pseudo-Aristote, *Économique*, 2.2.23d.

commerce. Les soldats comptaient sur le butin ou la vente de denrées pour s'enrichir et n'hésitaient pas à vendre souvent à bas prix ces produits⁷⁴⁵. Le stratège se retrouve souvent dans l'embarras : il ne peut interdire la vente de denrées et priver ainsi ses soldats ou mercenaires d'une grande partie de leurs revenus. Il doit être capable comme le fait Timothée de trouver un compromis afin d'assurer non seulement la satisfaction de ses hommes⁷⁴⁶ mais aussi la pérennité des opérations militaires. Le train arrière d'une armée à toutes les époques était constitué de ces marchands qui cherchaient à tirer profit de la guerre soit pour vendre à un prix élevé des denrées alimentaires, ou au contraire à acheter à un faible prix les produits d'un pillage. À ces marchands s'ajoutent aussi ceux qui viennent acheter des esclaves ainsi que la présence de prostituées⁷⁴⁷, de musiciens⁷⁴⁸ et autres individus, qui comme le conseille Onasandre, sont utilisés pour divertir une armée notamment quand elle est victorieuse⁷⁴⁹. Le stratège doit donc prendre en compte cette réalité pour organiser le ravitaillement et l'alimentation de son armée⁷⁵⁰. S'ajoute au risque de pénurie de nourriture, celui de l'approvisionnement en eau puisque les assiégés ont coupé les cours d'eau ou les ont empoisonnés⁷⁵¹. Le danger est aussi très élevé à l'heure du repas⁷⁵². En effet, les hommes doivent prendre leur ration très tôt le matin afin d'éviter en cas d'attaque surprise de la part des assiégés de combattre le ventre vide. Des heures fixes sont imposées par le stratège qui lui permettent ainsi d'organiser la défense du camp dans un moment de vulnérabilité⁷⁵³.

Des voisins qui vous observent

Le camp des assiégeants se trouve rarement très loin des murs de la ville. La distance qui sépare les deux camps correspond d'un point de vue stratégique à la distance que le stratège estime nécessaire de respecter pour éviter d'être atteint par des projectiles. Quelques exemples historiques peuvent nous donner des informations précises sur la distance qui sépare les protagonistes. Lors du siège d'Eion en 422/21 av. J.-C., le camp des assiégeants selon Diodore se trouve à trente stades

745En effet, le salaire de ces soldats ne dépassait guère une drachme par jour soit l'équivalent du salaire moyen d'un citoyen grec. Il est difficile de penser que ces hommes, notamment les mercenaires, risquaient leur vie pour une somme dérisoire. D'après Aristophane, un soldat assiégeant une place forte touche trois oboles (½ drachme). Aristophane, *Les Guêpes*, v 684-686.

746« On ne doit pas, à mon avis, frustrer le soldat du gain de ses prises, surtout si le pays conquis est riche et abondant ». Onasandre, *Stratège*, 27.

747Selon Alexis le Samien : « le culte d'Aphrodite Samienne, que les uns appellent "des Roseaux" et d'autres "du Marais", fut fondé par les hétaires athéniennes qui avaient accompagné Périclès lors du siège de Samos : elles n'avaient pas mal travaillé en raison des circonstances ». Athénée, *Deipnosophistes*, 13.572 F.

748Dans camp de Lysandre devant Athènes, il y avait des joueuses de flûte. Plutarque, *Lysandre*, 15.5.

749Ibid, 27.Thc, 7.73.2.

750Voir Paul Faure, *La vie quotidienne des armées d'Alexandre*, Paris, 1982.

751En.Tact, 8.4.

752Ibid, 18. Idem Xen, *Constitution des Lacédémoniens*, 12.6-7.

753Thc, 8.108.4. « Cependant Cléarque ne marcha pas à l'ennemi ; car il savait ses soldats épuisés et à jeun » Xen, *Anabase*, 2.2.16.

d'Amphipolis⁷⁵⁴. Un stade correspond à 184 m soit pour 30 stades, à 5 kilomètres et demi. La distance importante qui sépare le camp de Brasidas et la ville s'explique par la présence des Athéniens dans les murs. Il veut en cas d'attaque surprise de ces derniers avoir le temps de s'organiser. Dans la plupart des cas la distance est beaucoup plus faible. En effet, un stratège qui souhaite faire le blocus d'une cité doit s'en rapprocher le plus possible pour limiter le nombre de mètres que devra mesurer la ligne d'investissement. À Platées en 429 av. J.-C., ces lignes qui entourent complètement la ville se trouvent à une distance relativement faible puisque les habitants lorsqu'ils ont préparé leur fuite ont pu compter le nombre de briques que composaient le mur de circonvallation des Lacédémoniens. Une distance trop importante de ces lignes rendrait difficile leur constitution contenu de la longueur qu'elles devraient mesurer et permettrait aussi aux assiégés d'avoir une zone agricole plus grande pour fourrager. La faible distance qui sépare les deux camps semble à première vue jouer en la défaveur des assiégés mais peut tout aussi bien se retourner contre les assiégeants. Les défenseurs qui sont sur les murailles peuvent en effet apercevoir le camp ennemi de l'autre côté comme le signale Onasandre⁷⁵⁵. Il ne s'agit pas évidemment de curiosité comme cela put être le cas lors de certaines batailles où des voisins viennent contempler les morts. Xerxès paraît-il avait fait venir en bateaux des Perses qui souhaitaient voir à quoi ressemblait un Spartiate. Ici il s'agit pour les assiégeants d'être espionnés et donc de ne pouvoir effectuer des manœuvres dans la discrétion ou de lancer des assauts surprises. Ce risque est d'autant plus grand que les assiégés peuvent profiter de cette position avantageuse du haut de leurs remparts pour organiser une sortie éclair au moment opportun comme c'est le cas lors du siège de Syracuse par les troupes carthaginoises en 345 av. J.-C. : « Le Corinthien Néon vit du haut de la citadelle que les ennemis qu'on avait laissés montaient la garde avec paresse et négligence. Il se jeta sur eux, pendant qu'ils étaient dispersés, tua les uns, mit en fuite les autres, et remporta la victoire »⁷⁵⁶.

La distance idéale qui devait séparer les deux camps dépendait de plusieurs critères. Si les assiégeants désiraient s'emparer de la ville par blocus alors la distance devait être la plus courte possible. Le camp devait tout de même être situé à une distance minimale de sécurité pour éviter les jets de projectiles. Au contraire, les assiégeants qui ne souhaitaient pas pratiquer l'investissement, au profit de l'assaut, de la ruse ou d'une éventuelle trahison, devaient augmenter la distance. Ils

754DS, 12.73.

755Onasandre, 32.

756Plutarque, *Timoléon*, 18.3-4. Idem lors du siège de Corcyre en 373/72 av. J.-C. Xen, *Hell*, 6.2.4-30. Lors du siège de Babylone par Cyrus au VI^e siècle et lorsque ce dernier était en train de faire le tour de la ville pour repérer les endroits les plus vulnérables pour passer à l'attaque, un transfuge vient l'avertir qu'une sortie se prépare contre lui. L'informateur précise : « vos lignes ont paru faibles à ceux qui les observaient du haut des remparts » Xen, *Cyr*, 7.5.2.

pouvaient alors élaborer des plans d'attaque dans la discrétion et se prémunir contre les sorties secrètes des assiégés.

La peur d'être attaqué

Nombre de récits de sièges mentionnent des paniques à l'intérieur des murs ; toutefois cet aspect de la guerre n'est pas propre aux assiégés. Le camp des assaillants est lui aussi sujet aux paniques comme c'est le cas lors de la terreur qui saisit les Carthaginois pendant le siège de Syracuse en 396/95 av. J.-C.⁷⁵⁷ Contrairement aux habitants, les assiégeants ne sont protégés que par un fossé et une palissade, quelque fois comme à Platées par un mur. De plus ces hommes sont loin de chez eux et peuvent avoir le mal du pays comme cela semble être le cas d'Alcidas mentionné par Thucydide comme prêt à tout pour regagner le Péloponnèse⁷⁵⁸. La nostalgie, le mal du pays ainsi que des conditions de vie difficiles dans le camp où règnent une hygiène déplorable et une alimentation rudimentaire sont déjà des raisons suffisantes pour pousser ces hommes à vouloir raccourcir leur séjour. À cela s'ajoute le risque d'être pris à revers par des alliés comme lorsque Memnon arrive par surprise et sème la panique dans le camp des assiégeants, débloquent ainsi la ville de Pitanè assiégée en 335/34 av. J.-C.⁷⁵⁹ Pour renforcer le moral des troupes, rassurer les hommes et ainsi éviter des paniques, le stratège doit prendre des mesures de sécurité concernant la défense du camp. Plutarque dit au sujet d'Epaminondas que « le Thébain étant général, jamais une terreur panique ne s'empara du camp »⁷⁶⁰. Lors du siège d'Agrigente, une description pittoresque est donnée par Diodore d'une panique qui sévit dans le camp carthaginois : « quelques-unes des sentinelles soutinrent qu'elles avaient vu des ombres et des spectres se promener dans les ténèbres. Imilcar, voyant toutes ses troupes alarmées par le récit de ces prestiges, tâcha d'abord d'apaiser les mânes des morts dont on avait violé les sépultures. Il offrit ensuite des sacrifices aux dieux selon la coutume de son pays ; c'est-à-dire en immolant un enfant à Saturne et en jetant un grand nombre de victimes dans la mer en l'honneur de Neptune. »⁷⁶¹.

La défense du camp

Comme on a pu le voir plus haut, il est vital pour les assiégeants de construire un camp fortifié⁷⁶² ; le risque est grand de subir une sortie des assiégés ou d'être attaqué par leurs alliés venus

757DS, 14.63.2. Idem 14.32.3. (siège de la place forte du Phylé en 401/00 av. J.-C.)

758Thc, 3.31.

759DS, 17.7.9.

760Plutarque, *Apophtegmes*, *Epaminondas*, 1.

761DS, 13.86.3.

762Voir siège de Cromnos. Xen, *Hell*, 8.4.21. Les Arcadiens qui investissent la place se sont très bien protégés contre une éventuelle attaque d'alliés.

à leur secours. Concernant les sources qui nous renseignent sur la défense d'un camp d'assiégeant, elles sont très rares. Nonobstant, plusieurs passages chez Xénophon concernent l'organisation défensive d'un camp durant une campagne militaire. S'il ne s'agit pas réellement d'un camp d'assiégeants, les règles qui régissent ce que les spécialistes appellent la castrametation⁷⁶³ sont toutefois identiques. Ce camp doit être circulaire⁷⁶⁴ sauf si l'armée avait derrière elle soit une montagne, soit un mur, soit un cours d'eau⁷⁶⁵. Peu importe sa disposition, il doit être entouré de retranchements et de fossés⁷⁶⁶, même lorsqu'il est situé en terre alliée⁷⁶⁷. Les premiers travaux à faire concernent la tranchée⁷⁶⁸. Ces dispositions défensives peuvent à première vue sembler insuffisantes. En réalité, il est tout à fait possible de défendre son camp uniquement avec un fossé et une palissade. Par exemple, lors du siège de Cnide ou celui de Clazomène en 412 av. J.-C., Thucydide⁷⁶⁹ dit que les deux villes n'ont pas de remparts. Elles ont toutefois réussi à repousser leurs ennemis. Construire un mur de pierre n'est donc pas forcément nécessaire pour la défense d'un camp. Seuls les hommes peuvent garantir la sécurité du campement en territoire ennemi. Le stratège doit en organiser la défense en plaçant des gardes et des sentinelles tout autour⁷⁷⁰. Lors de l'attaque surprise du camp de Perdiccas en 322/21 av. J.-C. par Eumène, l'assaut a été un succès total car les gardes étaient endormis pendant la deuxième veille⁷⁷¹. Ces sentinelles ou veilleurs⁷⁷² ont pour rôle d'éviter à l'armée de se faire surprendre⁷⁷³. Elles sont donc une garantie supplémentaire pour le camp notamment si les gardes sont endormis. Elles sont éparpillées tout autour du camp à une distance plus ou moins grande. Les sentinelles utilisaient des techniques pour détecter des ennemis comme celle qui consiste à creuser un trou dans le sol pour augmenter la distance audible. Lorsqu'elles donnent l'alerte, les soldats ont le temps de s'organiser, et donc de présenter à l'ennemi un front uni pour le combat. Les assaillants attaquent le plus souvent la nuit⁷⁷⁴ ou pendant que les hommes sont

763 Voir En.Tact, 21.2.

764 Ainsi il est possible pour l'armée d'établir un camp avec un maximum de surface pour un minimum de linéaire à défendre.

765 Xen, *Constitution des Lacédémoniens*, 12.1. Idem DS, 19.103.3.

766 Onasandre, 6. Polyen, *Agésilas*, 22. DS, 16.42.8.

767 Polyen, *Iphicrate*, 17. Idem, Xen, *Const*, 12.2.

768 Xen, *Hell*, 5.2.1-7. Selon Xénophon, les barbares (Assyriens) sont les spécialistes pour faire des tranchées. Elles sont essentielles pour la défense de leurs camps car ils mettent trop de temps pour monter à cheval. L'explication est à chercher du côté de leurs équipements (lourds) et non d'une maladresse ou d'un art de la monte encore balbutiant. Xen, *Cyr*, 3.3-27.

769 Thc, 8.31.1-4. Idem à Pylos, une simple barricade et un fossé avaient suffi pour repousser pendant plusieurs années les Lacédémoniens.

770 Onasandre, 10.

771 DS, 18.40.3. Idem, 19.68.7. et 19.95.5-7.

772 Philon de Byzance. Pour l'armée lacédémonienne, lorsqu'elle est en campagne, ce sont des membres du corps des Skirités qui sont utilisés comme veilleurs, cf Xen, *Const*, 12.3.

773 Xen, *Anabase*, 5.1.9.

774 Le général Phayllos qui campe avec son armée près de la ville d'Abai, est attaqué de nuit par une armée composée de Béotiens. L'attaque est un succès car Diodore précise que les morts se comptent par dizaines dans le camp phocidien. DS, 16.38.4. A la fin du Ve siècle (entre 411 et 408 av. J.-C.), Euripide retranscrit dans les *Phéniciennes*, un véritable débat entre Étéocle et Créon sur la stratégie que doit adopter une cité assiégée. Doit-elle rester sur la

en train de manger, il est donc vital pour le camp de prendre ces mesures comme le conseille aussi Xénophon, ainsi : « en établissant des gardes en avant, nous avons notre lot de repas et de sommeil en toute tranquillité »⁷⁷⁵. En cas d'alerte inattendue la nuit, les soldats doivent se réveiller et se préparer dans un délai très court⁷⁷⁶ ; si les sentinelles ont joué leur rôle, alors le temps imparti est plus long⁷⁷⁷. L'anonyme de Byzance conseille aussi de préparer deux corps de réserve aux deux extrémités du camp en cas d'attaques nocturnes⁷⁷⁸. Xénophon recommande dans la *Cyropédie* de ne pas éclairer le camp la nuit mais de placer en avant des feux afin de voir éventuellement l'ennemi avancer sans être soi-même repéré⁷⁷⁹. Le stratège pouvait aussi ruser et placer des feux à l'arrière du camp pour faire croire à des éclaireurs ennemis que le camp se situe beaucoup plus loin. La ruse est donc aussi envisagée comme un moyen efficace de se défendre. Par exemple, les Sicyoniens attachaient des torches sur des chèvres pour feinter le nombre de gardes la nuit et pouvaient ainsi éviter d'être attaqué⁷⁸⁰.

La guerre de siège doit être comprise et représentée non pas comme une guerre avec des assiégeants en position de domination d'un côté et des assiégés fragiles et passifs de l'autre. Les risques qu'encourt une cité assiégée sont souvent les mêmes pour le camp des assiégeants. Ces derniers sont soumis aux mêmes problématiques que leurs voisins : ravitaillement, logement, paniques et organisation défensive. Qui plus est, ces hommes sont souvent loin de chez eux, en terrain hostile et vivent dans des conditions bien plus précaires que leurs ennemis, ce qui peut expliquer en partie la manière dont les vainqueurs traitent les vaincus lorsque la ville est prise de force.

défensive comme le suggère Créon ou au contraire tenter des sorties comme l'envisage Étéocle ? « Eté. - Si la nuit nous tombions sur eux d'une embuscade ? » « Eté. -Dois-je les attaquer au cours de leur repas ? ». Euripide, *Les Phéniennes*, v.724 et v.728. Timoléon attaque le camp de Hikétas en 346-45 av. J.-C. par surprise au moment où ses hommes étaient en train de dîner. DS, 16.68.10. Enée le Tacticien conseille de faire la même chose pour les sorties contre des envahisseurs.

⁷⁷⁵Xen, *Hiéron*, 6.9.

⁷⁷⁶C'est la raison pour laquelle Xénophon précise que les hommes ne doivent jamais être trop éloignés de leurs armes. Xen, *Const*, 12.5.

⁷⁷⁷Pour avoir une idée précise de ce que peut être une attaque surprise, nos pompiers modernes pourraient nous renseigner, notamment sur l'importance de faire preuve de réactivité lorsque l'alerte est donnée. Dans une telle situation le rythme cardiaque est élevé, le stress et la peur sont présents. On comprend donc mieux pourquoi les mercenaires sont indispensables. Ils sont préparés à de telles attaques et sont donc entraînés pour réagir correctement et ainsi ne pas céder notamment à la panique. Voilà aussi pourquoi Polyen dit qu'Iphicrate entraînait ses hommes en simulant des fausses paniques et des fausses attaques surprises. Polyen, *Iphicrate*, 32.

⁷⁷⁸Anonyme de Byzance, 29.

⁷⁷⁹Xen, *Cyropédie*, 3.3.25. Voir Julius Africanus, *Kestoi*,

⁷⁸⁰Pausanias, 7.26.3.

8) Le regard des Grecs sur ces pratiques

Des pratiques honteuses ?

Les Grecs recourent régulièrement à la ruse, que ce soit la surprise ou la tromperie. Il ne semble pas à première vue qu'ils aient hésité à pratiquer ce type de procédé. Xénophon⁷⁸¹ met dans la bouche de Cyrus ces propos : « Par Héraklès ! Que dis-tu là, père ? Quelle espèce d'homme dois-je devenir ? ». Son père lui avait en effet conseillé de tendre des pièges, dissimuler ses pensées, ruser, tromper, voler afin de vaincre son adversaire. Cyrus⁷⁸² semble décontenancé car ce conseil contraire à l'éducation qu'il avait reçue. Plus loin son père lui explique comment résoudre ce dilemme : « On dit, mon fils, que du temps de nos ancêtres, il y eut une fois un homme chargé d'instruire les enfants, qui leur enseignait précisément la justice comme tu le demandes, leur apprenant à ne pas mentir et à mentir, à ne pas tromper et à tromper, à ne pas calomnier et à calomnier, à ne pas vouloir plus que son dû et à le vouloir. Mais il établissait dans tout cela une distinction entre ce qu'il convenait de faire avec les amis et avec les ennemis. »⁷⁸³L'utilisation de la ruse n'est donc pas perçue comme un procédé dégradant. Xénophon l'explique clairement dans son traité du *Commandant de la cavalerie* lorsqu'il dit que « de tels subterfuges sont tenus pour très nobles »⁷⁸⁴.

Pourtant d'autres textes semblent mettre à mal l'utilisation de la ruse. Dans son ouvrage, Quinte-Curce retranscrit une discussion entre Alexandre et ses généraux avant une bataille face aux Perses. L'objet du débat concerne l'emplacement où doit avoir lieu le combat. Parménion propose de combattre dans les défilés afin de profiter de la topographie des lieux pour annihiler la supériorité numérique de l'armée perse. Alexandre, qui n'apprécie pas le plan d'attaque, répond ainsi : « ce stratagème que tu me conseilles, lui dit-il, serait bon pour des filous et des voleurs, car leur unique vœu est d'échapper aux regards. Pour moi, je ne permettrai pas que l'absence de Darius, ou l'avantage d'un défilé, ou une surprise nocturne viennent toujours porter atteinte à ma gloire : je suis décidé à attaquer l'ennemi ouvertement et en plein jour ; j'aime mieux avoir à me plaindre de ma fortune, que rougir de ma victoire »⁷⁸⁵. Ce passage qui tend à faire d'Alexandre un valeureux

781Xen, *Cyropédie*, 1.6.27.

782Cyrus n'est certes pas un Grec, toutefois il ne faut pas penser que le dialogue que retranscrit Xénophon soit véridique. En réalité, l'auteur prête à ces deux personnages bien réels par ailleurs, ses propres propos sur les choses de la guerre.

783Ibidem, 1.6.31.

784Xen, *Hipp*, Contra Chloé Leguillier, *Le financement de la guerre d'après les stratagèmes de Polyen, Camenulae* n°6 novembre 2010, p.7.

785Quinte-curce, *Histoire d'Alexandre*, 4.13.8-9.

guerrier entretient plus sa légende qu'il ne retranscrit la réalité de sa campagne militaire. En effet, les stratagèmes qui sont attribués à Alexandre et présents chez Polyen⁷⁸⁶ contredisent l'opinion que le roi macédonien manifeste dans ce passage. Bien au contraire, Alexandre recourt régulièrement aux stratagèmes pour atteindre ses objectifs. Il ne faut donc pas prendre trop au sérieux les propos rapportés par Quinte-Curce qui écrit au Ier siècle ap. J.-C. et dont les erreurs sur le plan militaire ou chronologique sont bien connues. À ce témoignage, on peut rajouter celui de Polybe qui n'hésite pas à se remémorer la grandeur de l'esprit guerrier d'autrefois qui d'après lui a été oublié, remplacé par le manque de courage et de loyauté des procédés pratiqués à son époque et notamment par Philippe V de Macédoine⁷⁸⁷. Selon ses dires, la conception classique du combat aurait survécu uniquement chez les Romains comme une raison suffisante à ses yeux pour expliquer la suprématie des Latins sur les Hellènes. En réalité, Polybe connaît bien la chose militaire : il a été formé par Philopoemen et a rédigé un traité de tactique. Il admet donc la ruse comme plus profitable que la guerre ouverte. Il conseille toutefois de ne pas revenir aux méthodes classiques de combat mais de préparer minutieusement toutes les opérations militaires envisagées. Il reconnaît donc l'importance des ruses de guerre d'un point de vue tactique mais estime qu'un général digne de ce nom doit utiliser des procédés plus nobles. Le prestige que suscite une victoire dépend donc d'après Polybe des procédés utilisés pour l'atteindre. La gloire suprême obtenue par une telle victoire, visible de tous et entachée d'aucune faute, est celle que recherchent tous les généraux comme l'explique parfaitement Alexandre le grand plus haut. La réalité du terrain oblige souvent les généraux à pratiquer la ruse s'ils ne souhaitent pas connaître la débâcle, un malheur bien supérieur à celui d'une victoire obtenue par un subterfuge. On peut donc conclure que la victoire est recherchée avant toute chose mais que la manière d'y parvenir garantit un éclat bien supérieur à celle obtenue par la ruse. Ces quelques passages cités plus haut tendent à montrer qu'à l'époque classique, les Grecs ne connaissaient ou ne pratiquaient pas souvent les ruses de guerre au profit d'une guerre plus noble, c'est-à-dire constituée d'affrontements directs et non d'escarmouches.

Il est évident à lumière de tous les exemples présents dans cette étude que les stratèges grecs n'hésitaient pas à pratiquer la ruse pour parvenir à leurs fins. Ces témoignages très tardifs sont à écarter pour comprendre la pratique de la guerre en Grèce à l'époque classique. Si Polybe ou Quinte-Curce nous donnent une image erronée de la guerre c'est peut-être parce que les victoires les plus prestigieuses et les plus célèbres parvenues jusqu'à eux sont celles qui ont vu s'affronter d'immenses phalanges grecques. En effet, les ruses pratiquées par les généraux de l'époque le sont

786Polyen, *Alexandre*, 9 ; 12 ; 20 ; 25 ; 27 ; 28.

787Polybe, *Histoires*, 3.3.

dans un cadre de combat bien différent. Les stratèges souvent à la tête de troupes moins nombreuses, composées de mercenaires et de soldats équipés à la légère, pratiquent une guerre que l'on qualifie couramment de « guérilla »⁷⁸⁸ où les ruses trouvent une place privilégiée. Il est plus difficile, voire impossible pour un stratège à la tête d'une phalange de plusieurs milliers d'hommes de pratiquer la surprise ou la tromperie. Lors d'un combat hoplitique, il s'agit pour deux cités de s'affronter en plaine lors d'une bataille décisive. La dimension que revêt cet affrontement est non seulement plus éloquente contenu du nombre de guerriers engagés sur le champ de bataille mais le fait que ce soient des citoyens et non des mercenaires qui combattent, la bataille devient alors plus prestigieuse. La victoire obtenue est due en partie au courage dont Héraklès est le digne représentant. La valeur guerrière mise en avant par ce type de combat est bien mieux estimée par les Grecs. De plus une telle victoire est obtenue contre une phalange, c'est-à-dire contre une cité à la vue de tous et non contre une petite troupe constituée de mercenaires et permise par un subterfuge pratiqué dans l'ombre d'un défilé. Les enjeux qui amènent deux cités à s'affronter sont souvent beaucoup plus importants que ceux d'un affrontement de peltastes et on comprend donc mieux pourquoi la victoire provoque une gloire pour le vainqueur qui traverse les siècles et qui fait dire à Polybe par exemple que la guerre traditionnelle est plus noble. Ne nous trompons pas, si les Grecs étaient bien unanimes sur le prestige que pouvait obtenir une phalange, et sur la représentation idéale qu'ils se faisaient de la guerre, ils avaient toutefois aussi compris que le recours aux subterfuges étaient devenus indispensables. Après tout, selon Sun Tzi, tout l'art de la guerre est fondé sur la duperie. Les Grecs ne réprouvaient donc pas les artifices utilisés par les généraux de l'époque mais avaient davantage d'estime pour la guerre traditionnelle. Si la ruse semble avoir été utilisée depuis Homère, son utilisation de plus en plus fréquente semble marquer un tournant dans la pratique de la guerre. Ce virage semble avoir eu lieu durant la guerre du Péloponnèse. En effet, chez Thucydide on peut lire ceci : « Nous nous distinguons également de nos adversaires par notre façon de nous préparer à la pratique de la guerre. Notre ville, en effet, est ouverte à tous, et il n'arrive jamais que, par des expulsions d'étrangers, nous interdisions à quiconque une étude ou un spectacle, qui, n'étant pas caché, puisse être vu d'un ennemi et lui être utile : car notre confiance se fonde peu sur les préparatifs et les stratagèmes, mais plutôt sur la vaillance que nous puisons en nous-mêmes au moment d'agir. »⁷⁸⁹. Au début de la guerre du Péloponnèse, Périclès prétend qu'Athènes n'utilise pas de subterfuges pour vaincre. L'homme d'État qu'est Périclès, se doit dans ce type de discours très codifié de répondre de manière très formelle. Il fait référence aux Marathonomaques qui ont fait preuve de courage lors de la célèbre bataille de Marathon (490 av. J.-C.) en chargeant vaillamment

788 Clausewitz utilise lui le terme de « petites guerres ». Les polémologues préfèrent utiliser les notions de guerres asymétriques ou irrégulières.

789 Thc, 2.37-40.

les Perses. En réalité, les Athéniens connaissaient non seulement les stratagèmes mais les utilisaient aussi comme l'atteste l'œuvre de Polyen ou la bataille de Salamine en 480 av. J.-C. (stratagème de Thémistocle). Toutefois, il est vrai que ce type de subterfuges était moins fréquent et plus difficile à mettre en place lors d'un affrontement hoplitique. La guerre entre Athènes et Sparte semble marquer un changement profond dans l'utilisation des stratagèmes. Ils sont de plus en plus présents, ce qui nous amène à penser que ce conflit permet une démocratisation de leurs usages. Thucydide, à plusieurs reprises dans son œuvre, tente de montrer que la pratique de la guerre change. Il n'hésite pas à donner son opinion concernant une pratique bien particulière : « En effet, la ruse qui agit sous de beaux dehors est, au service de l'ambition, un moyen plus déshonorant pour des gens estimés que la violence ouverte : celle-ci poursuit son but selon le droit de la force octroyée par le sort, l'autre selon les visées d'un cœur sans droiture »⁷⁹⁰. L'auteur de *La Guerre du Péloponnèse* est le seul de l'époque classique à opposer avec une vive critique deux façons de combattre. La guerre traditionnelle est légitime car les dieux ont attribué à chacun des hommes, une force ainsi que la possibilité de l'utiliser avec courage et selon des règles tacites⁷⁹¹. L'autre façon de faire la guerre est selon Thucydide honteuse car fille de l'ambition personnelle⁷⁹². Cette dichotomie est à relativiser. Thucydide qui est témoin d'une montée de la violence attribuée aux hommes qui utilisent la ruse notamment dans le cadre d'une *stasis*, les maux de son époque. Ce témoignage est donc à prendre avec précaution puisqu'il est le seul à exprimer cet avis. Si la ruse est utilisée pour atteindre des objectifs que Thucydide qualifie en des termes peu élogieux, il ne faut toutefois pas amalgamer l'idée que se faisaient tous les Grecs à celle qu'émet l'auteur athénien. En effet, une étude minutieuse de la société grecque et des représentations que ces derniers ont de leurs dieux ou de leurs pratiques laisse penser que la ruse n'est en aucun cas une pratique honteuse. Bien au contraire, la *métis* grecque est envisagée comme un moyen comme les autres de vivre. Il suffit pour s'en assurer de se reporter à l'étude de Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne intitulée, *Les ruses de l'intelligence, la*

790Thc, 4.86.6.

791Parmi celles-ci, par exemple, l'interdiction d'utiliser des armes jugées comme déloyales, les arcs et les flèches étaient proscrits d'un commun accord entre Chalcis et Érétrie. Voir Strabon, 10.1.10. Voir Gustave Glotz, « Sur l'interdiction des armes déloyales », REG, XXIX, 1916, p.109. Wheeler, « Ephorus and the Prohibition of Missiles », TAPhA 117, 1987, p.157-182, doute fortement de l'authenticité du traité interdisant l'usage des armes de jet mentionné par Strabon et Polybe (23.3.2-5.). Voir Cédric Brélaz et Pierre Ducrey « Réalités et images de la fronde en Grèce ancienne » dans Pierre Sauzeau et Thierry Van Compernelle (dir), *Les armes dans l'Antiquité, de la technique à l'imaginaire*, Montpellier, 2003, p.333-334.

792On retrouve la même critique de la ruse chez Plutarque lorsqu'il décrit les pratiques guerrières de Lysandre (Plut., *Lys*, 2.). Le général spartiate n'hésite pas à utiliser la ruse pour obtenir la victoire même si pour cela il doit mentir, tromper, ruser. Sparte, qui au début de la guerre du Péloponnèse a choisi la manière la plus traditionnelle de faire la guerre en utilisant notamment la force terrestre a dû prendre conscience que la victoire ne sera obtenue que si les hommes qui conduisent la guerre tels Brasidas ou Lysandre changent leur manière de combattre. Sparte troque alors la peau d'Héraklès contre celle du renard, et les petites pièces de monnaie en circulation dans Sparte contre l'or perse indispensable pour construire une flotte. Les Spartiates qui se disaient les descendants d'Héraklès et qui incarnaient le mieux le courage nécessaire pour vaincre sur le champ de bataille changent donc leur manière de faire la guerre.

métis des Grecs parue en 1974.

Éviter Pâris

Pâris incarne aux yeux des Grecs⁷⁹³ le lâche par excellence. Il est le meurtrier d'un des plus redoutables guerriers hellènes, Achille, dont le courage n'était plus à démontrer. Son acte est celui d'un couard qui préfère se cacher derrière les murs de sa cité et utiliser l'arc pour vaincre. Ce procédé qui était unanimement critiqué par les Grecs de l'époque archaïque et classique, était toutefois pratiqué de manière constante durant un siège notamment pour protéger avec des tirs de couverture les hommes qui montent aux remparts. Pour les hoplites, entreprendre un siège actif, c'est-à-dire avec des assauts, devait être difficile à mettre en place. Ces guerriers qui recherchaient une mort honorable lors d'un affrontement hoplitique ne pouvaient la trouver lors d'un siège⁷⁹⁴. Le risque était bien entendu d'être tué par un ennemi identifié comme un Pâris. Ces hommes sur les murailles utilisaient non seulement l'arc et la flèche mais aussi la fronde, puis au IV^e siècle, la catapulte. On comprend donc mieux pourquoi les Grecs ont dans un premier temps pratiqué davantage l'investissement que l'assaut. Le blocus, la ruse, la trahison et la *stasis* sont autant de moyens efficaces pour prendre une ville tout en évitant le déshonneur que peut revêtir la mort d'un hoplite victime d'une flèche décochée par un guerrier assimilé à un lâche. Ces techniques doivent donc aussi être comprises comme des techniques d'évitement.

Victoire ou métis, il faut choisir : réflexions sur l'absence d'érection de trophée

Pausanias⁷⁹⁵ précise au sujet de la bataille de Sphactérie remportée par les Athéniens en 425 av. J.-C. que ce n'était pas une victoire mais une ruse de guerre. Si comme on l'a vu plus haut, les auteurs anciens tels que Pausanias, Plutarque, Quinte-Curce ou Polybe ont émis des critiques contre l'utilisation de la ruse, il ne faut toutefois pas écarter définitivement l'affirmation de Pausanias sans analyser au préalable toutes les possibilités. En effet, un fait doit être mentionné : lors d'un siège, l'armée victorieuse ne dresse jamais de trophée⁷⁹⁶.

Pour mieux comprendre les raisons qui ont poussé les Grecs à ne pas ériger de trophée, il faut s'interroger sur la fonction et l'emploi de ce dernier. Le trophée est une statue armée, statue de

793 Voir pour s'en convaincre la pièce écrite par Euripide intitulée, *Héraklès furieux*.

794 « Un garçon spartiate, ayant été frappé d'une flèche et quittant la vie, dit qu'il lui importait peu de devoir mourir, mais qu'il regrettait que ce fût de la main d'une espèce de femmette d'archer et sans rien avoir accompli ». Plut., *Apophtegmes laconiens*, 234 E, 46.

795 Pausanias, 1.13.5. Idem, 8.4.10.

796 Pour une analyse du rôle du trophée, son origine, sa constitution et son emploi, il faut se reporter à la synthèse de Raoul Lonis. Raoul Lonis, *Guerre et religion en Grèce à l'époque classique*, Paris, 1979, p129-147.

Zeus que l'on dresse au dieu sous une forme symbolique⁷⁹⁷ et qui apparaît avec la naissance du combat hoplitique. En effet, le trophée est dressé à l'endroit où a eu lieu la déroute (tropè) de l'adversaire. Le trophée est une « borne témoin dont nul ne pourra contester la validité car son édification résulte d'un arbitrage de Zeus [...] ; il est conçu comme une intervention de la divinité pour mettre fin au combat »⁷⁹⁸. Le trophée est là pour sanctionner le moment où l'adversaire a reculé, c'est-à-dire le moment où il a cédé du terrain. L'une des règles du combat hoplitique qui permet de connaître le vainqueur est celle qui consiste à rester maître du terrain⁷⁹⁹. La victoire d'une armée n'est jamais déterminée par le nombre de soldats tués⁸⁰⁰. Le trophée symbolise donc la victoire sur l'adversaire, symbole de la supériorité des uns et de l'humiliation des autres. Si le trophée apparaît en même temps que la phalange et le combat hoplitique, les armées grecques dressaient aussi un trophée lors d'une victoire navale⁸⁰¹. On doit donc aussi se demander pourquoi les Grecs n'ont pas érigé de trophée après une victoire sur une ville puisqu'ils l'ont fait pour une victoire sur mer. Isocrate, dans un passage⁸⁰², exhorte les Grecs à ne pas laisser à l'abandon les trophées obtenus sur les Perses mais estime qu'il ne serait pas malheureux que ceux dressés lors d'une victoire sur des Grecs soient détruits. Bien entendu le souhait du rhéteur athénien est de favoriser la concorde entre les Grecs dans le but de combattre le Barbare. Ce passage laisse toutefois penser que les trophées n'étaient donc pas laissés à l'abandon après avoir été érigés par les vainqueurs. Bien au contraire, ils étaient entretenus (peut-être pas assez régulièrement pour Isocrate mais entretenus tout de même). Les trophées symbolisant une grande victoire obtenue contre des envahisseurs étaient facilement entretenus car présents sur le territoire de la cité victorieuse, mais il est difficile de croire qu'une cité accepte qu'un ennemi pénètre dans son espace civique pour venir réparer un trophée obtenu contre elle. La cité qui avait sur son territoire un trophée symbolisant non pas une victoire mais une défaite, devait rapidement détruire cette marque honteuse. Voilà peut-être une des raisons qui n'encourageaient pas les Grecs à ériger de trophée suite à un siège victorieux : le trophée aurait eu une vie bien courte. Cette hypothèse semble évidente, toutefois elle ne permet pas de comprendre pleinement l'absence d'érection d'un trophée. Les raisons doivent être plus profondes qu'un simple problème matériel. Après tout, le trophée est surtout d'ordre symbolique et la réponse à cette question doit en être tout autant. L'explication qui semble être la plus intéressante réside dans la nature du combat lui-même et notamment dans la perception que les Grecs avaient de

797G.-Ch. Picard, *Les trophées romains*, Paris, 1957, p 16-100. (Un chapitre est consacré aux trophées grecs)

798Raoul Lonis, 1979, p.137. Cette explication comme le dit très bien l'auteur permet de mieux comprendre l'apparition tardive du terme de trophée dans les sources (le terme est absent chez Homère, Hésiode ou Tyrtée). Son apparition est intimement liée au développement du combat hoplitique.

799Plutarque, *Nicias*, 6.5.Thc, 8.24.1.

800Xen, *Hell*, 7.2.4.

801Thc, 2.102.4. Le trophée est dressé sur le promontoire ou la côte la plus proche.

802Isocrate, *Plat*, 58-59.

celui-ci. Si le combat hoplitique est régi par des règles tacites, ce n'est pas le cas pour un siège. En effet, lors de ce type de combat, il n'y a pas de règles qui viennent freiner les exactions des protagonistes. Bien au contraire la règle qui semble être respectée est celle qui veut qu'il n'y ait pas de réglementations tacites car le combat est inégal⁸⁰³. Tous les coups sont permis pour obtenir la victoire et notamment grâce à l'utilisation de la ruse et de la trahison. Pour mieux comprendre la distinction entre un combat hoplitique et un siège ainsi que la perception que les Grecs avaient de la victoire, osons un parallèle avec le sport moderne.

Lors d'un 100 m, si le vainqueur de la course est déclaré positif à des produits dopants, sa victoire lui est immédiatement retirée. Le coureur subit un lynchage public, une honte qui va le suivre pendant toute sa carrière. Pour les spectateurs il n'y a pas de doute, ce sportif est un tricheur qui doit être lourdement sanctionné. Il a transgressé des règles admises par tous. Par contre, si la tricherie n'est en aucun cas acceptée pour l'athlétisme comme pour la guerre hoplitique, elle est tolérée pour d'autres sports. Prenons comme exemple ce match de football gagné par l'équipe de France contre l'Irlande. Une victoire de la France est impérative pour la qualification à la coupe du monde (2010). La victoire est obtenue par une tricherie. L'attaquant français contrôle volontairement le ballon de la main. Son geste permet d'obtenir la victoire et qualifie son équipe. Après le match, la presse, les Français et le monde entier se déchaînent : ce n'est pas une victoire, c'est une tricherie ! (Pausanias : « ce n'est pas une victoire, c'est une ruse ») Pourtant les joueurs irlandais victimes de la ruse de Thierry Henry ne manifestent pas de mécontentement. La raison est simple : ils auraient fait la même chose et beaucoup de Français se sont aussi réjouis de cette victoire obtenue de la sorte. Peu importent les moyens, la qualification pour la coupe du monde est acquise. L'intérêt de cet épisode réside dans la réaction de « l'opinion publique » et notamment des avis divergents. Pour certains c'est une honte et non une victoire et il ne faut pas aller à la coupe du monde pour que l'honneur de la France soit sauf (c'est l'avis de Pausanias, Plutarque, ou Polybe) ; pour d'autres ce n'est qu'un fait de jeu (un doux euphémisme) et l'essentiel est la qualification. La plupart des joueurs de football auraient fait la même chose que ce Français, comme des soldats utilisent la *métis* lors d'un siège pour obtenir la victoire « coûte que coûte ». En effet lors de ce type de combat, la ruse est utilisée sans limite. Les soldats sont prêts à tout pour vaincre et obtenir la

803 Pierre Ellinger explique le recours à la ruse de la part des Phocidiens réfugiés sur le Parnasse et assiégés par l'armée thessalienne par la nature de l'opposition, un combat inégal. La ruse est utilisée par les Phocidiens pour rétablir un équilibre dans une guerre qu'ils jugeaient asymétrique. Pierre Ellinger, *La légende nationale phocidienne. Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993, p.14-18 ; 39. Enée le Tacticien dans le chapitre 8 précise les dispositions que doit prendre une cité lorsqu'elle apprend qu'une armée plus nombreuse et plus forte arrive. Les Grecs connaissaient donc les guerres asymétriques ainsi que les méthodes à employer pour vaincre dans ce type de conflit.

victoire⁸⁰⁴, ce qui n'a pas empêché des Grecs comme pour ce match de football de manifester leur désapprobation vis-à-vis de tels procédés. Les critiques véhémentes contre ce type de ruses sont formulées quasi-exclusivement par des observateurs extérieurs, que ce soit pour ce match de football ou pour la guerre de siège. Les soldats et les penseurs militaires de l'époque tels que Xénophon ou Énée le Tacticien encouragent l'utilisation de la ruse comme les footballeurs modernes n'hésitent pas à pratiquer la tricherie tous les week-ends. Peu importent les moyens, seule la victoire compte. Il faut aussi préciser et ce n'est pas un simple détail, que les enjeux ne sont pas les mêmes. Lors d'un siège, la survie de la cité est engagée ce qui n'est pas le cas lors d'un affrontement hoplitique⁸⁰⁵. On comprend donc mieux les moyens employés pour vaincre. Si les Grecs n'érigaient pas de trophée en cas de victoire lors d'un siège c'est bien parce que cette victoire d'un point de vue purement symbolique n'en était pas une. Pausanias n'a donc pas totalement tort quand il dit que la victoire athénienne est en réalité une ruse⁸⁰⁶. Pour bon nombre de Grecs, la nature du combat entre des assiégés et des assiégeants, c'est-à-dire un combat qui n'est pas encadré par des règles, ne confère pas au vainqueur les mêmes honneurs que lors d'un affrontement hoplitique. Le général ne peut pas symboliquement élever un trophée et se déclarer vainqueur même si dans les faits c'est une victoire militaire indiscutable. Le poids de l'opinion commune (doxa) ainsi que la nature de ce type de combats expliquent l'absence d'érection de trophée. Comme de nombreux témoignages l'attestent, prendre une ville grecque n'est à aucun moment gratifiant ; bien au contraire la prise de la ville peut être perçue comme une pratique honteuse⁸⁰⁷. L'utilisation de la ruse ne serait donc pas l'unique responsable des critiques émanant des contemporains mais bien le siège lui-même qui était perçu comme déshonorant⁸⁰⁸. Il est à noter que ces passages où des Grecs manifestent un recul lors de la prise d'une ville sont souvent à mettre sur le compte des Spartiates. Pensons notamment à Polydoros⁸⁰⁹ qui après avoir vaincu les Argiens ne souhaitait pas prendre la ville

804Xénophon, *Mémorables*, 3.1 ; *Hipparque*, 5.

805Les enjeux d'un match de football sont plus importants à maints égards que ceux d'un sport moins populaire ou moins médiatisé.

806Si Thierry Henry avait averti l'arbitre de sa tricherie, une grande partie des Français lui aurait reproché son geste. Idem pour les Grecs, si Iphicrate sur le point de prendre une ville grâce à une ruse avait renoncé et fait machine-arrière, il aurait été accusé de trahison par ses concitoyens et aurait fait l'objet d'un procès.

807D'après le Pseudo-Scymnos, Apollodore aurait composé une chronologie relatant toutes les prises de villes. Faut-il y voir un renversement des valeurs. Prendre une ville à son époque relève-t-il de la gloire plus que de la honte ? Voir Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p.84-87.

808Durant toute la première moitié du Ve siècle, les généraux n'étaient pas des preneurs de villes. Quelques stratèges, tel Cimon, obtiennent une réputation flatteuse après s'être emparés d'une ville. Mais globalement le prestige est du côté de la phalange et non des murailles. L'explication réside sûrement dans les moyens employés, l'investissement qui ne nécessite pas de courage, valeur essentielle du combattant ne permet donc pas aux protagonistes d'obtenir un certain prestige. Par la suite, les assauts et les ruses commencent à être utilisés de plus en plus fréquemment et permettent ainsi aux stratèges d'acquiescer une notoriété plus importante lorsqu'ils parviennent à s'emparer d'une ville car ils font preuve d'un véritable savoir-faire (technè).

809Plutarque, *Apophtegmes lacédémoniens*, 231 E.

comme son prédécesseur Cléomène devant la même cité⁸¹⁰. Agésilas, lui aussi, refuse de prendre Corinthe⁸¹¹. Il est intéressant de se demander si « l'opinion publique » à Sparte n'est pas plus intransigeante à l'encontre de tels procédés. En effet, à Lacédémone, les guerriers étaient des spécialistes de la guerre hoplitique : non seulement ils se disaient les descendants d'Héraklès mais lors du combat ils cherchaient à le prouver. Le courage était donc la vertu (arété) par excellence que cherchaient à atteindre au combat les Spartiates et ces derniers lors d'un siège ne pouvaient l'obtenir puisque comme le dit Archidamos le fils d'Agésilas en voyant le premier trait de catapulte : « ô Héraklès c'en est fait de la valeur personnelle ! »⁸¹² ou d'un autre Spartiate qui voulait savoir pourquoi Lycurgue avait interdit d'attaquer les murs et les remparts : « C'est répondit-il afin que les plus valeureux ne meurent pas sous la main d'une femme, ou d'un enfant »⁸¹³. Le regard que portaient les Grecs vis-à-vis de la ruse et notamment de son utilisation lors d'un siège dépendait donc de la cité et du stratège⁸¹⁴. Certaines cités comme Sparte ont pendant longtemps refusé de s'emparer d'une ville grecque. Sparte a dû tout de même, à un moment de son histoire, changer ses mœurs concernant la manière de mener la guerre notamment pour vaincre Athènes pendant la guerre du Péloponnèse, à tel point que Brasidas peut être considéré sur bien des aspects comme le premier poliorcète grec. Pour Sparte aussi, les enjeux ont pris le dessus sur le poids de « l'opinion publique » : seule la victoire compte ; peu importe les moyens utilisés pour y parvenir et Lysandre incarne à la perfection ce mal nécessaire⁸¹⁵.

810Hérodote, 6.82.

811Cornelius Népos, *Agésilas*, 17.5.

812Plutarque, *Apophtegmes*,.

813Plut, *Lycurgue*, 25.

814N'oublions pas que ce sont les stratèges qui utilisent les ruses et non les cités. Les généraux de l'époque devaient composer entre d'un côté l'esthétisme et l'éthique guerrière dictés par « l'opinion publique » et de l'autre avec un résultat attendu, c'est-à-dire la victoire. Le stratège *autokratôr* semble tout au long du Ve siècle faire preuve de plus en plus de pragmatisme dans sa manière de mener la guerre et d'opérer ses choix stratégiques.

815Le meilleur citoyen d'après Socrate est celui qui à la guerre assure à sa cité la supériorité sur ses adversaires. Xen, *Mem*, 4.6.14. Lysandre comme Brasidas sont les premiers généraux spartiates qui sont passés « du "bien combattre", conduite sociale usuelle à Sparte et inscrite dans le comportement par l'éducation reçue, à une autre, celle du "bien commander" » et l'efficacité de leur commandement passe par l'emploi de nouvelles techniques. Jeannine Boeldieu Trevet, « Brasidas : la naissance de l'art du commandement », dans Pierre Brulé et Jacques Oulhen (dir), *Esclavage, guerre, économie en Grèce ancienne* (Hommages à Yvon Garlan), Rennes, 1997, p.148.

Chapitre 2 : Atmosphère et organisation de la défense

1. Comprendre l'atmosphère d'une cité assiégée

La ruse, la trahison, la *stasis*, l'investissement et la force sont autant de moyens pour s'emparer d'une ville. Dans un premier temps, on a montré comment pouvaient être mis en place ces différents procédés. Si le succès de telles opérations est garanti par la qualité des soldats qui les mettent en place, d'autres éléments sont à prendre en compte comme la situation des assiégés ainsi que la dimension que revêt un siège à cette époque. En effet, pour comprendre plus profondément le déroulement des sièges, il faut utiliser des concepts différents. Les notions d'endurance et de psychologie individuelle et collective sont essentielles pour saisir véritablement ce qu'est un siège. Ces deux mots clés se recoupent, se complètent sur bien des aspects et c'est leur association par moment qui fait qu'un siège est, sans commune mesure, le combat le plus difficile qu'un soldat grec pouvait endurer.

1.1 Une épreuve d'endurance

Le temps qui s'écoule entre le début et la fin d'un siège fait de ce type de combat, une épreuve d'endurance⁸¹⁶. Si lors d'une bataille hoplitique, les soldats combattent pendant une à deux heures en moyenne, pour un siège le temps qui s'écoule est bien plus long. Ce temps dépend bien évidemment de la manière dont est conduite l'attaque : un investissement de la ville engendre un siège très long, plusieurs mois dans la plupart des cas, et même parfois plusieurs années comme pour le siège de Babylone⁸¹⁷. Il n'était donc pas rare pour des soldats de quitter leur foyer pour aller faire la guerre une année durant comme lors du siège de Platées en 429 av. J.-C. La longueur de ce type d'affrontement explique à bien des égards les exactions des protagonistes. Un soldat qui combat dans une phalange affronte un ennemi sans nom et sans visage et le temps que dure le combat ne lui laisse pas le temps de le haïr ; en revanche lors d'un siège, la répétition des assauts ainsi que la lenteur des combats permettent au soldat de mieux connaître son ennemi et donc de le détester. Le siège est avant toute chose une épreuve d'endurance et on comprend mieux pourquoi les stratèges de l'époque prenaient en compte constamment l'état de fatigue de leurs soldats et le cas

816« Sans doute, jusqu'ici le ciel penche pour nous : depuis de longs jours que Thèbes est assiégée, la guerre, grâce aux dieux, nous a le plus souvent donné l'avantage » Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v.21-24.

817D'après Hérodote, le siège le plus long était celui d'Azotas (en Égypte) par Psammétique qui dura 29 ans (VIe siècle). Hdt, 2.157.

échéant attaquaient lorsque l'ennemi semblait atteint physiquement⁸¹⁸.

Résister aux assauts ennemis nuits et jours : lutter contre la privation de sommeil

Un stratège qui souhaite s'emparer d'une ville par la force se doit de lancer régulièrement des assauts pour percer la défense adverse et ainsi pénétrer les murs ennemis. Les attaques sont donc lancées non seulement le jour de manière continue mais aussi la nuit⁸¹⁹. Le combat peut donc se dérouler sur une journée entière. Un soldat, qu'il soit entraîné au combat ou non, a des limites qu'il ne peut repousser. Manger, boire et dormir sont les besoins vitaux d'un être humain. Lorsque le combat est ininterrompu, les stratèges doivent aussi trouver une solution pour lutter contre la privation de sommeil. Comme on a pu le voir plus haut avec des musiciens employés pour perturber l'ennemi la nuit, les stratèges avaient bien conscience de la fatigue que pouvait engendrer ce type de guerre et cherchaient à en tirer profit. Les assiégés étaient donc amenés non seulement à combattre la nuit lorsque la ville était attaquée mais devaient aussi entretenir la défense de la place durant un moment plus calme. En effet, les défenseurs devaient régulièrement reconstruire un mur, creuser un fossé⁸²⁰, redresser une palissade ou récupérer des projectiles lancés pendant le combat et c'est notamment durant la nuit que les habitants s'attelaient à cela⁸²¹. Pour lutter contre la fatigue et notamment contre le sommeil, plusieurs recettes nous ont été transmises par Julius Africanus⁸²². L'une d'entre elles consiste à confectionner un collier ou amulette à partir d'une tête d'oiseau que l'on porte autour du cou ou que l'on place sous un oreiller. Cette technique pseudo-magique est difficile à interpréter : s'agit-il d'une amulette qui protège le porteur de Sommeil ou alors un pendentif, qui par l'odeur qu'il devait dégager, empêchait la personne de s'endormir ? Difficile à dire (ou à vérifier !). Ces recettes ne paraissent pas très efficaces, elles témoignent toutefois d'une volonté de lutter contre ce sommeil que Julius Africanus peint sous les traits d'une divinité frère de Mort (Thanatos) et amie de Fatigue. Cette solution pour lutter contre l'endormissement est une solution sur le court terme puisque un être humain qui ne peut dormir se meurt rapidement. Au-delà de soixante-douze heures sans dormir, le pronostic vital d'un homme est engagé. La seconde solution qui n'en est pas vraiment une, consiste à sélectionner les soldats sur les murailles selon un critère bien spécifique : celui de la résistance aux fatigues. La fatigue provoque le sommeil, il est

818Polyen, *Chabrias*, 6.

819DS, 15.16.4 ; 15.33.5 ; 15.17.1.

820Thc, 8.3-4. (siège de Cnide en 412 av. J.-C.).

821En.Tact, 28.2-6. L'obscurité ne devait pas faciliter les travaux des habitants. C'est seulement en 1870, lors du siège de Paris par les Prussiens, que les assiégés utilisèrent au sommet de la butte de Montmartre une machine de type l'Alliance pour éclairer leurs travaux. L'éclairage électrique peut aussi permettre de mettre en lumière l'extérieur des retranchements et ainsi prévenir une attaque surprise. Les Anciens avaient déjà conscience de l'importance de la lumière, notamment en plaçant des torches en avant des murailles, la nuit, mais la durée de ce type d'éclairage était limité dans le temps ainsi que sa portée.

822Julius Africanus, *Kestoi*, 1 ;17.

donc évident qu'un homme plus résistant pourra retarder l'échéance et ainsi monter la garde plus longtemps. Il était aussi possible pour les assiégés d'entraîner les soldats en vue du combat à venir comme lors du siège de Sidon en 351/50 av. J.-C.⁸²³ Les défenseurs sont recrutés parmi les citoyens entraînés aux exercices militaires et aux fatigues, et remarquables pour leur bon état physique et leur force. On comprend donc mieux pourquoi Xénophon encourage les soldats à choisir un stratège qui ne soit pas sujet au sommeil⁸²⁴. On entend par là, un homme qui résiste plus longtemps aux fatigues et capable de dormir que quelques heures par nuit. Après tout, Napoléon était connu pour ne dormir que quatre heures par nuit.

Onasandre, dans son *Stratège*, explique comment un général doit mener l'assaut continu et notamment comment il doit résoudre le problème des fatigues⁸²⁵. En effet, s'il veut mener un assaut de front pendant plusieurs heures d'affilées, voire plusieurs jours, il doit diviser son armée. La séparation en plusieurs corps de troupe qui se relayent toutes les trois heures permet un apport constant de troupes fraîches. La technique est valable aussi pour le blocus d'une ville. Un tel investissement nécessite un nombre important d'hommes qui se relayent nuits et jours pour enfermer la ville le plus rapidement possible⁸²⁶. Là où il est difficile de suivre Onasandre, c'est lorsqu'il précise que cette technique ne peut être appliquée aux défenseurs. Non seulement Énée le Tacticien conseille de faire la même chose⁸²⁷ mais rien ne semble *a priori* interdire une telle pratique. En réalité, le stoïcien confond deux types de fatigue. Lorsque l'assiégeant n'attaque pas, il est vrai que les assiégés sont constamment sur le pied de guerre et doivent faire preuve de vigilance et donc les hommes sur les murailles constamment en alerte peuvent être épuisés par une telle garde. Mais lors du combat les défenseurs peuvent très bien diviser eux aussi l'armée en trois corps de troupe, l'un combat, l'autre se repose et le dernier se prépare. En revanche et c'est sûrement ce que veut dire Onasandre, si les défenseurs sont trop peu nombreux, il est difficile de fractionner l'armée sans amputer la défense d'hommes essentiels pour garnir les murs et ainsi repousser un ennemi qui attaque à plusieurs endroits simultanément. On comprend donc mieux pourquoi Énée et tant d'autres textes mentionnent l'importance ou la crainte de ne pas avoir un effectif assez fourni pour défendre une ville protégée d'un long rempart. Dans ce cas de figure, les femmes et les enfants sont souvent mis à contribution notamment pour relever un rempart ou creuser une tranchée.

823DS, 16.44.6.

824Xen, *Mémorables*, 1.5.1. « Peuple de Cadmos, il doit dire ce que l'heure exige, le chef qui, tout à sa besogne, au gouvernail de la cité, tient la barre en main, sans laisser dormir ses paupières », Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v 1-5.

825Onasandre, *Stratège*, 32.

826Thc, 2.75.1-3.

827En.Tact, 38.1.

Le siège de Mégalopolis de 318/17 av. J.-C. par Polyperchon est un très bon exemple pour comprendre comment s'organisait une cité sur le point de se faire assiéger et quelle était l'atmosphère avant et pendant le combat. D'après Diodore, s'étant rendu compte des desseins de Polyperchon, les Mégalopolitains décrétèrent de rapatrier tout ce qui se trouvait à la campagne. Ensuite après avoir recensé tout les habitants (citoyens, étrangers et esclaves), quinze mille d'entre eux aptes au service militaire sont sélectionnés. Les uns sont répartis en bataillon, les autres sont assignés à la défense des murs et les derniers sont chargés de réparer le rempart et de creuser des tranchées autour de la ville. Après un combat acharné, une grande brèche s'ouvrit et les soldats macédoniens se jetèrent à l'intérieur. Diodore nous dit alors que : « les Mégalopolitains se scindèrent en deux corps. L'un fit face à l'ennemi et engagea un combat acharné en tirant parti du chaos qui régnait dans la brèche ; l'autre barra d'une palissade le terrain en arrière de la brèche et éleva un second rempart contre l'adversaire, au prix d'un labeur ininterrompu de jour comme de nuit. Grâce à l'abondance de la main-d'œuvre et du matériel disponible pour répondre à tous les besoins, les travaux furent vite achevés et les Mégalopolitains eurent tôt fait de réparer le dommage causé par l'ouverture de la brèche. ».⁸²⁸L'exemple est éloquent : le combat a lieu de jour comme de nuit et l'organisation défensive de la cité, notamment le nombre de soldats qui se relayent, permet de repousser l'ennemi.⁸²⁹Les assiégés étaient donc comme lors du siège de Syracuse : « continuellement occupés à lutter et à livrer bataille sur les remparts, ils devaient diviser leurs forces pour affronter toutes les machines de guerre et toutes les formes que prenait un siège »⁸³⁰.

1.2 Une épreuve psychologique

Si le siège doit être perçu comme le combat le plus exigeant auquel le soldat peut-être confronté, c'est notamment parce que ce dernier est une véritable épreuve psychologique⁸³¹. La durée du combat, la répétition des assauts, la crainte d'une attaque surprise de jour comme de nuit, la présence des non-combattants ainsi que les paniques et les fatigues obligent le soldat à faire preuve d'un mental solide pour surmonter toutes ces difficultés. À cela s'ajoutent les tentatives de l'ennemi pour briser le moral des troupes (chapitre 2.3). Ces derniers cherchent par tous les moyens

⁸²⁸DS, 18.70.6-7.

⁸²⁹Le stratège en chef qui organise la défense lors du siège de Mégalopolis semble avoir lu la *Poliorcétique* d'Énée le Tacticien. En effet, beaucoup de similitudes apparaissent lors du déroulement du siège. La ville est tenue au courant de l'arrivée de Polyperchon grâce aux veilleurs sur le territoire ; les habitants sont répartis en plusieurs groupes et, lors de l'attaque des Macédoniens dans la brèche, la technique utilisée est mentionnée par Énée le Tacticien dans son ouvrage.

⁸³⁰Plutarque, *Timoléon*, 17.4.

⁸³¹Il est peut-être intéressant pour l'historien qui souhaite étudier la guerre de siège de travailler avec un psychologue. Une étude pourrait être menée sur le parallèle entre la guerre de siège et les prisons notamment concernant la notion d'enfermement. Voir par exemple « l'expérience de Stanford » mise en place par Zimbardo en 1971.

à ôter la confiance aux assiégés comme le conseille Xénophon⁸³² et même à provoquer la terreur dans leurs rangs⁸³³. Le climat politique qui règne dans la cité peut aussi être un fardeau supplémentaire à porter pour le soldat. Non seulement celui-ci doit avoir le regard braqué devant lui, c'est-à-dire en direction de l'ennemi, mais aussi derrière lui car une révolution, un complot ou une trahison d'un de ses concitoyens n'est pas à écarter. L'hoplite est un soldat-citoyen ; lors d'un siège la terminologie prend alors tout son sens. Pour mieux comprendre cette atmosphère où se mêlent la peur, la fatigue et la sueur, un texte, celui d'Eschyle, permet de contempler la scène théâtrale que peut devenir un siège. Dans les *Sept contre Thèbes*, l'auteur retranscrit l'atmosphère haute en couleur d'une cité assiégée. De l'annonce par les éclaireurs de l'avancée de l'ennemi déclenchant chez les citoyens les premiers sursauts⁸³⁴ à son arrivée devant les murs, Eschyle décrit parfaitement les émotions que peuvent ressentir les habitants⁸³⁵. Bien évidemment, il s'agit d'une tragédie et ce genre théâtral nous oblige à relativiser les informations présentées par l'auteur. En effet, ce dernier devait volontairement accentuer certains aspects du siège pour impressionner le public présent dans les gradins. Lorsqu'il dit par exemple que l'armée approche une flamme destructrice⁸³⁶, Eschyle fait référence à la prise de Milet, brûlée par les Perses en 493 av. J.-C. Ce passage est une sorte de lieu commun (topos) incontournable pour l'auteur afin de provoquer auprès de son public de la terreur. Phrynichos, pour avoir fait pleurer les Athéniens en mettant en scène *La prise de Milet*, avait dû payer une amende (1 000 drachmes) et sa pièce avait été interdite. Toutefois lorsque l'on compare cette tragédie avec des informations récoltées dans des récits de siège connus, on ne peut que constater les similitudes. En effet, ces échos sont indéniables et nous permettent de voir dans l'auteur tragique et de sa pièce une formidable reconstitution de l'atmosphère présente dans une cité assiégée.

832Xen, *Hipp*, 4.10-11.

833« On peut soi-même terroriser l'armée ennemie, de nuit, en lâchant sur son camp un troupeau de vaches avec leurs cloches, et d'autres bestiaux, après leur avoir fait boire du vin ». En.Tact, 27.14.

834Avant l'arrivée de l'armée d'invasion devant les murs de Mégalopolis en 318/17 av. J.-C., une rumeur circule sur la taille de l'armée ennemie. DS, 18.70.3.

835« Ah ! Une clameur a passé par-dessus nos murs : l'armée des boucliers s'avance et, prête au combat, se hâte vers Thèbes » Eschyle, *Les Sept*, v 86-87. « Ah ! Je vois ce bruit : c'est le heurt d'innombrables javelines ! », Eschyle, *Les Sept*, v 102. « Une grêle de pierres vient de loin frapper nos créneaux [...] j'entends à nos portes le fracas des boucliers d'airain », Eschyle, *Les Sept*, v 150-151. « J'ai peur, le bruit des portes heurtées croît encore », Eschyle, *Les Sept*, v 249. « Et voici des bruits sourds par toute la ville ; autour d'elle s'étend le filet où se prennent les places fortes », Eschyle, *Les sept contre Thèbes*. V 346/47.

836 Un effet théâtral que l'on retrouve chez Aristophane dans la pièce *Lysistrata*. Une flamme est portée contre la porte de l'acropole pour pouvoir déloger les séditeuses qui s'y sont réfugiées. Mais c'est aussi une réalité, les assiégeants pour réussir à pénétrer dans une place forte n'hésitaient pas à essayer de brûler les portes. En.Tact, 32.11-12 ;33,34,35. « La fumée des remparts s'exhale encore », Pindare, *Isthmiques*, 63. « Je suis persuadé que tu dis vrai, mais les flambeaux et les échelles, écris-moi donc si cela ne t'ennuie pas pourquoi il t'accompagne ». Plutarque, *Cléomène*, 25.4.

Le cas des paniques nocturnes

Parmi les maux qu'une cité assiégée peut couvrir, il y a la peur que ressentent les habitants et les soldats, et qui peut à tout instant se transformer en une panique. Ces terreurs, que connaissent à un moment donné toutes les armées grecques, ne font pas exception pour une cité assiégée. Les murs, aussi puissants soient-ils, ne sont pas une garantie suffisante contre ce type de réaction collective. Bien que Xénophon dans *Hiéron*⁸³⁷ ou Platon dans *Les Lois*⁸³⁸ affirment que les habitants éprouvent un sentiment de sécurité derrière leurs murs, la réalité oblige souvent à nuancer cette opinion⁸³⁹. Après tout, qui n'a jamais été saisi d'une terreur dans son lit étant petit alors que le danger d'un point de vue purement objectif n'était pas présent. La terreur peut trouver naissance ou être alimentée par la peur présente à la guerre, mais lorsqu'elle provoque la panique, celle-ci est nourrie d'un sentiment personnel quasi-incontrôlable. Si les Grecs attribuaient la panique au dieu Pan⁸⁴⁰, elle pouvait être aussi l'œuvre de Zeus⁸⁴¹. Ces terreurs ont souvent lieu la nuit. L'obscurité, comme l'explique Onasandre, joue le rôle de catalyseur. Toutes les peurs, les angoisses que peut ressentir un soldat se cristallisent la nuit et il suffit qu'un élément extérieur s'y joigne et fasse office de détonateur pour qu'une panique apparaisse. Xénophon dit « qu'à la guerre ce qui apparaît subitement inspire toujours plus d'effroi »⁸⁴². En effet, une attaque surprise peut être à l'origine d'une panique mais dans bon nombre de cas, les sources nous montrent des terreurs ayant lieu aussi en plein jour pour des raisons inconnues : « Il y avait sans cesse dans la cité des agitations, des épouvantes, des paniques, qui étaient inexplicables : on voyait nombre de gens se précipiter en armes hors de chez eux en s'imaginant que des ennemis avaient fondu sur la ville ; ils se battaient entre eux en croyant se battre contre l'ennemi, ils se tuaient et se blessaient »⁸⁴³. Il est possible de rejeter ce témoignage en présumant de Diodore de Sicile qu'il s'agit pour lui de montrer de manière traditionnelle que les Carthaginois (ennemis historiques de ces concitoyens siciliotes), c'est-à-dire des barbares, réagissent comme le feraient des femmes. Ainsi il réactive le thème du barbare efféminé. Toutefois il n'est pas question de cela ici mais d'une véritable description historique. En

837Xen, *Hiéron*, 2.1.

838Platon, *Les lois*, 779a.

839Cette confiance est souvent liée à la taille imposante des fortifications comme lors du siège de Potidée en 430/29 av. J.-C. : « Car la crainte de la capture redoublait la résistance des assiégés qui, confiants en la hauteur de leurs murs, avaient l'avantage sur ceux qui les attaquaient » DS, 12.56.3. Idem lors du siège du Rocher des Marmariens par Alexandre en 334-333 av. J.-C., les assiégés résistent courageusement notamment parce qu'ils ont confiance dans la forte position du lieu. DS, 17.28.2.

840Polyen, *Pan*. D'après Polyen qui retranscrit une des légendes grecques connues à son époque, Pan était le général de l'armée de Bacchus. Il est le premier à essayer d'inspirer à l'ennemi de la terreur. D'après Philippe Borgeaud, *Recherches sur le dieu Pan*, Rome, 1979, p.15, : « la tradition antique, unanime, reconnaît en lui un Arcadien ».

841Lors du siège de Mespila en 557/56 av. J.-C. : « Zeus frappe de son tonnerre d'épouvante les habitants, et aussi elle fut prise ». Xen, *Anabase*, 3.4.11-12.

842Xen, *Cyr*, 3.3.28.

843DS, 15.24.3.

effet, d'autres sources nous montrent des habitants terrifiés sortir de leur maison en courant : « Aujourd'hui même, avec vos courses épanouies par la ville vous avez parmi les nôtres clamé l'appel de la lâcheté peureuse »⁸⁴⁴. Pour Eschyle, la panique est véhiculée par les non-combattants où figurent au premier rang, les femmes⁸⁴⁵. Leurs inquiétudes et leurs déplacements dans les rues, peuvent provoquer l'affolement général⁸⁴⁶. En effet, si les combattants ne sont pas immunisés, les non-combattants, quant à eux, ne voyant pas le danger de leurs propres yeux ont tendance à le fantasmer. Les habitants imaginent la menace beaucoup plus dangereuse qu'elle ne l'est en réalité. C'est souvent le manque de renseignements qui est à l'origine d'une telle terreur comme l'explique clairement Thucydide au sujet de la panique qui saisit Athènes en 411 av. J.-C.⁸⁴⁷ Si ces paniques peuvent être collectives et soudaines, elles peuvent aussi toucher un homme isolé. Une scène apparaît régulièrement dans les sources. Un soldat terrorisé saute de son lit, la nuit, en armes, et prêt à combattre le premier venu⁸⁴⁸. Le danger est qu'une telle terreur, même isolée, puisse contaminer le reste de l'armée. Le stratège en chef se doit d'organiser la défense de la cité contre ce type de menaces. Il peut soit tenter de s'en prémunir, soit l'enrayer rapidement. Car quand celles-ci apparaissent, les habitants ont tendance à vouloir se rendre et capituler⁸⁴⁹.

Enrayer les paniques

Si le manque d'informations peut en effet provoquer de l'inquiétude chez les habitants, et alimenter une peur déjà très présente, le risque est que celle-ci se transforme en une panique. Pour éviter que la population, principalement les femmes que les sources décrivent comme les plus vulnérables⁸⁵⁰, ne se mettent à paniquer, Énée le Tacticien conseille de faire en sorte lorsqu'une attaque inattendue survient dans la ville et provoque le désordre et la panique chez les habitants, les hommes se réunissent sur les places les plus proches de leur foyer. Ainsi ils pourront tenir régulièrement informée leur famille⁸⁵¹. Ce procédé relativement simple à mettre en place permet donc de prévenir les terreurs. Les habitants doivent impérativement rester chez eux hormis les hommes en âge de servir. Il faut que les rues soient désertes afin que les soldats puissent circuler plus aisément. Les hommes doivent se contenir et faire preuve de sang-froid afin d'éviter de répandre et transmettre leurs peurs⁸⁵². Si une panique voit le jour, alors le stratège doit absolument la

844Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v 193-195.

845« Toutes les femmes commencèrent à jeter des cris effroyables dans leurs maisons ». DS, 13.54-58.

846Dans une ville en proie à une panique où règne le désordre, il faut aussi imaginer les chiens courir de toute part en aboyant. En.Tact, 38.3.

847Thc, 8.96.1-4. Idem Thc, 4.113.1.

848En.Tact, 27.7-9.

849DS, 19.73.3 ; 19.78.2.

850DS, 13.54-58. Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v 182-202.

851En.Tact, 3.6.

852« Mais, si tu ne veux pas semer la lâcheté au cœur des citoyens, reste en repos, ne laisse pas déborder ta terreur »,

stopper le plus rapidement possible. Plusieurs techniques nous ont été transmises pour mettre fin à ses terreurs. Dans le cas de Carthage cité plus haut, les habitants font des sacrifices pour calmer la divinité. L'annonce d'un sacrifice offert par la cité n'avait pas dû stopper immédiatement la terreur. Un tel acte avait pour but de rassurer la population en lui enjoignant de participer à un sacrifice qui place la ville sous la protection de la divinité et ainsi lui permet de se prémunir contre de futures paniques. Cette mesure *a priori* religieuse est en réalité une solution d'ordre psychologique qui permet de calmer les esprits. Si ce type de terreur trouve son origine dans des faits réels, l'arrivée d'une armée ennemie, les soldats adverses sont rarement au pied des remparts. Il faut donc fournir des renseignements plus précis à la cité et notamment aux « civils » pour éviter que les esprits torturés par l'attente de l'adversaire ne comblent un manque d'informations par des peurs irrationnelles. Placer la cité sous la protection d'une divinité permet donc d'apaiser les esprits sans pour autant résoudre le problème de fond : la menace grandissante d'une armée sur le pied de guerre.

Les premiers touchés par les paniques semblent être les habitants, pour autant les soldats eux aussi peuvent en être victimes. Pour éviter que les combattants ne succombent à l'affolement qu'est une terreur, Iphicrate entraîna ses hommes contre un tel fléau⁸⁵³. Il les préparait en les laissant croire à de fausses frayeurs et de fausses alertes afin dit-il qu'ils soient moins surpris quand ces choses arrivent véritablement. Si les paniques semblent naître et être nourries de peurs incontrôlables et irrationnelles, cet exemple semble nous montrer qu'un général pouvait éviter de telles terreurs. L'entraînement permettait donc au soldat de dompter ses peurs et apprendre à réagir avec sans-froid⁸⁵⁴. Le général athénien, bien que prévoyant, a dû tout de même faire face à des paniques. Alors qu'il faisait la guerre en Thrace⁸⁵⁵, une terreur saisit ses troupes, et elles prirent la fuite. Pour stopper la débandade, Iphicrate fit publier que quiconque découvrirait celui qui avait jeté ses armes, pourrait les garder pour lui. Ainsi il put ranimer le courage des soldats et les rendit disposés à garder leurs rangs. La mesure qu'il prend dans l'urgence est relativement étonnante puisqu'il menace ses propres soldats au lieu de les encourager à combattre. C'est qu'Iphicrate avait compris qu'il ne pouvait pas faire appel à leur raison : ses hommes ressentaient la mort approcher et tentaient d'y échapper. Cet avis qu'il fait publier, alors qu'il est en Thrace, c'est-à-dire en territoire ennemi loin de sa patrie, oblige les hommes à dénoncer leurs compagnons d'armes. Les soldats qui tournent le dos au champ de bataille devront rendre leurs armes, c'est-à-dire qu'ils seront licenciés

Eschyle, *Les Sept*, v 236-238

853Polyen, *Iphicrate*, 32. Voir Tacite, *Annales*, 1.66.

854Xénophon a donc sûrement raison lorsqu'il conseille à ses concitoyens de s'entraîner à la guerre en pratiquant la chasse car cette dernière fortifie l'âme.

855Polyen, *Iphicrate*, 4.

de l'armée, livrés à eux-mêmes dans un territoire hostile et sans solde avec des ennemis prêts à les capturer pour obtenir vengeance ou un bon prix sur un marché aux esclaves. Iphicrate avait compris que pour combattre la peur de ses soldats, il devait les menacer en leur promettant une mort certaine s'ils fuyaient. Philippe II de Macédoine présenta l'escalade aux murs de Méthone en 354/53 av. J.-C.⁸⁵⁶, et fit monter un grand nombre de ses Macédoniens pour prendre la ville. Pour éviter que ses hommes redescendent, il fait ôter les échelles. D'autres exemples similaires permettent de mieux comprendre la mesure que prend Iphicrate. Cléarque qui était connu dans l'antiquité pour faire appliquer une discipline très sévère dans ses rangs avait ordonné que : « S'il se fait quelque tumulte la nuit, que personne ne se lève ; et si quelqu'un se lève, qu'on le tue comme ennemi »⁸⁵⁷. Il faut combattre la peur par une peur égale ou encore plus grande. Lorsqu'un général ne peut accéder à la raison de ses soldats alors il doit parler à leurs tripes. Les mesures que prennent ces généraux peuvent à première vue paraître très dures mais c'est que les risques encourus par une cité ou une armée en proie à de telles paniques sont bien supérieurs.

Énée le Tacticien est notre meilleure source concernant ces terreurs⁸⁵⁸. Les mesures qu'il préconise ne sont pas toutes aussi sévères que celles présentées plus haut. La première chose que doit faire le stratège en chef, c'est convenir à l'avance qu'un signal commun à tous soit élevé à l'endroit le plus haut de la ville pour signaler à la population qu'une panique a vu le jour. La démarche permet ainsi aux habitants d'anticiper la frayeur et donc de se tenir prêts. Le Tacticien, contrairement à d'autres stratèges, conseille d'employer des méthodes plus douces comme celle qui consiste à chanter le péan lorsqu'une panique sévit dans les rangs. L'objectif est de permettre au stratège de détecter l'origine d'une telle frayeur. En effet, les soldats pris de terreur ne pourront pas chanter. Ainsi le général pourra localiser puis mettre fin au mal qui sévit. Alexandre fait de même mais il utilise des trompettes et un mot d'ordre commun transmi de bouche à oreille pour détecter les soldats effrayés⁸⁵⁹. Énée le Tacticien conseille aussi à un stratège, quand il est persuadé que ses hommes seront victimes d'une frayeur nocturne, de leur faire garder leurs armes à portée de main. De la sorte, les soldats, même s'ils sont effrayés seront prêts à combattre et non pas pris au dépourvu et jetés dans la confusion et le désordre. Durant la nuit, au moment où ont lieu le plus souvent les paniques, il faut aussi demander à des hommes de confiance de surveiller les hommes qui sèment

856Polyen, *Philippe*, 15.

857Polyen, *Cléarque*, 10. Idem lors de la campagne en Asie Mineure. Xen, *Anabase*, 2.3.20-21. Énée le Tacticien cite dans son œuvre un exemple identique, attribué à Euphratas, harmoste de Sparte. Soit la similitude entre la solution trouvée par Cléarque et Euphratas pour enrayer une panique est propre à Sparte, soit Euphratas comme Énée ont lu le traité de tactique du général spartiate. En.Tact, 27.7-8.

858En.Tact, 27.

859Polyen, *Alexandre*, 26. Idem En.Tact, 27.4.

une terreur pour rapidement intervenir. En effet, certains soldats effrayés, ont souvent tendance après une défaite à transmettre à leurs camarades leurs propres inquiétudes. Énée le Tacticien a donc bien compris que pour lutter contre ce type de frayeur, un stratège doit sélectionner des soldats avisés, vifs d'esprit pour enrayer la peur des hommes. Les armées grecques avaient donc non seulement des médecins mais aussi des hommes capables de rassurer leurs camarades par des paroles apaisantes. Les hommes effrayés sont tenus à l'écart et une véritable « cellule psychologique » est mise en place pour remédier au mal.

Les généraux de l'époque essayaient donc dans un premier temps de se prémunir contre de telles paniques. Mais lorsque celles-ci étaient présentes dans les rangs ou dans la cité, ils employaient dans un second temps, deux méthodes pour les combattre. Quand la terreur était provoquée par des hommes effrayés, alors il fallait faire appel à des hommes habilités à intervenir. Mais lorsque les terreurs étaient plus primaires, c'est-à-dire plus profondes, alors le stratège ne pouvait enrayer le danger qu'en proférant des menaces.

Encourager les hommes

Lors du combat le stratège ainsi que les chefs de compagnie se doivent d'encourager les soldats. Il n'est plus question ici de punir ou de réprimander des auteurs de troubles mais de faire appel au courage des combattants pour tenir une position ou repousser un assaut ennemi. Comme on a pu le voir dans les pages précédentes, la guerre de siège est une guerre d'usure, d'endurance, les soldats devaient donc résister à toute une série d'épreuves. Pour vaincre l'adversaire, non seulement les stratèges se devaient de maintenir le moral des troupes au plus haut, mais ils pouvaient aussi faire croire à l'ennemi que leurs soldats étaient loin de flancher alors qu'en réalité ils étaient fatigués. Maintenir le moral des troupes pouvait soit se faire par l'intermédiaire d'encouragements prononcés par les chefs de compagnies, avant⁸⁶⁰, pendant⁸⁶¹ et après le combat⁸⁶², soit prendre la forme de ruses⁸⁶³. Frontin⁸⁶⁴ dit qu'Agésilas sur le point d'affronter une armée ennemie en Béotie, installe son camp près d'Orchomène. Il interdit aux habitants de la ville de recevoir quoi que ce soit de la part de ses soldats. En effet, ces derniers avaient demandé aux habitants de garder leurs biens en sécurité dans la ville. Agésilas, souhaite en prenant ce type de mesures obliger ses hommes à combattre avec plus d'ardeur pour défendre leurs trésors de guerre. Dans le contexte d'une cité assiégée, les habitants sont amenés naturellement à défendre leurs biens, leur ville, leur patrie mais

860DS, 15.53.4. et 15.54.1-2.

861Onasandre, *Stratège*, 23.

862Frontin, 2.10 et 2.9.

863Frontin, 1.11. 7; 9; 10; 14; 16.

864Frontin, 1.11.5. Idem, Polyen, *Agésilas*, 18.

surtout leur foyer où vivent femmes et enfants. Le risque pour une ville assiégée est bien supérieur au danger que doit surmonter l'armée d'Agésilas⁸⁶⁵. En cas de défaite, la ville pouvait être rasée, les femmes et les enfants vendus comme esclaves ainsi que les hommes en âge de porter les armes exécutés. Il est vrai que d'un point purement statistique, ce cas est relativement rare mais les Grecs ne disposaient pas de ce type d'informations. Leurs peurs bien qu'infondées étaient bien réelles à leurs yeux. Les motivations n'étaient donc pas à chercher bien longtemps : les habitants défendaient naturellement leurs biens les plus précieux avec un engagement à toute épreuve et même parfois avec l'énergie du désespoir. Lors du siège de Thèbes par Alexandre en 335 av. J.-C., les Thébains s'exhortaient « à ne pas laisser leurs enfants et leurs parents courir le risque d'être réduits en esclavage, ni leur patrie succomber corps et biens sous les coups furieux des Macédoniens ! »⁸⁶⁶ Les chefs de compagnie n'hésitaient pas non plus à rappeler aux hommes sur les créneaux les victoires militaires de leurs glorieux aînés. Lors du siège de Thèbes, ce sont les batailles de Leuctres (371 av. J.-C.) et de Mantinée (362 av. J.-C.) que les Thébains se remémorent pour trouver la force de résister. Le stratège n'avait donc pas besoin de faire preuve d'imagination pour motiver ses hommes aux murailles. Pour autant, il était tout de même impératif pour lui de distribuer des encouragements pendant le combat, notamment parce que celui-ci pouvait durer plusieurs heures.⁸⁶⁷ Le stratège se doit d'appeler les officiers par leurs noms⁸⁶⁸ pour non seulement leur témoigner du respect mais aussi pour obtenir de leur part une meilleure transmission des consignes au moment fort du combat. La chaîne de commandement doit rester solidaire. Les chefs de compagnies sont les seuls officiers à être sur le front puisque le stratège en chef est situé au quartier général, à l'abri⁸⁶⁹. C'est à eux qu'est dévolu le rôle de stimuler l'ardeur des hommes aux combats⁸⁷⁰. Les sources grecques ne présentent jamais *in extenso* les encouragements proférés sur les remparts⁸⁷¹. Il s'agissait sûrement de prononcer des phrases très courtes et uniquement des mots d'ordre susceptibles d'exciter le combattant⁸⁷². Il fallait avant tout faire appel au courage des hommes au front et le maintenir afin

865Épaminondas, avant la bataille de Leuctres de 371 av. J.-C., fait croire à ses soldats que les Spartiates avaient prévu un traitement pour Thèbes, des plus cruels : « s'ils étaient vainqueurs, de mettre à mort tous les hommes de Thèbes, de réduire à l'esclavage leurs épouses et leurs enfants et de détruire la ville ». Frontin, 1.11.6. La menace est identique à celle d'une cité assiégée.

866DS, 17.11.5.

867Tous les athlètes sportifs qui pratiquent un sport qui nécessite un effort physique de plusieurs heures ont besoin d'encouragements non seulement de leurs proches mais aussi du public. Il est bien plus difficile de remporter une rencontre de basketball ou de football sur le terrain de l'adversaire, que devant ses propres supporters.

868Xen, *Cyropédie*, 5.3.47. Voir Polyen, *Alexandre*, 1. Le roi macédonien appelle ses hommes, « Alexandres ».

869En.Tact,

870Xen, *Mémorables*, 3.3.7. Lors du siège de Potidée (429 av. J.-C.), Hagnon doit forcer ses troupes à l'offensive au-delà de leurs forces selon les mots employés par Diodore. DS, 12.56.4.

871Alexandre, alors que ces hommes sont en train de flancher, court à cheval devant eux et leur crie : « Encore un effort, Macédoniens, donnons encore une seule fois ». Polyen, *Alexandre*, 8. La répétition des assauts et la durée du combat, devait donner lieu de la part des chefs de compagnies à des encouragements du même type que ceux que donnent Alexandre à ses hommes.

872Plutarque, *Alcibiade*, 28.2.

qu'ils puissent trouver de l'énergie pour continuer le combat⁸⁷³. Plus le combat dure longtemps et plus il laisse au soldat ses lots de doutes, de peurs et de découragements. Énée le Tacticien précise qu'il faut bien évidemment distribuer aux soldats des encouragements mais surtout éviter de les réprimander avec colère, car ils perdraient courage⁸⁷⁴. Il a bien conscience de par sa riche expérience de terrain de l'importance de maintenir le moral des troupes intact. Le stratège doit être bienveillant avec ses hommes⁸⁷⁵. Le succès lors d'un siège réside dans l'état psychologique des troupes ainsi que dans le calme des habitants. Les chefs de compagnies doivent aussi encourager les hommes en montrant l'exemple⁸⁷⁶.

Les stratèges, avant le combat, pouvait faire en sorte de placer les troupes dans les bonnes dispositions psychologiques, notamment en utilisant la ruse. Pour une armée en campagne, il est souvent conseillé de présenter aux hommes assemblés un ennemi nu et d'apparence fragile⁸⁷⁷. Les soldats penseront bien évidemment que leurs futurs adversaires sont tous constitués d'un corps aussi frêle. Les chefs de compagnies peuvent aussi informer les hommes du succès obtenu par leurs camarades sur une autre partie de rempart. Que la teneur de l'information soit véridique ou non importe peu, seule la réaction des soldats est importante. Un général pouvait donc raffermir ses troupes assiégées avec des nouvelles provenant de l'extérieur comme le fait Étéonique⁸⁷⁸. Pendant que Conon assiégeait Étéonique dans Mytilène, une frégate légère apporta la nouvelle que Callicratidas, chef d'escadre des Lacédémoniens, avait été vaincu devant les îles Arginuses. Étéonique prit comme résolution de « retirer la nuit ceux qui avaient apporté les nouvelles, et leur donna ordre de rentrer le lendemain en plein jour dans Mytilène, couronnés et avec de grands cris de joie, comme porteurs de nouvelles agréables, et annonçant une grande et insigne victoire. ». Non seulement le stratagème fonctionne car les hommes retrouvent le moral et l'ardeur au combat mais l'adversaire continue le siège avec moins d'entrain. Le stratège doit donc cacher les mauvaises informations à ses hommes⁸⁷⁹ et doit même, s'il le peut, les travestir en de bonnes nouvelles. Ces informations que peut recevoir une cité assiégée sont souvent liées à l'arrivée très attendue d'alliés.

Certaines mesures que l'on pourrait qualifier de drastiques pouvaient aussi être prises. Il s'agissait pas exemple de volontairement détruire une partie de ses murailles pour envoyer un

873Xen, *Cyr*, 3.3.52-53. Xen, *Mémorables*, 3.9.1.1-2.

874En. Tact, 38.4.

875Xen, *Hipp*, 6.2.

876Polyen, *Iphicrate*, 34.vXen, *Hipp*, 6.4.

877Onasandre, *Stratège*, 14.2.

878Polyen, *Étéonique*, 1.

879Frontin, 2.7.

message fort à ses adversaires : « Nous avons pas peur, les hommes sont prêts à se battre jusqu'à la mort »⁸⁸⁰. Pour les Grecs, et les soldats en règle générale, il n'y avait pas de pire adversaire que des soldats qui combattent avec l'énergie du désespoir. Les hommes sur le théâtre d'opérations remarquaient immédiatement lorsque l'ennemi était prêt à combattre sans modération. Pensons à Socrate qui lors de la bataille de Décelie avait brillamment combattu notamment lors de la retraite. Il n'avait pas tourné le dos, mais au contraire reculé d'un pas sûr, laissant ainsi ses adversaires dans le désarroi face à un ennemi qui ne se laissait pas déborder. Les gestes, les regards sont autant de détails qui en disent long sur l'état psychologique de l'adversaire comme l'a très bien compris Xénophon : « Dans ce cas, il faut aussi représenter les regards menaçants de ceux qui combattent et la ruine réjouie des vainqueurs »⁸⁸¹. Les peintres grecs avaient conscience de cela et c'est la raison pour laquelle ils insistaient avec minutie, pour soigner ces détails, notamment l'attitude des combattants⁸⁸².

Les chefs de compagnies devaient être capables de prendre connaissance de l'état physique et surtout moral de leurs hommes et le cas échéant de stimuler leur ardeur au combat pour maintenir la ligne de front intacte ou attaquer quand l'adversaire est atteint⁸⁸³. Résister, résister, encore et toujours, voilà le *credo* des hommes sur les murailles. Et la qualité du front réside bien évidemment dans la fraîcheur mentale de ces hommes. Un siège exige des soldats une bonne endurance et un moral à toute épreuve.

Insulter les assiégeants

À toutes les époques et sur tous les champs de bataille, les soldats prononcent des insultes et des propos injurieux⁸⁸⁴ ; la guerre de siège n'y échappe pas. Non seulement, les Grecs connaissaient et pratiquaient les insultes que ce soit à la guerre, à l'assemblée, au tribunal ou au théâtre mais les héros des poèmes homériques étaient insultants par excellence. Un combat dans l'Iliade suivait un schéma récurrent : les héros descendaient de leurs chars, cherchaient leurs adversaires et lorsqu'ils les trouvaient, ils commençaient à les insulter avant d'entamer le combat. L'insulte devait donc se comprendre comme une sorte de rituel obligatoire, une stimulation avant le passage à l'acte. Lors d'un siège, la durée du combat ainsi que la répétition des affrontements encourageaient une telle

880Polyen, *Ischolos*, 3.

881Xen, *Mémorables*, 3.10.8.

882Voir l'œuvre de Philostrate et sa *galerie de tableaux* (1.4.).

883Séleucos informé que les soldats de Démétrios perdaient courage prit les plus robustes de ses gardes et attaqua l'ennemi. Polyen, *Séleucos*, 3.

884Voir Marc Landelle, *Le légionnaire romain au Ier siècle av. J.-C.* p.49.

pratique. En effet, il est bien plus facile de haïr (apekthano⁸⁸⁵) un ennemi lorsque celui-ci veut prendre votre ville, votre patrie, que lors d'un affrontement hoplitique. Un combat entre deux phalanges devait donner l'impression à un hoplite de combattre son ombre. La similitude des équipements, des gestes donnait une impression de symétrie, une sorte de jeu de miroir se mettait en place et empêchait le guerrier de détester son adversaire. Qui plus est, la brièveté relative du combat ne favorisait pas le développement d'une haine de l'ennemi. Mais lors d'un siège la longueur de l'affrontement, plusieurs mois en moyenne, favorisait grandement la haine de l'autre⁸⁸⁶. Assister à la mort jour après jour de ses propres camarades, de ses frères d'armes, d'autant plus que les meurtriers étaient souvent assimilés à des lâches cachés derrière leurs murs, favorisait grandement une montée de la colère. Du côté des assiégés, non seulement les foyers étaient menacés mais la privation de sommeil, de nourriture ainsi que la répétition des combats encourageaient les hommes à déverser leur colère en haut des murailles. C'est ainsi qu'il faut comprendre les insultes dont est victime Agathocle lors d'un siège (non mentionné par Plutarque mais probablement en 315/14 av. J.-C.)⁸⁸⁷. Ses détracteurs s'en prennent à son origine sociale, potier. En Grèce, (et la Sicile ne déroge pas à la règle) les artisans étaient globalement mal considérés (seuls les démiurges y échappent). Traiter son ennemi de potier ou d'un autre juron devait être bien plus fréquent que cet unique exemple. Les mécaniciens, les charpentiers et autres maçons indispensables lors d'un siège étaient tous des artisans. On sait qu'ils ne jouissaient pas d'une bonne réputation et c'est aussi la raison pour laquelle Agésilas rechigne à utiliser des machines⁸⁸⁸. Platon explique par ailleurs les transformations sociales qu'engendre une absence de préparation à la guerre⁸⁸⁹ : des gens qui ont un naturel courageux deviennent des brigands, des perceurs de murailles, des pilleurs de temples, des prétendants à la tyrannie. Il place les hommes qui manipulent les machines de siège entre les tyrans et les voleurs, ce qui en dit long sur l'image de ces hommes dans la société grecque. Il est donc probable que les assiégés devaient proférer des insultes en direction des assaillants et celles-ci devaient ressembler à celles que prononce Ameipsias dans le banquet d'Athénée : « Va te faire pendre, mange tout seul, perce-muraille ! »⁸⁹⁰. Les projectiles lancés contre l'adversaire pouvaient aussi accentuer le climat de haine ambiant. En effet, il est fort probable que sur les balles de fronde étaient gravées de la « poésie guerrière » (probablement des insultes ou des provocations). Les flèches comme on l'a vu plus haut étaient parfois utilisées pour communiquer avec un espion ou un traître. Ces dards

885Xen, *Hell*, 5.3.16.

886Xen, *Hell*, 5.4.12.

887DS, 19. Plutarque, *Apoptegmes, Agathocle*, 2.

888Xen, *Agésilas*, 7.6. « Tu as soutenu une guerre et un assaut en règle, sans avoir de machine de guerre ni de tour »,

Alciphron, *Lettres de pêcheurs de paysans, de parasites et d'hétaïres*, 3.9. Traduction. Anne-Marie Ozanam.

889Platon, *Les Lois*, 7.831e.

890Athénée, *Les Deipnosophistes*, 1.14e. Idem chez Aristophane : *Nuées*, v 1325 ; *Ploutos*, v 565.

pouvaient donc comporter des messages haineux à l'intention des assiégés.

Le siège était donc un terreau favorable pour que germent des sentiments de haine entre les assiégés et les assiégeants. Toutefois, le tableau devait être moins noir qu'il n'y paraît à première vue puisqu'un exemple semble nuancer cette image. Il s'agit du siège de Syracuse entrepris par Timoléon en 345 av. J.-C. Plutarque dit que lors des suspensions d'armes, les mercenaires des deux camps venaient pêcher ensemble les anguilles pendant leurs jours de repos. Leurs confrontations semblent se faire dans la paix et le calme : « Ils étaient alors occupés ensemble à cette pêche, et causaient en admirant la beauté de la mer et l'heureuse disposition du site »⁸⁹¹. Il faut toutefois prendre garde à ce contre-exemple puisqu'il s'agit de mercenaires qui combattent pour de l'argent et non des citoyens qui défendent leur patrie. Les sentiments sont moins exacerbés.

Il faut donc entrevoir le siège sous des aspects nouveaux où se mêlent la fatigue, la peur et la panique, ainsi que la sueur due au combat. Il faut y rajouter les insultes fréquemment prononcées à l'encontre des assiégeants qui devaient à bien des égards accentuer l'atmosphère délétère d'un siège et ainsi accroître la ténacité et la haine des assaillants. Dans ces conditions, on comprend donc mieux pourquoi lorsque les assiégeants réussissaient à pénétrer dans la ville, ils traitaient les vaincus sans retenue et allaient même jusqu'à les massacrer. Toutes les tensions accumulées lors d'un siège se libéraient lorsque les portes se brisaient.

Le suicide collectif

La dimension que revêt un siège notamment sur le plan psychologique est bien supérieure à toutes les autres formes de combat. La montée de toutes les tensions et des haines engendrées par le déroulement d'un siège, ajoutées à la famine, aux fatigues et aux paniques, peut provoquer dans certains cas, des réactions disproportionnées. Il s'agit des suicides collectifs. Il ne faut surtout pas interpréter ces cas de suicide comme des anomalies mais au contraire y voir des témoignages historiques qui attestent sans équivoque de la violence qu'un siège peut engendrer. Ces suicides ne doivent pas être compris comme la conséquence d'une folie mais bien, le résultat d'une série de violences exercées au préalable sur la cité qui en est victime. D'après la recension réalisée par Shaye J.D. Cohen lors d'une étude sur le sort des défenseurs de Massada⁸⁹², l'auteur a relevé 17 cas de suicides collectifs dans l'historiographie grecque et romaine. Pierre Ellinger qui a lui aussi étudié

891Plutarque, *Vie de Timoléon*, 20.6.

892Shaye J.D. Cohen, « Massada Literary Tradition, Archeological Remains and the credibility of Josephus », *Essays in Honour of Yigael Yadin, Journal of Jewish Studies* 33, 1982, p.385-405.

plus récemment le cas des suicides collectifs estime qu'il faut rajouter 6 autres cas au dossier⁸⁹³. Sur l'ensemble des cas étudiés par les deux auteurs, seulement cinq suicides collectifs ont lieu durant un siège à l'époque classique⁸⁹⁴ : le siège d'Eion en 477/76⁸⁹⁵, celui de Taoques en 401/00⁸⁹⁶, de Sidon en 351/50 av. J.-C.⁸⁹⁷, des Marmariens en 334/33 av. J.-C.⁸⁹⁸ et d'Isaura en 323/22 av. J.-C.⁸⁹⁹. Lors du siège d'Eion par Cimon, la ville est en possession des Perses sous le commandement de Bogès. Le général athénien qui tente de s'en emparer pratique un blocus. Au bout d'un certain temps, la famine sévit violemment dans la ville comme l'atteste l'inscription honorifique célébrant la victoire des Grecs transmise à la postérité par Plutarque⁹⁰⁰ :

« Ils avaient le cœur fier, ces hommes, qui jadis
Sur les bords du Strymon, à Eion, imposèrent
Faim brûlante et glacial Arès aux fils de Mèdes
Et mirent les ennemis aux abois »

Bogès d'après Plutarque, désespérant de la situation, mit le feu à la cité et y périt avec ses amis et ses richesses. Lors du siège d'Eion, le suicide collectif fait suite à une terrible famine. Le général du Grand Roi ne veut pas perdre la face en se rendant et il connaît pertinemment le sort qui lui sera réservé, il opte alors pour une mort plus honorable à ses yeux. Pour répondre aux attaques des alliés, Bogès préfère brûler la ville et ainsi empêcher Cimon et ses soldats de piller les richesses de la place. Dans ce cas précis, deux éléments sont à prendre en compte pour comprendre le geste des assiégés : le sort qui allait leur être réservé, c'est-à-dire une mort certaine à cause de la famine (ou de la main des assiégeants) mais aussi la volonté des défenseurs d'opposer une résistance jusque dans la mort (similitude avec le sacrifice de Léonidas et ses 300 guerriers).

Le siège d'Isaura quant à lui est un cas d'école. Diodore qui est notre principale source⁹⁰¹ dit que Perdicas et le roi Philippe II quittèrent la Cappadoce pour la Pisidie dans l'espoir de pouvoir s'emparer de deux villes, Laranda et Isaura. La première succomba dès le premier assaut. Les

893 Pierre Ellinger, *La légende nationale phocidienne : Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993, p.279.

894 J'ai mis volontairement de côté, le cas du suicide collectif des habitants d'une ville de Cappadoce vers 322 av. J.-C. L'action se déroulait certes dans la ville mais après une bataille rangée et non durant un siège (date inconnue). Justin, 13.6.1-3.

895 Hdt, 7.107. Thc, 1.98.1. Pausanias, 8.8.9. Plutarque, *Vie de Cimon*, 7.4. Pap. Oxy. 13.1610, fr.6. Cornelius Népos, *Cimon*, 2.2. Polyen, *Cimon*, 2. Démosthène, *Contre Aristocrates*, 199. DS, 11.60.2.

896 Xen, *Anabase*, 4.7.13-14.

897 DS, 16.45.4-5.

898 DS, 17.28.

899 DS, 18.22.2-8.

900 Plutarque, *Vie de Cimon*, 7.4.

901 DS, 18.22.1-8.

hommes furent exécutés et les habitants vendus comme esclaves. La seconde offre aux assiégeants une résistance à toute épreuve et fait dire à Diodore que les habitants : « affrontaient le danger avec le courage du désespoir et mouraient de bon cœur pour la liberté ». Le troisième jour, étant donné l'état plus que défectueux des remparts, les habitants d'un commun accord, décidèrent d'enfermer femmes, enfants et vieillards dans les maisons et d'y mettre le feu. Leur souhait était de mourir tous ensemble avec leurs biens afin que les vainqueurs ne puissent en tirer parti. Les hommes sur les murailles, à la stupéfaction de Philippe II se défendirent un temps puis se jetèrent dans les flammes. Plusieurs éléments comme lors du siège d'Eion permettent de mieux comprendre la réaction collective de la population. La cité de Laranda fut détruite, les hommes tués et le reste de la population réduit en esclavage. Les habitants d'Isaura sont bien conscients du sort qui leur sera réservé notamment pour les hommes qui ne pourront échapper en cas de défaite à une mort certaine. On comprend donc mieux dans un premier temps pourquoi Diodore dit que les soldats se battent avec l'énergie du désespoir, se souciant peu de leur propre trépas. Dès lors qu'ils comprennent qu'ils ne pourront vaincre, ils optent pour une victoire bien différente. Celle-ci prend la forme d'un suicide collectif prémédité. Cet acte « insensé » est tout de même celui des hommes car il n'est pas fait mention à une seule reprise que les femmes et les enfants étaient d'accord pour participer à cette folie. Bien au contraire c'est la raison pour laquelle les familles sont enfermées dans les maisons. Les hommes souhaitent par ce geste comme lors du siège d'Eion empêcher les assiégeants de mettre la main sur leurs familles et leurs biens les plus précieux. Doit-on comprendre que ces familles entières brûlées étaient perçues comme des biens à part entière comme pouvaient l'être des esclaves ? Pierre Ellinger estime notamment en s'appuyant sur les récits de Justin concernant le siège ayant eu lieu en Cappadoce en 322 av. J.-C. et celui de Sagonte raconté par Diodore que les assiégés brûlent et détruisent leurs biens pour empêcher uniquement les assiégeants de jouir des richesses présentes dans la ville. Les femmes et les enfants sont donc tués non pas pour leur éviter un triste sort (notamment le viol pour les femmes) mais bien uniquement pour empêcher les assiégeants de les vendre sur un marché aux esclaves et d'en tirer ainsi une somme conséquente.⁹⁰² Ou alors ce choix purement égoïste relève d'un comportement névrotique ? Autant de questions qu'il est difficile de résoudre, une part d'incompréhension entoure ces suicides et le travail de l'historien s'arrête là où celui du psychologue commence. Ces suicides font écho avec certains faits divers modernes comme lorsqu'un père de famille tue ses propres enfants ainsi que sa femme avant de se donner la mort. Peut-on aussi croire naïvement que les récits que nous transmettent les historiens anciens sur ces cas de suicides collectifs soient historiquement avérés ?

⁹⁰²Pierre Ellinger, *La légende nationale phocidienne : Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, 1993, p.286.

Le problème se pose en effet et Shaye J.D. Cohen le premier a adopté une position très critique vis-à-vis de ces récits. En s'appuyant sur l'archéologie, il a essayé de prouver dans le cas de Xanthos que la ville n'avait pas été dépeuplée et qu'elle était toujours florissante quelques années après. En réalité, les archéologues ont bien trouvé la trace d'un incendie ayant eu lieu au niveau de l'acropole lycienne⁹⁰³. Si l'incendie est confirmé, pour autant tous les habitants ne se sont peut-être pas suicidés. En effet, dans la plupart des cas qui concernent notre étude, les suicides collectifs sont de type privé, c'est-à-dire que les habitants se sont donnés la mort à l'intérieur de leur appartement et non comme dans d'autres cas en s'immolant sur un bûcher situé sur l'agora ou sur l'acropole. Il est donc tout à fait possible d'imaginer que certains habitants aient préféré prendre la fuite que de mettre fin à leurs jours. Pierre Ellinger l'a bien montré, ces récits répondent à un véritable genre littéraire très bien structuré à l'époque où écrit Diodore qui nous transmet le récit de trois des cinq cas étudiés ici. Sidon par exemple n'a pas été complètement détruite par le feu et les habitants ne se sont pas tous donnés la mort puisque une source cuneiforme contemporaine des faits mentionne la vente de nombreux prisonniers à Babylone et à Suse⁹⁰⁴. Trente ans après la cité était de nouveau florissante. Pour autant, il ne faut pas penser que tous ces récits ne sont que des fictions littéraires puisque le cas de suicide mentionné dans l'*Anabase* de Xénophon, source de première main, confirme la réalité de ces scènes collectives. Il est aussi possible de douter de la prise de décision unanime des habitants de se donner la mort. En effet, il est difficile de croire qu'en plein combat les habitants aient pu se réunir et discuter de la décision à prendre en cas de prise de la ville. Il est plus probable que dans certains cas comme ceux étudiés ici, qu'une partie seulement des habitants et notamment ceux persuadés d'être passés au fil de l'épée en cas de défaite, aient opté pour le suicide collectif. Le reste de la population a du soit prendre la fuite, soit s'être battu jusqu'à la mort, soit avoir été capturé par les assiégeants.

Si l'on doit tirer de ces cinq exemples des informations pertinentes pour la compréhension que l'on doit avoir d'un siège, c'est bien que celui-ci pouvait amener les habitants sur un terrain psychologique relevant de la psychiatrie. La pression provoquée par les assiégeants sur les assiégés pouvait obliger ces derniers à prendre des mesures radicales. Le titre d'une des parties cité plus haut et intitulé « rendre fous les assiégés » ne serait pas si exagéré que cela, puisque que le suicide collectif semble relever sur bien des aspects de la folie. Il faut toutefois préciser que toutes les cités investies et qui ont connu une famine et des assauts continus n'ont pas opté pour le suicide collectif.

903 Metzger, *Fouilles de Xanthos, II, l'Acropole lycienne*, 1983, p.17-18.

904A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, 1975, p.114.

1.3 La cohabitation entre les habitants et la vie quotidienne d'une cité assiégée

Lorsqu'une cité assiégée est sur le point de se faire envahir, les habitants se réfugient dans la ville. Les paysans encore présents dans les champs rentrent en ramenant le maximum de biens mobiliers, le plus souvent des animaux et de quoi soutenir un siège, des denrées alimentaires et du matériel. L'image d'une telle scène devait ressembler à un tableau où plusieurs lignes de fuite convergent en direction d'un point précis, en l'occurrence ici une porte. La question qui nous intéresse est celle de la cohabitation entre les habitants, c'est-à-dire entre les citoyens eux-mêmes mais aussi entre les femmes et les enfants, les métèques, les esclaves, les alliés ainsi que les animaux parfois oubliés. Bien entendu, et c'est là l'enjeu de ce développement, la réponse à cette interrogation devra prendre en compte des critères bien spécifiques : la taille de la cité et notamment de la ville mais aussi la composition de la population *intra-muros*.

Campagnards et citadins

Si les citoyens semblent à première vue former un groupe homogène, en réalité des critères de distinction doivent être pris en compte pour mieux comprendre l'atmosphère qui règne à l'intérieur de la ville, et notamment les problèmes que peut rencontrer une population entassée derrière les murs. Un critère, celui de l'origine géographique, peut sans doute apporter un éclaircissement sur les problèmes que devait connaître une communauté de citoyens assiégée. Les citadins d'un côté et les campagnards de l'autre forment deux groupes distincts. Bien entendu, certains citoyens très riches avaient à la fois un domaine agricole et un domicile en ville mais ce cas est relativement rare. Le piège à éviter pour étudier ce phénomène de cohabitation est celui du modèle que l'on souhaite appliquer à l'étude. Doit-on prendre Athènes comme cité témoin ou au contraire l'écartier ? Du point de vue des sources, il est difficile de faire sans Athènes ; toutefois il est plus sage de la mettre à part. En effet, cette cité possède un territoire de 2 500 km² qui la place avec Sparte (4 500km²) parmi les méga-cités que connaît (très peu) le monde grec. La taille moyenne d'une cité-État était de l'ordre de 200-250 km². À partir de ces grandeurs établies par le *Polis Center* de Copenhague, certains historiens dont Hansen pensent qu'il faut bien distinguer Athènes des autres cités. Par exemple, le calcul des superficies habitables des villes grecques établi à partir du périmètre des murailles permet de mieux comprendre la vie des habitants⁹⁰⁵. Dans la plupart des

905D'après l'Inventaire du *Polis Center* de Copenhague, sur les 1035 poleis recensés, 232 superficies de villes sont connues. La superficie moyenne est de 0,40 km² et la superficie habituelle de 0,65 km². Voir Thomas Merle, *Les petites cités en Grèce classique : application au cas de la Béotie et de Platées*, Mémoire de Master 2, Lyon, 2013, p.69-70.

petites et moyennes cités, la quasi-totalité de la population vivait dans la ville. Il fallait donc imaginer tous les matins, les citoyens partir dans les champs et le soir rentrer dans leur foyer. Dans ce type de cité par exemple, le problème du logement en temps de siège ne devait pas poser de difficultés. En revanche, pour les grandes *poleis* comme Athènes, le problème est différent puisque une partie de sa population, peut-être 50%, habitait à la campagne⁹⁰⁶. Lors d'un siège, cette partie rurale de la population n'avait donc pas de domicile en ville. La question de l'habitat pendant le déroulement d'un blocus doit impérativement être pris en compte pour non seulement comprendre la vie quotidienne des habitants mais aussi les tensions qui peuvent s'installer entre les citadins et les campagnards. Lors de la guerre du Péloponnèse entre Sparte et Athènes, cette dernière opte pour la stratégie de Périclès qui consistait à se replier derrière les longs murs. La conséquence d'une telle mesure se ressent immédiatement : la ville d'Athènes connaît une surpopulation⁹⁰⁷. L'importance de cette population n'est peut-être pas à l'origine de la peste qui sévit à Athènes mais ne favorise pas son enrayement. Bien au contraire, les quelques pages que Thucydide consacre à ce fléau nous laissent songeurs. Les habitants étaient entassés les uns sur les autres vivant comme des mendiants⁹⁰⁸. En effet, lors d'un siège, les campagnards qui n'avaient pas de logement en ville pouvaient soit habiter chez leur famille lorsque c'était possible, soit vivre dans des abris de fortune : « Enfin, lorsqu'ils arrivèrent en ville, peu d'entre eux pouvaient compter sur des logements ou trouver refuge chez des amis ou des proches : pour la plupart, ils s'installèrent dans les parties de la ville inhabitées, dans tous les sanctuaires des dieux ou des héros, sauf l'Acropole, l'Eleusinion, et tout autre lieu d'accès solidement barré. »⁹⁰⁹ Les interdictions de construire le long des murailles connues de nos sources ne devaient pas arranger le problème⁹¹⁰. C'est souvent près de ces fortifications, à l'abri du vent, que cherchent un coin pour dormir les citoyens les plus pauvres⁹¹¹.

906Mogens Herman Hansen, *Polis, une introduction à la cité grecque*, Paris, 2008, p.94.

907La ville d'Athènes n'est pas véritablement assiégée. Elle n'est pas bloquée puisqu'elle peut toujours profiter de la mer à l'insu des Spartiates ; toutefois la situation des habitants à l'intérieur de la ville ressemble sur bien des aspects à celle d'une population assiégée.

908Aristophane, *Cavaliers*, v. 792. D'après Sylvie Rougier-Blanc, les Grecs associaient volontiers le mendiant à l'individu qui n'a pas d'abri. Il est *oikos*, « sans *oikos* », sans maison », « sans-logis » et par là, même d'après le dictionnaire Bailly, « pauvre ». Le terme *anoikos* de formation et de sens analogues, semble toutefois désigner davantage la situation de celui qui a été déchu de sa position sociale et politique, de l'état du pauvre incapable d'avoir une maison. Sylvie Rougier-Blanc, « architecture et/ou espaces de la pauvreté : habitats modestes, cabanes et « squat »s en Grèce ancienne », dans Estelle Galbois (dir), *La pauvreté en Grèce ancienne, Formes, représentations, enjeux*, Ausonius, Bordeaux, 2014, p.108-11.

909Thc, 2.17.1.

910À Nysiros (IVe s. av. J.-C.) : « L'emplacement (est) public sur cinq pieds à partir de la muraille. ». IG, XII 3, 86. Idem IG, XII 5, 115. et *Syll³*, 937-938. Ce genre de prescription se retrouve aussi dans un décret du Ier s. av. J.-C., concernant les murailles de la ville de Skotoussa en Thessalie (Annual of the British School at Athènes, 88, 1993, p. 187-217). Un espace devait être laissé vacant entre les fortifications et les habitations en périphérie afin de faciliter la circulation des troupes de réserve qui parcourent la ville. Voir En.Tact, 38.2. Si des interdictions sont connues, c'est bien qu'elles devaient être nécessaires, c'est-à-dire que des logements précaires étaient installés le long des murailles.

911« Il (Éros fils de Poros et Pénia) est dur, il va pieds nus, il est sans gîte, il couche toujours par terre, sur la dure, il dort à la belle étoile près des portes et dans les rues, car il tient de sa mère, et le besoin l'accompagne toujours »,

C'est le cas par exemple de Dicéopolis qui dort sur de la paille le long des remparts pour pouvoir assister à l'assemblée des citoyens le lendemain⁹¹². En temps de siège, les campagnards devaient donc dormir là où il était possible de le faire, dans les rues⁹¹³ sous les porches des maisons, près des portes ou le long des remparts. Certains espaces de la ville n'étaient toutefois pas occupés⁹¹⁴ comme c'est le cas de l'acropole de Phlionte⁹¹⁵. Il était donc possible d'établir de véritables camps de fortune à ciel ouvert où devaient s'entasser les uns contre les autres, des cabanes⁹¹⁶. Certains citoyens étaient logés donc à la même enseigne que les assiégeants abrités par de simples tentes. Les réfugiés pouvaient aussi loger dans les sanctuaires⁹¹⁷, sous les portiques⁹¹⁸, dans les tombeaux⁹¹⁹, dans les tours⁹²⁰, dans les bains⁹²¹ ou dans les forges⁹²². La surpopulation obligeait des hommes habitués aux grands espaces de la campagne à adopter le mode de vie de Diogène de Cynope.

La pièce de théâtre, *Les Acharniens*, d'Aristophane nous renseigne sur les problèmes existant dans une cité assiégée entre les campagnards et les citadins. Lors de la guerre d'Archidamos entre 431 et 421 av. J.-C., le roi spartiate ordonne à ses hommes de ravager les terres agricoles athéniennes. Ces déprédations comme l'a très bien montré Victor Davis Hanson doivent être toutefois nuancées. En effet, les ravages orchestrés par l'armée lacédémonienne ne sont pas aussi importants que ceux décrits par Thucydide ou dénoncés par Aristophane. Toutefois, il est vrai qu'une partie du territoire était plus touchée, il s'agit de la partie nord-est de l'Attique qui correspond

Platon, *Banquet*, 203c-d. Trad. Robin et Vicaire.

912Aristophane, *Les Acharniens*, 85. Idem, *Thc*, 2.17.3.

913Les sources présentent rarement les mendiants dans les rues. La rue est décrite davantage comme un lieu de passage et non pas comme un espace de vie pour les plus pauvres. Présentée comme l'espace des ivrognes et des banqueteurs par excellence (Démosthène, *Contre Conon*, 54.33.4.). Le tableau toutefois peint par Aristophane dans un passage du *Ploutos* (v.594) où est décrite la vie quotidienne des plus pauvres, suggère que ces derniers vivaient là où ils pouvaient, sûrement dans la rue. Les villes grecques n'étaient pas très grandes : il fallait donc obligatoirement en temps de siège permettre aux sans-logis de dormir dans les rues. Voir Théocrite, *Idylles*, 15.15-20.

914En. *Tact*, 1.9 ; 2.2 ; 2.7. Xen, *Revenus*, 2.6.

915Xen, *Hell*, 7.2.8.

916Thc, 2.52.2.

917Aristophane, *Ploutos*, v.594-600. *Cavaliers*, 1269-71 : « Car ce dernier, ô cher Apollon, toujours affamé, avec d'abondantes larmes s'attache à ton carquois dans la divine Pythô, pour échapper à l'affreuse misère ». Une série d'inscriptions tardives rappellent l'interdiction de dormir dans le temple. *SIG³* 685, 81-82. et *LSCG*, suppl, 81, 7-8.

918« Il (Diogène de Cynope) se mit à porter une besace, où il mettait sa nourriture et tout endroit lui convenait pour toute activité, manger, dormir, ou discuter. C'est dans ces circonstances qu'il dit, en montrant le portique de Zeus et le Pompéion que les Athéniens les avaient construits à son intention, afin qu'il y demeurât », Diogène Laërce, 6.22. Trad. M-O. Goulet-Cazé.

919« Tu quitteras la maison paternelle pour habiter un tombeau ou une petite tour abandonnée ou encore une jarre ». Lucien, *Fugit*, 20. Trad. J. Bompaire.

920Démosthène, *Contre Evergétos*, 47.56-7 ; Démosthène, *Mnésiboulos*, 57-1. Sur le rôle des tours dans l'hébergement des esclaves, notamment à Thorikos, voir Morris, « Remaining invisible : the archeologia of the excluded in classical Athens » in : Joshel & Mienaghan, *Women and slaves in Greco-Roman culture : differencial equations*, Londres, 1998. p.193-220 ;

921Alciphron, *Lettres*, 3.40. Aristophane, *Ploutos*, 951-957.

922À la forge : « Misérable étranger, n'as-tu pas les esprits quelque peu chavirés ! Au lieu d'aller dormir à la chambre de forge ou dans quelque parlotte, tu viens hâbler ici devant ces héros ! », Homère, *Odyssée*, XVIII, v.327-330.

aux terres des Acharniens. La critique qu'Aristophane véhicule à travers ses personnages est donc bien réelle. Les campagnards athéniens au premier rang desquels figurent les habitants du dème d'Acharnes, clament leur mécontentement vis-à-vis de la stratégie mise en place par Périclès. Non seulement leurs terres sont ravagées mais la vie à l'intérieur des murs est devenue insupportable pour des gens qui sont habitués à un mode de vie bien différent. En effet, un autre cas connu nous permet de mieux comprendre cette différence entre des citoyens habitués à vivre en ville et des campagnards familiarisés à la vie rurale, le cas de Mégalopolis. La cité est construite *ex-nihilo* et pensée par la confédération arcadienne comme un moyen de contenir les ambitions spartiates. Le synœcisme à l'origine de la création de Mégalopolis comprend le rassemblement d'une population provenant de plusieurs cités, Kleitôr, Mantinée, Tégée ainsi que des communautés de Mainalia et Parrahasia. Concernant ces communautés, ce ne sont pas des cités pour la plupart mais des petites bourgades fortifiées. Ce sont justement les habitants de ces bourgades qui n'arrivent pas à s'acclimater à la vie urbaine de Mégalopolis. Diodore et Pausanias qui sont nos deux principales sources précisent que la cohabitation entre les différentes populations ne se fait pas dans le calme. Les habitants des communautés de Mainalia et Parrahasia décident de retourner vivre selon leurs habitudes. La confédération arcadienne est obligée de faire appel à Thèbes pour réintégrer de force ces communautés dans Mégalopolis.

Citoyens et non-citoyens

Si des cités comme Mégalopolis en 418 av. J.-C. font appel aux étrangers⁹²³ pour défendre la ville lorsqu'elle est sur le point d'être assiégée, d'autres au contraire s'en méfient. Les Spartiates sont connus pour leurs expulsions massives d'étrangers⁹²⁴ (xénélasies) et à Athènes une loi rapportée par Hypéride atteste de l'interdiction de quitter la ville pour les métèques⁹²⁵. Énée le Tacticien leur interdit de circuler dans la ville après une certaine heure : ils doivent respecter le couvre-feu.⁹²⁶ Par ailleurs Xénophon conseille de recruter les espions dans les cités neutres (c'est-à-dire des étrangers) ainsi que chez les marchands⁹²⁷. Il est donc difficile dans ces conditions de faire pleinement confiance aux étrangers en temps de guerre et encore plus lors d'un siège. Les étrangers peuvent donc servir d'espion à la faveur de l'ennemi ou de complices pour l'élaboration d'une trahison⁹²⁸. La

923C'est aussi le cas de Thèbes assiégée par Alexandre en 335 av. J.-C. L'urgence de la situation oblige même les Thébains à solliciter l'aide des bannis et des affranchis. Seuls les esclaves sont tenus à l'écart des remparts. (DS, 17.11.2.)

924Xen, *Rép.Lac*, 14.4.

925Hypéride, *Contre Athénogénès*, 29.33. Idem, *En.Tact*, 10.8.

926Pour David Whitehead, la traduction Budé est fautive, il s'agit uniquement d'un couvre-feu commercial. David Whitehead, « L'image de l'étranger dans la *Poliorkétique* d'Énée le tacticien », p. 326.

927Xen, *Hipp*, 4.7.

928En.Tact, 29.4.

menace est donc bien réelle ; pourtant peut-on imaginer réellement une cité se passer de ces hommes là ? *A priori* non puisqu'ils sont toujours présents lors d'un siège. Non seulement ils ont rarement le temps de quitter la ville mais il ne faut pas voir uniquement dans ces hommes des traîtres potentiels mais bien des habitants comme les autres. En effet, les métèques sont certes des étrangers mais ils ont décidé de vivre dans la ville et s'y sont attachés. Leurs biens, leurs familles sont intimement liés au sort de la cité comme pour des citoyens. En cas de défaite leur sort est identique : ils sont tués ou vendus comme esclaves. Après tout, nombre de trahisons sont effectuées par l'intermédiaire de citoyens et non d'étrangers. Si leur présence pouvait donc susciter une crainte liée à leur statut, les étrangers dans la plupart des cités étaient bien mieux considérés qu'à Sparte. Et lorsque le besoin en hommes se faisait sentir, leur présence était la bienvenue. En réalité, la crainte est tournée surtout en direction des étrangers les plus pauvres ; la présence de métèques tels que Lysias ne devait pas perturber le reste de la population. Les plus pauvres en revanche pouvaient être soupçonnés davantage. D'après Philon de Byzance, certains étrangers étaient mêmes indispensables : sans eux, il aurait été difficile de trouver des médecins⁹²⁹.

Citoyens et alliés

La plupart du temps comme on a pu le constater, les villes entourées de longs remparts ont besoin d'hommes pour les garnir. Il est donc vital pour la défense de la cité de faire appel aux étrangers résidents mais aussi à des alliés⁹³⁰. Si ces hommes supplémentaires sont indispensables pour le combat, ils ne sont toutefois pas prêts à mourir pour la cité qu'ils viennent secourir. En effet, lors du siège d'Himère par exemple, les alliés syracusains fuient la ville sur le point d'être prise⁹³¹. Non seulement ces derniers ne combattent pas jusqu'au bout mais ils peuvent se retourner contre la ville ou prendre le commandement. Énée le Tacticien qui est notre principale source⁹³², témoigne de cette menace : il propose de toujours les éparpiller dans la ville afin d'éviter qu'ils forment une coalition.

929Philon de Byzance, *Poliorcétique*, 3. Cnossos. Lettre-décret pour Hermias de Cos et Samos, décret pour un médecin dans Jean Pouilloux, *Choix d'inscriptions grecques*, Paris, 1960. D'après Evelyne Samala, *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*, Droz, Genève, 2003, p.33-34, les médecins étaient nécessaires pour les sièges ainsi que pour les expéditions militaires comme l'atteste aussi deux passages dans l'*Anabase* (3.4.30.) et la *Cyropédie* (1.6.15.) de Xénophon. L'auteure précise « qu'en dehors des mentions de médecins personnels des rois hellénistiques qui accompagnaient le souverain dans ses déplacements et le soignaient le cas échéant, l'épigraphie est bien pauvre sur les médecins militaires jusqu'au Ier siècle avant notre ère. » Seule l'inscription qui nous est parvenue au sujet du siège d'Idalion (478-470 av. J.-C.) et l'honneur qu'octroie cette même cité au sujet d'un médecin laisse suggérer la présence cruciale de ces hommes lors d'un siège. Le nombre important de projectiles lancés durant le combat devait nécessairement rendre obligatoire la présence de spécialistes pour extraire les pointes de la chair des soldats.

930Xen, *Hiéron*, 11.13.

931DS, 13.61.2.

932En.Tact,

Mercenaires

Lorsqu'une cité ne peut pas mobiliser un nombre suffisant de citoyens-soldats pour défendre la place, elle se doit d'engager des mercenaires. Leur présence est précieuse car ils sont expérimentés et donc mieux préparés pour anticiper une ruse de l'ennemi ou résister aux fatigues⁹³³. Le risque bien évidemment tient dans la menace que peut faire peser l'ennemi sur ces hommes. Philon de Byzance propose par exemple par le biais de proclamations de les retourner contre leurs employeurs en échange d'argent. La cité doit donc, comme pour les alliés, les disséminer le long des remparts pour éviter une révolution⁹³⁴ ou une désertion massive⁹³⁵ en faveur de l'adversaire.

Esclaves

Lors d'un siège, les habitants devaient garder auprès d'eux uniquement les esclaves domestiques puisque en cas de blocus, il est préférable de nourrir seulement les bouches essentielles pour la défense de la ville. Lors du siège de Mégalopolis, il était toutefois possible de les utiliser pour défendre la place. Il ne nous est pas dit non plus quel était le rôle qui leur était dévolu. Combattaient-ils sur les murailles ou alors aidaient-ils à creuser des fossés ou reconstruire une partie de mur ? Compte tenu de la méfiance généralisée qu'Énée le Tacticien manifeste dans son traité, on est amené à penser qu'ils étaient cantonnés à de la logistique s'ils étaient présents pendant le siège. En effet, le Tacticien conseille de les mettre à l'abri avec le bétail chez un allié⁹³⁶. Il précise toutefois plus loin qu'il faut faire annoncer par un héraut la peine qui frappera chaque individu, citoyen, étranger ou esclave qui tentera de quitter la ville⁹³⁷. Énée le Tacticien ne se contredit peut-être pas : les habitants devaient avoir le droit de garder un ou deux esclaves domestiques pour l'intendance ou comme valets d'armes. Il est aussi fort probable que ces derniers n'aient pas eu le temps de quitter la ville suite à l'irruption surprise de l'armée d'invasion. Leur présence dans les murs semble recouvrir deux craintes bien distinctes. Soit en cas de blocus ils représentaient des bouches supplémentaires à nourrir, soit le risque était qu'ils désertent et informent l'ennemi⁹³⁸. Comme on a pu le voir plus haut, les assiégeants n'hésitaient pas à attaquer le système social adverse notamment en provoquant la désertion des esclaves⁹³⁹. Seule Chios semble avoir eu peur

933Xen, *Hiéron*, 10.6.

934En.Tact, 13. ; 17.7-10.

935DS, 19.36.1-6 ; 19.49. En.Tact, 10.19.

936En.Tact, 10.1.

937*Ibidem*, 10.5.

938En.Tact, 24.3-10. Polyen, *Charidème*.

939Thc, 8.40.2.

que ses esclaves en grand nombre puissent fomenter une révolution⁹⁴⁰. À Athènes si l'on en croit un passage d'une comédie d'Aristophane, la présence des esclaves ne devait pas rassurer la population assiégée : « Et mes esclaves ronflent ! Il n'en eût pas été ainsi autrefois. Maudite sois-tu, ô Guerre, pour mille raisons ! Il ne m'est pas même pas permis de châtier mes esclaves ! »⁹⁴¹. Au regard de l'ensemble des sièges connus, les esclaves n'ont jamais incarné un risque réel de trahison ou de révolution. Les Grecs n'ont peut-être pas toutefois perçu la chose ainsi puisqu'ils se méfient tout de même de leur présence.

Citoyens et une garnison étrangère

Que ce soit Athènes ou Sparte, les deux cités ont établi dans les différentes *poleis* du monde grec des garnisons. Ces dernières s'appuyaient le plus souvent sur une partie de la population pour se maintenir en place, et le reste des habitants étaient souvent hostiles à la présence de ces étrangers. La garnison était perçue comme une entrave à l'*autonomia* et à l'*éleuthéria* de la cité. Les habitants se devaient d'entretenir la garnison, c'est-à-dire non seulement de la nourrir mais aussi payer une partie du salaire des soldats sous la forme d'une indemnité annuelle. Le coût pouvait s'élever entre 12 mines (1 200 drachmes)⁹⁴² et 1 talent par an pour une garnison comprenant une vingtaine de soldats⁹⁴³. Le commandant de la garnison pouvait commettre des exactions comme à Pharsale où Polydamas de Macédoine (fin IV^e siècle) récupère l'argent dont il a besoin en le prélevant sur les habitants sous la forme d'impôts⁹⁴⁴. Les soldats de la garnison pouvaient aussi mal se comporter. C'est le cas de cet Athénien qui se vante avec une certaine nostalgie du temps où il pouvait voler le boulanger de la ville où il tenait garnison⁹⁴⁵. Il est donc évident que lorsque des assiégeants viennent attaquer une ville ces derniers s'appuient sur ce malaise pour s'en emparer. Le plus souvent cette dissension est accentuée par une famine comme lors du siège de Byzance en 408 av. J.-C. où Cléarque accapare les vivres pour ses hommes au détriment de la population. Lors du siège de

940Polyen, *Iphicrate*, 23.

941Aristophane, *Les Nuées*, 8-11. Idem Aristophane, *Paix*, 451.

942Voir plus bas, le décret d'Arkésiné.

943Un garnisaire du fort de Kyrbissos touchait 1 drachme/jour et le phrouarque 4 drachmes/ jour. Patrice Baker, « Coûts des garnisons et fortifications dans les cités à l'époque hellénistique », dans Jean Andraeu, Pierre Briant et Raymond Descat (*dir*) *Economie antique. La guerre dans les économies antiques. Entretiens d'archéologie et d'histoire* Saint-Bertrand-de-Comminges, 2000, p.185.

944Xen, *Hell*, 6.1.2-3. Bien plus tard à l'époque hellénistique, le décret concernant l'union de Téos et de Kyrbissos stipule que le phrouarque et les gardes doivent prêter serment sur l'agora de défendre le *chôrion*, mais aussi de le restituer. Des dispositions sont prises pour éviter que le phrouarque aux commandes du fort se comporte comme un véritable tyran. Louis Robert, « F. G. Maier, Griechische Mauerbauinschriften », *Gnomon*, 42, 1970, p.601-602. Louis Robert, *Téos et Kyrbissos*, p.210-214 et p.222-228.

945« de cette jeunesse du temps où à Byzance, ensemble, nous montions la garde, toi et moi ; puis, rôdant une nuit, nous volâmes à la boulangère son mortier », Aristophane, *Les Guêpes*, v.236-238. « Rappelle-toi comme, en expédition, tu volas un jour les broches, et comme tu sautais en bas du mur lestement, lors de la prise de Naxos », Ibid, v.354-355.

Kébren par Dercylidas en 399 av. J.-C., la cité est occupée par une garnison perse. Quelque temps après le début du siège :« des hérauts envoyés par les Grecs sortent des remparts, et viennent lui dire que la conduite du chef de la garnison ne leur plaît pas et qu'ils aiment mieux, pour leur compte, être avec les Grecs qu'avec les Barbares »⁹⁴⁶. Le portrait noir que l'on peut dresser à partir de ces exemples doit être nuancé. On sait par ailleurs que tous les commandants de garnison ne sont pas des tyrans vis-à-vis de la population : « Il a plu au Conseil et au peuple des Arkésiniens. Attendu qu'Androtion s'est comporté en homme de bien à l'égard du peuple des Arkésiniens ; que durant sa charge de commandant de la cité, il n'a causé d'ennuis à aucun de nos citoyens ni à aucun des étrangers qui venaient dans notre cité ; qu'il a prêté de l'argent à notre cité au moment critique et n'a voulu percevoir aucun intérêt ; qu'il a avancé de sa poche à la cité appauvrie la solde de la garnison ; qu'à la fin de l'année, lors du remboursement, il n'a exigé aucun intérêt et qu'il a permis ainsi à la cité de réaliser une économie de 12 mines par an. »⁹⁴⁷

Que ce soit la cohabitation entre les citoyens, les étrangers de passage, les métèques, les mercenaires, les alliés ou les soldats en garnison, l'atmosphère devait être électrique et une simple étincelle pouvait suffire pour provoquer un conflit ouvert. Il faut donc prendre conscience qu'une cité assiégée, ce n'est pas seulement des murs qui sont attaqués mais une communauté qui vit à l'intérieur. C'est-à-dire une population hétéroclite où les dissensions sont monnaie courante. À cela s'ajoute une surpopulation, une hygiène et un habitat précaire pour une bonne partie des individus, ce qui ne devait pas arranger les choses. Les jalousies et les reproches devaient fuser dans les rues de la ville en direction de ceux qui étaient à l'origine du mal et ainsi entretenir un climat délétère. Lorsque la cité est soumise à un blocus, la nourriture et l'eau commencent à manquer et ce sont souvent les besoins les plus vitaux qui déclenchent une *stasis* dans la ville ou une trahison à la faveur de l'ennemi. Il faut donc pour la cité organiser son ravitaillement afin d'éviter d'accroître des problèmes déjà trop présents.

946Xen, *Hell*, 3.1.18.

947IG XII, 7,5. « L'Athénien Androtion, présenté ici comme gouverneur d'Arkésiné dans l'île d'Amorgos, est loin d'être inconnu. Originaire du dème de Gargettos, fils d'une famille aisée, Androtion devient l'un des élèves d'Isocrate. » Anne Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne*, EFA, Lausanne, 1994, p.9. D'après une inscription d'époque hellénistique, un phrourarque s'est montré impartial et incorruptible. En effet, le décret des Euroméens précise même que le commandant a rendu des services en particulier à chacun des citoyens séjournant dans le fort, et en général au peuple tout entier. Errington, « Inschriften von Euromos », *Epigraphica Anatolica*, 21, 1993, p.28 Il est plus probable que le commandant d'une place forte devait mieux se comporter lorsqu'il était responsable de ses propres citoyens que d'étrangers dont un certain nombre lui étaient hostiles.

Manger et boire dans une cité assiégée

Lorsqu'une cité est assiégée, elle se doit de rapatrier le plus rapidement possible tout le matériel nécessaire pour se défendre mais aussi constituer une réserve de nourriture suffisante pour tenir contre un éventuel blocus⁹⁴⁸. En effet, le risque est grand qu'une famine se déclare à l'intérieur des murs, provoque des troubles civils⁹⁴⁹ et oblige les citoyens à se rendre⁹⁵⁰ ou à fuir⁹⁵¹. La question qui mérite d'être posée est celle qui concerne la réserve de nourriture. La cité demande-t-elle à tous ses citoyens de donner leurs provisions et ainsi par une collectivisation des denrées répartir la nourriture de manière équitable ?⁹⁵² Ou au contraire chaque foyer devait-il subvenir à ses propres besoins ? Difficile de donner une réponse catégorique étant donné que les sources ne sont pas très explicites. Il semble que les citoyens devaient fournir à la cité une quote-part évaluée par les magistrats, le reste pouvait être gardé par les habitants pour leurs propres besoins⁹⁵³. On comprend peut-être mieux pourquoi des conflits entre les habitants voyaient le jour⁹⁵⁴. Certaines personnes qui ne survivaient qu'avec les rations fournies par la ville devaient manifester leur mécontentement vis-à-vis d'autres citoyens plus avantagés par leurs réserves personnelles⁹⁵⁵. Les campagnards par exemple devaient non seulement vivre dans des taudis ou le long des murailles mais aussi survivre uniquement grâce aux subsides donnés par la cité⁹⁵⁶. Lors d'un blocus, les inégalités entre les habitants devaient s'accroître et ainsi provoquer des dissensions. On sait par ailleurs que si certaines cités comme Corinthe n'ont aucun problème d'approvisionnement en eau⁹⁵⁷, ce n'était pas

948« Ils attendaient en effet d'avoir complètement obstrué leurs ports, bâti leurs murs, construit leur flotte, et de recevoir tout ce qui devait arriver du Pont, archers, blé, diverses ressources qu'ils étaient en train de faire venir ». The, 3.2.1.

949Xen, *Hell*, 1.4.9.

950« Les Mytiléniens épuisés par la disette et la lutte, en conflit les uns avec les autres, traitèrent avec les assiégeants et leur livrèrent leur ville », DS, 12.45.1-10 ; Idem, DS, 14.108-111.

951DS, 19.36.1-6 ; 19.49.

952Une mesure qu'essaye de mettre en place Samos d'après une loi gravée au II^e siècle avant Jésus Christ. Le contexte est tout de même différent puisque la cité n'est pas en état de guerre. Voir Jean Pouilloux, *Choix d'inscriptions grecques*, Paris, 1960, p.126-135.

953Aristote, *Économique*, 2.17.

954Voir Peter Garnsey, *Famine et approvisionnement dans le monde gréco-romain. Réactions aux risques et aux crises*, traduction Rozenbaumas, Paris, 1996.

955« Mais le peuple, quand il eut des armes, cessa d'obéir aux magistrats et forma des rassemblements, exigeant des notables que leurs vivres fussent produits et distribués à tous : sans quoi ils s'entendraient directement avec les Athéniens ». The, 3.27.3. Voir aussi Xen, *Hell*, 5.3.23.

956Tous les propriétaires terriens d'après Xénophon qui rapporte une discussion entre Aristarque et Socrate étaient dépourvus de ressources en temps de siège. Non seulement ils ne pouvaient pas accéder à leurs terres mais ils ne pouvaient pas se procurer le nécessaire pour survivre par d'autres moyens contrairement aux artisans qui étaient capables eux de tirer de leur travail des ressources. Xen, *Mem*, 2.7.2-5. En réalité Aristarque comme tous les grands propriétaires terriens athéniens étaient suffisamment riches pour subvenir à leurs besoins. Seuls les petits paysans étaient victimes du sort qu'Aristarque décrit à Socrate. Celui-ci lui conseille de faire comme les artisans, c'est-à-dire travailler la laine ou le cuir pour se procurer de l'argent. En temps de siège, les plus démunis devaient louer leur service, notamment aux grands patrons d'ateliers qui devaient donc profiter du contexte pour s'enrichir.

957Strabon, 8.6.21.

le cas de la plupart des villes grecques. Il était donc vital pour la cité d'obliger les citoyens par la force de la loi à entretenir les citernes de la ville et notamment celles de leurs foyers respectifs. Une loi de Pergame stipule clairement ce que devront faire les astynomes en charge : « Ils contraindront à nettoyer les conduites. En ce qui concerne les fontaines de la ville et des faubourgs, les astynomes se préoccuperont de leur propreté, et que leurs conduites d'alimentation et d'évacuation permettent le bon écoulement de l'eau. Si certaines ont besoin de réparations, ils feront un rapport aux stratèges et au préposé aux revenus sacrés, afin qu'ils procèdent aux adjudications »⁹⁵⁸. Non seulement les conduites et fontaines sont méticuleusement surveillées et entretenues mais ce sont les stratèges qui devront les réparer. Ils avaient donc pour tâche autre que la réparation des murailles l'entretien des fontaines. Plus loin dans la colonne numéro quatre, les astynomes devront dresser la liste des citernes existantes dans les maisons et veilleront à ce que les propriétaires les gardent étanches. Si ces dernières sont comblées, alors les astynomes devront mettre à l'amende les contrevenants. La cité devait donc prendre en charge la question de l'alimentation de la ville en eau et le cas échéant obliger les citoyens à mettre en place des citernes dans leurs maisons. Il était donc envisageable que lors d'un siège, des mesures d'exceptions soient prises et obligent les citoyens à donner l'intégralité de leurs denrées alimentaires. Est-il possible de parler de la fin de la propriété individuelle en temps de siège ? Ainsi la cité peut établir le nombre de jours qu'elle pourra tenir⁹⁵⁹. En fonction de ce nombre de jours, la ville peut alors mettre en place une stratégie. Dans le meilleur des cas, la cité est continuellement alimentée et de préférence en blé⁹⁶⁰. De nombreuses mesures sont prises pour favoriser l'importation de denrées par voie maritime et le cas échéant récompenser leurs bienfaiteurs⁹⁶¹. Les alliés⁹⁶² eux aussi peuvent fournir de la nourriture à la ville comme lors du siège de Syracuse en 396/95 av. J.-C⁹⁶³. Lorsque le pire scénario devait être envisagé, c'est-à-dire lorsque la ville était complètement bloquée, soit la cité jouait la carte de la patience en étant sûre de son immense réserve de nourriture, soit au contraire elle se devait de trouver une solution pour augmenter les denrées alimentaires afin de tenir plus longtemps. Dans notre second cas, la cité pouvait ruser⁹⁶⁴ en laissant croire que ses réserves étaient bien supérieures à la réalité. C'est ainsi qu'Harmostès agit, il crie du haut des remparts en direction du héraut lacédémonien qu'il n'a pas

958Marie-Christine Hellmann, *Choix d'Inscriptions architecturales grecques*, MOM, Lyon, 1999, p.20. OGIS, 483.

959Xen, *Hell*, 5.3.14-17.

960« On remarque qu'en cas de disette, c'est du blé qui est importé, à la fois parce que sa valeur nutritive est plus grande que celle de l'orge et parce que les principaux pays fournisseurs de céréales sont des producteurs de blé », Raoul Lonis, *La cité dans le monde grec*, Paris, 1994, p.128.

961En.Tact, 10.12.

962Plutarque, *Timoléon*, 18.1-5.

963DS, 14.62-75.

964Lorsqu'une cité manquait d'eau potable, les magistrats pouvaient ruser afin de faire patienter les habitants. Une ville où les habitants sont assoiffés est une cité sur le point de se rendre ou qui risque de connaître une sédition ou une trahison. Pour éviter une telle catastrophe, les stratèges comme les magistrats pouvaient laisser croire que la pluie allait tomber dans les jours à venir. *Chronique de Lindos, Épiphanie I*.

besoin d'aide extérieure car la cité pouvait encore tenir cinq mois⁹⁶⁵. Le stratège pouvait aussi comme Thrasybule, tyran de Milet, laisser croire aux ambassadeurs qui viennent négocier avant le siège, que la ville regorge de nourriture⁹⁶⁶. Il organise un banquet somptueux à la vue de tous les députés ennemis afin que dans leurs rapports ils décrivent une cité qui ne peut être prise par la famine. Les Grecs ont donc utilisé différentes ruses pour donner l'impression à l'adversaire qu'ils disposaient en abondance de ce dont ils manquaient⁹⁶⁷. Les habitants se devaient aussi d'augmenter leurs réserves de nourriture. La première méthode consistait à organiser des sorties en dehors des murs pour fourrager⁹⁶⁸. C'est ainsi ce à quoi s'emploie Mélos investie par Athènes en 416-15 av. J.-C.⁹⁶⁹. L'opération est un succès car les Athéniens sont trop peu nombreux pour intervenir. La population pouvait aussi lorsque l'espace *intra-muros* le permettait comme à Mégalopolis faire pousser des céréales à l'intérieur des murs. Dans la plupart des cas, les villes étaient bien trop étroites pour entretenir des terres agricoles. En revanche, les habitants, comme le conseille Philon de Byzance⁹⁷⁰, pouvaient faire pousser des légumes dans leurs jardins en ville. Il s'agit la plupart du temps de potagers sur les terrasses comme ceux que l'on entrevoit lors de la fête des Adonis à Athènes. À Issa, colonie fondée vers 385 av. J.-C. dans une île de la côte ouest de la Grèce, chacun des deux cents premiers colons recevait un lot de terre à cultiver plus un lot de terre à bâtir dans la ville avec un jardin attenant. Il était donc possible lors d'un blocus de continuer à cultiver la terre. Toutefois ces jardins étaient certes utiles mais ne suffisaient pas à nourrir toute la population. Des mesures drastiques devaient donc être prises pour la survie des habitants. Lors du siège de Phlionte, Xénophon précise que la cité divise par deux les rations⁹⁷¹. Le régime alimentaire en temps de siège n'était donc pas le même⁹⁷². Parfois une aide extérieure pouvait être donnée par des alliés, comme lors du siège des Tarentins, investis par les Athéniens. Les habitants de Rhégion décident de jeûner un jour sur dix et d'attribuer cette ration aux Tarentins. Les Athéniens renoncent au siège⁹⁷³. Il était donc possible de réduire les portions de nourriture afin d'augmenter le nombre de jours auxquels la cité pouvait encore tenir. Un être humain peut normalement tenir deux mois sans manger et certains

965Polyen, *Harmostès*.

966Hdt, 1.22. Polyen, *Thrasybule, tyran de Milet*. Frontin, 3.15.6.

967Frontin, 3.15.

968« Toutefois, il faisait régulièrement sortir des cavaliers, pour éviter que des éléments avancés de l'armée ennemie ne pussent se jeter sur les terres proches de la ville afin d'y exercer leurs déprédations »Thc, 2.22.2. Les Méliens assiégés par les Athéniens en 415 av. J.-C. réussissent à plusieurs reprises à fourrager à l'extérieur de la ville. Les cités grecques assiégées continuaient à cultiver les champs les plus près des murs afin que les paysans puissent en cas d'attaque rentrer rapidement se réfugier dans la ville. On comprend donc mieux ce passage où Périclès fait sortir la cavalerie pour protéger les terres les plus proches des remparts. Voir aussi Xen, *Hell*, 7.2.17.

969Thc, 5.115-116.

970Philon de Byzance, 3.

971Xen, *Hell*, 5.3.14-17.

972Xen, *Mémorables*, 1.6.9. Lors du siège d'Agrigente en 406 av. J.-C., les habitants n'ont pas limité leurs rations et se retrouvent ensuite dans une situation catastrophique. DS, 13.88.6.

973Elien, 5.20.

cas connus notamment dans nos prisons modernes lorsqu'un détenu fait la grève de la faim attestent de cette réalité. Toutefois, ces hommes ne sortent rarement de leur cellule faute d'énergie suffisante ; il est donc difficile de croire qu'un soldat qui combat puisse s'abstenir de manger. La cité devait donc réserver la nourriture aux seuls combattants au détriment parfois de la population comme lors du siège de Byzance en 408 av. J.-C.⁹⁷⁴ Il était donc du devoir du stratège de refouler aux portes de la ville toutes les bouches à nourrir inutiles pour la défense de la cité, c'est-à-dire les femmes et les enfants ainsi que les vieillards et les personnes de faible constitution⁹⁷⁵. C'est ainsi qu'opèrent notamment les Tyriens lors du siège entrepris par Alexandre en 332/31 av. J.-C.⁹⁷⁶ ou les Potidéates assiégés par Athènes en 429 av. J.-C.⁹⁷⁷ Cette stratégie répond donc à celle des assiégeants qui consistait à refouler à l'intérieur de la ville toutes les personnes qui consomment des denrées mais ne peuvent défendre la place.

Le blocus qui engendre l'absence d'une alimentation sereine fait de cette guerre, une guerre d'endurance et les Grecs en avaient pleinement conscience comme l'atteste ce vers homérique : « Avidement alors, il but, puis mangea, cet Ulysse divin : tant de jours, il était resté sans nourriture, le héros d'endurance ! »⁹⁷⁸. Les médecins avaient beau essayé de trouver des solutions pour que l'homme puisse résister à la faim⁹⁷⁹, le corps réclame toujours de quoi vivre⁹⁸⁰. Les habitants devaient donc lorsque la cité ne disposait plus de nourriture jeter leur dévolu sur les animaux présents encore dans la ville, même sur ceux considérés habituellement comme non-comestibles : les chiens, les rats ainsi que les chevaux et mêmes les tendons qui constituent les lattes d'un lit pouvaient faire office de repas comme lors du siège de Rhégion en 388/87 av. J.-C.⁹⁸¹ Le blocus

974Xen, *Hell*, 3.14-22.

975Xen, *Hell*, 7.2.18. En.Tact, 10.10. Le terme de *talapeirioi* traduit ici par vagabonds a une autre signification : celle désignant une personne qui a subi beaucoup d'épreuves, qui a beaucoup souffert. Énée le Tacticien refuse en réalité l'accès à la ville à des hommes de faible consistance comme le conseille aussi Onasandre (42.9.). « Les Platéens avaient auparavant fait passer à Athènes les femmes et les enfants, les gens âgés et la masse des hommes inaptes à servir pour subir le siège », Thc, 2.78.3. Peut-être qu'Énée se méfie des vagabonds et des mendiants car ils peuvent servir d'espions pour l'ennemi. Dans l'*Odyssée*, Ulysse est déguisé en mendiant pour pénétrer *incognito* dans Troie et espionner les ennemis des Achéens. *Odyssée*, IV, v.241-253. Le légendaire roi Codros lui aussi se déguise en mendiant pour sortir d'Athènes, tromper les Péloponnésiens et se faire tuer par eux afin de réaliser la prophétie. Lycurgue, *Contre Léocrate*, 84-88. Pour Isabelle Pimouguet-Pédarros, *La cité à l'épreuve des rois. Le siège de Rhodes par Démétrios Poliorcète (305-304 av. J.-C.)*, Rennes, 2011, p.194-195, cette décision d'expulser une partie de la population vise à limiter le risque de trahison autant qu'à prévenir le manque de vivres.

976DS, 17.40-46.

977Thc, 1.65.1. Seulement cinq cents hommes restent dans la place.

978Homère, *Odyssée*, 6, v.250. L'épithète attribuée à Ulysse, revient à plusieurs reprises dans l'*Odyssée* ; VII, v.1;134;344 ; VIII, v.201.344.

979Aullu-Gelle, 17.3.

980Énée le Tacticien dans son livre *Sur les préparatifs de guerre* explique comment rendre l'eau potable et même comment donner des rations sans blé aux hommes. En.Tact, 40.8. La technique devait consister à leurrer son propre corps en remplacement le blé par un substitut. Certains athlètes kenyans remplaçaient le matin avant le footing les céréales par de la sciure de bois (reportage sur TF1 dans Sept à huit). De nos jours, nombre de diététiciens proposent à leurs clients qui veulent perdre du poids des astuces pour tromper la faim.

981DS, 14.108-111.

d'une ville devenait donc le théâtre des scènes les plus insoutenables auxquelles un Grec pouvait assister. Une cité en proie à la famine engendrait des gestes et des attitudes anormales, des habitants pouvaient même être amenés à s'entre-dévorer⁹⁸². On comprend donc mieux pourquoi les Grecs ont tenté en vain d'interdire une telle pratique (serment de Platées)

Les femmes, d'impossibles guerrières ? Femmes aux fourneaux ou femmes aux créneaux ?

La question du rôle et de la place des femmes dans une cité assiégée mérite d'être posée⁹⁸³ car ces dernières sont trop souvent pensées uniquement comme spectatrices alors que leur rôle comme on va le voir est bien plus important qu'il n'y paraît. Si l'on met de côté le mythe des Amazones ou la conduite héroïque de Lysistrata dans le théâtre d'Aristophane, il est évident au regard des récits de bataille connus que les femmes n'y participent pas. La femme serait donc étrangère à la guerre même dans une cité à vocation militaire comme Sparte⁹⁸⁴. La femme spartiate est souvent décrite comme une athlète qui passait son temps à se préparer à la guerre, pour autant elle n'y a jamais participé⁹⁸⁵. Lorsque Sparte est envahie par l'armée thébaine, il semble même que les femmes lacédémoniennes aient réagi comme le feraient toutes les femmes grecques de l'époque, surprises par un ennemi : elles se mettent à paniquer. Les femmes : d'impossibles guerrières ?⁹⁸⁶ Elles semblent, à première vue, avoir été tenues à l'écart de la guerre⁹⁸⁷. Si elles n'ont jamais revêtu une armure d'hoplite ou été enrôlées comme peltastes dans une armée grecque, pour autant quand la guerre vient frapper à leur porte, elles restent rarement sans rien faire. En effet, lorsque l'on place son *focus* sur une cité assiégée, on relève régulièrement des comportements différents. La femme durant un siège ne serait donc pas passive et spectatrice mais bien active. Thucydide, lors du siège de Platées, dit que les femmes étaient réquisitionnées pour servir de cuisinières⁹⁸⁸. S'agissait-il de femmes citoyennes ou de simples esclaves ? *A priori* ce sont des esclaves qui viennent assister les hommes durant le siège. Ce passage ne doit toutefois en aucun cas être perçu comme une marque évidente de misogynie : « la femme dans sa cuisine ». Bien au contraire, les hommes, qui sont constamment sollicités par l'état de siège, n'ont souvent pas le temps de préparer leurs repas comme ils le font habituellement lors d'une campagne militaire. La femme assisterait donc l'homme dans

982Thc, 2.70.1. L'épisode n'est peut-être pas si exagéré que Thucydide laisse le supposer. En effet, Cléarque feint le cannibalisme pour décourager les ennemis à continuer le siège. Si la ruse fonctionne, c'est bien que le subterfuge paraissait crédible aux yeux des ennemis. Frontin, 3.5.1.

983Jean-Nicolas Corvisier, *Guerre et société dans les mondes grecs*, Paris, 1999, p.231.

984Jean Ducat, « La femme de Sparte et la guerre » dans *Guerres et sociétés dans les mondes grecs à l'époque classique*, colloque de la SOPHAU, Toulouse, 1999. p.159-171.

985Elle devait fortifier son corps pour pouvoir donner à Sparte des enfants robustes.

986Nadine Bernard, *A l'épreuve de la guerre*, Château-Gontier, 2000, p.34-44. Voir aussi Pascal Payen « Femmes, armées civiques et fonction combattante en Grèce ancienne (VIIe-IVe siècle avant J.-C.) » dans *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, 20, 2004.

987François Rebuffat, *Guerre et société dans le monde grec*, Liège, 2000, p.142-147.

988Thc, 2.78.3.

des tâches que l'on pourrait décrire comme relevant de la logistique⁹⁸⁹ lorsqu'elles sont encore présentes sur le théâtre d'opérations⁹⁹⁰. Elles peuvent aider à relever un mur⁹⁹¹, construire un retranchement⁹⁹² et approvisionner les hommes en flèches⁹⁹³. Elles peuvent avoir aussi comme mission de prier les dieux de la cité pour sa sauvegarde⁹⁹⁴. À propos du siège de Sparte par Pyrrhos en 272 av. J.-C., Plutarque dit que : « les femmes se tenaient près des combattants : elles leur tendaient des traits, apportaient à manger et à boire à ceux qui en avaient besoin, et emportaient les blessés loin du combat »⁹⁹⁵. Lorsque les assiégeants pénètrent dans les murs, les femmes participent donc activement à la défense de la ville. Elles sont aussi situées sur les terrasses et lancent des tuiles et des pierres⁹⁹⁶. Énée le Tacticien conseille même de déguiser les femmes en soldats et de les placer sur les remparts pour tromper l'ennemi⁹⁹⁷. Ainsi lorsque la cité manque d'hommes pour garnir les murs, les femmes peuvent par un subterfuge visuel faire croire aux adversaires que la ville est bien gardée. Les quelques sources qui nous présentent des femmes qui paniquent en courant dans tous les sens sont donc à nuancer. La femme grecque n'aurait peut-être pas besoin de dominer son naturel pour affronter le danger comme le prétend Thucydide⁹⁹⁸. Si les récits qui décrivent des femmes apeurées sont bien avérés, pour autant les hommes eux aussi peuvent être pris de panique. La réalité est qu'un siège est une guerre bien différente, le sort qui peut être réservé aux vaincus et notamment aux femmes explique leurs interventions très actives lors du combat. Non seulement celles-ci défendent leurs foyers comme les hommes mais elles peuvent aussi quand on se place du côté des assiégeants être utilisées pour différentes missions. Chez Énée le Tacticien, elles peuvent transporter dans leurs boucles d'oreilles des missives secrètes en vue d'une trahison⁹⁹⁹. Elles sont aussi régulièrement utilisées pour cacher notamment des armes à l'insu de l'ennemi¹⁰⁰⁰. En effet, lors des

989Pausanias, 7.15.7.

990Frontin, 4.5.18. Onasandre, *Stratège*, 42.9. Thc, 4.123.4. D'après Hérodote, lors du siège de Babylone par Darius (VIe siècle), les hommes décident de garder une seule femme pour la cuisine et d'étrangler toutes les autres afin d'économiser les vivres. S'il n'y a aucun doute à avoir sur le souci des assiégés d'éviter une trop grande consommation de nourriture, il est toutefois difficile de suivre Hérodote sur le sort réservé à ces femmes. Il s'agit sûrement de la part du « Père de l'histoire » de montrer que les Perses font preuve d'*Hybris*. Hdt, 3.150.

991DS, 13.108.6-8.

992Thc, 4.48.4.

993DS, 13.55.4. Elles pouvaient aussi faire don de leurs corps pour le bon fonctionnement des catapultes. C'est le cas de ces Thasiennes qui donnent leurs cheveux pour fabriquer des cordages. Polyen, *Les Thasiennes*.

994DS, 17.11.3.

995Plutarque, *Pyrrhos*, 29.5. Polyen, *Archidamis*.

996Thc, 3.74. DS, 13.55.4. Plut, *Pyrrhos*, 34.2-3. Polyen, *Les Argiennes ; Les Acarnaniennes ; Les Cyrénéennes*. En.Tact, 2.6. Pascal Payen, « Femmes, armées civiques et fonction combattantes en Grèce ancienne (VIIe-IVe siècles avant J.-C.) », *Clio, Histoire, Femmes et sociétés*, 20, p.10-12.

997En.Tact, 40.4-5.

998Thc, 4.48.4.

999En.Tact, 31.7.

1000Polyen, *Les Méliennes*. Ce passage comme tant d'autres fait écho aux techniques modernes utilisées par les amateurs de football pour introduire des fumigènes dans un stade. Et c'est la raison pour laquelle depuis quelques années, des femmes sont présentes aux côtés des stadiers pour fouiller ces supportrices malintentionnées.

complots leur présence est souvent mentionnée par les auteurs anciens¹⁰⁰¹. Plutarque précise que Thargelia, une des rivales d'Aspasie, sut mettre à profit ses relations avec les plus grands hommes politiques pour semer dans les villes des germes de médisme. L'auteur prête donc à certaines femmes un pouvoir de persuasion qui notamment dans le cadre d'une *stasis* peut être utile¹⁰⁰².

Lorsqu'une cité est assiégée, les femmes sont donc sollicitées. Si elles ne tiennent pas directement les armes dans les mains, leur rôle est loin d'être négligeable. Bien au contraire leur présence est souvent vitale pour la défense de la place. Elles soignent ; elles ravitaillent et luttent du haut des toits contre l'envahisseur. Leur présence peut aussi stimuler l'ardeur des hommes aux combats¹⁰⁰³. Et lorsque que les hommes meurent dans un combat hoplitique comme les Argiens à la bataille de Sépéa vers 494 av. J.-C. contre les Spartiates, alors les femmes peuvent monter aux remparts et tenter de repousser l'ennemi¹⁰⁰⁴.

La vie politique

Lorsqu'une ville est assiégée, c'est une communauté de citoyens qui est attaquée ainsi que les institutions qui régissent le bon fonctionnement de la cité. La question que l'on doit se poser est la suivante : ces institutions continuent-elles de fonctionner normalement durant le combat ou au contraire l'état de siège l'interdit-il ? Du côté des assiégeants, il semble bien que la cité contrôle constamment les faits et gestes de l'armée d'invasion. Par exemple, lors du siège de Mytilène et notamment lors de la reddition de la ville, c'est bien l'assemblée athénienne qui décide à deux reprises de tuer puis de sauver *in-extremis* les Mytiléniens¹⁰⁰⁵. Mais pour les assiégeants le problème est bien différent puisqu'ils peuvent continuer à se réunir en toute sécurité. Du côté des assiégés en revanche, on peut se demander si le siège n'impose pas la mort temporaire des institutions. Pendant le combat et notamment pendant les assauts de l'ennemi, il est évident que l'heure n'est pas à la discussion mais qu'en est-il durant un investissement ou un moment plus calme ? Plusieurs exemples peuvent nous éclairer. Lorsque l'armée péloponnésienne envahit à plusieurs reprises

1001Polyen, *Hannibal. Les Tyrrhéniens*.

1002Plutarque, *Périclès*, 24.3-5.

1003La présence des femmes et des enfants peut s'expliquer aussi par la « volonté de reproduire derrière les remparts le modèle de la cité tout entière -gage de résistance pour ceux chargés d'en assurer la défense. », Isabelle Pimouguet-Pédarros, *La cité à l'épreuve des rois. Le siège de Rhodes par Démétrios Poliorcète (305-304 av. J.-C.)*, Rennes, 2011, p.195. A l'instar d'Enée le Tacticien qui conseille de sélectionner comme gardes des portes, des pères de famille, la logique est la même ; il s'agit de motiver les hommes sur les remparts en les exhortant à défendre la cité dans son intégralité.

1004Voir la Geste de Télésilla. Plutarque, *Moralia. De la vertu des femmes : les Argiennes*. Pausanias, 2.20.8-10. Hdt, 6.77 ; 6.83. Polyen, *Télésilla*. François Rebuffat, *La Grèce archaïque*, Paris, 1996, p.241-255.

1005Lors de la reddition de Potidée en 428 av. J.-C., les stratèges agissent seuls et Thucydide nous dit que « les Athéniens, cependant, en voulurent au commandement d'avoir traité sans leur avis ». Thc, 2.70.4.

l'Attique et oblige les Athéniens à rester derrière leurs murs, plusieurs mesures sont prises par Périclès. Thucydide dit que Périclès étant sûr de sa décision d'obliger les Athéniens à se retrancher derrière leurs murs, il « ne les appelait ni à l'assemblée ni à aucune réunion, pour éviter les fautes qui s'y commettraient si à ce moment la colère les menait plus que le jugement »¹⁰⁰⁶. L'historien dans ce passage laisse croire que cette décision est prise car Périclès dans sa grande sagesse estime que ses concitoyens ne sont pas prêts à débattre avec leur raison. Si en effet certains Athéniens dont les habitants du *dème* d'Acharnes touchés par les déprédations, sont en colère et prêts à défendre leurs terres, la plupart des habitants ne sont pas touchés par ces ravages. Périclès cherche à éviter avant toute chose une division de la communauté qui pourrait profiter aux ennemis mais aussi une remise en question de sa stratégie¹⁰⁰⁷. Non seulement une trahison ou une *stasis* n'est pas à écarter mais pour assurer correctement la défense de la ville, les habitants doivent respecter une certaine discipline et rester unis. Périclès qui est stratège a bien conscience qu'en temps de guerre, et d'autant plus lors d'un siège, les décisions prises par ses soins doivent être exécutées rapidement et sans contestation : la chaîne de commandement doit rester intacte et les citoyens doivent obéir pour assurer une défense solide. La rapidité avec laquelle les citoyens doivent réagir en cas d'attaque ne doit laisser place à aucune hésitation : la survie de la cité en dépend. Il est intéressant de noter que s'il y a plusieurs stratèges à Athènes non seulement Périclès semble être au dessus des autres stratèges mais il prend seul les décisions¹⁰⁰⁸. Cette réalité n'est pas propre à Athènes mais inhérente à la guerre de siège. En effet, un stratège en chef est souvent élu par la cité et les pouvoirs qui lui sont attribués semblent démesurés. Il peut donc comme Périclès prendre des mesures exceptionnelles sans le moindre besoin de faire appel à l'assemblée des citoyens pour entériner ou discuter ses projets. C'est ainsi que l'on doit comprendre les mesures d'exception qu'Énée le Tacticien conseille d'appliquer en temps de siège¹⁰⁰⁹. Le stratège aurait-il donc plus de pouvoirs durant un siège que lors d'une campagne militaire ? En réalité il semble difficile de répondre de manière catégorique. Par exemple, Thucydide mentionne aussi que plus tard les Athéniens décrètent que sera puni de mort, un Athénien qui souhaite remettre en cause la somme de mille talents mise de côté sur ordre de l'assemblée des citoyens¹⁰¹⁰. Non seulement l'assemblée semble-t-elle bien être encore active mais les mesures qu'elle prend peuvent être qualifiées d'exceptionnelles. Cette décision fait écho à celle que prend Thasos assiégée par les Athéniens¹⁰¹¹. L'assemblée décrète que sera puni de mort tout Thasien qui parle avec l'ennemi. Là aussi, l'assemblée est non

1006Thc, 2.22.1-2.

1007DS, 13.87.4-5.

1008Ce n'est pas pour autant un stratège *autokratôr* puisqu'il est destitué de son commandement en 430 av. J.-C.

1009En.Tact, 10.

1010Thc, 2.24.1-2.

1011Polyen, *Hégétoride*.

seulement bien vivante mais elle prend des mesures très strictes. Il s'agit tout de même de la mise à mort d'un citoyen sans procès, une mesure impensable en temps de paix. Les mesures d'exception prises en temps de guerre semblent bien être la norme comme ce fut le cas pour la France pendant le régime de la Terreur. Une cité assiégée connaît donc encore le rythme des assemblées¹⁰¹² et les habitants votent souvent des mesures exceptionnelles très rudes car estimées nécessaires pour la survie de la cité, état de siège oblige. Dans ce contexte bien précis, les citoyens consentent donc qu'un stratège obtienne des pouvoirs extraordinaires le temps que dure le siège. Il peut donc aussi réunir de manière exceptionnelle une assemblée sans tenir compte du calendrier¹⁰¹³. La vie politique dans une cité assiégée semble perdurer malgré les affrontements quotidiens, il est donc légitime de se demander si la vie quotidienne des habitants est elle aussi tout autant perturbée en situation de crise.

La vie continue ?

L'état de siège semble bien bouleverser l'ordre des choses, mais on doit quand même se demander notamment pour un siège très long si la vie quotidienne des habitants est si perturbée que cela. En effet, lors du siège de Babylone entre 650 et 648 av. J.-C., Hérodote précise que la ville est si grande que le siège durait déjà depuis quelques jours et certains habitants découvraient tout juste que la ville venait d'être assiégée¹⁰¹⁴. Évidemment on peut douter de ce passage et penser qu'il s'agit pour l'historien de donner un exemple qui permet à ses lecteurs de saisir l'étendue de cette ville. Mais finalement, lorsque les assiégeants ne pratiquent pas un siège actif c'est-à-dire en lançant des assauts répétés, on peut concevoir que les habitants continuaient à vaquer à leurs occupations quotidiennes. Il est évident que pour le siège d'Azotas¹⁰¹⁵ connu par Hérodote et considéré comme le siège le plus long de l'histoire que les habitants n'ont pas été durant 29 ans en état d'alerte constamment. Il fallait bien pour les plus jeunes aller à l'école et pour d'autres travailler¹⁰¹⁶. Un passage chez Énée le Tacticien semble aller dans ce sens. Il préconise d'inscrire sur une liste les gens des pays voisins qui sont venus aux fins d'enseignement ou pour une autre raison d'utilité¹⁰¹⁷. Les professeurs, rhéteurs et toutes les personnes considérées comme utiles pour la cité peuvent séjourner dans la ville même lorsqu'elle est assiégée. Les enfants continueraient donc d'aller en

1012L'assemblée des citoyens peut aussi se réunir comme tribunal exceptionnel pour juger un ou plusieurs citoyens soupçonnés de trahison. Polyen, *Cléandrides*, 3.

1013En.Tact, 11.8.

1014Hdt, 1.188-191.

1015Hdt, 2.157.

1016En.Tact, 22.24. Dans ce passage, Énée le Tacticien conseille d'interdire aux artisans de travailler le soir pour éviter de perturber les gardes des remparts. Ces derniers essaient de détecter l'approche d'un espion ou l'assaut surprise de l'ennemi. Les artisans continuaient donc à travailler durant un siège comme il le faisaient en temps de paix.

1017En.Tact, 10.10.

classe en même temps que leur père monte la garde ? Difficile à croire, il est plus intéressant de penser comme l'ont déjà fait Hunter et Handford¹⁰¹⁸, qu'Énée le Tacticien se mentionne dans le texte : « les gens des pays voisins qui sont venus aux fins d'enseignement ». Le Tacticien est peut-être originaire de Stymphale, ville voisine de Sicyone qui selon Hunter et Handford est le lieu de rédaction de la *Poliorcétique*. Il est difficile autrement que par cette explication de comprendre « ce passe-droit » qu'Énée le Tacticien autorise pour ce type d'individu provenant de l'extérieur à moins que les gens de lettres n'aient été perçus par les Grecs comme inoffensifs. Réunir plusieurs enfants dans le même lieu aurait dû apparaître aux yeux des Grecs comme un risque évident, notamment quand on pense au massacre de Mycalessos en 412 av. J.-C.¹⁰¹⁹ Il est plus sage de penser que les enseignants grecs continuaient à dispenser un enseignement à leurs élèves uniquement quand la menace était infime, c'est-à-dire lors d'un blocus complet de la ville et pendant une durée relativement longue. Lorsque les assiégeants ne souhaitaient pas ou ne pouvaient pas prendre une ville de force, alors les habitants continuaient à vivre selon un rythme « normal » mais avec une épée de Damoclès sur la tête¹⁰²⁰.

La place des animaux

Prendre en compte la diversité de la population présente au moment d'un siège est nécessaire pour appréhender le déroulement des combats et notamment de la stratégie qu'adopte l'ennemi pour tenter de s'emparer de la place. A côté des habitants, on trouve aussi les animaux. S'intéresser à leur place dans une cité assiégée peut sembler à première vue étonnant, voire inopportun. En réalité, « nos amies les bêtes » doivent impérativement être pris en compte comme on va le voir. Lorsqu'une famine apparaissait dans une ville, la durée de vie des animaux était bien souvent écourtée. Le bœuf et la vache par exemple avaient besoin d'une alimentation conséquente pour survivre et une cité assiégée ne pouvait se permettre le luxe de les nourrir. Ils étaient donc souvent mangés les premiers. Et les chevaux n'y échappaient pas non plus en cas de grave famine. Toutefois, leur présence à l'intérieur de la ville n'était pas non plus systématique¹⁰²¹, ils étaient considérés comme des biens et il était parfois préférable de les faire passer dans un lieu sûr (avec les esclaves), le plus souvent chez des voisins. Des conventions étaient donc établies entre des cités pour garantir les biens des habitants¹⁰²². Le cheval jouit d'une place considérable dans une cité assiégée. Les cavaliers sont utilisés pour établir des communications avec les veilleurs sur le territoire, avec les

1018 Hunter LW et Handford SA, *Aineiou Poliorketika. Aeneas on Siegecraft*, Oxford, 1927, Introduction, p.XXV.

1019 Thc, 7.19.1-5.

1020 Comme lors de la deuxième Guerre mondiale avec de temps à autres des alertes de bombardements.

1021 En.Tact, 10.1.

1022 En.Tact, 2.2. ; Thc, 3.82.1 ; DS, 17.41.2. SGDI, 5040, 1.21 ; OGIS, 437, 1.64.

alliés mais aussi pour effectuer des raids contre l'ennemi. Les soldats devaient aussi impérativement prendre en compte les chiens ou les coqs par exemple pour assurer la bonne réussite d'une opération militaire. Lorsque le général décidait d'organiser une sortie éclair dans le camp des assiégeants, il devait s'assurer que l'effet de surprise soit total. Pour y parvenir, il devait faire taire les chiens et les coqs comme le conseille Énée le Tacticien. La technique consistait à brûler un endroit quelconque du corps l'animal en question¹⁰²³. Les Grecs n'étaient pas connus pour la maltraitance de leurs bêtes hormis peut-être Alcibiade qui d'après Plutarque avait fait couper la queue de son chien¹⁰²⁴. Les Athéniens sont choqués par le geste d'Alcibiade ce qui nous conforte dans l'idée que les animaux domestiques¹⁰²⁵ étaient normalement bien traités en Grèce. Pour autant dans ce cas il s'agit tout de même de brûler l'animal au fer rouge. Le conseil que donne Énée le Tacticien s'explique par la gravité de la situation : la ville est assiégée. Celle-ci se doit de prendre des mesures radicales non seulement vis-à-vis des citoyens mais aussi en agissant avec brutalité sur les animaux. Le sort et le rôle réservé aux bêtes et notamment aux chiens ne se résumait pas à des brûlures. Les chiens étaient aussi utilisés¹⁰²⁶ la nuit pour détecter des espions qui s'approchaient trop près des murailles ou pour repérer des déserteurs¹⁰²⁷. Le chien était donc à la fois un risque encouru par la cité comme lorsque celui-ci se mettait à courir de partout lorsque résonnait l'alarme¹⁰²⁸, (il fallait alors l'attacher) mais aussi un atout car utile pour lutter contre l'espionnage. Du côté des assiégeants, le chien était aussi utilisé pour des missions particulières. Par exemple, il est possible d'utiliser cet animal pour faire passer *incognito* une missive à un traître dans la ville¹⁰²⁹, lors du combat¹⁰³⁰ pour tuer¹⁰³¹, effrayer¹⁰³² ou tromper l'adversaire¹⁰³³. Les animaux et notamment les ovins et les bovins étaient régulièrement utilisés pour tromper l'adversaire, lui laisser croire par exemple que le camp était encore rempli de soldats alors qu'en réalité l'armée avait pris la fuite¹⁰³⁴ ou pour tromper les assiégeants sur la

1023En.Tact, 23.1-2. Pline l'Ancien préconise une autre méthode plus douce. Pline, 30.53.

1024Plutarque, *Alcibiade*, 9.1-2. La ruse consistait à faire parler de lui non pas comme un prétendant au pouvoir mais comme l'homme qui a maltraité son chien.

1025Thc, 2.50.2.

1026« Or tous les hommes apprivoisent et domptent les animaux utiles et s'en servent comme auxiliaires à la guerre et pour une foule d'autres tâches ». Xen, *Mémorables*, 4.3.10.

1027En.Tact, 22.14 ; 22.20. Polyen, *Agésipolis* ; *Philippe*, 16. D'après Héychius de Milet, Byzance assiégée par Philippe II de Macédoine et sur le point d'être prise par surprise fut sauvé grâce à l'intervention d'Artémis qui provoqua le hurlement de tous les chiens en ville. Héychius de Milet, FgrH 390 F 1, 26-27. Parfois les chiens sont inefficaces et ce sont les oies qui permettent d'alerter la cité de la présence d'ennemis. Elien, *Sur les oies du Capitole*, 12.

1028En.Tact, 24.18.

1029En.Tact, 31.12. Idem pour le cheval, 31.9.

1030Elien, 14.46. Polyen, *Alyatte*, 1.

1031L'utilisation des éléphants notamment depuis la campagne d'Alexandre le Grand est omniprésente dans les armées hellénistiques. Durant un siège ils peuvent être utilisés pour charger à l'intérieur d'une place forte. Plutarque, *Pyrrhos*, 33.6. Pour lutter contre ces animaux, il est parfois utile d'opposer d'autres animaux, c'est ce que fait Antigone avec des porcs pour effrayer les pachydermes de l'ennemi. Polyen, *Antigone*, 3.

1032En.Tact, 27.14.

1033Cornelius Népos, *Pélopidas*, 2.5.

1034 Polyen, *Darius*, 4 ; *Chabrias*, 15 ; *Agésilas*, 17.

quantité de nourriture présente dans la ville en laissant sortir volontairement les bêtes de somme¹⁰³⁵. Ils sont donc utilisés pour différents subterfuges¹⁰³⁶ et servaient parfois même, comme bouclier quand Cambyse assiégeait Péluse. Il décide de rassembler tous les animaux que vénéraient les Égyptiens, chiens, brebis, chats, ibis et les place devant ses troupes pour parer les traits de catapulte. Les assiégés renoncent aux jets de projectiles de peur de blesser ces animaux sacrés. On voit bien à partir de cet exemple que les animaux ont un rôle à jouer à la guerre et que souvent les armées font appel à ces bêtes pour vaincre l'ennemi. Il faut dans une cité assiégée les prendre en compte. Eumène par exemple, lors du siège de Nora en 322/21 av. J.-C., est enfermé dans la place avec la cavalerie¹⁰³⁷. Pour que les chevaux se défoulent, il invente et construit une machine. Une sorte de poulie (treuil) est utilisée pour lever une partie du cheval lui permettant ainsi de courir sans avancer. Il invente sans s'en rendre compte le premier tapis roulant moderne.

Peut-on s'enrichir pendant un siège ?

Si l'on souhaite répondre à la question en se plaçant du côté des envahisseurs, la réponse semble évidente : prendre une ville, c'est mettre la main sur d'immenses richesses¹⁰³⁸. Non seulement les assiégeants s'emparent des trésors présents dans la ville mais la vente des hommes et des femmes sur un marché aux esclaves peut rapporter beaucoup plus et cette pratique n'a jamais été considérée par les Grecs comme honteuse¹⁰³⁹. Pensons à Cimon qui se joue de ses alliés en les laissant choisir en premier les trésors qu'il avait rassemblés. Sa ruse fonctionne car l'œil est immédiatement attiré par ce qui brille alors qu'en réalité la véritable richesse résidait dans la vente des prisonniers¹⁰⁴⁰. Il suffisait parfois seulement de surprendre une ville et de s'emparer des citoyens présents encore dans les champs pour obtenir en échange de leur libération une rançon conséquente¹⁰⁴¹. La vente de prisonniers peut rapporter gros comme lors de la prise de Iasos en 412 av. J.-C., les Lacédémoniens « livrèrent à Tissapherne la place et tous les captifs, esclaves et hommes libres, pour chacun, il était convenu que Tissapherne leur verserait un statère darique »¹⁰⁴². Les assiégeants pouvaient bien entendu vendre le produit des rapines aux marchands qui

1035Polyen, *Mygdonius*. Frontin, 3.15.5.

1036Agis utilise par exemple un troupeau de bœufs pour faire croire à l'ennemi que de nouvelles troupes sont arrivées. Polyen, *Agis*. Archidamos quant à lui utilise des chevaux la nuit pour faire des marques de sabots dans le sol et ainsi laisser croire aux soldats le lendemain que Castor et Pollux étaient là et qu'ils se rangeront à la bataille à leurs côtés. Frontin, 1.11.9.

1037DS, 18.41.6 ; 18.58.5-7.

1038On peut définir une ville comme le lieu où se rassemblent des richesses.

1039Xen, *Mémorables*, 4.2.15 ; *Cyropédie*, 7.5.73. La phrase prononcée par Callicratidas devant Métymna, promettant qu'aucun Grec ne sera réduit en esclavage est en réalité une déclaration rassurante pour obtenir l'assentiment des habitants et pour s'opposer aux traitements que les Athéniens eux infligent aux vaincus (il ne se gêne pas en revanche de vendre les Athéniens de la garnison !). Xen, *Hell*, 1.6.14.

1040Plutarque, *Cimon*, 9.3.

1041Pseudo-Aristote, *Économique*, 2.27. Onasandre, *Stratège*, 35.2. Polyen, *Pompisque*, 3.

1042Thc, 8.28.4.

sillonnaient le bassin méditerranéen à la recherche d'une bonne affaire. D'après le Pseudo-Aristote, Timothée alors qu'il assiégeait Samos en 366-65 av. J.-C., vendait aux habitants les produits de leurs récoltes et tout ce qu'ils avaient encore sur leurs terres, ainsi il put payer ses troupes¹⁰⁴³. L'épisode, quoique étonnant mais réel est à bien des égards comique. La compréhension d'une telle scène réside dans les maux que peut engendrer une cité atteinte par la famine. Celle-ci est prête à tout pour s'en sortir et même à racheter ses propres récoltes.

La véritable question qui doit être posée est la suivante : lorsqu'une cité est assiégée, quelques habitants pouvaient-ils s'enrichir à l'insu ou sur le dos de leurs concitoyens ? La réponse est cette fois-ci plus compliquée à formuler. En effet, les sources ne mentionnent pas de tels agissements mais il est difficile de croire qu'aucun citoyen n'ait pu s'enrichir en temps de guerre, ce qui serait une première dans l'Histoire. Une cité devait sûrement en cas de danger vendre ses biens pour acheter de la nourriture ou de l'armement ; c'est le cas de ces Byzantins qui vendent leurs biens sacrés¹⁰⁴⁴. Pressée par un besoin urgent d'argent nous dit Aristote, sûrement pour des raisons militaires, la cité vend des terres sacrées au plus offrant. Les acheteurs ne semblent pas faire une bonne affaire puisque il est fait mention de territoires achetés à prix élevés. Pourtant on entrevoit là une démarche qu'il est peut-être possible de généraliser à l'ensemble du monde grec. Quand la famine est présente dans la ville, il est difficile de croire que les citoyens les plus riches n'aient pas tenté de vendre leurs surplus à leurs voisins et à un prix élevé puisque la demande est importante et l'offre quasi inexistante. Lorsqu'un siège dure depuis plusieurs semaines, voire depuis plusieurs mois, la cité doit manquer cruellement de projectiles, que ce soit de javelots, de balles de fronde, de flèches ou tout simplement de pierres. Énée le Tacticien par exemple conseille non seulement de ne pas gaspiller les pierres mais de récupérer la nuit les projectiles lancés le jour¹⁰⁴⁵. Difficile de croire à travers cet exemple qu'une cité n'a pas été un moment donné du siège à court de munitions¹⁰⁴⁶. Des marchands et fabricants d'armes, comme le père de Lysias par exemple, devaient forcément confectionner puis vendre beaucoup de projectiles durant un siège. Durant la guerre et notamment pendant le combat, il était difficile pour un citoyen de refuser de fournir des armes. À la fin des affrontements, le marchand d'armes devait présenter l'addition à la cité et personne n'avait compté le nombre de javelots ou de flèches lancés¹⁰⁴⁷. Malheureusement, à la lumière des sources, il est

1043Pseudo-Aristote, *Économique*, 2.23c

1044Ibidem, 2. 3a.

1045En.Tact, 28.6-8.

1046Lors du siège de Phlionte en 381/80 av. J.-C., les assiégés sortent par surprise pour voler des armes aux ennemis. Xen, *Hell*, 5.3.14-17.

1047Dans *Les Lois*, Platon critique ces fameux marchands d'armes. Il interdit formellement la vente d'armes qui génère des profits. Platon, *Les Lois*, 8.847d.

difficile de répondre par un exemple historique avéré¹⁰⁴⁸, mais on entrevoit tout de même là un début de réponse. La guerre étant pratiquée souvent pour des raisons économiques, même si les Grecs ne faisaient pas les mêmes distinctions que nous concernant les causes de guerre (ils auraient sûrement dit que les causes étaient politiques au sens grec du terme, dans son acception la plus large), il semble évident, que partant de ce postulat, les Hellènes n'aient pas hésité à s'enrichir dès que l'occasion se présentait. Trahir sa cité contre une somme d'argent comme on a pu le constater est aussi une des façons de s'enrichir en temps de guerre.

La guerre de siège, une guerre totale ?

La notion de guerre totale n'existe pas en Grèce ancienne. Les Grecs n'ont pas utilisé de mots ou de notions comparables à la définition, que nous modernes donnons de ce que peut être une guerre totale. Thucydide, au début de son ouvrage sur *La Guerre du Péloponnèse* précise que « le simple examen des faits nous fera voir qu'il s'agit bien ici d'un conflit plus important que tous ceux du passé »¹⁰⁴⁹. En effet, l'historien athénien a bien compris que la guerre qu'il a vécue puis racontée n'est en aucune manière identique à celles qui l'ont précédée. Bien au contraire, la généralisation du conflit à l'ensemble du monde grec et la durée de celui-ci contrastent avec les guerres dites « traditionnelles »¹⁰⁵⁰. Victor Davis Hanson n'hésite pas à la comparer à la guerre froide en ce qu'elle est aussi une guerre idéologique¹⁰⁵¹. Cette guerre est différente, mais peut-on réellement parler d'une guerre totale ? Il semble que non. Mais qu'en est-il d'une guerre de siège ? Pour répondre objectivement, il faudrait posséder des récits complets de tous les sièges connus et non pas seulement de quelques passages. En effet, il est difficile de donner une réponse catégorique car tous les sièges ne se ressemblent pas. Pour autant, en rassemblant comme on l'a fait pour cette étude des informations provenant de plusieurs récits de siège et de traités militaires, on peut partiellement reconstituer ce que pouvait être un siège en Grèce ancienne. Il faut tout de même se méfier : l'image que l'on va donner d'un siège est en réalité celle de plusieurs sièges. Au regard des éléments exposés tout au long de cette étude, on constate que la guerre de siège est une guerre bien différente d'un affrontement entre deux phalanges. Non seulement c'est une guerre d'endurance, d'usure et surtout psychologique mais c'est aussi une bataille où les protagonistes se livrent sans merci à des actes d'une violence non égalée par ailleurs. L'implication de tous les habitants et même des animaux dans ce conflit, le recours à toutes les ressources en nature ou en monnaie font de cette guerre à mon avis, une guerre totale.

1048 La famille de Lysias et notamment son grand frère ont été durant le régime des Trente durement touchés doit-on penser que leurs agresseurs leur reprochaient de s'être enrichis pendant le siège de la ville ?

1049 Thc, 1.21. Traduction Denis Roussel (Gallimard, Paris, 2000)

1050 Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque* (BEFAR, 223), Athènes-Paris, 1974, p.20-44.

1051 Victor Davis Hanson, *A War Like no Other*, Yale, 2005.

2. Organisation de la défense

Nombre d'armées d'invasion tentent pour s'emparer d'une ville d'utiliser l'effet de surprise. Pour se prémunir contre ce type de menaces, une solution proposée par Énée le Tacticien mais valable aussi pour une armée en campagne, consiste à établir tout autour de la ville et sur tout le territoire, un véritable réseau de communication. Celui-ci prend la forme d'un maillage constitué de veilleurs disposés à plusieurs endroits stratégiques¹⁰⁵². La mise en place d'un tel dispositif peut avoir plusieurs vertus : non seulement il prévient des attaques surprises¹⁰⁵³ mais il permet aussi d'organiser une offensive contre l'ennemi¹⁰⁵⁴ ou établir des communications avec les alliés. L'appel de détresse émis par la cité peut se faire par l'intermédiaire de ces veilleurs, en direction d'une cité voisine afin d'obtenir une aide salutaire. Les défenseurs pouvaient aussi ruser et même organiser des sorties contre l'envahisseur.

Surveiller, ralentir et attaquer l'envahisseur

Ce système de communication qui est établi entre la ville et son territoire doit pour fonctionner de manière optimale tenir compte de plusieurs critères : à la fois du relief¹⁰⁵⁵ mais aussi du temps et des distances¹⁰⁵⁶ que met une information pour circuler entre le centre des communications situé sur l'*agora*¹⁰⁵⁷ et la périphérie (eschatai). Plus la distance est longue entre la ville et les veilleurs positionnés aux marges du territoire plus la cité a le temps en cas d'invasion de rapatrier les hommes et le matériel à l'intérieur des murs¹⁰⁵⁸. D'après Hansen et les recherches du *Polis Center*, 80% des *poleis* ont un territoire de 200 km² au maximum¹⁰⁵⁹. Soit pour un territoire circulaire théorique (à la mode platonicienne), on obtient une distance centre-périphérie de 8 km.

1052Xen, *Hell*, 6.2.33-34. En haut d'un arbre. Hdt, 6.79. Polyen, *Archélios*. Au sommet d'une butte funéraire. Xen, *Hell*, 3.2.14. Un veilleur sur le toit dans la pièce d'Eschyle, *Agamemnon*.

1053Il permet aussi à tous les habitants répartis sur le territoire d'être tenus au courant de l'arrivée imminente de l'ennemi en temps de guerre. En.Tact, 7. « J'ai, de mon côté, envoyé aux lignes ennemies des guetteurs et éclaireurs, dont les pas, j'en suis sûr ne seront pas perdus : leurs rapports écoutés, je ne crains plus de surprises. », Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v.35-38.

1054Xen, *Hell*, 2.1.24-25.

1055En.Tact, 22.1-2 ; 26.14. A l'époque hellénistique et notamment en Asie Mineure, les sites fortifiés avaient plusieurs spécificités dont celui de poste d'observation. Ces forteresses étaient donc souvent construites sur un site qui pouvait parfois culminer à plusieurs centaines de mètres de haut et permettre ainsi une meilleure visibilité du territoire. Guy Labarre, « Phrouarques et *phrouroi* des cités grecques d'Asie Mineure à l'époque hellénistique » dans *Les cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p.234.

1056En.Tact, 38.1 ; 4.6. Xen, *Hipp*, 4.5.

1057En.Tact, 6.1.

1058En partant du postulat que l'information circule plus vite que l'envahisseur.

1059CPC, *Inv*, p.71

L'armée romaine se déplaçant en campagne à la vitesse de 5 km/h, une armée d'invasion peut donc en théorie se mouvoir plus rapidement¹⁰⁶⁰. Pour une vitesse d'invasion de 8 km/h, la cité dispose d'une heure avant de voir l'armée ennemie aux pieds des murailles et pour une vitesse de 12 km/h, de 40 minutes. Le temps devait être plus long que celui calculé ici puisque les sentinelles situées aux confins du territoire sur les hauteurs pouvaient détecter l'armée d'invasion bien avant qu'elle ne franchisse les frontières de la cité. Lorsque le stratège souhaite obtenir des informations plus précises que celles que peuvent fournir les signaux de feu¹⁰⁶¹, les veilleurs doivent se rendre directement au quartier général. Pour accélérer les communications le Tacticien conseille de sélectionner les hommes selon des critères bien spécifiques¹⁰⁶². Les hommes de garde du territoire doivent être de bons coureurs¹⁰⁶³. L'idéal est de pouvoir faire circuler des informations par le biais de cavaliers si le terrain se prête à leur emploi¹⁰⁶⁴. Lorsque des obstacles naturels empêchent une prompt transmission, alors il faut édifier des buttes artificielles en ville¹⁰⁶⁵ et placer sur le territoire des relais transmetteurs¹⁰⁶⁶. Énée le Tacticien, en bon stratège, a bien conscience que la guerre se joue aussi sur le terrain des communications¹⁰⁶⁷. Il conseille donc la prise d'informations précoce pour laisser le temps à la ville de rapatrier les biens et préparer la défense de la place. Il n'hésite pas non plus à crypter les messages pour plus de sécurité¹⁰⁶⁸. En effet, l'ennemi cherche constamment à capturer ces hommes pour leur soutirer des informations importantes comme les mots de passe¹⁰⁶⁹ par exemple ou pour émettre des signaux de feux de paix à leur place en direction de la ville afin que l'armée puisse avancer sans se faire repérer¹⁰⁷⁰. Ils doivent donc se rendre à leur poste à l'aube

1060 Bien entendu ces valeurs sont approximatives et dépendent de la nature du terrain ainsi que de l'équipement de l'armée (peltastes, hoplites ou cavaliers).

1061 Polybe, *Histoires*,

1062 D'après Diodore de Sicile, Antigone le Borgne avait mis en place sur les territoires qu'il contrôlait en Asie un dispositif de signaux à feu et de courriers qui devait permettre une circulation rapide des ordres. DS, 19.57.5.

1063 En. Tact., 6.5. Ces hommes devaient peut-être subir un entraînement spécifique en vue d'exercer la garde des frontières. Andrzej S Chankowski, « L'entraînement militaire des éphèbes dans les cités grecques d'Asie mineure à l'époque hellénistique : nécessité pratique ou tradition atrophiee ? » dans Jean-Christophe Couvenhes et Henri-Louis Fernoux (dir), *Les cités grecques et la guerre en Asie Mineure à l'époque hellénistique*, Tours, 2004, p.68-69 a montré en réinterprétant une inscription étudiée par Louis Robert que ces gardes du territoire aussi appelé « gardes des frontières » (horophylakès) étaient souvent de jeunes citoyens notamment à Apollonia de la Salbakè en Carie. Ils avaient aussi pour tâches en temps de paix de capturer les esclaves en fuite (cf traité entre Héraclée du Latmos et Milet). Dans le cas de Milet, il ne s'agit pas de groupes de jeunes citoyens mais bien d'un groupe privé qui s'en charge en vue de profits.

1064 Ibidem, 6.6.

1065 Ibid, 27.2.

1066 Ibid, 7.2 ; 22.22.

1067 Toujours lors du siège de Paris en 1870 par l'armée prussienne une innovation est à mettre sur le compte cette fois-ci des Prussiens. Ces derniers avaient posé une double ligne desservant vingt-quatre stations entre lesquelles transitaient chaque jour des milliers de dépêches. Grâce au télégraphe, l'information pouvait circuler à grande vitesse. Les distances étaient abolies.

1068 Ibid, 24 ; 25 ; 31. DS, 14.55.1. Voir aussi Michel Debidour, « le secret et les messages secrets dans la *Poliorcétique* d'Énée le Tacticien », Lyon, CEROR, 2006, p.213-241.

1069 Ibid, 6.7 ; 22.11. Xen, *Hipp*, 7.14-15. Polyen, *Acouès*.

1070 Polyen, *Magas*, 2.

ou avant la fin de la nuit pour éviter de se faire détecter¹⁰⁷¹. L'idéal est que ces postes de garde soient bien cachés dans le paysage¹⁰⁷². Les veilleurs doivent non seulement être de bons coureurs mais aussi connaître les différents mouvements d'une armée. Le risque est grand, que par de mauvaises informations transmises, une panique apparaisse en ville¹⁰⁷³. Lors de l'attaque surprise de Salamine par la flotte lacédémonienne en 428 av. J.-C., les sentinelles situées sur les hauteurs agitent rapidement les torches en direction d'Athènes pour signaler la menace imminente. Thucydide dit que l'alerte provoqua dans la ville une panique telle qu'il n'y en eut pas de pire au cours de la guerre¹⁰⁷⁴. Pourtant la flotte ennemie n'a jamais eu l'ambition de prendre le Pirée après l'attaque de Salamine, même si la ville côtière était vulnérable à ce moment-là. Il aurait été plus sage que les veilleurs informent la ville par l'intermédiaire d'un homme qui serait passé de l'île au continent pour préciser la menace et ainsi éviter de provoquer une terreur dans la ville. Non seulement l'interprétation des observations relevées sur le terrain nécessite une bonne expérience militaire mais les ennemis cherchent souvent à tromper l'adversaire. En effet, des ruses sont connues pour brouiller le champ d'observation¹⁰⁷⁵ ou masquer le nombre de soldats présents dans l'armée adverse¹⁰⁷⁶. Pour éviter d'être induit en erreur, il faut minutieusement examiner l'armée ennemie comme le ferait un homme qui souhaite acquérir un cheval selon Xénophon¹⁰⁷⁷. Afin de diminuer les risques liés à une mauvaise interprétation des mouvements de l'adversaire, Énée le Tacticien conseille que les veilleurs soient au moins trois à chaque poste¹⁰⁷⁸. La méfiance vis-à-vis des rapports émis par ces sentinelles ou éclaireurs est partagée par Iphicrate¹⁰⁷⁹. Lui aussi se méfie de ces hommes, qui pour plaire à leur commandant, n'hésitent pas à s'entendre sur les choses qu'ils ont vues et qu'ils doivent rapporter. Il est donc préférable de sélectionner des hommes provenant de régions différentes ; ainsi ils ne pourront communiquer entre eux¹⁰⁸⁰. Les rapports que fournissent les éclaireurs doivent donc être recoupés et vérifiés. Le recours à des espions peut être aussi une méthode plus fiable pour obtenir des informations. Le risque d'erreur est plus faible mais réel toute de même puisque l'ennemi peut utiliser les espions pour faire de la désinformation¹⁰⁸¹ ou les engager comme agents doubles¹⁰⁸².

1071Ibid, 6.6.

1072Xen, *Hipp*, 4.10-11.

1073En.Tact, 6.1-3.

1074Thc, 2.94.1.

1075Thc, 4.30.1. Polyen, *Epaminondas*, 14 ; *Iphicrate*, 8, 18 ; *Trasyllé*, 1 ; *Agésilas*, 17.

1076Xen, *Hell*, 1.15 ; 7.5.8. Polyen, *Alcétas*. Xen, *Hipp*, 5.2.

1077Xen, *De l'art équestre*, 1.1.

1078En.Tact, 6.1.

1079Xen, *Hell*, 6.2.31.

1080Polyen, *Pompisque*, 3.

1081Thc, 7.73.3.

1082Les espions doubles que Sun Tzu conseille de recruter seraient-ils donc inexistantes en Grèce antique ? En réalité d'après Xénophon, ces hommes sont ce que les Grecs appelaient des faux déserteurs mais ce ne sont pas vraiment des agents doubles. Xen, *Hipp*, 4.7.

Ce réseau de communication présent sur le territoire peut aussi être utile pour organiser une sortie contre l'ennemi. Lorsque l'envahisseur a été repéré dans la campagne, le stratège peut décider de faire sortir ses soldats pour l'attaquer. L'assaut prend alors la forme d'une embuscade où cavaliers et troupes légères sont de rigueur pour le bon déroulement des opérations. Ces différents corps de troupe ont besoin toutefois de synchroniser leurs attaques et d'être tenus informés régulièrement de la position des uns et des autres¹⁰⁸³. L'attaque doit avoir lieu lorsque l'ennemi se livre au pillage dans une position de vulnérabilité¹⁰⁸⁴ et non pas de manière désorganisée avec des contingents dispersés qui défendent leurs propres biens¹⁰⁸⁵ mais qui ne coordonnent pas leurs mouvements. Les habitants doivent profiter aussi souvent que possible de la connaissance qu'ils ont de leur territoire pour surprendre l'armée ennemie¹⁰⁸⁶. Si le stratège décide de ne pas faire de sorties à cause d'un nombre de soldats insuffisant ou pour d'autres raisons relevant de la stratégie immédiate¹⁰⁸⁷, celui-ci doit cependant ordonner à tous les citoyens de se replier dans la ville. Énée¹⁰⁸⁸ le Tacticien conseille aux généraux de toujours préparer le territoire contre une invasion ennemie. Il s'agit notamment de ralentir la marche de l'adversaire en dressant des embûches. La méthode peut consister à creuser des tranchées profondes à des endroits stratégiques qui obligent l'armée à contourner l'obstacle et permet ainsi aux habitants de rentrer dans la ville avec un maximum de denrées et de matériels nécessaires pour tenir un siège¹⁰⁸⁹. Le pays doit être organisé de telle façon que l'attaquant rencontre des difficultés pour non seulement y pénétrer mais aussi pour y camper et pour s'y ravitailler. Il faut rendre les points d'eau impropres à l'usage et faire en sorte que les terrains soient impraticables pour la cavalerie. Toutes les informations que doit connaître une cité pour perturber l'ennemi ont été

1083En.Tact, 16.16.

1084En.Tact, 16.5-10.

1085Ibidem, 15.2.

1086Xénophon dans les *Mémorables* évoque à travers un dialogue entre Socrate et Périclès le Jeune, l'importance d'utiliser la topographie du territoire pour repousser une armée ennemie : « As-tu remarqué Périclès, reprit Socrate, qu'en avant de notre territoire il y a de grandes montagnes qui s'étendent jusqu'en Béotie, au travers desquelles, pour pénétrer dans notre territoire, n'existent que des défilés étroits et escarpés, et que ses parties centrales sont protégées par une ceinture de montagnes ? -Certainement dit-il.- En outre, n'as-tu pas entendu dire que les Mysiens et les Pisidiens dans le territoire du Roi occupent des places très fortes et qu'armés à la légère ils sont en mesure par leurs incursions, de faire beaucoup de mal à ce territoire et de préserver leur propre liberté?- Cela aussi, dit-il, je l'ai entendu dire.- Et chez les Athéniens, ne crois-tu pas, dit-il, que des hommes avec l'agilité du jeune âge, plus légèrement armés et occupant les montagnes situées en avant du territoire, pourraient nuire aux ennemis et constituer une grande protection pour les citoyens ? -Je crois, Socrate, répondit Périclès, que toutes ces idées-là sont bonnes ». Xen, *Mem*, 3.5.25-27.

1087Les militaires ont tendance à faire la distinction entre la « grande stratégie » conçue longtemps à l'avance selon un plan bien précis et la stratégie dite immédiate, pratiquée la plupart du temps dans l'urgence où escarmouches et stratagèmes sont monnaie courante.

1088Ibid, 8.1.

1089Le décret que les Athéniens ont voté en 339 av. J.-C., délimite un périmètre très précis autour de la ville et du Pirée (120 stades) dans lequel les habitants sont autorisés à rappatrier tous les biens laissés à la campagne. Démosthène, *Sur la couronne*, 37-38.

rassemblées par Énée le Tacticien dans un livre intitulé : *Sur les préparatifs de guerre*¹⁰⁹⁰. Si la postérité ne nous a pas légué cet ouvrage, on sait par d'autres sources que les cités préparaient en effet leurs territoires contre une éventuelle invasion¹⁰⁹¹.

Communiquer avec ses alliés

Les assiégeants cherchent toujours, après avoir installé leur campement, à bloquer la ville. Il ne s'agit pas de l'investir, c'est-à-dire de faire un blocus complet de la place mais seulement d'empêcher que les assiégés puissent communiquer avec l'extérieur¹⁰⁹². Les défenseurs ont bien conscience que s'ils arrivent à obtenir une aide de la part d'une cité alliée¹⁰⁹³ alors il sera possible de prendre en tenaille les assiégeants, ou tout simplement d'obtenir des renforts¹⁰⁹⁴ ou des vivres pour la ville. On comprend donc mieux la valeur que revêt ce véritable réseau de communications aux yeux d'Énée le Tacticien. Pour autant, il est souvent difficile d'utiliser les veilleurs lorsque l'ennemi s'est approprié le territoire. Les sources montrent régulièrement les cités assiégées avoir recours à la ruse pour émettre un appel de détresse ou solliciter un ravitaillement. Par exemple, Conon, qui est bloqué par l'armée lacédémonienne dans Mytilène en 406 av. J.-C., souhaite demander des renforts. Il fait remplir deux trières de ses meilleurs rameurs et décide de les envoyer à Athènes pour faire un rapport alarmant de la situation¹⁰⁹⁵. Pour passer le blocus maritime, il ordonne à ses navires de partir au meilleur moment, le soir, pendant le débarquement des équipages ennemis qui se relayent pour monter la garde. Pour accroître ses chances de réussite il demande aux pilotes des trières de partir dans deux directions opposées. La trière qui est partie en direction de la haute mer est rattrapée mais la seconde échappe à l'ennemi. La ruse fonctionne et Conon peut ainsi alerter Athènes qui envoie immédiatement une expédition de secours de cent dix navires.

Tromper les assiégeants

La ruse n'est à aucun moment une arme uniquement à la disposition des assiégeants. Les assiégés peuvent eux aussi utiliser la surprise ou la tromperie à leur profit. On a pu voir que lorsque la cité est assiégée, il est possible de tromper l'adversaire sur le stock de nourriture présent dans la ville. Il était aussi possible de faire croire aux assiégeants qu'un allié était sur le point d'arriver en brûlant une forêt sur le territoire comme lors du siège de Paros par Miltiade en 489 av. J.-C.¹⁰⁹⁶. Lors

1090Ibid, 8.5.

1091The, 6.75.1.

1092DS, 14.8.1.

1093DS, 16.21.4.

1094C'est le cas d'Amphipolis qui reçoit du secours de Sparte en la personne de Brasidas en 422 av. J.-C. The, 5.5-11.

Idem pour Aristonyme assiégé par Charès (probablement entre 340 et 333 av. J.-C.). Polyen, *Memnon*, 3.

1095Polyen, *Conon*, 4. Xen, *Hell*, 1.6.16-26.

1096Cornelius Népos, *Miltiade*, 7.1-6.

du siège de Mégare par les Thébains au III^e siècle av. J.-C., alors que l'assaut est donné, les habitants du haut des remparts leur font croire que Philopoemen est arrivé¹⁰⁹⁷. La réputation qui précède le général arcadien a fait fuir les assiégeants. Pindare, pendant le siège d'Éphèse au VI^e siècle (probablement vers 560 av. J.-C. au début du règne de Crésus, lorsque celui-ci s'empara des cités grecques de la côte d'Asie Mineure) alors qu'une partie du mur s'écroule, relie par une corde les ruines aux colonnes du temple d'Artémis et permet ainsi de sacraliser le passage que Crésus décide de ne pas franchir¹⁰⁹⁸. La ruse est toutefois douteuse. Loin de penser que les Grecs n'étaient pas des hommes pieux, il est difficile de croire que ce subterfuge ait pu arrêter les assaillants. En effet, pensons notamment à la ruse que met en place Cimon le général athénien (probablement contre une cité chypriote vers 450 av. J.-C.) . Il brûle un temple sur le territoire de la cité qu'il attaque pour faire sortir les habitants. D'autres exemples tendent à montrer que les Grecs à la guerre laissaient leur piété de côté¹⁰⁹⁹. La tromperie pouvait aussi prendre la forme d'une fausse négociation avec les assiégeants. Lors du siège de Cyzique en 319-18 av. J.-C. par le satrape Arrhidaios, la ville semble être condamnée : les habitants sont surpris ; une panique se développe à l'intérieur des murs et une partie de la population est capturée. Pour autant les assiégés tentent un dernier coup d'audace. Ils profitent de cette situation qui leur est défavorable pour la retourner contre leurs adversaires. Ils feignent (les circonstances sont favorables pour atteindre la crédulité des assiégeants) une négociation avec l'ennemi, mais en même temps qu'ils parlementent, une partie de la population s'arme et prend à revers l'adversaire¹¹⁰⁰. Ce procédé qui relève à la fois de la parole mensongère et de la diversion est un succès qui rappelle l'évasion des Platéens. Ces derniers avaient eux aussi joué la carte de la diversion en 427 av. J.-C.¹¹⁰¹. Lors du siège de Lécythos en 424 av. J.-C., les Athéniens assiégés dans la ville demandent à Brasidas une trêve d'une journée sous prétexte de récupérer leurs morts ; le Spartiate leur en offre deux. Durant ce laps de temps, ils en profitent pour renforcer les maisons et les fortifications¹¹⁰². Lorsque le général est tenu au courant d'une attaque surprise, il peut, comme Iphicrate, ruser pour annihiler l'assaut. Les Thébains étaient sur le point de faire irruption dans Athènes la nuit. Iphicrate avertit les Athéniens de s'assembler à l'*agora* au moment où il leur donnerait le signal. Il dit devant ses citoyens assemblés : « On me livre la ville de Thèbes : sortons paisiblement et sans bruit, et rendons-nous maître de la ville »¹¹⁰³. Les Thébains furent informés de

1097Pausanias, 8.50.4.

1098Elien, *Histoire variée*, 3.26. Polyen, *Pindare*. Hdt, 1.26.

1099Sauf Agésilas si l'on en croit Xénophon.

1100DS, 18.51.1-7.

1101Thc, 3.22.5-6.

1102Thc, 4.114.2.

1103Polyen, *Iphicrate*, 20. Énée le Tacticien conseille à ses lecteurs d'employer la même ruse. En.Tact, 9.1-2. La similitude des deux stratagèmes laisse supposer que les deux hommes se sont rencontrés. Si Énée le Tacticien est bien ce fameux Énée de Stymphale, stratège de la ligue arcadienne, la chose est tout à fait possible car on sait d'après Strabon (8.8.4.) que Stymphale fut prise par Iphicrate en 369 av. J.-C. Le général athénien avait aussi écrit un

ce discours (probablement par des traîtres), abandonnèrent le projet de surprendre Athènes, et allèrent veiller à la garde de leur propre ville.

Sorties surprises

Si la ruse permet aux assiégés de sortir vainqueurs d'un siège, des procédés plus directs étaient aussi utilisés. Il s'agit pour les défenseurs d'organiser une sortie. L'objectif est soit de récupérer des munitions¹¹⁰⁴ ou des denrées alimentaires comme le font les habitants de Mélos¹¹⁰⁵, soit tout simplement d'attaquer le camp des assiégeants en brûlant des machines¹¹⁰⁶ ou en provoquant une panique. Ces sorties, comme le conseille Énée le Tacticien,¹¹⁰⁷ doivent se faire dans la discrétion la plus totale¹¹⁰⁸ et tout doit être mis en œuvre pour que le silence règne à l'intérieur de la ville avant le moment fatidique. Xénophon précise qu'il vaut mieux transmettre un ordre oral d'un soldat à un autre que par voie de héraut ou par affiche pour organiser la sortie de la cavalerie¹¹⁰⁹. Il est préférable de lancer une attaque surprise de nuit comme le fait Agésilas, enfermé dans une ville égyptienne (non précisée par Diodore de Sicile) en 362/61 av. J.-C.¹¹¹⁰ ou alors lorsque le camp adverse est désorganisé¹¹¹¹. L'attaque peut avoir lieu aussi pendant une fête comme lorsque les Athéniens font une sortie contre les Lacédémoniens¹¹¹². Le stratège en chef doit donc être capable de saisir le moment opportun pour passer à l'action comme semble l'expliquer cette phrase d'Alcée : « allons ! ...c'est le moment où jamais (tentons une sortie) ». Les assiégés peuvent aussi combiner une ruse et un assaut pour accroître l'effet de surprise. Énée le Tacticien précise par exemple que des assiégés avaient réussi à dissimuler complètement leur attaque en cachant les soldats derrière une voile de navire qui séchait contre un mur¹¹¹³. Les ennemis ne prêtèrent guère attention à cette voile qu'ils avaient l'habitude de voir étendue contre la fortification. Le jour de l'attaque, les défenseurs ouvrent une brèche dans le mur et passent par celle-ci pour surprendre les assiégeants médusés. En effet, il n'est pas toujours facile de surprendre une armée. Pensons à la sortie victorieuse des habitants d'Amphipolis sous le commandement de Brasidas en 422 av. J.-C. L'attaque n'est pas une véritable surprise, puisque Thucydide précise que Cléon avait anticipé la manœuvre du Spartiate. Le stratège athénien, du haut de la colline où il se trouvait, pouvait voir

traité militaire d'après Elien le Tacticien ; on peut donc penser qu'Énée le Tacticien l'a eu à un moment donné dans les mains puisque qu'il y fait référence explicitement.

1104Xen, *Hell*, 5.3.14-17 ; 6.2.4-30.

1105Thc, 5.116.2.

1106DS, 14.108-11.

1107En.Tact, 23.

1108Polyen, *Alexandre*, 3.

1109Xen, *Hipp*, 4.9.

1110DS, 15.93.1-6.

1111DS, 15.42-45.

1112Frontin, 4.7.13.

1113En.Tact, 23.4.

toute l'armée ennemie s'activer à l'intérieur des murs, et sous les portes, on percevait un piétinement des chevaux et des hommes qui suggérait une sortie¹¹¹⁴. Toutefois l'assaut est un succès puisque Brasidas donne le signal de l'attaque au moment propice¹¹¹⁵, lorsque la phalange adverse offre son côté le plus vulnérable. L'idéal bien évidemment est de surprendre l'ennemi par derrière¹¹¹⁶ comme lorsque des cités maritimes embarquaient des hommes et des chevaux sur un navire pour les transporter derrière les lignes adverses¹¹¹⁷. Il fallait toutefois pour ces hommes braver leur peur de sortir¹¹¹⁸.

3. Et soudain les assiégeants pénètrent dans la ville

Lorsqu'une portion de remparts s'effondre comme lors du siège de Thèbes par Alexandre en 335 av. J.-C., la chute d'une partie du mur est souvent accompagnée d'un grand cri à l'unisson dans la ville¹¹¹⁹. En réalité, deux réactions semblent apparaître dans les sources : soit les hommes continuent de résister en espérant retourner la situation à leur avantage comme l'atteste Xénophon (« Des villes qui ont été prises s'imaginent qu'avec le renfort de nouveaux alliés, elles pourront combattre encore »)¹¹²⁰, soit une panique voit le jour et l'ensemble des habitants se disperse dans le désordre, les uns se rendent au pied des autels, les autres fuient dans toutes les directions¹¹²¹. Et lorsque les habitants tournent le dos, les soldats en profitent pour les massacrer.

Résister : les rues, les toits et l'acropole

La première réaction prend la forme d'une résistance face à l'envahisseur qui pénètre à l'intérieur de la ville. Deux scénarios semblent clairement se distinguer. Dans le premier cas, les défenseurs continuent de défendre les murs contre les assauts ennemis en espérant que les troupes de réserve puissent contenir les adversaires qui se sont engouffrés dans une brèche (une porte ouverte ou une poterne brisée, un rempart détruit). Lorsque le stratège dispose d'assez d'hommes et d'une bonne organisation, alors comme lors du siège de Mégalopolis en 318/17 av. J.-C., la résistance sur et au pied des remparts est encore possible. En revanche, dans le second cas, quand

1114Thc, 5.10.2.

1115Ibidem, 5.10.5.

1116Polyen, *Callicratidas*.

1117C'est d'une certaine manière la technique que Périclès a utilisée à plus grande échelle contre Sparte durant la guerre du Péloponnèse.

1118En.Tact, 16.1-3.

1119Polyen, *Alexandre*, 12.

1120Xen, *Cyropédie*, 3.1.20.

1121DS, 15.49.1-4.

l'ennemi pénètre dans la ville par trahison par exemple, l'effet de surprise qui accompagne cette arrivée massive de soldats ne permet pas aux défenseurs de repousser l'ennemi de manière conventionnelle. Bien au contraire, il s'agit de résister à l'intérieur des murs en profitant de l'étroitesse des rues grecques. Celles-ci sont barricadées, les habitants montent sur les toits pour jeter des tuiles et des pierres sur les envahisseurs. Repousser l'ennemi ainsi n'est en aucun cas une sorte de réflexe « civil » provoqué par l'urgence de la situation et qui permet aux habitants de se sauver par une lutte désespérée. Non ; trop d'exemples attestent de ce mode de défense pour y voir une réaction collective relevant de l'instinct. Il s'agit en réalité d'une stratégie élaborée à l'avance et bien connue des Grecs, qui s'apparente à ce que nous, modernes, appelons la « guérilla urbaine ». Ce type de combat relève donc plus d'une pensée stratégique que d'un réflexe. Pensons à Platon¹¹²² et sa cité idéale circulaire, où les murailles sont remplacées par des murs des maisons disposés de telle façon qu'il est possible de lutter contre un ennemi. Cette solution platonicienne est proposée car les murailles sont pensées comme un mal pour le citoyen, car celui-ci fortifie sa ville au détriment de son âme. Les quelques cités qui n'ont pas de remparts n'ont pas pour autant été prises au premier assaut. Il était donc possible d'établir une stratégie défensive incluant les maisons et les barricades dans les rues, comme une protection supplémentaire en cas d'une arrivée de l'ennemi dans la ville¹¹²³. Énée le Tacticien, dans son ouvrage, connaît les barricades et conseille comme on l'a vu plus haut de les utiliser pour bloquer les places publiques. C'est ainsi que les Périnthiens, en 341-40 av. J.-C., assurèrent leur résistance, en mettant à profit de manière habile la dispositions des maisons¹¹²⁴. Les Grecs envisageaient donc le combat dans les rues et du haut des toits comme une technique à part entière pour repousser l'ennemi et l'exemple des Platéens en 429 av. J.-C. ne fait que confirmer l'efficacité de cette stratégie.

Les assiégeants essayent, lorsqu'ils pénètrent dans la ville, de s'emparer rapidement de l'*agora* ou de l'acropole. Ils ont conscience qu'il est nécessaire et même vital de s'emparer de ces lieux stratégiques pour mettre fin définitivement au siège et non pas d'entrer dans la ville et de se répandre dans les rues de manière désordonnée. La seconde possibilité pour repousser l'ennemi consiste donc à se réfugier dans la citadelle comme l'atteste ce vers d'Eschyle : « Un fracas confus tout à l'heure a frappé mes oreilles, et d'une fuite épouvantée, j'ai couru vers cette acropole, séjour

1122Platon, *Les lois*, 779a. Traduction Luc Brisson et Jean-François Pradeau.

1123Aristote, *Politique*, 7.10.4-5. Lors du siège de Périnthe en 340 av. J.-C., Philippe II Macédoine malgré les efforts consentis pour abattre les murailles de la ville, est freiné par la disposition des maisons des habitants qui formaient un autre rempart encore plus solide. L'enchevêtrement des maisons qui étaient tassées les unes contre les autres et à des niveaux différents donnait l'aspect d'après Diodore (16.76.2.) d'un théâtre. Les ruelles étaient non seulement étroites mais les défenseurs les obstruaient en formant des barricades.

1124DS, 16.74.3.

révéré »¹¹²⁵. Se barricader dans la ville haute semble bien une évidence pour un Grec de l'époque classique¹¹²⁶. Pensons à Lysistrata qui dans le théâtre d'Aristophane prend position sur l'acropole ou encore de Pisistrate qui lors de son coup d'état s'empare lui aussi de ce lieu hautement stratégique¹¹²⁷. Souvent, les historiens interprètent, comme dans le cas de Pisistrate¹¹²⁸, la prise de l'*acropolis* comme la mainmise sur un lieu chargé de symboles. S'ils n'ont pas complètement tort, d'autres historiens comme Lintott¹¹²⁹ ont bien montré qu'il s'agit dans le cadre d'une *stasis* par exemple (mais c'est également valable pour un siège) de s'emparer du lieu considéré comme un point d'appui essentiel pour mettre définitivement fin à la guerre¹¹³⁰. Onasandre¹¹³¹ lui aussi conseille à ses lecteurs de se méfier des habitants qui pourraient en cas d'échec sur les murailles se réfugier dans l'acropole¹¹³². Un deuxième siège pourrait commencer et est considéré par notre stoïcien comme bien plus compliqué que le précédent. Si les acropoles n'apparaissent pas chez Énée le Tacticien¹¹³³, il ne faut toutefois pas l'interpréter comme un oubli de sa part. Le traité était destiné à la ligue arcadienne, dont les principales cités dirigeantes, Kleitôr, Mantinée, Tégée puis Mégalopolis n'avaient pas d'acropoles¹¹³⁴. Il n'est donc pas nécessaire de la mentionner comme un lieu de refuge. Évidemment seule l'acropole fortifiée peut apporter une lueur d'espoir aux habitants.

Les autels, les temples et les sanctuaires : que les dieux nous viennent en aide !

Lorsque les assiégeants pénètrent dans la ville à la surprise générale, bien souvent cette arrivée soudaine provoque une panique chez les habitants. Si certains se réfugient chez eux, d'autres au contraire se jettent au pied des statues et des autels¹¹³⁵. La plupart des habitants cherchaient en se réfugiant dans un temple ou dans un sanctuaire à échapper au massacre. La démarche peut en théorie fonctionner puisque les Grecs connaissaient l'*asylia*, une protection contre la saisie. Elle

1125Eschyle, *Les Suppliantes*, v.239-241.

1126Lors du siège de Mendè en 423 av. J.-C., une partie des habitants se réfugient sur l'acropole : « Ceux d'entre eux qui ne furent pas immédiatement massacrés se réfugièrent dans la ville haute. » Thc, 4.130.6.

1127Hdt, 1.59.

1128Anne Queyrel, *L'Athènes archaïque et classique*, Paris.

1129Raoul Lonis, *La cité dans le monde grec*, 1994, p.225. L'auteur reprend les thèses développées dans : Andrew Lintott, *Violence, Civil Strife and Revolution in the Classical city*, 1982.

1130Thucydide précise au sujet de la trahison de Toronè que la mainmise sur l'agora ne permet pas au général lacédémonien Brasidas de s'emparer de la ville. Pour s'assurer de la prise définitive de la place : « Brasidas, avec le gros des troupes, monta aussitôt et gagna les parties supérieures de la ville, car il voulait en occuper les positions maitresse et la tenir solidement ». Thc, 4.112.3.

1131Onasandre, *Stratège*, 32. Voir aussi Xen, *Hell*, 5.3.15.

1132C'est le cas par exemple des Athéniens lors du sac de la ville par Xerxès en 480 av. J.-C.

1133Énée le Tacticien est toutefois conscient du rôle stratégique que revêt une acropole puisqu'il la mentionne en creux. Il utilise une métaphore, les gardes que la cité doit placer autour des magistrats pour leur sécurité sont d'après lui l'équivalent d'une citadelle. En.Tact, 1.6.

1134Si Sicyone qui est sûrement le lieu de rédaction de la *Poliorcétique* a bien une acropole, celle-ci est toutefois non fortifiée. Il est donc possible inclure la ville dans les destinataires du traité militaire rédigé par Énée le Tacticien Tacticien.

1135Thc, 3.28.2.

était souvent garantie par un décret pris par la cité ou par une convention entre deux *poleis*. Dans le cas présent, il s'agit de chercher la sécurité auprès des dieux. Le réfugié se présente en posture de suppliant, pour se placer sous la protection des divinités et en particulier de Zeus *Hikésios*. En arrivant dans le sanctuaire, le suppliant, un rameau d'olivier (ou de laurier) à la main, se laisse tomber au pied de l'autel du dieu en se tenant auprès de sa statue cultuelle gardant ainsi un contact physique avec le sacré du lieu¹¹³⁶. Normalement toute tentative pour l'extirper de force était considérée comme sacrilège. Si cette démarche pouvait fonctionner pour un réfugié politique¹¹³⁷ ou pour un métèque qui essayait de fuir le droit de prise (*sulan*), il est difficile de croire que dans le contexte d'une cité sur le point d'être saccagée, le droit coutumier était respecté¹¹³⁸. L'impiété (*eusebeia*) semble même être la règle¹¹³⁹. Prendre une cité de force, c'est donc un acte sacrilège par excellence puisque : « détruire une maison, c'est jeter bas un autel d'Hestia ; tuer des enfants, des femmes et des vieillards, c'est ne pas tenir compte des lois ni des divinités qui les protègent ; démolir le foyer de la cité, généralement installé dans le prytanée, et détruire ou emporter les statues ornant la ville, c'est insulter les dieux ; piller le trésor d'un sanctuaire, c'est commettre le pire sacrilège, car il s'exerce sur un lieu saint ; arracher un suppliant à l'autel le protégeant, ou violer l'*asylie* d'un sanctuaire ajoutaient l'impiété à la cruauté »¹¹⁴⁰. Il est donc difficile de croire que les assiégeants allaient retenir leurs gestes au moment de pénétrer dans l'enceinte sacrée d'un sanctuaire¹¹⁴¹. Le pillage de l'acropole d'Athènes par les Perses et le massacre des suppliants est un exemple parmi tant d'autres. Si la différence de religion entre les soldats du Grand Roi et les Grecs pouvaient expliquer de telles exactions, d'autres exemples historiques, cette fois-ci perpétrés entre Grecs, ne laissent place à aucun doute sur le comportement des assaillants. Par exemple, dans l'île

1136Eschyle, *Les Suppliantes*, 188-203.

1137Raoul Lonis, « La condition des réfugiés politiques en Grèce : statut et privilèges », in *Mélanges Pierre Lévêque*, 7, 1993, p.209-225.

1138 « Il y fit tuer la plus grande partie de ceux qui y étaient restés ; les Carthaginois arrachèrent des temples ceux qui y avaient cherché leur salut et les égorgèrent impitoyablement. » « Gellias lui-même, cet homme si riche et si bienfaisant, périt alors avec sa patrie. Il s'était réfugié avec quelques autres dans le temple de Minerve, espérant que les Carthaginois auraient quelque respect pour le nom de cette déesse. Mais s'apercevant bientôt que ce ne serait pas là un frein suffisant à leur fureur, il mit lui-même le feu au temple dans lequel il fut consumé avec toutes les offrandes renfermées dans cet édifice. » DS, 13.90.1-2. Traduction Abbé Terrasson. Lors de la prise de Thèbes en 335 av. J.-C., Quinte-Curce précise que : « ni communauté de langue, ni bandelette et prières des suppliants ne purent contenir ces excès de cruauté », Curt, 7.5.33.

1139En effet, d'après Thucydide, la règle commune en Grèce est la suivante : lorsqu'une armée attaquait une cité, elle devait respecter les sanctuaires qui s'y trouvaient contrairement aux agissements des Athéniens à Déliion en 423av. J.-C. par exemple. Thc, 4.117.3.

1140André Bernard, *Guerre et violence dans la Grèce antique*, Paris, 1999, p.397.

1141Pensons à la souillure que l'Acropole d'Athènes subit entre 640 et 630 av. J.-C., quand Mégaclès expulsa de force Cylon et ses compagnons. « Cylon parvint à s'échapper avec son frère, mais les autres pressés par la faim, qui avait déjà causé la mort de certains d'entre eux, allèrent s'asseoir en suppliant au pied de l'autel, sur l'acropole. Les Athéniens chargés de les surveiller, les voyant mourir dans le sanctuaire, les relevèrent et, après s'être engagés à ne leur faire aucun mal, les emmenèrent et les massacrèrent » Thc, 1.126. Hdt, 5.70-72. Aristote, *Constitution d'Athènes*, 20. Plutarque, *Solon*, 12.

d'Égine, une révolte populaire avait éclaté. Elle fut matée par les notables¹¹⁴² et tandis qu'ils étaient en train d'exécuter les rebelles, l'un des hommes s'extirpa de leurs mains pour se jeter dans l'entrée du temple de Déméter Législatrice. Il se cramponnait fermement aux anneaux des portes et incapables de l'en détacher par la force, ils lui coupèrent les mains. Une des profanations de temple la plus célèbre est celle qui eut lieu à Sparte en 477 av. J.-C. Pausanias s'était réfugié dans le temple d'Athéna Chalkioikos pour fuir ses concitoyens qui lui reprochaient d'avoir été corrompu par Artabaze. Les Spartiates, dit Diodore,¹¹⁴³ en suivant l'exemple de la mère de Pausanias, emmurèrent le réfugié. Ces exemples comme d'autres¹¹⁴⁴ confirment que les Grecs ne se formalisaient pas avec des scrupules religieux au moment de déloger les suppliants. L'obtention de l'*asylie* était surtout une prérogative propre à la cité même et qui concernait probablement uniquement les citoyens ou des alliés. Pour autant les habitants dans le désespoir le plus total espéraient tout de même une mansuétude de la part des ennemis ou une protection divine. Seul Alexandre le Grand semble avoir respecté scrupuleusement les suppliants ainsi que tous les biens sacrés présents dans les sanctuaires et les temples grecs. Polybe,¹¹⁴⁵ qui lui rend hommage, nous informe sur cet aspect de la campagne. Toutefois, il est bon de préciser qu'il s'agit là d'un acte politique. Le roi macédonien a bien conscience qu'il ne doit pas irriter le peuple perse qui acceptera volontiers de passer sous son commandement s'il ne commet pas d'actes intolérables.

Sauve qui peut !

La réaction la plus fréquente de la part des assiégés est celle de la fuite. Dans les sources, deux types de fuite apparaissent : l'une est organisée, collective et a lieu juste avant la prise de la ville ; quant à l'autre elle se déroule au moment où les adversaires commencent à pénétrer dans l'enceinte et se caractérise par son aspect désordonné et individuel¹¹⁴⁶. Contrairement à une bataille hoplitique, la fuite ou déroute peut être organisée et permettre ainsi à une grande majorité de la population d'échapper à une capture. Par exemple, les habitants de la ville de Cythère ayant pronostiqué une défaite du siège à venir, décidèrent d'abandonner la ville en 389 av. J.-C.¹¹⁴⁷ Dans ce cas précis la fuite est grandement facilitée par l'absence de blocus autour de la place : le siège avait évidemment pas encore débuté. En revanche, lorsque l'investissement de la ville est total comme à Platées, fuir nécessite l'élaboration d'un plan minutieux. Plusieurs éléments permettent le

1142Hdt, 6.91.

1143DS, 11.45. Traduction F Hoefler.

1144Hdt, 7.33 ; 7.87 ; 9.116. Polybe, 9.9.29-30 ; 7.3.13.

1145Polybe, 5.1.10.

1146Lors du siège de Syracuse en 355-54 par Nypsios, général à la tête d'une troupe de mercenaires, un grande partie des habitants arrivent à s'échapper. La fuite est possible car les mercenaires se consacrent uniquement au pillage des habitations. DS, 16.20.3.

1147Xen, *Hell*, 4.8.8.

succès de cette fuite collective : l'évasion a lieu pendant un orage et une nuit bien noire (sans lune) ; l'expédition est composée majoritairement d'hommes et ces derniers utilisent deux subterfuges. En effet, pour gêner la réaction des ennemis au moment où l'évasion est détectée, les Platéens agitent du haut des remparts des torches pour perturber la signalisation adverse. La deuxième ruse consiste à emprunter un chemin imprévu : les fuyards se dirigent en direction de Thèbes et non vers Athènes comme les Lacédémoniens l'auraient imaginé. Il est intéressant de constater, que si l'évasion est un véritable succès, le nombre d'éléments à prendre en compte pour la bonne réussite de l'opération sont considérables. De plus, il faut noter que les Platéens laissent derrière eux des concitoyens. Ce sont sûrement des soldats blessés par des flèches ou des projectiles comme Nicias lors de la campagne de Sicile qui était cloué dans le fort en 413 av. J.-C., faute de pouvoir combattre¹¹⁴⁸. Ces hommes se sacrifient pour leurs camarades puisqu'ils sont exécutés. La véritable difficulté lors de l'évasion ne réside pas comme on pourrait le croire dans l'ascension furtive des fortifications lacédémoniennes mais bien dans la course après l'escalade des murs. L'armée ennemie a souvent une cavalerie à disposition et des troupes fraîches pour lancer la poursuite. Si lors d'une bataille hoplitique, la poursuite se limitait au champ de bataille, ce n'était pas le cas durant un siège. Les assiégeants, lorsqu'ils pensaient que l'ennemi allait se dérober, prenaient des dispositions. Il s'agissait par exemple de barrer les routes et garder les défilés en prévision de la fuite imminente¹¹⁴⁹ ou de ruser¹¹⁵⁰. Il est donc préférable d'organiser l'évasion¹¹⁵¹ la nuit¹¹⁵². En plein jour, les chances de fuir sont minimes, voire nulles¹¹⁵³. La ruse apparaît ici comme dans beaucoup d'autres cas comme indispensable pour la réussite de l'opération¹¹⁵⁴. C'est aussi le cas par exemple du stratagème qu'utilise Eumène bloqué dans le fort de Nora en 322/21 av. J.-C.¹¹⁵⁵ Il feint une reddition, et lors des pourparlers, il en profite pour fuir en plein jour avec l'ensemble de ses hommes. Il faut toutefois préciser qu'il avait été enfermé dans la place avec sa cavalerie, ce qui permet d'expliquer la facilité avec laquelle il a pu distancer l'ennemi lors de son échappée. La fuite collective n'était toutefois envisagée qu'en dernier recours, lorsque la prise de la ville était imminente. Fuir ne devait pas être facile pour ces hommes et ces femmes qui ne connaissaient qu'un mode d'existence, celui d'un citoyen dans sa cité. Ils devaient non seulement quitter leur foyer mais aussi partir en laissant

1148Idem lors du siège d'Agrigente en 406 av. J.-C. DS, 13.89.2.

1149Thc, 7.73.1.

1150Thc, 7.73.3.

1151Il s'agit en réalité d'une fuite et non d'une évasion, terme employé pour les hommes qui s'échappent d'une prison.

Toutefois étant donné le blocus total de la cité, on peut se permettre d'utiliser le mot puisque les habitants sont véritablement enfermés.

1152Siège d'Ornées (415 av. J.-C.) : les habitants prennent la fuite la nuit alors les Athéniens bivouaquaient loin de la ville. Thc, 6.7.2. Voir aussi pour les fuites de nuit : DS, 11.91.1 ; 13.49.4 ; 14.12.6 ; 17.85. Pausanias, 4.4.10.

1153DS, 19.16.1-5.

1154Dans l'Odyssée, la fuite des Troyens est permise par passage secret.

1155Cornelius Népos, *Eumène*, 5.

derrière eux leurs biens les plus chers : « À cette nouvelle, la désolation se répandit dans toutes les maisons et l'on ne vit plus qu'une multitude innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants, qui fondaient en larmes. Quand l'heure de ce funeste départ fut arrivée, la crainte de voir les ennemis au dedans de leurs murailles l'emporta sur le regret de laisser dans leurs maisons un grand nombre de richesses et de commodités, dont ils n'avaient pas eu le temps de se charger et qu'ils livraient aux Barbares ; trop heureux encore, s'ils sauvaient de leurs mains leurs personnes et leurs vies : mais cette partie de leurs meubles qu'ils étaient contraints d'abandonner n'était en cette situation terrible que l'objet le moins considérable de leurs regrets. Dans l'alarme où chacun était pour lui-même, on laissa seuls tous ceux à qui l'âge ou la maladie ôtait la faculté de marcher. Plusieurs autres préférant la mort à un exil si cruel, se tuèrent eux-mêmes, et voulurent s'ensevelir dans leurs propres foyers. »¹¹⁵⁶.

Ils pouvaient se réfugier chez des alliés mais leur statut politique était souvent proche de celui d'un métèque, une ineptie pour des hommes habitués au statut de citoyen¹¹⁵⁷. Un seul cas d'isopolitie à sens unique est connu pour l'époque classique et ce sont les Platéens qui en ont bénéficié. La citoyenneté leur a été toutefois accordée avec des restrictions. Si l'on met de côté les quelques exemples connus de suicides collectifs, la fuite était tout de même préférable à la mort.

Les scènes de massacre

Quand les défenseurs décidaient de fuir en laissant derrière eux leurs biens, la décision prise par les habitants était dictée par une nécessité, celle d'éviter un destin encore plus tragique. Le sort que les assiégeants leur réservaient était soit le massacre¹¹⁵⁸ pendant la prise de la ville, soit la mort par exécution après leur capture¹¹⁵⁹, soit l'esclavage¹¹⁶⁰. Plusieurs récits de massacres nous ont été transmis par les historiens¹¹⁶¹. Si le plus ancien récit d'anéantissement d'une armée vaincue¹¹⁶² est celui concernant le massacre des Sybarites par les Crotoniates en 511 av. J.-C.¹¹⁶³, toute l'histoire

1156DS, 13.89.1-2. L'épisode a lieu en 406 av. J.-C., lors du siège d'Agrigente par les Carthaginois.

1157C'est le cas de l'accueil accordé par les Athéniens aux Samiens (démocrates) en 405 av. J.-C. menacés par l'armée lacédémonienne sur le point de s'emparer de leur cité.

1158Pour une description détaillée des scènes de massacres ayant lieu pendant la prise d'une ville : Triphiodore, *La prise d'Ilion*. Vers 530-650. Le texte est certes une description littéraire et non une observation d'un massacre historique connu ; pour autant ce passage est sûrement à mains égards représentatif du sort des populations prises par la force.

1159Siège de Skiônè en 420 av. J.-C. DS, 12.76.3.

1160Voir Pierre Ducrey, *Le traitement des prisonniers de guerre dans la Grèce antique*, Paris, 1968, p.131-140.

1161Victor D'Huys, « How to describe violence in historical narrative. Reflections on the ancient Greek historians and their ancient critics », *Ancient Society*, 18, 1987, p.209-250. Pour une typologie des massacres, voir Bernard Eck, « Essai pour une typologie des massacres en Grèce classique », dans David El Kenz (dir), *Le massacre, objet d'histoire*, Paris, 2005, p.72-120.

1162Pierre Ducrey, *Prisonniers*, 1968, p.57-59.

1163DS, 10.23 ; 12.9-10. Hdt, 5.44-45. Athénée, 12.520-521. Strabon, 6.1.13.

grecque est jalonnée de ces tueries et le déroulement semble toujours être le même notamment lors d'un siège. Les soldats pénètrent en force dans la ville et se répandent dans les rues telle une marée humaine avide de sang. Tous les hommes qui résistent sont immédiatement tués et même ceux qui cherchent l'aide d'une divinité ou la sécurité d'un bâtiment ne sont pas à l'abri d'un tel fléau. Les tueries s'accompagnent toujours du pillage systématique des richesses de la ville. Si le pillage n'était pas le but exclusif de la guerre, il en était au moins une des conséquences. Cette tâche semble avoir été l'apanage des peltastes, mieux équipés pour effectuer cette mission bien particulière¹¹⁶⁴. Les soldats volaient les trépieds d'or, les coffres des habitants et tout ce qui avait de la valeur à leurs yeux en même temps qu'ils brûlaient les maisons¹¹⁶⁵ et même les temples¹¹⁶⁶. Le passage violent des soldats dans la ville avait un but précis ; il s'agissait d'humilier l'adversaire¹¹⁶⁷, soit en volant les statues de leurs dieux pour récupérer les pouvoirs qu'elles possédaient¹¹⁶⁸, soit en commettant des actes atroces sur la population et parfois même sur les enfants comme lors l'attaque de Mycalessos en 412 av. J.-C. par des Thraces¹¹⁶⁹. Les violences sacrilèges qui apparaissent dans les récits sous la forme de violation de sanctuaires n'étaient pas seulement un moyen de faire du butin ; c'était aussi un moyen en humiliant ses dieux de vaincre psychologiquement le population¹¹⁷⁰. Le temps que durait le combat entre les assaillants et les défenseurs était rapidement remplacé par un temps de l'humiliation et de la vengeance où les souillures effectuées sur les enceintes sacrées et sur les personnes constituaient un moyen efficace d'y arriver. Les historiens ne semblent pas avoir décrit de viols sur les femmes¹¹⁷¹ ; pour autant il est difficile de croire que les soldats comme à toutes les périodes de l'histoire n'aient pas commis de tels actes¹¹⁷². Les historiens n'ont plutôt pas souhaité, par pudeur, décrire ces scènes qui devaient être fréquentes lors de la prise d'une ville¹¹⁷³. Le viol doit

1164« Les Grecs qui les poursuivirent s'emparèrent aussi de leur camp. Les peltastes, comme il est naturel, se consacraient au pillage. » Xen, *Agésilas*, 1.32.

1165Pindare, *Isthmes*, 63. Phrynichos, *La prise de Milet*. Athènes fut, elle aussi brûlée par les Perses ainsi que la Troie d'Homère par les Achéens.

1166Hdt, 6.101.

1167Lors de la prise de Corinthe par les Romains en 146 av. J.-C., les rues sont couvertes de tableaux sur lesquels les soldats jouent aux dés. Strabon, 8.6.23. D'après Velleius Paterculus (1.13.3-4.), le général romain L.Mummius aurait tout de même menacé ces hommes de refaire les tableaux s'ils les abimaient. Le commandant ne cherche pas en intervenant à diminuer les exactions contre la ville mais uniquement à s'assurer que les œuvres d'art restent en bon état pour être transportées à Rome.

1168Hdt, 5.82-86.

1169Idem lors du massacre de la population par la garnison perse installée à Samos au VIe siècle. Hdt, 3.146-148.

1170Hdt, 3.37.

1171Uniquement quelques passages permettent d'imaginer les atrocités commises par les guerriers. Hérodote mentionne des viols mortels en Phocide lors du passage de l'armée perse.

1172Kendrick Pritchett, *The Greek State at war*, V, Berkeley, 1991, p.239 pense que de telles atrocités étaient peu communes dans la guerre grecque.

1173Un épisode connu, rapporté par une tradition largement répandue, met en cause deux Spartiates. Deux femmes violentées décident de se donner la mort. Xen, *Hell*, 6.4.7. DS, 15.54.1-3. Pausanias, 9.13.5-6. Plutarque, *Pélopidas*, 20.5-7. Diodore explique lors de la prise de Sélinonte en 408 av. J.-C. par les Carthaginois, que les soldats ont commis des actes atroces sur les femmes sans tenir compte de leur statut. DS, 13.58.1-2. Hormis ces quelques évocations, plus ou moins explicites concernant les viols à la guerre, les descriptions sont très rares comme l'affirme aussi Nadine Bernard, *A l'épreuve de la guerre*, Paris, 2000, p.57.

être compris comme un prolongement de la défaite, une manière pour le vainqueur de démoraliser et humilier davantage le vaincu. Lors de la prise de Thèbes en 335 av. J.-C., un épisode resté célèbre atteste implicitement du sort qui pouvait être réservé aux femmes : « La ville était au pillage, et chacun butinait de son côté. La maison de Timoklea tomba au pouvoir d'un Thrace, capitaine de cavalerie. Après souper, il fit venir Timoclée dans son cabinet, et ne s'étant pas contenté de son honneur, il la força encore à lui découvrir ce qu'elle avait d'or et d'argent caché »¹¹⁷⁴. La suite est plus réjouissante ; Timoclée fait croire au Thrace que l'or se trouve au fond d'un puits et au moment où ce dernier se penche pour regarder, elle le pousse au fond. Les Macédoniens la prirent et la menèrent à Alexandre. Elle avoua son crime et justifia son acte par les trop nombreuses violences qu'elle avait subies de la main de cet homme. Le roi décide de l'épargner, ainsi que ses proches parents. Les stratèges devaient souvent lors de discours prononcés avant le combat motiver les troupes en attribuant aux ennemis l'intention de violer les femmes¹¹⁷⁵. C'est un lieu commun pour tout orateur qui cherche à stimuler davantage l'ardeur des combattants pour défendre leur patrie. Doit-on alors penser comme le fait Nadine Bernard que le viol est l'objet d'un discours d'anticipation plutôt que d'observation ? Face à ces quelques allusions historiques, il est impossible d'établir des statistiques sur les violences exercées sur les femmes lors de la prise d'une ville. Elles n'étaient pas à l'abri de la sauvagerie des hommes mais il est difficile de dire si ce fut le cas à chaque prise de ville. De toute manière les Grecs assiégés n'avaient pas établi d'estimation sur le sort réservé à leurs femmes en cas de défaite. Ils étaient donc plus vulnérables à des émotions ou à des représentations macabres qu'ils se faisaient de la guerre de siège et les stratèges ne devaient pas les aider à relativiser cette crainte, avec leurs discours dénonçant par anticipation la cruauté des assiégeants à l'endroit des femmes comme des enfants. Il est intéressant de noter que contrairement aux autres formes de combats pratiquées par les Grecs, la durée d'un siège laissait le temps aux habitants de développer des peurs et des angoisses. Lorsque les massacres dans la ville étaient pratiqués de manière éparse et désordonnée, les habitants pouvaient en profiter pour fuir¹¹⁷⁶. Ils avaient aussi lieu après la prise définitive de la ville. Dans certains cas comme lors du siège de Mélos en 417 av. J.-C.¹¹⁷⁷, la cité rend les armes et offre à l'ennemi les termes de sa reddition. Les hommes qui capitulent sont capturés, et leurs mains liées dans leur dos, sont à la merci du jugement que va porter l'ennemi sur leurs personnes. Lors du siège de Mélos, les habitants capitulent, laissant ainsi leur sort dans les mains des Athéniens. Ces derniers décident de les faire périr tous ensemble. Bien souvent, pour faciliter l'exécution massive, les prisonniers sont agenouillés et leur bourreau

1174Polyen, *Timoclée*. Plutarque, *Alexandre*, 12. 1-6 ; *Sur les vertus des femmes*, 24.

1175Hdt, 6.16.2. Thc, 7.69.2. Lysias, *Oraison funèbre*, 39.

1176Pour Mélos par exemple, une partie des habitants avait dû fuir avant la fin puisqu'ils ont pu se ré-établir dans l'île plusieurs années après. Et ce ne sont pas uniquement les traîtres et leurs familles qui ont pu repeupler la cité.

1177Thc, 5.116.

derrière eux le couteau à la main, prêt à les égorger¹¹⁷⁸.

Non seulement les maisons et les temples étaient pillés et brûlés et les habitants massacrés mais la ville elle-même était ensuite rasée et les remparts détruits¹¹⁷⁹. C'est le cas par exemple de Methonê après le passage de l'armée de Philippe II de Macédoine en 354/53 av. J.-C.¹¹⁸⁰ La question que l'on doit se poser face à ces scènes de massacres et les cortèges de violences qui les accompagnaient est celle qui consiste à se demander quelles étaient les raisons qui poussaient les hommes à faire preuve d'une *hybris* sanglante. En réalité le destin des cités prises était moins funeste que celui décrit plus haut ; elles n'ont pas toutes été victimes de violences mémorables¹¹⁸¹. On sait grâce à l'étude statistique de Pierre Ducrey que sur 100 villes prises par la force au Ve siècle, 25 ont été suivies d'un massacre et 34 par l'asservissement¹¹⁸². On doit donc aussi se demander pourquoi certaines cités ont été anéanties et d'autres non. Ce que connaissaient les Grecs de leurs dieux et notamment de leurs faits d'armes ne devait pas encourager les hommes à se retenir¹¹⁸³. En effet, nombre de récits mythiques montrent des dieux et des héros faire preuve de cruauté envers leurs semblables. Ajax par exemple prend Pergame et massacre la tribu des Méropes¹¹⁸⁴. Troie elle-même fut détruite à plusieurs reprises¹¹⁸⁵, de la main d'Héraclès puis de celle des Achéens. Il est possible d'imputer la responsabilité de ces massacres perpétrés par les hommes, à ceux que les dieux ont commis ; mais non seulement, les mythes étaient des fictions composées par des poètes grecs mais ces derniers s'inspiraient bien souvent de la société de leur époque pour dépeindre le comportement des divinités. Les mythes grecs ne devaient tout de même pas apaiser les esprits en véhiculant des images macabres concernant la manière de faire la guerre mais la cause de toutes ces scènes de tueries est à chercher ailleurs. La nature du combat entre les assiégés et les assiégeants semble une piste beaucoup plus intéressante. En effet, la plupart des tueries recensées l'ont été dans le cadre d'un siège¹¹⁸⁶. La nature du combat serait-elle donc l'unique responsable des massacres que les Grecs commettaient ? Comme cette étude essaie de le montrer, la guerre de siège n'est pas une guerre comme les autres. Si les meurtres de masse sont aussi perpétrés dans des cités, entre des

1178Le même procédé d'exécution est utilisé après la bataille d'Aigos-Potamos en 405 av. J.-C. par les Lacédémoniens pour faire périr les Athéniens. Xen, *Hell*, 2.2.32.

1179Siège de Samos en 440-439 av. J.-C. DS, 12.28.1-5. Thc, 1.115-116.

1180DS, 16.31.6-7.

1181D'autres violences, au contraire, ont survécu dans la mémoire des hommes. Isocrate, *Discours*, 4, *Panégyrique*, 20.

1182P Ducrey, *Prisonniers*, p.111.

1183Je reprends ici le même raisonnement que celui que Patrice Brun développe sur la question des causes de la guerre.

Pour l'auteur, la Guerre en Grèce antique peut s'expliquer, non seulement pour des raisons géographiques (géopolitiques), et économiques mais aussi culturelles (mythologies et représentations guerrières des dieux). Patrice Brun (dir), *Guerres et sociétés. Dans les mondes grecs (490-322)*, Paris, 1999, p.10-14.

1184Pindare, *Isth*, 6.2. v.30.

1185Pindare, *Isth*, Péans I, v.80-116.

1186Voir Jean-Nicolas Corvisier, *Guerres et sociétés dans les mondes grecs*, Paris, 1999, p.196. (63 % de morts pour les vaincus lors d'un siège, nombre impossible à déterminer pour les vainqueurs, Tableau 8)

citoyens en proie à la *stasis* et même parfois pendant ou après un combat hoplitique¹¹⁸⁷, globalement les tueries sont beaucoup plus présentes lors d'un siège. La durée du combat, plusieurs mois, la répétition des affrontements, faisaient de la guerre de siège non seulement une guerre d'usure mais aussi une guerre psychologique. Les peurs et les paniques, la famine ou les maladies qui se développaient dans les deux camps sont aussi des éléments à prendre en compte. Les morts qui se comptaient par dizaines, jour après jour, développaient chez ces hommes un sentiment de colère et même de haine envers l'adversaire. Ces différents éléments sont absolument essentiels pour comprendre les gestes des assiégeants lorsqu'ils pénètrent dans les villes¹¹⁸⁸. Lorsque les portes ou les murailles tombaient, la ruée de ces hommes assoiffés de sang se déversait littéralement sur la ville et ses habitants. Plus l'attente était longue, plus les combats étaient acharnés, plus le traitement des vaincus était terrible. Aucun siège prenant la forme d'un blocus sans combat n'a donné lieu à un massacre après la prise de la ville. Ce sont les combats qui stimulaient la colère des adversaires. Les assiégeants développaient donc un sentiment de haine et lorsqu'ils pénétraient dans la ville, ils cherchaient à se venger et souvent ils arrivaient à retrouver des visages familiers¹¹⁸⁹. L'exemple le plus connu de vengeance est celui exercé sur la personne des Platéens à la fin du siège en 427 av. J.-C. Les quelques habitants qui sont restés dans la place se rendent en espérant avoir une reddition favorable. Leur sort est longuement discuté ; les Lacédémoniens hésitent à tuer des Platéens qui ont combattu les Perses lors des guerres médiques. Les quelques lignes que consacre Thucydide¹¹⁹⁰ au sort des Platéens ne laisse aucun doute sur leur avenir : les Thébains présents lors des négociations comptent bien trancher dans le vif. En effet, ils rappellent aux Lacédémoniens le sort que les Platéens avaient réservé à leurs concitoyens, la mort. Si Thucydide leur prête de belles paroles et montrent que ces derniers cherchent à justifier l'acte sanglant qu'ils veulent commettre sur les

1187Plusieurs batailles sont connues pour avoir été terminées dans un bain de sang. Si les Grecs connaissaient la guerre d'anéantissement (voir Pierre Ellinger, 1993), ils ne l'ont toutefois que rarement pratiquée ; le nombre de morts lors d'un affrontement hoplitique était relativement faible, 15% pour les vaincus et 5% pour les vainqueurs.(Paul Krentz, « Casualties in Hoplite Battles », *Greek Roman and Byzantine Studies*, 26. 1, 1985, p.13-20.). Je ne souscris donc pas à la théorie de Brelich qui voit dans les guerres de l'époque archaïque des guerres où, dans bon nombre de cas, l'affrontement se termine par un massacre généralisé.

1188Lors de la prise de Thèbes et du massacre de la population, il est possible d'imputer la brutalité du traitement de la ville à la provocation de certains Thébains. Notamment de ceux qui irritèrent Alexandre le Grand en prononçant un discours du haut d'une tour où ils invitèrent les habitants à continuer à se défendre contre le tyran à leurs portes. D'après Diodore, la réaction d'Alexandre fut terrible et explique peut-être le sort réservé à la ville.

1189Scène se déroulant après la prise de la Cadmée en 379 av. J.-C. : « après des libations et des serments qui garantissaient ces conditions, ils les laissèrent partir. Seulement, à la sortie, tous ceux qui furent reconnus par les assaillants comme des ennemis personnels furent saisis et mis à mort » Xen, *Hell*, 5.4.11-12. Idem dans le cadre d'une *stasis*, en l'occurrence ici à Corcyre en 424 av. J.-C. : « Cependant, quand ils furent entre leurs mains, les Corcyréens les enfermèrent dans un grand édifice ; et plus tard, les faisant sortir par groupes de vingt, ils les conduisaient entre deux files d'hoplites rangés de part et d'autre, que ceux-ci parcouraient attachés entre eux, en se faisant frapper et lacérer par les hommes de chaque file, selon que tel d'entre eux apercevait un de ses ennemis » Thc, 4.47.3.

1190« Car nous voulons, nous, vous montrer à notre tour le sort bien plus terrible de nos jeunes gens qu'ils ont massacrés et dont les pères, s'ils ne sont pas morts à Coronée en vous apportant le concours de la Béotie, sont des vieillards qui survivent, avec des maisons à l'abandon, vous suppliant bien plus justement de les venger. Thc, 3.77.3.

Platéens par des légitimations juridiques, il ne s'agit pas de droit ici mais bien d'une simple vengeance. Les massacres pouvaient prendre la forme de vengeances collectives mais les stratèges ont tout de même essayé de contenir les exactions de leurs hommes¹¹⁹¹. Lors de l'attaque victorieuse de Mendé en 423 av. J.-C. facilitée par la *stasis* à l'intérieur de la ville qui avait débouché sur l'ouverture d'une porte, les Athéniens se précipitèrent dans l'enceinte et commencèrent à commettre des massacres sur les habitants. Thucydide précise que les stratèges réussirent à stopper la fureur de leurs hommes juste à temps¹¹⁹². Dans le feu de l'action les généraux devaient en effet rencontrer certaines difficultés pour se faire entendre. Il est donc préférable pour les stratèges de donner des consignes avant que l'armée pénètre dans les murs mais la tâche était parfois compliquée à mettre en œuvre puisque, comme lors de l'assaut de Mendé, les hommes ne s'attendaient pas à une ouverture de la porte principale¹¹⁹³. Alexandre le Grand, d'après Polybe, semble avoir donné des consignes particulières, il interdisait à ses hommes de piller ou détruire tout édifice à caractère religieux¹¹⁹⁴. Pour autant, ses soldats pouvaient être amenés à commettre des meurtres et des pillages dans le reste de la ville sans que le roi macédonien n'ait tenté de freiner les gestes de ses hommes. Le pillage, s'il n'est pas la raison principale de la prise d'une ville accompagne toujours une armée, d'autant plus quand celle-ci est composée de mercenaires qui compte notamment sur le produit de rapines pour s'enrichir et non sur leur faible allocation journalière. Un des moyens les plus efficaces pour les défenseurs de se prémunir contre un tel fléau consiste à négocier une capitulation favorable¹¹⁹⁵. Bien évidemment les attentes des habitants concernant leur reddition dépendaient du *statu quo* du siège. Si les assiégés résistaient admirablement bien et n'étaient pas, dans l'immédiat, en danger, ils pouvaient alors obtenir des clauses favorables ; mais s'ils étaient sur le point d'être vaincus, leur sort dans le meilleur des cas était l'esclavage. Une autre question a le mérite d'être posée : les Grecs avaient-ils émis une opinion sur le traitement des vaincus ? Pierre Ducrey qui s'est posé les mêmes interrogations a formulé une remarquable réponse dans son ouvrage sur les *Prisonniers*¹¹⁹⁶. Il n'est pas nécessaire de reprendre la totalité de l'analyse de l'auteur au risque de répéter les mêmes choses mais seulement de préciser ce qui me semble nécessaire pour mettre en perspective la suite de mon étude. Homère le premier mentionne dans ses poèmes, une

1191 Il faut toutefois se méfier des sources lorsqu'elles passent sous silence les scènes de massacres et de pillages après la prise d'une ville. Par exemple, lors de la prise de Persépolis par Alexandre en décembre 331 (ou janvier 330) av. J.-C. Arrien ne mentionne pas contrairement à Diodore (DS, 17.70.2-6.) ou Quinte-Curce (5.6.1-8.), les agissements des soldats lorsqu'ils pénètrent dans la ville mais uniquement la prise des trésors royaux (Arrien, *Anabase*, 3.18.10.)

1192 Thc, 4.130.6. La décision d'exécuter les hommes en âge de combattre est prise par l'assemblée au Ve siècle mais à l'initiative du stratège au IVe siècle.

1193 Plutarque, *Alcibiade*, 31.8.

1194 Polybe, 5.1.10.

1195 En effet, lors de l'assaut contre Mendé en 423 av. J.-C., les membres d'une faction favorable à Athènes ouvrent une porte mais comme aucun accord n'avait été passé, ils ravagèrent la ville avec l'armée entière. Thc, 4.130.6.

1196 Pierre Ducrey, *Les prisonniers*, Paris, 1999, p.313-333.

forme de compassion à l'endroit d'une ville prise par la force. Pour le poète, la conquête de cette cité est un jour néfaste, un malheur¹¹⁹⁷. Dans *l'Enquête*, Hérodote nous apprend que les Milésiens se rasant la tête après avoir appris le malheur de la cité de Sybaris (les deux cités entretenaient un partenariat commercial). De même, lorsque Milet fut brûlée par les Perses, les Athéniens « manifestèrent leur douleurs de mille façons »¹¹⁹⁸. Pour autant, les Athéniens hormis dans le cas de Mytilène n'ont pas hésité à tuer les habitants de Skioné, Torôné ou Mélos. D'après Isocrate les adversaires d'Athènes mettaient régulièrement en avant dans ce qui ressemble à une propagande, les malheurs des habitants de ces cités détruites par Athènes¹¹⁹⁹. Un exemple transmis par Pline l'Ancien et non mentionné par Pierre Ducrey nécessite une analyse :

« Il eut comme contemporain Aristide de Thèbes. Celui-ci fut le premier peintre psychologique ; il sut exprimer les sentiments humains, que les Grecs nombreux sentiments ainsi que les passions ; son coloris est un peu dur. Comme œuvres de lui il y a : un Nourrisson qui, lors de la prise d'une ville, rampe vers le sein de sa mère en train de mourir d'une blessure : on voit que la mère s'en aperçoit et craint que, son lait étant tari, il ne suce son sang. Alexandre avait fait transporter ce tableau à Pella, sa patrie »¹²⁰⁰

Le tableau décrit par Pline est peint par Aristide de Thèbes (v. 360-310 av. J.-C), qui est inconnu de nos sources par ailleurs. Il semble avoir décidé de représenter un moment fort de la guerre de siège. Il s'agit d'une scène qui a lieu durant le massacre des habitants d'une ville prise par la force. Il est possible de dater l'oeuvre d'Aristide entre la destruction de Thèbes par Alexandre en 335 et sa mort en 322 av. J.-C. Si le nom de la ville n'a pas été mentionné par Pline l'Ancien, c'est sûrement qu'Aristide ne l'avait pas précisé¹²⁰¹. Il est probable que cette cité en question soit sa ville natale, Thèbes, rasée par Alexandre le grand en 335 av. J.-C. Aristide est connu d'après Pline pour être le premier peintre psychologique, c'est-à-dire le premier à avoir retranscrit de l'émotion dans sa peinture ou plutôt essayé de procurer des sentiments aux observateurs de son époque. Il est envisageable d'interpréter ce tableau comme un moyen pour le peintre de dénoncer la barbarie dont a fait preuve Alexandre le Grand en rasant Thèbes. Et si Pline précise que le roi macédonien a récupéré le tableau, c'est peut-être bien pour faire taire les bruits qu'a suscités cette oeuvre d'art¹²⁰². Il

1197Iliade, IX.595. Le terme *kakós* apparaît à trois reprises en seulement cinq vers lors de l'évocation par l'épouse de Méléagre du tragique destin d'une ville conquise.

1198Hdt, 6.21.

1199Isocrate, *Panathénaique*, 12.63 ; *Panégryrique*, 4.100-101 . 4.109.

1200Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 35.100-101. Traduction Jean-Michel Croisille.

1201L'idée de donner des titres à des œuvres est très récente dans l'histoire de l'art.

1202Il est possible d'écarter l'hypothèse qui aurait pu faire de ce tableau une commande de la part d'Alexandre le grand.

aurait donc récupéré l'œuvre pour réduire au silence l'opposition¹²⁰³. En effet, le sort de Thèbes avait suscité beaucoup d'émoi de la part des Grecs, ce dont certains textes témoignent¹²⁰⁴. L'œuvre polémique d'Aristide serait donc à ranger parmi les autres critiques de son époque concernant le sort réservé à Thèbes. Le peintre, pour dénoncer la sauvagerie dont a fait preuve Alexandre a décidé de représenter une scène des plus émouvantes, la séparation brutale d'un nourrisson et sa mère. La mère est décrite comme mourante mais aussi inquiète du sort de son enfant qui ne pourra pas survivre sans son lait. Si les femmes étaient bien elles aussi victimes des atrocités de la part des assiégeants, elles n'étaient pas pour autant tuées, mais au contraire vendues comme esclaves. Isocrate dans une lettre à Archidamos semble manifester de l'indignation quant aux traitements que les femmes et les enfants subissaient à son époque¹²⁰⁵. Le problème de ce témoignage est que l'auteur attribue ces faits à des mercenaires. Ces soudards devaient pourtant être les derniers à tuer des femmes et des enfants, car ils représentaient à leurs yeux une belle somme d'argent à obtenir sur un marché d'esclaves¹²⁰⁶. Démosthène et Eschine s'accusent mutuellement à Athènes en 330 av. J.-C. du malheur des Thébains après la prise de la ville par Alexandre. Parmi les victimes, les femmes figurent au premier rang. Toutefois, il s'agit probablement pour les deux orateurs de faire du sort de Thèbes un enjeu de rhétorique. La scène représentée serait-elle donc irréaliste ? Il est difficile de répondre de manière catégorique, puisque d'un côté le traitement de la ville de Thèbes semble avoir été des plus tragiques, dépassant l'entendement à tel point que les soldats eux-mêmes vomissaient les atrocités dont ils ont fait preuve¹²⁰⁷, mais de l'autre le but recherché n'était pas de retranscrire fidèlement une réalité mais au contraire d'émouvoir le public et ainsi de dénoncer les crimes d'Alexandre. Pour arriver à ses fins, Aristide décide de représenter un allaitement funèbre. La scène n'est pas inédite comme on pourrait le croire mais au contraire facilement identifiable pour un Grec de l'époque ; il s'agit d'un lieu commun (topos). Celle-ci apparaît déjà chez Homère avec la

Non seulement Pline l'Ancien ne présente pas la chose ainsi mais le sujet du tableau ne valorise pas le roi macédonien. Lorsque Philoxène d'Erétrie peint la victoire de Gaugamèles (ou d'Issos ?), il représente Alexandre combattant Darius III qui doit fuir face à la charge héroïque du roi macédonien. Ce sont donc ses vertus guerrières qui sont représentées et non comme dans le tableau illustrant le sort des habitants de Thèbes : sa conduite brutale de la guerre (peu glorieuse). Dans *l'histoire naturelle* (35.93), Pline l'Ancien nous dit qu'Apelle avait peint la Guerre enchaînée par Alexandre sur un char triomphale. On est donc loin du sujet choisit par Aristide de Thèbes.

1203Corinne Jouanno, « Un épisode embarrassant de l'histoire d'Alexandre : la prise de Thèbes », *Ktéma*, 18, 1993, p.245-258.

1204Plaintes de la destruction de Thèbes : Hypéride, *Oraison funèbre*, 17. Eschyle, *Contre Ctésiphon*, 3.156.

Démosthène, *Couronne*, 18.41. Dinarque, *Contre Démosthène*, 24. Hégésias de Magnésie, *Fragments*, 142T 3.

1205Isocrate, *Lettre IX*, 10.

1206« Elle le voit qui meurt, qui déjà se convulse ; elle s'attache à lui, et crie, et se lamente, et voici, dans son dos, les lances ennemies qui viennent lui tailler la nuque et les épaules ! Et voici l'esclavage et ses dures misères ! » *Odyssée*, VIII, v.526-529. « En partant d'Ilion, le vent qui nous portait nous mit sous l'Ismaros, au pays des Kikones. Là, je pillai la ville et tuai les guerriers et lorsque, sous les murs, on partagea les femmes et le tas de richesses, je fis si bien les lots que personne en partant n'eut pour moi de reproches » *Od.*, IX, v.39-43.

1207Arrien, *Anabase*, 1.9.1. Le massacre de Mycalessos et la mort des enfants présents dans l'école atteste, même s'il s'agit ici de Thraces, des violences que pouvaient commettre les soldats. Voir T.J Quinn, « Thucydides and the massacre at Micalessus », *Mnemosyne*, 48, 1995, p.571-574.

séparation brutale d'Andromaque et son fils Astyanax. On la retrouve aussi dans *la prise d'Ilion* de Triphiodore :

« Pitoyables entre tous, les vieillards sont victimes de meurtres entre tous indignes : ils ne sont pas tués debout ; mais à terre, alors qu'ils tendent des mains suppliantes, ils s'affaissent, baissant leur tête chenue. Combien de petits enfants sont arrachés du sein maternel dont ils ont à peine joui et expient, sans les connaître, les crimes de leurs parents ! La mère, qui vainement présente à son fils sa poitrine, épanche sur lui un lait qu'il ne boira jamais, offrande funèbre »¹²⁰⁸

Aristide a donc puisé dans un fond commun de références, ici la séparation mortelle entre une mère et son enfant, afin d'émouvoir son public. Il s'agit d'une scène à portée symbolique dont la fonction était de saisir les observateurs, ce qui semble avoir fonctionné puisque Aristide est connu plusieurs siècles après comme le premier peintre psychologique. Dénoncer des atrocités par le biais de l'art est une pratique courante dans le monde grec comme l'attestent les nombreux vers des tragédies athéniennes se référant à des épisodes historiques célèbres ayant marqué « l'opinion publique »¹²⁰⁹. Aristide dénonce ici le sort de Thèbes, mais ne doit-on pas penser comme l'a déjà fait Georges Mathieu¹²¹⁰ qu'il s'agit aussi de dénoncer la montée de la violence au IV^e siècle ? Si le sort réservé aux habitants d'une ville prise par la force dépend peut-être de la nature du combat qui le précède, alors les habitants devraient avoir été plus souvent malmenés au IV^e siècle qu'au Ve siècle. En effet, les combats sont de plus en plus violents comme en attestent les changements dans la manière de s'emparer d'une ville grecque. L'investissement qui était couramment pratiqué au siècle précédent a été remplacé par une guerre de siège où les assauts continus et les machines constituent une poliorcétique plus violente pour les populations qui en font les frais. De plus, l'utilisation de plus en plus fréquente de procédés relevant de la ruse comme les tentatives faites pour terroriser les villes accentuent l'atmosphère délétère des combats. On peut donc parler sans aucun doute d'un durcissement du siège visible à travers une poliorcétique plus brutale, mais d'un point de vue statistique, la montée de la violence des affrontements entre les assiégés et les assiégeants se traduit-elle par un traitement beaucoup plus brutal réservé aux habitants ?

1208 Triphiodore, *La prise d'Ilion*, v 600-607. Traduction Bernard Gerlaud

1209 Phrynichos, *La prise de Milet*. Hdt, 6.21. Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, v.361-638. Sophocle, *Trachiniennes*, v.298-302. « insensé le mortel qui détruit des cités et livre à l'abandon les temples et les tombes, asiles saints des morts », Euripide, *Les Troyennes*, v.95-97. Le passage a été interprété comme une réaction au sort réservé aux Méliens. La pièce est de 415 av. J.-C. Pour une analyse plus détaillée, voir Pierre Ducrey, *Les prisonniers*, Paris, 1999, p.318-322. La peinture a aussi été utilisée pour décrire des scènes de massacres. Voir le pythos de Mykonos ou le carquois scythe (gorythos) doré retrouvé dans la tombe de Philippe II de Macédoine à Vergina.

1210 G Mathieu, *Les idées politiques d'Isocrate*, Paris, 1925, p.114.

Conclusion

Les Grecs, connaissaient quatre types de conflit : la guerre hoplitique, la guerre sur mer, la « guérilla » et la guerre de siège. Cette dernière se distingue des trois premières : elle a ses propres règles et des enjeux qui lui sont propres. La trahison, la *stasis*, la force, l'investissement ou la ruse sont autant de procédés envisageables pour un général qui souhaite s'emparer d'une cité. Ces techniques peuvent être utilisées séparément ou conjointement. La trahison est souvent un succès grâce à l'effet de surprise qui l'accompagne, l'investissement quant à lui peut être mis en place en association avec la ruse ; et les plus grandes victoires sont souvent permises par une combinaison de toutes ces techniques. En réalité, quand on y regarde de plus près, la guerre de siège est plutôt la combinaison des trois autres modes de combat : les navires de guerre sont souvent utilisés pour enfermer une cité côtière, les hoplites sont toujours présents pour mettre définitivement la main sur la cité en cas de combat dans la ville, combat relevant souvent lui-même de la « guérilla urbaine ». Quant aux troupes légères, leur présence est essentielle ; non seulement elles sont utilisées pour l'assaut et les attaques surprises mais les ruses sont souvent pratiquées par ce type de soldat. En cela, la guerre de siège est une guerre totale. Les Grecs utilisent tout leur savoir-faire en matière militaire pour s'emparer d'une ville. Les enjeux sont aussi bien différents, la prise d'une ville peut donner lieu à des scènes de massacres et même à la destruction de la cité ; on comprend alors mieux pourquoi les comportements des protagonistes changent et des mesures d'exception sont prises par la ville assiégée. Quand la patrie est en danger, menacée dans son intégralité, alors tout est permis pour sa sauvegarde.

Lorsqu'une cité est assiégée, c'est une société qui est attaquée et les Grecs n'hésitaient pas à s'en prendre à cette dernière pour vaincre au combat. Les divisions dans la communauté sont autant de failles que l'assiégeant cherche à exploiter. La guerre de siège est une guerre politique dans son acception la plus large. Non seulement l'attaque d'une place est la conséquence d'un différend entre deux cités mais le combat lui-même relève souvent plus de l'intrigue politique que de la sueur et du sang. Les assiégeants attaquaient le système social adverse et les discours produits dans le cadre d'une assemblée étaient utilisés sur le théâtre d'opérations. Le stratège pouvait alors troquer son fer de lance pour se transformer en un habile politicien dont la verve pouvait être utilisée pour semer le désordre dans la communauté adverse. La guerre de siège est aussi une guerre idéologique puisqu'elle voit non seulement l'affrontement de deux armées mais aussi la confrontation de deux visions politiques différentes. À la fin du Ve siècle et tout au long du IVe siècle, Athènes et Sparte

ont installé des garnisons dans les autres cités grecques avec l'aide de factions politiques favorables au régime qu'elles mettent en place. Sparte instaure des régimes oligarchiques avec l'appui des notables de la cité en question contrairement aux Athéniens qui prônent la démocratie. La guerre de siège n'oppose donc pas toujours deux cités mais bien deux régimes politiques. Les membres d'une même communauté sont alors divisés, certains sont favorables au régime en place et tentent de le défendre, quant aux autres, ils sont prêts à trahir leurs propres concitoyens pour obtenir un changement politique. L'intervention d'une puissance étrangère peut donc être perçue comme un moyen de réussir une révolution. L'ingérence de certaines cités dans la vie politique de leurs voisines ne permet pas de distinguer clairement, c'est-à-dire d'un simple regard les deux camps qui s'opposent : ce n'est plus l'équipement d'un soldat qui permet de distinguer l'ami de l'ennemi, mais bien ses idées politiques. Dans ce contexte précis, la trahison et la *stasis* sont des moyens efficaces pour mettre la main sur une cité.

La ruse connaît un certain succès auprès des stratèges qui ne rechignent jamais à utiliser cette manière de combattre. Les ruses de guerre ne semblent pas d'après nos sources être une originalité propre aux Hellènes. En effet, les Perses ont d'après Hérodote utilisé très tôt les stratagèmes à la guerre. Une question doit être posée, les Grecs ont-ils imité les Perses sur les champs de bataille ? Il semblerait que les ruses perses soient plus anciennes que celles pratiquées par les Grecs, même en prenant compte celles présentes chez Homère et qui feraient remonter l'apparition des stratagèmes en Grèce antique au VIII^e siècle. La question sous-jacente est celle de la raison qui pousse une armée ou une société à utiliser la ruse comme un moyen efficace de vaincre. Si la ruse est inhérente à la société grecque, ne doit-on pas plutôt penser que celle-ci apparaît d'abord sur le champ de bataille avant d'être visible sur la place publique ? La société grecque a donc en quelque sorte validé la *mêtis* comme une façon de vivre et de combattre au quotidien. La *mêtis* grecque aurait donc une origine militaire transmise par les Perses ? L'hypothèse n'est pas à écarter, du côté des Perses, lorsque l'on observe l'armée, on peut remarquer qu'elle est constituée de troupes légères. Ces dernières sont plus adaptées pour pratiquer la ruse que des hoplites grecs dont les mouvements sont limités. La ruse est en effet l'apanage des soldats équipés à la légère comme le sont par la suite les vélites ou les peltastes, leur rapidité de déplacement leur permet d'attaquer par surprise, de monter aux remparts ou de se faufiler à l'insu de l'ennemi. L'assaut commence à être pratiqué vers la fin du Ve siècle (il est encore dans ses balbutiements) alors que les Perses au contraire semblent ne connaître aucun problème pour le pratiquer. On remarque aussi, que l'armée perse dispose d'un commando spécialisé dans l'attaque surprise notamment lorsque l'assaut doit être lancé contre une falaise (siège d'Athènes) ou des remparts

puissants (siège de Sardes). Les Carthaginois d'après Yvon Garlan ont transmis leur savoir-faire aux Grecs de Sicile concernant la manière de prendre une ville par la force, c'est-à-dire avec des machines de siège ; quant aux Perses, les Grecs semblent leur être redevables de l'usage des stratagèmes sur le champ de bataille. À l'image de la philosophie grecque héritière probablement de celle des gymnosophistes, à la guerre les Grecs auraient donc un héritage oriental dans leur manière de mener la guerre devant des fortifications. La question que l'on peut aussi se poser concerne la transmission de ce savoir-faire en direction de l'occident et notamment des Romains qui semblent d'après Frontin apprécier les ruses de guerre constituées par les Grecs.

Annexe 1 : tableaux statistiques

Attention : La reddition d'une cité est considérée comme une défaite lorsque les autorités capitulent selon les exigences de l'assiégeant. Lorsque les négociations interviennent après un *statu quo* alors la reddition doit être considérée comme telle. Ce sont donc les termes de la reddition d'une ville qui permettent d'établir le résultat du siège.

Epoque archaïque VIIe siècle- 480 (siège de l'Acropole par les Perses inclus)

nb de sièges total	% succès attaque	% succès défense	Nul (reddition)	Abscence de données
66	(39) 59,1%	(9) 13,6%	(6) 9,1%	(12) 18,2%

nb de sièges entre Grecs	% succès attaque	% succès défense	Nul (reddition)	Abscence de données
27	(12) 44,4%	(3) 11,1%	(6) 22,2%	(5) 18,5%

Techniques utilisées par les assiégeants pour s'emparer d'une place forte

nb de sièges total	Investissement	Assaut	Ruses	Trahison	Stasis	Machines	Sapes	Autres	Abscence de données
66	(18) 27,27%	(14) 21,21%	(17) 25,75%	(7) 10,60%	(1) 1,51%	(3) 4,54%	(5) 7,57%	(7) 10,60%	(20) 30,30%

nb de sièges entre Grecs	Investissement	Assaut	Ruses	Trahison	Stasis	Machines	Sapes	Autres	Abscence de données
27	(7) 25,92%	(5) 18,51%	(9) 33,33%	(3) 11,11%	(0) 0%	(1) 3,70%	(1) 3,70%	(4) 14,81%	(6) 22,22%

Techniques utilisées par les assiégés pour défendre une place forte

nb de sièges total	Fortifications	Palissades	Ruses	Sortie	Aide extérieure	Machines	Autres	Abscence de données
66	(51) 77,27%	(1) 1,51%	(4) 6,06%	(0) 0%	(3) 4,54%	(0) 0%	(3) 4,54%	(10) 15,15%

nb de sièges entre Grecs	Fortifications	Palissades	Ruses	Sortie	Aide extérieure	Machines	Autres	Abscence de données
27	(21) 77,77%	(1) 3,70%	(3) 11,11%	(0) 0%	(0) 0%	(0) 0%	(2) 7,40%	(3) 11,11%

Epoque classique 480- 431 av. J.-C. (siège d'Epidaure)

nb de sièges total	% succès attaque	% succès défense	Nul (reddition)	Abscence de données
45	(27) 60%	(7) 15,55%	(7) 15,55%	(3) 6,66%

nb de sièges entre Grecs	% succès attaque	% succès défense	Nul (reddition)	Abscence de données
33	(17) 51,51%	(6) 18,18%	(7) 21,21%	(3) 9,09%

Techniques utilisées par les assiégeants pour s'emparer d'une place forte

nb de sièges total	Investissement	Assaut	Ruses	Trahison	Stasis	Machines	Sapes	Autres	Abscence de données
45	(24) 53,33%	(14) 31,11%	(6) 13,33%	(1) 2,22%	(1) 2,22%	(0) 0%	(0) 0%	(2) 4,44%	(9) 20%

nb de sièges entre Grecs	Investissement	Assaut	Ruses	Trahison	Stasis	Machines	Sapes	Autres	Abscence de données
33	(13) 33,39%	(11) 33,33%	(4) 12,12%	(0) 0%	(1) 3,03%	(0) 0%	(0) 0%	(1) 3,03%	(10) 30,30%

Techniques utilisées par les assiégés pour défendre une place forte

nb de sièges total	Fortifications	Palissades	Ruses	Sortie	Aide extérieure	Machines	Autres	Abscence de données
45	(23) 51,71%	(3) 6,66%	(1) 2,22%	(2) 4,44%	(4) 8,88%	(0) 0%	(3) 6,66%	(17) 37,77%

nb de sièges entre Grecs	Fortifications	Palissades	Ruses	Sortie	Aide extérieure	Machines	Autres	Abscense de données
33	(15) 45,45%	(1) 3,03%	(1) 3,03%	(1) 3,03%	(2) 6,06%	(0) 0%	(2) 6,06%	(15) 45,45%

Epoque classique 431- 404 av. J.-C.

nb de sièges total	% succès attaque	% succès défense	Nul (reddition)	Abscense de données
122	(70) 57,37%	(33) 27,05%	(10) 8,20%	(8) 6,55%

nb de sièges entre Grecs	% succès attaque	% succès défense	Nul (reddition)	Abscense de données
118	(66) 55,93%	(33) 27,96%	(10) 8,47%	(8) 6,77%

Techniques utilisées par les assiégeants pour s'emparer d'une place forte

nb de sièges total	Investissement	Assaut	Ruses	Trahison	Stasis	Machines	Sapes	Autres	Abscense de données
122	(33) 27,04%	(64) 52,45%	(10) 8,20%	(15) 12,30%	(5) 4,10%	(10) 8,20%	(0) 0%	(5) 4,10%	(16) 13,11%

nb de sièges entre Grecs	Investissement	Assaut	Ruses	Trahison	Stasis	Machines	Sapes	Autres	Abscense de données
118	(29) 24,60%	(60) 50,84%	(10) 8,47%	(15) 12,71%	(4) 3,40%	(6) 5,08%	(0) 0%	(5) 4,23%	(16) 13,55%

Techniques utilisées par les assiégés pour défendre une place forte

nb de sièges total	Fortifications	Palissades	Ruses	Sortie	Aide extérieure	Machines	Autres	Abscense de données
122	(88) 72,13%	(5) 4,10%	(1) 0,8%	(18) 14,75%	(32) 26,23%	(0) 0%	(7) 5,73%	(27) 22,13%

nb de sièges entre Grecs	Fortifications	Palissades	Ruses	Sortie	Aide extérieure	Machines	Autres	Abscense de données
118	(84) 71,18%	(5) 4,23%	(1) 0,85%	(17) 14,40%	(32) 27,11%	(0) 0%	(7) 5,93%	(27) 22,88%

Epoque classique 404-323 av. J.-C.

nb de sièges total	% succès attaque	% succès défense	Nul (reddition)	Abscense de données
297	(191) 64,30%	(72) 24,24%	(17) 5,72%	(27) 9,09%

nb de sièges entre Grecs	% succès attaque	% succès défense	Nul (reddition)	Abscense de données
251	(161) 64,14%	(62) 24,70%	(16) 6,37%	(22) 8,76%

Techniques utilisées par les assiégeants pour s'emparer d'une place forte

nb de sièges total	Investissement	Assaut	Ruses	Trahison	Stasis	Machines	Sapes	Autres	Abscense de données
297	(49) 16,50%	(97) 32,65%	(62) 20,87%	(38) 12,80%	(20) 6,73%	(22) 7,40%	(1) 0,033%	(10) 0,33%	(69) 23,23%

nb de sièges entre Grecs	Investissement	Assaut	Ruses	Trahison	Stasis	Machines	Sapes	Autres	Abscense de données
251	(34) 13,54%	(82) 32,66%	(50) 19,92%	(36) 14,34%	(13) 5,17%	(15) 5,97%	(1) 0,04%	(6) 0,24%	(65) 25,90%

Techniques utilisées par les assiégés pour défendre une place forte

nb de sièges total	Fortifications	Palissades	Ruses	Sortie	Aide extérieure	Machines	Autres	Abscense de données
297	(190) 64%	(5) 1,7%	(15) 5%	(27) 9%	(30) 10,1%	(1) 0,33%	(6) 2%	(82) 27,6%

nb de sièges entre Grecs	Fortifications	Palissades	Ruses	Sortie	Aide extérieure	Machines	Autres	Absence de données
251	(156) 62,15%	(4) 1,6%	(12) 4,8%	(18) 7,2%	(21) 8,4%	(0) 0%	(3) 1,2%	(73) 29,1%

Années	nb de sièges	% succès attaque	% succès défense	Nul	?
322-18	13	6 (46,2)	5 (38,5)	2 (15,3)	0
317-13	29	18 (62,1)	9 (31)	1 (3,45)	1
312-308	29	21(72,5)	8 (27,5)	0	0
307-03	21	20(95,2)	1(4,8)	0	0

Jean-Nicolas Corvisier, *Guerre et société dans les mondes grecs (490-322 av. J.-C.)*, Paris, 1999, p.136.

Annexe 2 : tableau chronologique des sièges connus à l'époque archaïque et classique

Siège	Date	Source	Assiégés+alliés	Techniques utilisées	Assiégeants + alliés.	Techniques utilisées.	Va ; Vd ; Ø.
-------	------	--------	-----------------	----------------------	-----------------------	-----------------------	--------------

Va : victoire des assiégeants

Vd : victoire des défenseurs

Ø : aucune information (les sources sont muettes)

R : reddition

Heira.	VIIIe. s	Pausanias, 4.17.1 ; 21.1- 10.	Messéniens.	Palissades.	Lacédémoniens.	Investissement. Assaut + surprise + trahison.	Va
Zancle.	VIIe. s	Pausanias, 4.23.8.	Habitants.	Ø	Messéniens.	Assaut.	Va
Ville d'Acarnan ie.	VIIe. s	Pausanias, 4.25.1-3.	Habitants.	Ø	Messéniens de Naupacte.	Assaut. Sape. Machines.	Va
Ville d'Acarnan ie.	VIIe. s	Pausanias, 4.4.10.	Messéniens.	Famine. Ruse. Fuite de nuit.	Acarnaniens.	Investissement.	Va
Phigalie.	659	8.39.3-5.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Blocus. Assaut ?	R
Phigalie.	659- 658	8.39.4-5.	Garnison lacédémonienne.	Fortifications.	Phigaliens (100 soldats d'élite).	Opération commando.	Va
Bactres.	VIIe. s.	DS, 2.1-28.	Habitants.	Fortifications puissantes.	Assyriens (Ninos).	Espionnage. Assaut (commando) + surprise.	Va
Babylone.	650- 648	DS, 2.1-28.	Sardanapale.	Fortifications puissantes.	Assourbanipal.	Blocus + assauts (2ans). Assaut réussi, favorisé par de fortes pluies.	Va
Milet.	610	Hdt, 1.16-22. Frontin, 3.15.6.	Habitants + Chios.	Fortifications. Ruse.	Ardys puis Sadyatte.	Ravages.	Vd
Éphèse.	VIe.s	Hdt, 1.26. Elien, 3.26.	Habitants.	Fortifications.	Crésus.	Ø	Ø
Ville en Carie.	VIe.s	Xen, 7.4.3-7.	Habitants.	Fortifications.	Cyrus.	Ruse + trahison + <i>stasis</i> .	Va

Ville des criséens.	600-565	Frontin, 3.7.6.	Habitants.	Fortifications.	Clisthène (tyran de Sicyone).	Ruse + assaut.	Va
Forteresse assyrienne.	VIe.s	Xen, <i>Cyr</i> , 5.3.11-18.	Garnison assyrienne.	Fortifications.	Armée perse (Cyrus et Gobrias).	Trahison	Va
Trois forteresses assyriennes.	VIe.s	Xen, <i>Cyr</i> , 5.4.51.	Garnison.	Fortifications.	Armée perse (Cyrus et Gobrias).	Assaut. Menaces ou paroles persuasives.	Va
Sardes.	546	Hdt, 1.79-84. Xen, <i>Cyr</i> , 7.2.1. Photius, <i>Bibl</i> 72 36a 9 -37a 25. Théon, <i>Progymn.</i> 11. Frontin, 3.8.3.	Habitants +Crésus.	Fortifications.	Perses (Cyrus).	Investissement. Assauts avec des machines. Commando + nuit.	Va
Ninive.	VIe.s	Hdt, 1.103.	Habitants (Lydiens).	Fortifications. Aide extérieure (Scythes).	Cyaxare.	Investissement.	Vd
Smyrne.	VIe.s	Hdt, 1.149.	Habitants (Éoliens).	Fortifications.	Bannis de Colophon.	Ruse.	R
Acropole de Sardes.	VIe.s	Hdt, 1.154.	Pactyès.	Fortifications.	Perses (Tabalos).	<i>Logos</i> toxique.	Va
Phocée.	VIe.s	Hdt, 1.163.	Habitants.	Fortifications. Fuite des Phocéens.	Harpagage.	Ø	Va
Téos.	VIe.s	Hdt, 1.168.	Habitants.	Fortifications. Fuite des habitants à Abdère.	Harpagage.	Terrassements.	Va

Babylone.	VIe.s	Hdt, 1.188-191. Xen, <i>Cyr</i> , 7.5.1-35..	Habitants.	Fortifications.	Cyrus.	Investissement. Ruse (Surprise+kairos) Discours	Va
Ville (Tocride).	VIe.s	Hdt, 2.118.	Habitants.	Fortifications.	Ménélas.	Ø	Ø
Azotas (Syrie).	VIe.s	Hdt, 2.157.	Habitants.	Fortifications.	Psammétique.	Investissement (29ans).	Va
Cadytis.	VIe.s	Hdt, 2.159.	Habitants (Syriens)	Fortifications.	Nécos (fils de Psammétique).	Ø	Ø
Memphis.	VIe.s	Hdt, 3.13.	Habitants.	Fortifications.	Cambyse.	Ø	Ø
Samos.	VIe.s	Hdt, 3.54.	Habitants (Polycrate).	Fortifications.	Lacédémoniens.	Assaut.	Vd.
Citadelle de Samos.	VIe.s	Hdt, 3.146-148.	Perses.	Fortifications.	Méandrios (tyran).	Assaut + surprise + trahison.	Va
Samos.	VIe.s	Hdt, 3.148	Habitants (Grecs).	Fortifications.	Perses.	Assaut.	Va
Babylone.	538	Hdt, 3.150-154. Frontin, 3.7.4.	Habitants.	Fortifications.	Darius.	Ruse.	Va
Leisydri on (Parnès).	VIe.s	Aristote, 19.3.	Bannis (Alcméonides)	Fortifications.	Tyrans.	Ø	Va
Acropole d'Athènes	VIe.s	Aristote, 19.5- 6.	Hippias.	Murs Pélargiques. Fuite.	Cléomène et les Athéniens.	Blocus.	R
Acropole d'Athènes	VIe.s	Aristote, 20.2- 3.	Cléomène, Isagoras et leurs partisans.	Murs Pélargiques.	Athéniens.	Blocus.	R

Barcé.	512	Hdt, 4.200-201.En.Tact, 37.6.	Habitants.	Fortifications.	Perses(Amasis).	Investissement. Sapes. Assauts. Ruse +surprise.	Va
Naxos.	VIe.s	Hdt, 5.34.	Habitants.	Fortifications.	Perses (Mégabatès).	Investissement. <i>Epiteichismos</i> .	Ø
Sybaris.	VIe.s	Hdt, 5.44.	Habitants.	Fortifications.	Crotoniates + Dorieus.	Ø	Ø
Minoa.	VIe.s	Hdt, 5.46.	Habitants.	Fortifications.	Eurylion (spartiate).	Ø	Ø
Acropole d'Athènes	VIe.s	Hdt, 5.65.	Tyrans.	Enceinte pélasgique. Fuite.	Lacédémoniens + Athéniens.	Capture des enfants.	R
Acropole d'Athènes	VIe.s	Hdt, 5.72.	Cléomène et Isagoras.	Enceinte pélasgique.	Athéniens.	Investissement.	R
Amamonte.	VIe.s	Hdt, 5.105-108.	Habitants.	Fortifications. Aide extérieure (Perses).	Onésilos.	Ø	Vd
Soles (Chypre).	VIe.s	Hdt, 5.115.	Habitants.	Fortifications.	Perses.	Investissement. Sapes des murailles .	Va
Dardanos.	VIe.s	Hdt, 5.117.	Habitants.	Ø	Daurisès.	Ø	Va
Abydos.	VIe.s	Hdt,5.117.	Habitants.	Ø	Daurisès.	Ø	Va
Percote.	VIe.s	Hdt,5.117.	Habitants.	Ø	Daurisès.	Ø	Va
Lampsaque.	VIe.s	Hdt,5.117.	Habitants.	Ø	Daurisès.	Ø	Va
Paisos.	VIe.s	Hdt,5.117.	Habitants.	Ø	Daurisès.	Ø	Va
Cios (Mysie).	VIe.s	Hdt, 5.122.	Habitants.	Ø	Hymaiès.	Ø	Ø

Place Thrace.	VIe.s	Hdt, 5.126.	Habitants.	Fortifications. Aide extérieure (Thraces).	Aristagoras.	Ø	Vd
Milet.	VIe.s	Hdt, 6.18.	Habitants.	Fortifications.	Perses.	Blocus sur terre et sur mer. Sapes + machines.	Va
Ville (Sicile).	VIe.s	Hdt, 6.23.	Habitants.	Fortifications.	Zancléens.	Ø	Ø
Port de Sicyone.	VIe.s	Frontin, 3.9.7.	Habitants.	Fortifications.	Milet (Thrasybule).	Ruse + assaut.	Va
Places fortes siciliennes.	570-544	Frontin, 3.4.6.	Habitants.	Fortifications.	Phalaris.	Ruse + investissement.	Va
Mespila.	557-56	Xen, <i>Anabase</i> , 3.4.11-12.	Habitants + Médeia, femme du roi.	Fortifications.	Perses.	Assaut. Investissement. Intervention divine.	Va
Larissa.	19 mai 556	Xen, <i>Anabase</i> , 3.4.7-8.	Habitants (Mèdes).	Fortifications.	Perses.	Phénomène météorologique + assaut ?	Va
Zancle.	VIe.s	Hdt, 6.23.	Habitants.	Fortifications.	Samiens.	<i>Kairos</i> .	Va
Thasos.	VIe.s	Hdt, 6.28.	Habitants.	Fortifications.	Histiée.	Ø	Vd
Bois sacré d'Argos.	VIe.s	Hdt, 6.78-80.	Argiens.	Bois très dense.	Lacédémoniens.	Ruse (tromperie).	Va
Egine.	Ve.s	Hdt, 6.88-89.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Trahison (Nicodromos).	Vd
Histiée.	Ve.s	11.13.5.	Habitants.	Ø	Perses.	Assaut.	Va
Caunos.	Ve.s.	Photius, Bibl 72 40a5-41b37.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens + Zopyre.	Menace.	Ø

Eretrie.	Ve.s	Hdt, 6.101.	Habitants.	Fortifications.	Perses.	Assauts. Trahison.	Va
Paros.	Ve.s	Hdt, 6.132-134. CN, <i>Miltiade</i> ,7.1-6.	Habitants.	Fortifications. Ruse.	Athéniens (Miltiade).	Désertion (Timo).	Vd
Lemnos.	Ve.s	Hdt, 6.136-140.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens (Miltiade).	Investissement. Persuasion ou intimidation ?	Ø
Syracuse.	Ve.s	Hdt, 6.155.	Habitants.	Fortifications.	Gélon + des exilés de Syracuse (les Gamores).	Trahison.	Va
Histiée.	Ve.s	Hdt, 7.23.	Habitants.	Fortifications.	Perses.	Ø	Ø
Parnasse.	Ve.s	Hdt, 7.27-28.	Phocidiens.	Relief. Ruse.	Thessaliens.	Ø	Vd
Acropole d'Athènes	Ve.s	Hdt, 8.51-52. Photius, Bibl 72 37a 26-40a 5.	Athéniens.	Fortifications. Jet de grosses pierres.	Perses.	Assaut +surprise.	Va
Ville.	Ve.s	Frontin, 3.9.5.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens (Périclès).	Ruse.	Va
Ville côtière.	Ve.s	Frontin, 3.9.8.	Habitants.	Fortifications.	Philippe.	Ruse.	Va
Olynthe.	Ve.s	Hdt, 8.51-52.	Habitants.	Ø	Perses.	Assaut.	Va
Ville (Carie).	Ve.s	Frontin, 3.2.5.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens (Cimon).	Ruse.	Va
Thasos.	Ve.s	<i>Plut</i> , <i>Thémistocle</i> , 25.2.	Habitants.	Ø	Athéniens.	Ø	Ø

Les Phocidiens (Parnasse)	482-81?	Hérodote, 8.27-28.	Les Phocidiens	Fortifications naturelles du Parnasse. Sortie + ruse.	Les Thessaliens.	Blocus ?	Vd
Camp carthaginois.	480	11.21-22.	Carthaginois.	Ø	Gélon, tyran de Syracuse.	Ruse.	Va
Camp perse (à Platées).	479	Hdt, 9.70. DS, 11.30.1;11.32.3-4. Plut, <i>Aristide</i> , 19.3.	Perses.	Palissades + fossé profond + rempart de bois.	Alliés (Lacédémoniens, Athéniens etc.).	Assauts.	Va
Thèbes.	479	Hdt, 9.86-87.	Habitants.	Fortifications.	Alliés (Lacédémoniens, Athéniens etc.).	Logos toxique. Assaut.	R
Sestos.	479	Hdt, 9.114-116. Thc, 1.89.2. DS, 11.37.5.	Habitants (Éoliens) + Perses.	Fortifications. Fuite des Perses.	Alliés (Lacédémoniens, Athéniens etc.).	Investissement.	Va
Potidée.	479	En.Tact, 31.25-27. Hdt, 8.51-52.	Habitants.	Fortifications.	Artabase.	Investissement. Trahison (échec). Assaut.	Vd
Byzance.	478	Thc, 1.94.2. CN, <i>Pausanias</i> , 2.2.	Habitants + Perses.	Fortifications.	Forces grecques.	Investissement.	Va
Thasos.	478-68	<i>Cimon</i> , 14.2.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens (Cimon).	Assaut.	Va

Eion.	477	Thc, 98.1. Pausanias, 8.8.9. Plut, <i>Cimon</i> , 7.1-4.	Habitants + Perses.	Ø	Athéniens.	Blocus.	Va
Skyros.	477	Thc, 98.2.	Dolopes.	Ø	Athéniens.	Ø	Va
Naxos.	478- 468	Thc, 98.4.	Habitants.	Ø	Athéniens.	Ø	R
Thasos.	478- 468	Thc, 100- 101.1-2.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Investissement (3ans).	R
Sybaris.	476- 75	DS, 11.48.4.	Habitants.	Ø	Crotoniates.	Ø	Ø
Mont Ithome.	473- 64	Thc, 102.1-3. DS, 11.54.4.	Ilores révoltés.	Ø	Lacédémoniens + Athéniens.	Investissement (9ans). Assaut.	R
Eion.	470- 69	DS, 11.60.2.	Garnison perse.	Ø	Athéniens (Cimon).	Investissement.	Va
Skyros.	470- 69	DS, 11.60.2.	Garnison perse.	Fortifications.	Athéniens (Cimon).	Investissement.	Va
Villes de Carie.	470- 69	DS, 11.50.4-5.	Garnison perse.	Fortifications.	Athéniens (Cimon).	Investissement.	Va
Villes de Lycie.	470- 69	DS, 11.50.4-5.	Garnison perse.	Fortifications.	Athéniens (Cimon).	Investissement.	Va
Mycènes.	468- 67	11.65.3-5.	Habitants.	Fortifications.	Argos + alliés.	Investissement. Assaut.	Va
Citadelle de Memphis.	462- 459	DS, 11.74.3-6; 11.75.4 ; 11.77.2.	Perses.	Fortifications. Arrivée d'alliés.	Égyptiens + Athéniens.	Investissement.	Vd

Egine.	458-57	Thc, 105.2;108.4.	Habitants + Lacédémoniens.	Fortifications.	Athéniens.	Investissement.	R
Thasos.	464-63	DS, 11.70.1-2.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Investissement.	R
Egine.	464-63	DS, 11.70.2-3	Habitants.	Ø	Athéniens.	Investissement. Assaut.	Ø
Île Prosopitis (Memphis).	460-454	Thc, 109.3-4.	Grecs.	Position naturellement forte.	Perses (Mégabyze).	Investissement (1an et demi). Assèchement du canal et assaut.	Va
Tanagra.	457-56	DS, 11.82.5.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens (Myronidès).	Investissement.	Va
Epidaure.	Ve.s	<i>Périclès</i> , 35.3.	Habitants.	Ø	Athéniens (Périclès).	Ø	Vd
Ville des Pharcaliens.	457-56	DS, 11.83.3-4	Habitants.	Ø	Athéniens (Myronidès).	Investissement. Assaut.	Vd
Méthonè.	456-55	DS, 11.84.6.	Habitants. + Lacédémoniens.	Ø	Athéniens (Tolmidès). 50 trières et 4000 hoplites.	Ø	Va
Gythion (base navale).	456-55	DS, 11.84.6.	Lacédémoniens.	Ø	Athéniens (Tolmidès). 50 trières et 4000 hoplites.	Assaut.	Va
Zacynthe.	456-55	DS,11.84.7.	Habitants.	Ø	Athéniens (Tolmidès). 50 trières et 4000 hoplites.	Ø	Va
Oiniadai (Acarnanie).	454	Thc, 111.3.	Habitants.	Ø	Athéniens.	Ø	Vd
Sicyone.	453-52	DS, 11.88.2.	Habitants + Lacédémoniens.	Fortifications. Arrivée d'alliés.	Athéniens (Périclès).	Assauts.	Vd

Aitna-Inessa	451-50	DS, 11.91.1.	Habitants.	Ø	Armée sikèles (Doukétios).	Ruse.	Va
Motyon.	451-50	DS, 11.91.1.	Garnison d'Agrigente + Syracusains.	Fortifications.	Armée sikèles (Doukétios).	Investissement. Assaut.	Va
Motyon.	451-50	DS, 11.91.1.	Garnison sikèle.	Fortifications. Fuite de Doukétios de nuit.	Agrigentins + Syracusains	Investissement. Assaut. Complot.	Va
Kition (Chypre).	450	Thc, 112.3. DS, 12, 3.1-3. CN, <i>Cimon</i> , 3.4. Plut, <i>Cimon</i> , 19.1-2.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Investissement.	Vd
Marion.	450-449	DS, 12.3.1-3.	Habitants.	Ø	Cimon.	Ø	Va
Salamine.	449-448	DS, 12.4.1-5.	Habitants.	Fortifications.	Cimon.	Assaut + blocus.	R
Chéronée.	448 ?	Thc, 113.1 Pausanias, 1.27.5.	Exilés béotiens + habitants	Ø	Athéniens.	Ø	Va
Histiaia.	446-445	DS, 12.7.1.	Habitants.	Ø	Périclès.	Assaut.	Va
Samos.	440	Thc, 116-117. DS, 12.27-28.	Samiens + Perses.	Fortifications. Sortie.	Athéniens (Périclès) + Chios + Lesbos + démocrate samiens.	Blocus sur terre (triple fortification) et sur mer (9 mois). Ruse.	Va

Épidamne .	439-437	DS, 12.30-31.	Habitants + Corinthiens.	Fortifications.	Bannis d'Épidamne + Illyriens + Corcyréens.	Investissement.	Va
Méthonè.	430-429	DS, .12.43.1-4.	Habitants + Brasidas et ses soldats.	Fortifications.	Athéniens.	Assaut.	Vd
Phéia.	430-429	DS, 12.44.1-5.	Eléens.	Fortifications.	Athéniens.	Assaut.	Va
Thronion.	430-429	DS, 12.44.1.	Locriens.	Fortifications.	Athéniens.	Investissement.	Va
Forteresse (Péloponnèse).	430	Frontin, 3.9.9.	Garnison.	Fortifications.	Périclès.	Ruse.	Ø
Platéés.	428-427	Thc,2.71-78 ; 3.20-24 ; 3.52-68. DS, 12.47.1-4; 12.56.1-7.	Platéens + Athéniens.	Fortifications + terrassements. Fuite.	Lacédémoniens ; Thébains ; Corinthiens.	Assaut (machines) Blocus.	Va
Potidée.	429	Thc,1.63-66. Pseudo-Aris, 2.5. DS, 12.34.1-5; 12.37.1-2; 12.46.1-5.	Potidéates+ Corinthiens.	Fortifications. Sortie ?	Athéniens + Macédoniens.	Blocus. Assauts.	R
Une ville de Macédoine	428-427	DS, 12.50;6-7 ;	Macédoniens.	Ø	Thraces.	Assaut.	Va

Mytilène.	Juin 428- Juin 427	Thc, 3.2-8 ; 3.16-19 ; 3.25- 28. DS, 12.55.1-10. Polyen, <i>Etéonique</i> .	Mytiléniens.	Fortifications Sortie.	Athéniens + alliés (peu nombreux).	Blocus (terre et mer). La famine provoque dans la ville une <i>stasis</i> qui oblige la ville à traiter avec les Athéniens.	R
Méthymna.	428	Thc, 3.18.1-2.	Habitants.	Fortifications	Mytiléniens + auxiliaires.	Assaut + trahison attendue.	Vd
Colophon (Notion).	427	Thc, 3.24-25.	Habitants révoltés + auxiliaires arcadiens et barbares.	Fortifications.	Athéniens commandés par Pachès.	Ruse : assaut inattendu durant la remise d'un captif venu négocier.	Va
Minoa (île).	426	Thc, 3.51.1-4. Plut, <i>Nicias</i> , 6.4.	Mégariens.	Fortifications.	Athéniens commandés par Nicias.	Assaut avec machines Blocus sur terre et sur mer.	Va
Mylai.	426	Thc, 3.90.1-4. DS, 12.54.4-8.	Messéniens.	Fortifications Embuscade.	Athéniens et leurs alliés.	Assaut (provoque une reddition).	Va
Messine.	426	Thc, 3.90.4.	Habitants.	Fortifications .	Athéniens + alliés+ Messéniens.	Investissement. Reddition de la cité et livraison d'otages.	R
Aigion ?	426	Thc, 3.97.2.	Habitants.	Absence de fortifications..	Athéniens.	Assaut.	Va
Fort au bord de l'Alex en Locride.	426	Thc, 3.99.1.	Garnison (Locriens).	Fortifications.	Athéniens.	Assaut ?	Va
Bourgade des Hyéens ?	426	Thc, 3.101.2.	Hyéens.	Ø	Lacédémoniens commandés par Euryloque.	Ø	Va

Oénéon.	426	Thc, 3.102	Locriens.	Ø	Lacédémoniens commandés par Euryloque.	Ø	Va
Eupalion.	426	Thc, 3.102	Locriens.	Ø	Lacédémoniens commandés par Euryloque.	Ø	Va
Faubourg de Naupacte.	426	Thc, 3.102.2.	Habitants de Naupacte.	Absence de fortifications.	Lacédémoniens + Étoliens.	Ø	Va
Molycréion.	426	Thc, 3.102.2.	Habitants.	Ø	Lacédémoniens + Étoliens.	Ø	Va
Inéssa.	Hiver 426-25	Thc, 3.103.	Habitants + Syracusains.	Fortifications.	Athéniens + alliés grecs+ Sikèles.	Assaut.	Vd
Naxos la Chalcidienne.	Été 425	Thc, 4.25.7-10.	Habitants + alliés Sikèles + Léontins.	Fortifications Sortie.	Messéniens.	Investissement.	Vd
Messine.	425	Thc, 4.25.10-12.	Habitants + Locriens.	Fortifications. Sortie.	Athéniens + Léontins et leurs alliés.	Attaque sur terre et sur mer.	Vd
Anactario.	424	Thc, 4.49.1-5	Habitants (Corinthiens).	Fortifications.	Athéniens + Acarnaniens.	Trahison.	Va
Pylos.	425	Thc, 4.26-40. DS, 12.61-63. Plut, <i>Nicias</i> , 7-8.	Lacédémoniens.	Terrain.	Athéniens.	Assaut + négociation (otages).	Va
Pylos.	425	Thc,	Athéniens.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Assaut.	Vd
Molycria (ville).	425-424.	DS, 12.60.3.	Habitants.	Ø	Étoliens + Lacédémoniens.	Ø	Va
Montagne Istoné.	424	Thc, 4.46-48.	Exilés.	Terrain + palissades.	Athéniens + gens de la ville.	Assaut.	Va

Rhoeteion	424	Thc, 4.52.2.	Garnison (Phocéens?).	Ø	Bannis de Mytilène + un corps de Lacédémonien.	Ø	Va
Antandros.	424	Thc, 4.52.3.	Habitants + une garnison athénienne.	Fortifications.	Bannis de Mytilène + un corps de Lacédémonien.	Trahison.	Va
Cythère.	424	Thc, 4.53.1-2. Plut, <i>Nicias</i> , 6.4.	Habitants (Lacédémoniens : périèques).	Sortie. Acropole.	Athéniens + alliés + Milésiens.	Investissement. Négociation.	R
Scandéia (ville maritime)	424	Thc, 4.54.	Habitants.	Ø	Athéniens + alliés + Milésiens.	Ø	Va
Thyréa (en Cynurie).	424	Thc, 4.62. Plut, <i>Nicias</i> , 6.7.	Éginètes.	Fortifications. Acropole.	Athéniens.	Assaut.	Va
Mégare.	424	Thc, 4.66-73. DS, 12.66.1-4.	Mégariens + Péloponnésien.	Fortifications.	Athéniens + Platéens.	Trahison.	Vd
Nisée (place forte).	424	Thc, 4.66-73. DS, 12.66.1-4.	Péloponnésiens (qui ont fui de Mégare).	Fortifications.	Athéniens + Platéens.	Investissement. Négociation.	R
Nisaia (port de Mégare).	424-423	DS, 12.67.1.	Athéniens.	Fortifications.	Brasidas et ses soldats.	Ø	Va
Déliion.	424	Thc, 4, 100-101. DS, 12.70.6	Athéniens.	Fortifications.	Béotiens + Corinthiens + Lacédémoniens.	Assaut (avec des machines).	Va
Acanthe.	424	Thc, 4.85-88. DS, 12.67.2.	Habitants.	Fortifications.	Brasidas et ses soldats.	Discours toxique + <i>kairos</i> + surprise.	Va

Mélos.	424-423	DS, 12.65.1-3.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Investissement ? Assaut ?	Vd ?
Crommyon (citadelle)	424-423	DS, 12.65.7.	Garnison.	Ø	Nicias.	Ø	Va
Amphipolis.	423	Thc, 4.102-110. DS, 12.68.1-6.	Habitants + garnison athénienne ?	Fortifications.	Brasidas et ses soldats.	Trahison + discours.	Va
Eion.	423	Thc, 4.106-108. DS, 12.73.3.	Garnison athénienne.	Fortifications.	Brasidas et ses soldats.	Assaut + surprise.	Vd
Toronè.	423	Thc, 4.110-115. DS, 12.68.6.	Habitants + une garnison Athénienne.	Fortifications.	Brasidas et ses soldats.	Trahison.	Va
Lécythos.	423	Thc, 4.115.	Habitants + garnison athénienne.	Fortifications en mauvaises états (en bois) + maisons munies de créneaux.	Brasidas et ses soldats.	Discours toxique + assaut + une machine.	Va
Mendè.	423	Thc, 4.123-135. DS, 12.67.6-10.	Habitants + garnison lacédémonienne+ 300 hommes de Skionè.	Sortie sur une position forte. Évacuation des femmes et des enfants.	Athéniens + Chios+ mercenaires thrace + alliés.	<i>Stasis</i> +trahison+ investissement de l'acropole.	Va
Antandros.	423-422	DS, 12.72.3-4.	Exilés de Lesbos.	Fortifications.	Athéniens.	Assaut.	Va
Skionè.	422-21	Thc, 4.123-135 ; 5.32. DS, 12.67.6-10.	Habitants + garnison lacédémonienne.	Fortifications. Sortie sur une position forte pour éviter l'investissement. Évacuation des femmes et des enfants.	Athéniens + Chios+ mercenaires thrace + alliés.	Assaut contre la position forte. Investissement de la ville. Décret menaçant les habitants de mort.	Va

Panacton (forteresse).	422	Thc, 5.3.5 ; 5.39.2.	Garnison Athénienne.	Fortifications.	Béotiens.	Trahisons.	Va
Potidée.	423	Thc, 4.135.	Habitants	Fortifications. Détection de l'attaque par surprise.	Brasidas et ses soldats.	Surprise + escalade.	Vd
Toronè.	422	Thc, 5.2-DS, 12.73.1-3.	Habitants + garnison Lacédémonienne.	Fortifications. Défense des soldats lacédémoniens.	Cléon et ses soldats.	Assaut sur terre et sur mer.	Va
Stagiros.	422	Thc, 5.6.1-2.	Habitants.	Ø	Cléon et ses soldats.	Assaut.	Vd
Galèpsos.	422	Thc, 5.6.1-2.	Habitants.	Ø	Cléon et ses soldats.	Assaut.	Va
Amphipolis.	422	Thc, 5.6-11. Polyen, <i>Brasidas</i> , 38.	Habitants + une garnison lacédémonienne.	Fortifications. Stationnement de troupes à l'extérieur de la ville pour éviter l'investissement Sortie décisif de Brasidas.	Cléon et ses soldats.	Inertie.	Vd
Kypsèles (fort).	421	Thc, 5.33.	Mantinéens.	Oliganthropie.	Lacédémoniens.	Oliganthropie.	Va
Mèkyberna.	421	Thc, 5.39.	Garnison athénienne.	Ø	Olynthiens.	Assaut.	Va
Kymé.	421-420	DS, 12.76.4.	Habitants.	Ø	Campaniens.	Assauts.	Va
Phycos (fort).	420	Thc, 5.49.1-5.	Eléens.	Ø	Lacédémoniens.	Ø	Ø
Héraclée du Trachis.	420-419	DS, 12.77.4-6.	Habitants + Thébains.	Ø	Aenianes, Dolopes, Maliens.	Ø	Ø

Epidaure.	419	Thc, 5.56.5.	Habitants.	Fortifications. Défense sur les murailles.	Argiens.	Assaut.	Vd
Orchomène.	419	Thc, 5.61-62. DS,12.79.1-3.	Habitants.	Fortifications. Absence d'alliés.	Athéniens + Mantinéens + Eléens.	Assaut. Négociation.	R
Tégée.	418	Thc, 5. DS, 12.79.3-4.	Habitants.	Fortifications. Aide extérieure.	Athéniens + Mantinéens + Eléens.	Présence de traîtres dans la ville.	Vd
Epidaure.	418	Thc, 5.75-76 ; 5.80.3.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens + Mantinéens + Eléens.	Investissement. Construction d'un fort.	R
Hysiai (citadelle)	417- 416	DS, 12.81.1.	Habitants.	Ø	Lacédémoniens + alliés.	Assaut.	Va
Mélos.	416- 15	Thc, 5.84 ; 5.115-116. DS, 12.80.5.	Habitants.	Fortifications. Sorties.	Athéniens.	Investissement + trahison +assaut + discours toxique.	Va
Bourgades de Bithynie.	416- 415	DS, 12.82.1.	Habitants.	Ø	Byzantins + Chalcédoniens + un contingent Thrace.	Ø	Va
Ornées.	415	Thc, 6.7.1-2. DS, 12.81.5.	Habitants + exilés d'Argos + Lacédémoniens.	Fortifications. Fuite.	Athéniens + Argiens.	Investissement ? Assaut ?	Va
Hyccara.	415	Thc, 6.62.2-3. Plut, <i>Nicias</i> , 15.4.	Habitants.	Ø	Athéniens + Egestains.	Assaut.	Va
Tarente.	?	Elien, 5.20.	Habitants.	Fortifications. Ruse.	Athéniens.	Investissement.	Vd
Hybla- Géléatis.	415	Thc, 6.62.5. Plut, <i>Nicias</i> , 15.3.	Habitants.	Ø	Athéniens + Sikèles +alliés.	Assaut.	Vd

Fort Syracusain.	414	Thc, 6.94.2.	Garnison syracusaine.	Fortifications.	Athéniens + alliés.	Assaut.	Vd
Centoripés.	414	Thc, 6.94.3.	Sikèles.	Ø	Athéniens + alliés.	Ø	R
Catane.	415	Polyen, <i>Alcibiade.4.</i> Frontin, 3.2.6. DS, 13.4.4. Thc, 6;42 ;51.	Habitants.	Fortifications.	Alcibiade.	Ruse + surprise.	Va
Syracuse	414/13	Thc, 6. DS, 13.6.2-7. Frontin, 3.6.6.	Habitants + alliés.	Fortifications. Terrassements. Sorties. Aide extérieure.	Athéniens +alliés.	Assaut + investissement. Trahison?(Nicias a des espions dans Syracuse).	Vd
Iètes	413	Thc, 7.1.3.	Habitants.	Ø	Gylippe et ses soldats.	Assaut.	Va
Amphipolis.	413	Thc, 7.9.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens + Perdiccas + un contingent de Thraces.	Assaut. Investissement.	Ø
Mycaléssos.	412	Thc, 7.19.1-5.	Habitants.	Fortifications en très mauvaises états.	Thraces.	Surprise.	Va
Ville des Evespéritains.	412	Thc, 7.50.2.	Evespéritains + Armée de secours péloponnésienne.	Fortifications.	Libyens.	Investissement.	Vd
Hairai.	411-10	Thc, 8.20.2.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Assaut.	Vd
Mytilène.	412	Thc, 8.23.2-10.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Assaut + surprise.	Va
Iasos.	412	Thc, 8.28.2.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens + Syracusains.	Assaut + surprise.	Va
Milet.	412	Thc, 8.25.5.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Investissement.	Vd

Ptéléon.	412	Thc, 8.31.2.	Habitants.	Fortifications.	Péloponnésiens + Chios.	Assaut.	Vd
Clazomènes.	412	Thc, 8.31.	Habitants.	Absence de fortifications.	Péloponnésiens + Chios.	Assaut.	Vd
Cnide.	412	Thc, 8.35.1-4.	Habitants + Milésiens.	Absence de fortifications.	Athéniens.	Assaut.	Vd
Chios.	412-11	Thc, 8.38;8.40;8.61	Habitants.	Fortifications. Sortie.	Athéniens.	Investissement par terre et par mer. <i>Epiteichismos.</i>	Vd
Samos.	411	Thc, 8.55.3.	Athéniens	Fortifications.	Habitants + Lacédémoniens + Chios.	Assaut.	Vd
Oropos.	411	Thc, 8.49.1-3.	Garnison athénienne.	Fortifications.	Béotiens + Eretriens.	Trahison.	Va
Lampsaque.	411	Thc, 8.62.2.	Habitants.	Absence de fortifications. Sortie.	Athéniens.	Assaut.	Va
Abydos.	411	Thc, 8.62.3.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Assaut.	Vd
Oinoè (fort).	411	Thc, 8.98.1-4.	Athéniens.	Fortifications.	Corinthiens + Béotiens.	Assaut.	Va
Méthymna.	411	Thc, 8.100.2-5	Habitants + garnison athénienne.	Fortifications.	Bannis de Methymna+ une troupe de mercenaires + des soldats de Kymè.	Assaut.	Vd
Erésos.	411	Thc, 8.100.4-5.	Habitants + Athéniens	Fortifications.	Bannis de Méthymna + une troupe de mercenaires + des soldats alliés.	Assaut avec des machines.	Ø
Eléonte.	411	Thc, 8.103.1.	Habitants.	Fortifications.	Péloponnésiens.	Assaut.	Vd
Pydna.	410	DS, 13.49.	Habitants.	Ø	Macédoniens + Théràmène.	Ø	Va
Cyzique.	410	DS, 13.49.4. Frontin, 3.9.6.	Habitants.	Ø	Lacédémoniens (Mindaros) + Pharnabaze.	Assaut.	Va

Cyzique.	410	DS, 13.49.4. Frontin, 3.9.6.	Habitants + garnison lacédémonienne.	Fortifications. Fuite de la garnison.	Charès.	Investissement.	Va
Fort sur le territoire d'Éphèse.	410- 409	Anonyme, Papyrus du Caire, I.	Garnison (Éphésiens + Lacédémoniens)	Fortifications.	Athéniens (Thrasyllos).	Assaut.	Ø
Éphèse.	410- 409	Anonyme, Papyrus du Caire, II.	Habitants.	Fortifications. Sortie.	Athéniens.	Assaut ?	Vd
Antandro s.	409	DS, 13.42.4.	Habitants + garnison perse.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Trahison. Assaut avec machines.	Va
Pyggéla.	409	Xen, <i>Hell</i> , 1.2- 4.	Habitants + Milésiens.	Fortifications. Aide extérieure.	Athéniens.	Investissement.	Ø
Éphèse.	408 ?	DS, 13.64.	Habitants.	Fortifications. Sortie.	Thrasybule.	Assaut sur plusieurs pans de mur..	Vd
Chalcédoi ne.	408	Xen, <i>Hell</i> , 3.2- 10. DS, 13.64.3 ; 13.66.1-4. Plut, <i>Alcibiade</i> , 30.	Habitants + Lacédémoniens.	Fortifications. Sortie.	Athéniens.	Investissement (en bois)	R
Sélymbria .	408	Xen, <i>Hell</i> , 3.10. DS, 13.66.4. IG I ² n°116. Plut, <i>Alcibiade</i> , 33.2-10.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Assaut. Trahison.	Va

Byzance.	408	Xen, <i>Hell</i> , 3.14-22. DS, 13.67.1-4. Polyen, <i>Thrasylle</i> , 2. Polyen, <i>Cléarque</i> , 7. CN, <i>Alcibiade</i> , 5.6. Plut, <i>Alcibiade</i> , 31.3. Elien, 3.14. Frontin, 3.11.13.	Habitants + Mégariens + Béotiens+ Lacédémoniens.	Fortifications. Sortie indirect.	Athéniens.	Investissement. Assaut + armes de jet. Trahison + ruse.	Va
Pylos.	408	DS, 13.64.5-7.	Messéniens + Athéniens.	Palissade. Famine.	Lacédémoniens.	Investissement. Assaut continu.	R
Byzance? Chios ? Thasos ? Antandros ?	408- 407	Anonyme, Papyrus de Florence, C.V.2.	Habitants + Athéniens.	Fortifications.	Mydiens.	Trahison.	Ø
Sélinonte.	408	DS, 13.54-58.	Habitants.	Fortifications. L'intégralité de la population participe au siège.	Carthaginois.	Investissement. Assauts avec machines	Va
Himère.	408	DS, 13.59-62.	Habitants + alliés.	Fortifications. Sortie. Fuite des alliés.	Carthaginois.	Investissement. Assauts avec machines	Va
Thasos.	407	Xen, <i>Hell</i> , 1.4.9.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens	Investissement. Famine + troubles civils.	Va

Andros.	407	Xen, <i>Hell</i> , 1.5.22. DS, 13.69.4.	Habitants + Lacédémoniens.	Fortifications. Sortie.	Athéniens.	Assaut.	Va
Phocée.	407	Xen, <i>Hell</i> , 1.5.11.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Investissement.	Ø
Delphinio n.	407	Xen, <i>Hell</i> , 1.5.15. DS, 13.76.4.	Habitants.	Ø	Lacédémoniens.	Ø	Va
Téos.	407	Xen, <i>Hell</i> , 1.5.15. DS, 13.76.4.	Habitants.	Ø	Lacédémoniens.	Ø	Va
Syracuse.	407 ?	DS, 13.75.	Habitants.	Fortifications.	Hermocrate + traîtres.	Assaut + trahison.	Vd
Méthymna.	406	Xen, <i>Hell</i> , 1.6.12-15. DS, 13.67.5.	Habitants + Garnison athénienne.	Fortifications.	Lacédémoniens + Milet + Chios.	Assaut.	Va
Port de Mytilène	406	Xen, <i>Hell</i> , 1.6.16-26. DS, 78-79 ; 13.97.1-5.	Flotte athénienne commandée par Conon.	Fortifications du port. Sortie. Barrage maritime. Aide extérieure (flotte athénienne).	Lacédémoniens (Callicratidas).	Blocus sur mer. Investissement sur terre.	Vd
Agrigente .	406	DS, 13.85.	Habitants + alliés (Dexippe).	Fortifications. Création de troupes de réserve. Discorde. Famine puis fuite des habitants.	Carthaginois (Hannibal puis Hamilcar).	Investissement (fossé + palissade). Assaut avec des machines.	Va
Kédreiai.	405	Xen, <i>Hell</i> , 2.1.15.	Habitants.	Ø	Lacédémoniens (Lysandre).	Assaut.	Va

Thasas(Carie).	405 ?	DS, 13.104.7.	Habitants.	Ø	Lysandre.	Assaut.	Va
Lampsaque.	405	Xen, <i>Hell</i> , 2.1.18-21. Plut, <i>Lysandre</i> , 9.5. DS, 13.104.8.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Assaut.	Va
Sestos.	405	DS, 13.106.7.	Habitants + Athéniens	Fortifications.	Lysandre.	Assaut ?	Va
Géla.	405	DS, 13.108.	Habitants + alliés (Syracuse)	Fortifications. Participation des femmes et des enfants. Retraite des alliés.	Carthaginois.	Investissement (tranchées). Assauts avec des machines.	Va
Athènes.	404	Xen, <i>Hell</i> , 2.2.7.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Blocus. Ruse.	Va
Ville des Herbéssiniens.	404-03	DS, 14.7.6.	Habitants.	Ø	Denys.	Ø	Vd
Ortygie.	404-03	DS, 14.8.1.	Denys et ses mercenaires + Campaniens.	Fortifications. Ruse. Sortie vitorieuse.	Révoltés syracusains + Messine et Rhégion.	Discours toxique. Assauts avec des machines. Blocus.	Vd
Entella.	404-03	DS, 14.9.8-9.	Habitants.	Ø	Campaniens.	Ruse + trahison.	Va
Samos.	403	Xen, <i>Hell</i> , 2.3.6.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Assaut (intimidation).	R

Phylé (forteresse).	403	Xen, <i>Hell</i> , 2.4.2.	Garnison ?	Fortifications.	Thrasybule et ses soldats	Ø	Va
Phylé (forteresse).	403	Xen, <i>Hell</i> , 2.4.2-7. Aristote, Const, 37.1.	Thrasybule et ses soldats.	Fortifications. Élément météorologique (neige +vent). Sortie.	Trente.	Assaut. Tentative d'investissement.	Vd
Eleusis (fortifiée).	403	Xen, <i>Hell</i> , 2.4.8.	Garnison.	Fortifications.	Trente.	Ruse.	Va
Athènes (ville).	403	Xen, <i>Hell</i> , 2.4.27. DS, 13.107.	Habitants sous le régime des Trente.	Fortifications. Pierres disposées devant les murs.	Les soldats du Pirée	Assaut + machines.	Vd
Pirée.	403	Xen, <i>Hell</i> , 2.4.28-35.	Thrasybule est ses soldats.	Fortifications. Sortie.	Lacédémoniens.	Blocus sur terre et sur mer. Intimidation. Intoxication.	R
Sélymbria .	403-02	DS, 14/12/06	Habitants + Cléarque et ses troupes.	Fortifications. Fuite de Cléarque la nuit.	Lacédémoniens.	Investissement.	Va
Etna (place forte).	403-02	DS, 14.14.2.	Garnison.	Troupes en infériorité numérique.	Denys.	Assaut.	Va
Enna.	403-02	DS, 14.14.6-8.	Habitants + tyran + Aimnestos.	Fortifications.	Denys.	Discours toxique. Sédition.	Va
Catane.	403-02	DS, 14.15.1-2.	Habitants.	Fortifications.	Denys.	Trahison.	Va

Naxos.	403-02	DS, 14.15.2 ; 14.68.3. Polyen, <i>Denys</i> , 5. Strabon, 6.2.3.	Habitants.	Fortifications.	Denys.	Trahison. Naxos est détruite.	Va
Himère	IVe.s	Polyen, <i>Denys</i> , 10.	Habitants.	Fortifications.	Denys.	Ruse. Assaut.	Va
Ville des Léontins.	403-02	DS, 14.15.4.	Habitants.	Ø	Denys.	Les assiégés abandonnent la ville par peur.	Va
Milet.	401-400	Xen, <i>Anabase</i> , 1.2.2 ; 1.2.3 ; 1.4.2.	Habitants.	Fortifications.	Bannis.	Ø	Vd
Place forte des Mossynèques.	401-00	DS, 14.30.6-7.	Habitants.	Coline.	Dix-Mille.	Assauts.	Va
Phylé.	401-00	DS, 14.32.1-2.	Garnison.	Fortifications.	Exilés (Thrasybule) + Thébains.	Ø	Va
Phylé.	401-00	DS, 14.32.1-2.	Exilés (Thrasybule) + Thébains.	Fortifications. Neige. Panique dans le camp des assiégeants. Sortie de nuit victorieuse.	Trente.	Investissement.	Va
Cité thrace.	Fin Ve.s	Plut, <i>Lysandre</i> , 20.7.	Aphytéens.	Ø	Lysandre.	Ø	Vd
Fort.	400	Xen, <i>Anabase</i> , 5.2.3-16.	Garnison.	Fortifications (large fossé, remblai et bastions). Sorties.	Peltastes (armée des Dix-Mille).	Assaut.	Vd

Forteresse .	400	Xen, <i>Anabase</i> , 7.8.10-15.	Garnison (Asidatès et sa famille).	Fortifications (tour).	Xénophon.	Assaut. Perçement de la muraille.	Va
Kymé.	400-99	DS, 14.35.7. CN, <i>Alcibiade</i> , 7.1.	Habitants.	Fortifications. L'hiver.	Perses (Tissapherne).	Blocus.	Vd
Phères.	Fin Ve.s ?	CN, <i>Conon</i> , 1.1.	Habitants.	Ø	Conon.	Ø	Ø
Magnésie.	400-99	DS, 14.36.2.	Habitants.	Absence de fortifications.	Thibron.	Assaut.	Va
Thralles	400-99	DS, 14.36.2.	Habitants.	Topographie avantageuse.	Thibron.	Ø	Vd
Larissa (l'égyptienne)	399	Xen, <i>Hell</i> , 3.1.7.	Habitants.	Fortifications. Sorties.	Tibron (spartiate) et son armée.	Investissement. Destruction des canaux.	Vd
Larissa.	399	Xen, <i>Hell</i> , 3.1.13-16.	Habitants.	Ø	Dercylidas.	Persuasion ? Discours séditieux ?	Va
Hamaxitos.	399	Xen, <i>Hell</i> , 3.1.13-16. DS, 14.38.3.	Habitants.	Ø	Dercylidas.	Persuasion ? Discours séditieux ?	Va
Kolomes et Arisba.	399-98	DS, 14.38.3.	Habitants.	Ø	Dercylidas.	Assaut.	Va
Colonai.	399	Xen, <i>Hell</i> , 3.1.13-16.	Habitants.	Ø	Dercylidas.	Persuasion ? Discours séditieux ?	Va
Ilion et plusieurs villes de Troade.	399-98	DS 14.38.3.	Habitants.	Ø	Dercylidas.	Assaut.	Va
Kébrèn.	399	Xen, <i>Hell</i> ,	Habitants.	Fortifications.	Dercylidas et Athénadas de	Discours séditieux ?	Va

		3.1.17-18. DS 14.38.3.		Sortie.	Sicyone.	Destruction d'un puits. Garnison des assiégés se comporte mal.	
Skepsis.	399	Xen, <i>Hell</i> , 3.1.20-28.	Habitants + garnison dirigée par Midias.	Fortifications. Otages.	Dercylidas.	Discours séditieux et persuasion.	Va
Gergis.	399	Xen, <i>Hell</i> , 3.1.28-30.	Habitants.	Fortifications.	Dercylidas.	Otage (Midias).	Va
Villes de Chersonèse.	399- 98	DS, 14.88.6.	Habitants + Dercylidas.	Aide extérieure.	Thraces.	Investissement.	Vd
Atarneus (forteresse).	397	Xen, <i>Hell</i> , 3.2.11.	Exilés de Chios.	Fortifications.	Dercylidas.	Investissement (8 mois).	R
Motyé.	397- 96	DS, 14.48. Polyen, <i>Denys</i> , 6.	Habitants + Carthaginois.	Fortifications. Surprise.	Denys.	Machines. Assaut sur terre et sur mer. Commando surprise (nuit).	Va
Egeste.	397- 96	DS, 14.48.5.	Habitants.	Fortifications. Sortie de nuit.	Leptine.	Assauts	Vd
Entella.	397- 96	DS, 14.48.5.	Habitants.	Fortifications.	Leptine.	Ø	Vd
Eryx.	396- 95	DS, 14.55.4-5.	Habitants.	Fortifications.	Carthaginois (Himilcon).	Trahison.	Va
Motyé.	396- 95	DS, 14.56.1.	Habitants + Syracusains.	Fortifications.	Carthaginois (Himilcon).	Investissement.	Va
Messine.	396- 95	DS, 14.46-47. Polyen, <i>Denys</i> ,	Habitants.	Fortifications défectueuses.	Carthaginois (Himilcon).	Surprise. Assaut sur mer et sur terre.	Va

		18.					
Syracuse.	396-95	DS, 14.62-75. Elien, 4.8. Polyen, <i>Denys</i> , 7-8.	Habitants (Denys).	Fortifications. Escarmouches (sorties). Début d'une sédition. Sorties sur mer et sur terre décisives.	Carthaginois (Himilcon).	Blocus sur terre et sur mer.	Vd
Caunos.	396-95	DS, 14.79.5.	Habitants + Conon.	Fortifications. Secours des perses (Pharnabaze et Artapherne).	Lacédémoniens (Pharax).	Investissement.	Vd
Pharsale.	395-94	DS, 14.82.6.	Garnison lacédémonienne.	Ø	Medios + alliés.	Ø	Ø
Lébadée.	IVe.s	<i>Lysandre</i> , 28.2.	Habitants.	Ø	Lacédémoniens (Lysandre).	Assaut.	Va
Haliarte.	395	Xen, <i>Hell</i> , 3.5.18-25. Plut, <i>Lysandre</i> , 28.3-12.	Habitants + garnison Thébaine.	Fortifications. Sortie.	Lysandre	Assaut + discours séditieux.	Vd
Daulis (Phocide)	395	Anonyme, Papyrus de Londres, XVIII.5.	Habitants.	Ø	Lacédémoniens et Béotiens.	Assaut.	Vd
Agglomération de Phanotis.	395	Anonyme, Papyrus de Londres, XVIII.5.	Habitants.	Ø	Lacédémoniens et Béotiens.	Assaut.	Va
Hyampholis.	395	Anonyme, Papyrus de Londres, XVIII.5.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens et Béotiens.	Assaut.	Vd

Léonton Képhalè.	395	Anonyme, Papyrus de Londres, XXI.5.	Habitants.	Fortifications.	Agésilas.	Assaut.	Vd
Gordion.	395	Anonyme, Papyrus de Londres, XXI.6.	Habitants (Rhatanès).	Fortifications.	Agésilas.	Assauts.	Vd
Milètou Teikhos.	395	Anonyme, Papyrus de Londres, XXII.3.	Habitants.	Fortifications.	Agésilas.	Assaut.	Vd
Héraclée du Trachis.	395- 94	DS, 14.82.6.	Habitants + Lacédémoniens.	Fortifications.	Béotiens + Argiens.	Trahison (nuit).	Va
Cythère.	395- 94	DS, 14.84.4-5.	Habitants.	Ø	Conon.	Assaut.	Va
Léchaion.	394- 93	DS, 14.86.3.	Garnison.	Fortifications.	Exilés + Lacédémoniens.	Assaut (nuit).	Va
Léchaion.	394- 93	DS, 14.86.4.	Exilés + Lacédémoniens.	Fortifications.	Athéniens + Béotiens + Argiens + Corinthiens.	Assaut.	Vd
Messine.	394- 93	DS, 14.87.2.	Syracusains.	Fortifications. Sortie.	Naxiens + Cataniens + Exilés syracusains.	Assaut.	Vd
Myles.	394- 93	DS, 14.87.3.	Naxiens + Cataniens + Exilés syracusains.	Ø	Messiniens.	Ø	Va

Tauroménion.	394-93	DS, 14.87.4-5 ; 88.1.	Sikèles.	Fortifications.	Denys.	Investissement (hiver compris). Assaut (commando surprise)	Va
Phocée.	390-394	Frontin, 3.11.2.	Habitants.	Fortifications.	Agésilas.	Ruse + assaut.	Va
Sidou (forteresse).	393	Xen, <i>Hell</i> , 4.4.13.	Garnison mégarienne.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Assaut.	Va
Crommyon (forteresse).	393	Xen, <i>Hell</i> , 4.4.13.	Garnison mégarienne.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Assaut.	Va
Corinthe.	393-92	DS, 14.91.2. Frontin, 3.12.2. Plut, <i>Lysandre</i> , 22.5.	Habitants + Iphicrate.	Fortifications.	Exilés (Léchaion).	Trahison.	Vd
Corinthe (citadelle).	393-92	DS, 14.92.1-2.	Habitants.	Fortifications.	Argiens.	Ø	Va
Rhégion.	393-92	DS, 14.90.5. Frontin, 3.4.3.	Habitants.	Fortifications.	Denys.	Assaut (surprise).	Vd
Oinoé (forteresse).	390	Xen, <i>Hell</i> , 4.4.3-6	Garnison	Fortifications.	Agésilas	Ruse	Va
Peiraion (forteresse).	390	Xen, <i>Hell</i> , 4.4.3-6	Garnison athénienne.	Fortifications.	Agésilas.	Ruse.	Va

Sidou (forteresse).	390	Xen, <i>Hell</i> , 4.6.19.	Garnison lacédémonienne.	Fortifications.	Iphicrate.	Assaut.	Va
Crommyon (forteresse).	390	Xen, <i>Hell</i> , 4.6.19.	Garnison lacédémonienne.	Fortifications.	Iphicrate.	Assaut.	Va
Oinoé (forteresse).	390	Xen, <i>Hell</i> , 4.6.19.	Garnison lacédémonienne.	Fortifications.	Iphicrate.	Assaut.	Va
Ionda.	390- 89	DS, 14.99.1.	Habitants.	Ø	Thibron.	Ø	Va
Caulonia.	389- 88	DS, 14.103.3	Habitants + alliés	Fortifications. Aide extérieure.	Denys.	Investissement. Assauts avec machines de siège.	Va
Calydon.	389	Xen, <i>Hell</i> , 4.6.1-6.	Achéens.	Ø	Acarnaniens + alliés + Athéniens + Thébains.	Ø	Ø
Villes acarnaniennes.	389	Xen, <i>Hell</i> , 4.6.7.	Habitants.	Ø	Agésilas.	Ø	Vd
Egine.	389	Xen, <i>Hell</i> , 5.1.1-5.	Habitants + Téleutas.	Fortifications.	Athéniens.	Investissement par terre et par mer.	Vd
Rhégion.	388- 87	DS, 14.108.1- 6 ; 14.11.1-4.	Habitants.	Fortifications. Sortie + <i>kairos</i> .	Denys.	Ruse. Assauts + machines de siège. Blocus.	Va
Amphipolis.	IVe.s	Polyen, <i>Denys</i> , 12.	Habitants.	Fortifications.	Denys.	Ø	Ø

Salamine.	386-384	DS, 15.4.1;7.1-2.	Habitants.	Fortifications. Évasion.	Perses.	Blocus sur terre et sur mer.	Va
Mantinée.	385	Xen, <i>Hell</i> , 4.2.1-7. DS, 15.5.5 ; 12.1-2. Pausanias, 8.8.6-8.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens (Agésipolis).	Tranchées + investissement (mur). Détournement du fleuve sur la ville.	Va
Cadmée de Thèbes.	382-381	DS, 15.20.1-3; 15.25 ; 15.27.1-4. CN, <i>Epaminondas</i> , 10.3. <i>Pélopidas</i> , 1.2. Plut, <i>Pélopidas</i> , 5.6.	Thébains.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Assaut.	Va
Phlionte.	381-380	Xen, <i>Hell</i> , 5.3.14-17 ; 5.3.21-25.	Habitants.	Fortifications. Les habitants votent pour diviser les rations par deux. Sorties.	Lacédémoniens + déserteurs.	Investissement (retranchement). <i>Stasis</i> .	va
Toroné.	381	Xen, <i>Hell</i> , 5.3.18.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens (Agésipolis).	Assaut.	Va
Olynthe.	380-379	DS, 15.22.1-3.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Persuasion ?	Va

Cadmée (Thèbes).	379	Xen, <i>Hell</i> , 5.4.2-12. DS, 15.20.1-3; 15.25 ; 15.27.1-4. Plut, <i>Pélopidas</i> , 7-11.	Garnison Lacédémonienne.	Fortifications.	Peuple + bannis + Athéniens.	Ruse (surprise). Assaut.	R
Ville (Arcadie).	379	Frontin, 3.2.7.	Habitants.	Fortifications.	Thébains (Epaminondas).	Ruse.	Va
Thespies.	378-37	DS, 15.17.4.	Habitants.	Fortifications.	Thébains.	Investissement.	Vd
Pirée.	377-376	DS, 15.29.5.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens (Sphodriades).	Assaut + surprise.	Vd
Histiaia (acropole d'Oropé).	377-376	DS, 15.30.3.	Néogénès (tyran).	Fortifications.	Les habitants d'Oropé + Lacédémoniens.	Investissement. Persuasion.	Va
Naxos.	377-376	DS, 15.34.3-5. En.Tact, 22.20.	Habitants + Garnison lacédémonienne.	Fortifications.	Athéniens (Chabrias).	Assaut avec des machines. Trahison ?	Ø
Thespies.	377-376	DS, 15.33.5.	Habitants + une garnison lacédémonienne.	Fortifications.	Thébains.	Assaut continu.	Vd
Corcyre.	373-372	DS, 15.46-48. Xen, <i>Hell</i> , 6.2.4-30.	Habitants + Athéniens (Timothée)	Fortifications. Aide extérieure. Sortie + surprise.	Bannis de Corcyre + Lacédémoniens.	Investissement. Les assiégeants se retrouvent assiégés	Vd

Orchomène.	370	Xen, <i>Hell</i> , 6.5.13-14.	Habitants + des cavaliers de Phlionte.	Fortifications. Sortie.	Mantinéens.	Assaut.	Vd
Sparte.	370	Xen, <i>Hell</i> , 6.5.26-33. DS, 15.62-65. Polyen, <i>Agésilas</i> , 29. CN, <i>Agésilas</i> , 6.	Habitants + alliés	Barricades.	Thébains	Assaut.	Vd
Gytheion.	370	Xen, <i>Hell</i> , 6.5.32.	Lacédémoniens.	Fortifications.	Thébains + Périèques.	Assaut.	Ø
Héraclée du Trachis	370-369	DS, 15.57.2.	Habitants.	Ø	Jason de Phères.	Trahison.	Va
Cités inconnues en Perrhèbie.	370-369	DS, 15.57.2.	Habitants.	Ø	Jason de Phères.	Persuasion. Assauts.	Va
Tégée.	370-369	DS, 15.49.1-4.	Habitants.	Fortifications.	Bannis de Tégée + Lacédémoniens (Agésilas).	Assauts. Attaque psychologique, <i>stasis</i> ? cf	Ø
Larissa.	369-368	DS, 15.61.1-5.	Habitants.	Fortifications.	Macédoniens + traîtres de Larissa.	Trahison.	Va
Citadelle de Larissa.	369-368	DS, 15.61.1-5.	Habitants.	Fortifications.	Macédoniens.	Ø	Va
Dréras (forteresse).	369	Xen, <i>Hell</i> , 7.1.22.	Sicyoniens.	Fortifications.	Denys et des alliés (Celts, Ibères)	Assaut.	Va

Phlionte.	369	Xen, <i>Hell</i> , 7.2.5-10.	Habitants.	Fortifications.	Bannis de Phlionte + Arcadiens + Eléens.	Trahison.	Va
Phlionte.	369	Xen, <i>Hell</i> , 7.2.5-10.	Bannis de Phlionte + Arcadiens + Eléens.	Acropole fortifiée. Sortie.	Le Phlasiens.	Assaut.	Va
Sicyone.	369	Frontin, 3.2.10. Polyen, <i>Pamménès</i> , 3.	Habitants.	Fortifications.	Thébains.	Ruse.	Va
Villes (Magnésie).	369-364	Frontin, 3.8.2.	Habitants.	Fortifications.	Pélopidas.	Ruse.	Va
Paléné.	369-368	DS, 15.67.2.	Paléniens + Lacédémoniens.	Ø	Lycomédès de Mantinée et ses soldats (5000hs).	Assaut.	Va
Larissa (citadelle).	369-368	DS, 15.67.3-4.	Garnison macédonienne.	Fortifications.	Pélopidas et ses troupes + Larisiens.	Assaut ?	Va
Trézène.	369-368	DS, 15.69.1-2.	Habitants.	Fortifications.	Épaminondas et ses soldats.	Ø	Vd
Epidaure.	369-368	DS, 15.69.1-2.	Habitants	Fortifications.	Épaminondas et ses soldats.	Ø	Vd
Corinthe.	369-368	DS, 15.69.2-4.	Habitants + Athéniens (Chabrias)	Fortifications. Sortie.	Thébains (Épaminondas).	Assaut.	Vd
Caryai (forteresse).	368	Xen, <i>Hell</i> , 7.1.28.	Garnison thébaine.	Fortifications.	Denys + Lacédémoniens.	Assaut.	Va
Eryx.	368-367	DS, 15.72.1-2.	Habitants.	Ø	Denys et son armée.	Assaut.	Va

Lilybée.	368-367	DS, 15.72.1-2.	Habitants.	Ø	Denys et son armée.	Assaut ?	Vd
Samos	366-65	Pseudo-Aris, 2.23c.	Habitants.	Ø	Timothée.	Ø	Ø
Ville + port ?	366-338	Frontin, 3.10.8.	Habitants.	Fortifications.	Charès.	Ruse.	Va
Scotoussa .	367-366	DS, 15.75.1.	Habitants.	Fortifications.	Alexandre de Phères.	Ø	Va
Dymé. ?	367-36	DS, 15.75.2.	Habitants + garnison achéenne.	Ø	Thébains (Epaminondas).	Ø	Va
Naupacte. ?	367-366	DS, 15.75.2.	Habitants + garnison achéenne.	Ø	Thébains (Epaminondas).	Ø	Va
Calydon. ?	367-366	DS, 15.75.2.	Habitants + garnison achéenne.	Ø	Thébains (Epaminondas).	Ø	Va
Oropos.	366-365	DS, 15.76.1.	Habitants.	Ø	Le tyran d'Éretrie et ses soldats.	Ø	Va
Oropos.	366-365	DS, 15.76.1.	Le tyran d'Éretrie et ses soldats + Thébains.	Ø	Athéniens.	Ø	R
Villes de l'Acroreia .	365	Xen, <i>Hell</i> , 7.4.14.	Habitants.	Ø	Arcadiens.	Ø	Va
Thraistos.	365	Xen, <i>Hell</i> , 7.4.14.	Habitants.	Ø	Arcadiens.	Ø	Vd
Marganeis.	365	Xen, <i>Hell</i> , 7.4.14.	Habitants.	Ø	Arcadiens.	Trahison.	Va

Olouros (fort?ville?).	365	Xen, <i>Hell</i> , 7.4.17-18.	Habitants.	Ø	Arcadiens.	Kairos + surprise.	Va
Cromnos(fort?).	365	Xen, <i>Hell</i> , 7.4.20-25.	Arcadiens.	Fortifications.	Lacédémoniens (Archidamos)	Ø	Va
Cromnos.	365	Xen, <i>Hell</i> , 7.4.20-25.	Lacédémoniens.	Fortifications. Sortie contre les retranchements. Aide extérieure et fuite d'une partie de la garnison.	Arcadiens + Argiens.	Investissement (double retranchement).	Vd Va
Double retranchement.	365	Xen, <i>Hell</i> , 7.4.20-25.	Arcadiens + Argiens	Double retranchement autour de Cromnos	Lacédémoniens (Archidamos).	Assaut + mêlée Kairos	R
Pylos.	365	Xen, <i>Hell</i> , 7.4.26.	Habitants.	Ø	Éléens.	Assaut.	Va
Marganeis.	365	Xen, <i>Hell</i> , 7.4.26.	Habitants.	Ø	Éléens.	Assaut.	Va
Lasion (place forte).	365-364	DS, 15.77.1-2.	Garnison arcadienne.	Fortifications.	Bannis d'Arcadie + Éléens.	Assaut ?	Va
Margana.	365-364	DS, 15.77.4.	Habitants.	Ø	Arcadiens.	Ø	Va
Cronion.	365-364	DS, 15.77.4.	Habitants.	Ø	Arcadiens.	Ø	Va
Cyparisia.	365-364	DS, 15.77.4.	Habitants.	Ø	Arcadiens.	Ø	Va
Coryphasion.	365-364	DS, 15.77.4.	Habitants.	Ø	Arcadiens.	Ø	Va

Orchoméne.	364-363	DS, 15.79.3-6. Plut, <i>Sur les délais</i> , 2.	Habitants.	Ø	Thébains.	Trahison.	Va
Toroné.	364-363	DS, 15.71.6.	Habitants.	Fortifications.	Timothée.	Investissement sur terre et sur mer.	Va
Potidée.	364-363	DS, 15.71.6.	Habitants.	Fortifications.	Timothée.	Investissement sur terre et sur mer.	Va
Cyzique.	364-363	DS, 15.71.6.	Habitants + Timothée.	Ø	Ø	Ø	Ø
Chalcédoine.	363-360?	En.Tact, 12.3-4.	Habitants + Cysicènes.	Ø	Ø	Ø	Ø
Sparte.	362	Xen, <i>Hell</i> , 7.5.10-. En.Tact, 2.2. DS, 15.82-83. Polyen, <i>Agésilas</i> , 29.	Habitants.	Barricades. Situation géographique de Sparte.	Thébains + alliés.	Assaut.	Vd
Ville égyptienne.	362-361	DS, 15.93.1-6. Plut, <i>Agésilas</i> , 39.1.	Habitants, Agésilas et le roi Nectanébo Ier	Sortie + surprise.	Égyptiens.	Assauts. Investissement (fossés + murs).	Vd
Péparéthos.	361-360	DS, 15.95.1-3.	Habitants + Athéniens (Léosthénès).	Sortie.	Alexandre de Phères + pirates.	Investissement. Assaut.	Vd
Ilion.	360 ?	En.Tact, 24.4-7.	Habitants.	Fortifications.	Charidémus d'Oréos.	Trahison.	Va
Ville des Saniens.	359-336	Frontin, 3.3.5.	Habitants.	Fortifications.	Philippe.	Trahison.	Va

Chios.	358-57	DS, 16.7.3-4.	Habitants + alliés (Byzantins, Rhodiens, gens de Cos, Cariens).	Fortifications. Sortie.	Athéniens (Charès et Chabrias).	Blocus par terre et par mer. Assauts.	Vd
Amphipolis.	358-57	DS, 16.8.1-5.	Habitants.	Fortifications.	Philippe II de Macédoine.	Assauts avec des machines de siège. Trahison ? (Démosthène, 1,5)	Va
Pydna.	358-57	DS, 16.8.3. Démosthène, 20.63;1.5. Théopompe Frag 115F 30a-b	Habitants.	Fortifications.	Philippe II de Macédoine.	Assauts avec des machines de siège. Trahison ?	Va
Potidée.	358-57	DS, 16.8.5-6.	Habitants + garnison athénienne.	Fortifications. Renforts athéniens arrivés trop tard.	Philippe.	Assaut.	Va
Turina.	356-55	DS, 16.15.2.	Habitants.	Ø	Bruttiens.	Assaut.	Va
Hipponion.	356-55	DS, 16.15.2.	Habitants.	Ø	Bruttiens.	Ø	Va
Thourioi.	356-55	DS, 16.15.2.	Habitants.	Ø	Bruttiens.	Ø	Va
Krénidès (Philippès).	356	DS, 16.22.	Habitants.	Aide extérieure (Phillippe II de Macédoine)	Kétriporis roi de la Thrace occidentale.	Ø	Ø
Léontinoi.	356-55	DS, 16.16.1-3.	Habitants.	Fortifications.	Philistus.	Surprise (nuit).	Vd

Syracuse.	356-55	DS, 16.19.1-4. Plut, <i>Dion</i> , 30-31;41;45-49.	Habitants.	Fortifications. Gardes alcoolisés.	Dion.	Assaut + surprise (nuit). Trahison ?	Va
Samos.	356-55	DS, 16.21.1-4.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens.	Blocus par terre et par mer.	Vd
Delphes..	356-55	DS, 16.24-25.	Habitants.	Ø	Philomèlos.	Assaut.	Va
Delphes.	356-55	DS, 16.25.1-3.	Les Phocidiens.	Philomèlos entoure le sanctuaire d'une muraille.	Béotiens.	Assaut.	Vd
Methonê.	354-53	DS, 16.31.6-7. Polyen, <i>Philippe</i> .15. Duris de Samos, Frag 76F 36. Théopompe Frag 115F 52. Démosthène, 18.67. Justin, 7.6.14-16.	Habitants.	Fortifications. Aide extérieure (Athènes et l'arrivée de Lacharès d'Apollonie d'après un décret athénien de 355)	Philippe II.	Assaut avec machines (béliers).	Va
Pagases.	354-53	DS, 16.31.7.	Habitants.	Ø	Philippe II.	Ø	Va
Abdère.	354-53		Habitants.	Ø	Philippe II.	Ø	Va
Marônéia.	354-53		Habitants.	Ø	Philippe II.	Ø	Va
Néapolis.	354-53		Habitants.	Ø	Philippe II.	Ø	Va

Sestos.	353	DS, 16.34.3.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens (Charès).	Ø Les hommes sont tués et les femmes et les enfants vendus comme esclaves.	Va
Thronion.	353-52	DS, 16.33.3.	Habitants.	Fortifications.	Philippe II de Macédoine.	Assaut.	Va
Orchomène.	353-52	DS, 16.33.3.	Habitants.	Fortifications.	Philippe II de Macédoine.	Ø	Va
Chéronnée.	353-52	DS, 16.33.4.	Habitants.	Fortifications.	Philippe II de Macédoine.	Investissement.	Vd
Orneai.	353-52	DS, 16.34.3.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Investissement.	Va
Coroné.	353-52	DS, 16.35.3.	Habitants.	Fortifications.	Phocidiens (Onomarchos).	Assaut ?	Va
Petites villes de Locride.	352-51	DS, 16.38.2-3.	Habitants.	Ø	Phyllos.	Ø	Va
Naryx.	352-51	DS, 16.38.2-3.	Habitants	Fortifications. Les habitants repoussent dans un premier temps les assaillants.	Phyllos.	Trahison (nuit).	Vd
Naryx.	352-51	DS, 16.38.5.	Habitants.	Fortifications. Aide extérieure (Béotiens)	Phyllos.	Assaut.	Va
Helissonte (Arcadie).	352-51	DS, 16.39.5. Pausanias, 8.3.3.	Habitants.	Ø	Lacédémoniens.	Assaut.	Va

Chéronnée.	352-51	DS, 16.39.8.	Habitants.	Fortifications. L'arrivée salubre des Thébains permet de déloger Phalaicos de la ville.	Phalaicos.	Ø	Vd
Quelques petites bourgades de Béotie.	352-51	DS, 16.39.8.	Habitants.	Ø	Thébains.	Ø	Va
Héraion Teichos (Thrace).	351-50		Habitants.	Ø	Philippe II.	Ø	Va
Salamine.	351-49	DS, 16.42.8-10.	Habitants (Evagoras + Phocion).	Fortifications.	Idrios.	Blocus par terre et par mer.	Ø
Sidon.	351-50 ou 346-45	DS, 16.44.5 ; 16.45.5.	Habitants.	Fortifications. Suicide collectif.	Roi (Tennes).	Trahison.	Va
Rhégion.	351-50	DS, 16.45.9.	Habitants + Denys le Jeune (garnison).	Fortifications.	Leptine et Callipus.	Investissement.	Va
Pélusion.	350-49	DS, 16.46-49.8.	Habitants + 5000 soldats de garnison (Philophron).	Fortifications.	Perses + Thébains.	Assaut + diversion. Machines de siège.	Va
Bubastos.	350-49	DS, 16.50.	Habitants.	Fortifications. <i>Staseis.</i>	Perses.	Discours séditieux + désertion.	Va
Villes d'Asie.	350-49	DS, 16.52.5-7.	Habitants.	Ø	Mentor.	Ruse.	Va

Zereia (fort).	349-48	DS, 16.52.9.	Garnison.	Fortifications.	Philippe II de Macédoine.	Assaut.	Va
Mecyberna.	348-47	DS, 16.53.2.	Habitants.	Ø	Philippe II de Macédoine.	Trahison.	Va
Toronê.	348-47	DS, 16.53.2.	Habitants.	Ø	Philippe II de Macédoine.	Trahison.	Va
Olynthe.	348-47	DS16.53.2-3. Démosthène, 8.40 ; 19.265 ; 19.342.	Habitants.	Fortifications.	Philippe II de Macédoine.	Assauts continus. Trahison.	Va
Villes de Béotie. (Orchomène, Coronée, Corsiai ?)	347-46	DS, 16.56.2.	Habitants.	Ø	Phocidiens.	Ø	Va
Lycus.	346-45	DS, 16.62.3.	Habitants.	Ø	Crétois + mercenaires (Phalaecos).	Assaut	Va
Cydonia.	346-45	DS, 16.63.2.	Habitants.	Sortie contre les machines.	Phalaecos.	Assaut avec des machines.	Vd
Entella.	346-45	DS, 16.67.3.	Habitants.	Fortifications. Demande de secours.	Carthaginois.	Blocus + machines de siège.	Va
Syracuse.	346-45	DS, 16.68.1-4.	Habitants (Denys)	Fortifications. Sorties.	Carthaginois.	Blocus + machines de siège.	Va
Syracuse.	346-45	DS, 16.68.11.	Carthaginois.	Fortifications.	Timoléon.	Surprise.	Va
Petites villes en	345-44	DS, 16.69.7.	Habitants.	Ø	Philippe II de Macédoine.	Ø	Va

Illyrie.							
Léontinoi	345-44	DS, 16.72.2.	Habitants + Carthaginois (Hikétas).	Fortifications.	Timoléon.	Assauts.	Vd
Engyon.	345-44	DS, 16.72.3.	Habitants (Sicules).	Fortifications.	Timoléon.	Assauts continus. Reddition.	Va
Syracuse.	345-44	DS, 16.72.4-5.	Habitants.	Fortifications.	Hikétas.	Blocus + assauts.	Vd
Entella.	345-44	DS, 16.73.2.	Habitants.	Fortifications.	Timoléon.	Ø	Va
Périnthe.	344 ou 340	DS, 16.74-76.	Habitants.	Fortifications. Aides extérieures (Byzantins et Perses).	Philippe II de Macédoine.	Assauts continus avec des machines, des béliers, des mines et des tours (20 coudées).	Vd
Byzance.	344 ou 340	DS, 16.77.2.	Habitants.	Fortifications. Aides extérieures (Chios, Cos, Rhodes, Athènes).	Philippe II de Macédoine.	Impressionné par les renforts, Philippe II lève le siège.	Vd
Ætna.	339-38	DS, 16.82.4.	Habitants (Campaniens).	Ø	Timoléon.	Assauts.	Va
Elatée (Phocide)	338	DS, 16.84.2 Strabon, 9.3.15. Démosthène, <i>Sur la Couronne</i> , 168-179.	Habitants.	Ø	Philippe II de Macédoine.	Ø	Va
Citadelle de	344/43	Plut, <i>Timoléon</i> , 9;13.4-10.	Denys.	Fortifications.	Timoléon.	Ø	Va

Syracuse.							
Citadelle de Syracuse.	343	Plut, <i>Timoléon</i> , 16.5;17-19.	Timoléon+ alliés (Catane).	Fortifications.	Hicétas.	Ruse. Blocus.	Vd
Syracuse.	343	Plut, <i>Timoléon</i> , 16.5;17-19.	Hicétas.	Fortifications.	Timoléon.	Assaut.	Va
Messine.	IVe.s	Plut, <i>Timoléon</i> , 34.4.	Habitants + Mamercos.	Fortifications.	Timoléon.	Blocus sur terre et sur mer.	R
Élatée (forteresse).	339	Plut, <i>Démosthène</i> , 28.1.	Phocidiens.	Ø	Philippe II.	Assaut + surprise.	Va
Assos.	IVe.s	Xen, <i>Agésilas</i> , 2.26.	Habitants commandés par Ariobarzanès + Agésilas.	Fortifications. « les assiégeants ont peur d'Agésilas »	Autophradès	Investissement ?	Vd
Sestos.	IVe.s	Xen, <i>Agésilas</i> , 2.26.	Habitants + Agésilas.	Fortifications. « les assiégeants ont peur d'Agésilas »	Cotys.	Investissement ?	Vd
Chios.	IVe. s	En.Tact, 11.3.	Habitants.	Fortifications.	Ø	Trahison.	Va
Téos ?	IVe. s	En.Tact, 18.13-14.	Habitants.	Fortifications.	Téménos de Rhodes et une troupe de mercenaires.	Trahison.	Vd
Ville inconnue.	IVe. s	En.Tact, 18.20-21.	Ø	Fortifications.	Ø	Trahison.	Va
Clazomènes ?	IVe. s	En.Tact, 23.5.	Habitants.	Fortifications.	Python de Clazomènes + une troupe de mercenaires.	Trahison + ruse.	Va
Parion.	IVe.s	En.Tact, 23.6.	Habitants.	Fortifications.	Iphiadès d'Abydos.	Ruse + surprise.	Va
Ø	IVe.s	En.Tact, 31.9.	Ø	Ø	Ø	Trahison.	Vd

Sinope.	IVe.s	En.Tact, 40.4.	Habitants.	Fortifications. Ruse.	Datame.	Ø	Ø
Lampsaque.	IVe.s.	Pseudo-Aris, 2.29a.	Habitants.	Ø	Memnon de Rhodes.	Ø	Va
Rhégion.	IVe.s.	Pseudo-Aris, 2.20g.	Habitants.	Ø	Denys de Syracuse.	Ø	Va
Sestos.	IVe.s	Polyen, <i>Cléon</i> .	Habitants.	Fortifications.	Abydos.	Ruse + Trahison (Cléon).	Va
Samos.	IVe.s	Polyen, <i>Iphicrate</i> .36.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens (Iphicrate).	Ø	Va
Samos.	IVe.s	Polyen, <i>Iphicrate</i> .36.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens (Iphicrate).	Ø	Va
Samos.	IVe.s	Polyen, <i>Timothée</i> .9-10.	Habitants.	Fortifications.	Timothée et une troupe de mercenaires.	Ø	Va
Samos	IVe.s	Plut, <i>Pélopidas</i> , 2.6.	Habitants.	Ø	Athéniens (Timothée).	Ø	Ø
Toroné.	IVe.s	Polyen, <i>Timothée</i> , 15.	Habitants.	Fortifications.	Timothée.	Assaut avec des machines.	Va
(?)	IVe.s	Polyen, Chabrias.10.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens (Chabrias).	Ruse.	Va
Egine	IVe.s	Polyen, <i>Chabrias</i> .12.	Habitants.	Fortifications.	Athéniens (Chabrias).	Ruse.	Vd
Ilion.	IVe.s	Polyen, <i>Charidème</i> .1.	Habitants.	Fortifications.	Charidème.	Ruse + Trahison.	Va
Gaune.	IVe.s	Polyen, <i>Philoclès</i> .	Habitants.	Fortifications.	Philoclès général de Ptolémée.	Ruse + Trahison (corruption) +assaut.	Va
Tégée.	IVe.s	Polyen,	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Trahison.	Vd

		<i>Acouès.</i>		Ruse.			
Sélinonte.	IVe.s	Polyen, <i>Théron.</i>	Habitants.	Fortifications.	Théron (tyran).	Esclaves corrompus.	Va
Fort de Magnésie.	IVe.s	Polyen, <i>Callicratidas.1</i>	Garnison.	Fortifications.	Callicratidas.	Ruse.	Va
Magnésie.	IVe.s	Polyen, <i>Callicratidas.2</i>	Callicratidas.	Fortifications. Ruse.	Ø	Assaut avec des machines.	Vd
Trézène.	IVe.s	Polyen, <i>Cléonyme.1.</i>	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens (Cléonyme).	<i>Logos</i> toxique + <i>stasis</i> + assaut.	Va
Edesse.	IVe.s	Polyen, <i>Cléonyme.2.</i>	Habitants.	Fortifications. Ruse.	Lacédémoniens (Cléonyme).	Assaut.	Ø
Thasos.	IVe.s	Polyen, <i>Hégétoride.</i>	Habitants (Hégétoride).	Fortifications. Ruse.	Athéniens.	<i>Logos</i> toxique ?	Ø
Cranon.	IVe.s	Polyen, <i>Dinias.</i>	Habitants.	Fortifications.	Dinias.	Trahison.	Ø
Phères.	IVe.s	Polyen, <i>Nicon.</i>	Habitants.	Ø	Nicon + Messéniens.	Ruse.	Ø
Hères.	IVe.s	Polyen, <i>Diétas.</i>	Habitants.	Fortifications.	Achéens.	Ruse + Trahison.	Va
Élatée.	IVe.s	Polyen, <i>Onomarque.</i>	Habitants.	Fortifications. Ruse.	Béotiens (Pélopidas).	Ø	Vd
Notion.	IVe.s	Polyen, <i>Paquès.</i>	Habitants + Hippias général de Pissouthnès.	Fortifications.	Paquès.	Ruse + Assaut.	Va

Cyrrha.	IVe.s	Polyen, <i>Clisthène.</i>	Habitants.	Ø	Clisthène.	Ruse.	Va
Samos.	IVe.s	Polyen, <i>Phrynichos.</i>	Habitants.	Fortifications. Ruse.	Athéniens (Alcibiade).	Trahison. Intoxication.	Ø
Drys.	IVe.s	Polyen, <i>Ischolaos</i> .3.	Habitants + Ischolaos.	Fortifications. Ruse.	Athéniens (Chabrias).	Assaut avec des machines.	Ø
Chalcédoine.	IVe.s	Polyen, <i>Antalcidas.</i>	Habitants.	Ø	Athéniens (Iphicrate).	Ø	Ø
Mantinée.	IVe.s	Polyen, <i>Agésipolis.</i>	Habitants + alliés.	Ø	Lacédémoniens (Agésipolis) + alliés.	Ruse.	Ø
Phocée.	IVe.s	Polyen, <i>Agésilas</i> , 16.	Habitants alliés.	Fortifications.	Lacédémoniens (Agésilas).	Ruse.	Va
Forteresse du mont Aonie.	IVe.s	Polyen, <i>Epaminondas</i> , 9.	Garnison lacédémonienne.	Fortifications.	Thébains (Épaminondas).	Ruse + assaut.	Va
Deux forteresse s.	IVe.s	Polyen, <i>Pélopidas</i> , 1.	Mercenaires.	Fortifications.	Thébains (Pélopidas).	Ruse + assaut.	Va
Scepsis.	IVe.s	Polyen, <i>Dercylidas.</i>	Habitants.	Fortifications.	Médias (tyran).	Parole persuasive (menace + otage).	Va
Gyth (port de Laconie).	IVe.s	Polyen, <i>Isadas.</i>	Garnison Lacédémonienne.	Fortifications.	Thébains.	Ø	Va
Gyth (port de Laconie).	IVe.s	Polyen, <i>Isadas.</i>	Garnison thébaine.	Fortifications.	Lacédémoniens (Isadas).	Ruse.	Va
Tégée.	IVe.s	Polyen, <i>Cléand</i>	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens.	Ruse + trahison.	Va

		<i>ridas</i> , 3.					
Mantinée.	IVe.s	Polyen, <i>Euryton</i> .	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens.	<i>Stasis</i> + trahison.	Va
Prasios.	IVe.s	Polyen, <i>Hippodamas</i> .	Lacédémoniens.	Fortifications. Ruse.	Arcadiens.	Ø	Ø
(?)	IVe.s	Polyen, <i>Harmostès</i> .	Lacédémoniens.	Ruse.	Athéniens.	Investissement ?	Vd
Place forte (?)	IVe.s	Polyen, <i>Thibron</i> .	Garnison.	Fortifications.	Thibron.	Ruse + surprise.	Va
Phalcidoine.	IVe.s	Polyen, <i>Philippe</i> .18.	Habitants.	Fortifications.	Philippe + une troupe de mercenaires.	Trahison + assaut + ruse.	Va
Garès.	IVe.s	Polyen, <i>Philippe</i> .20.	Habitants.	Fortifications.	Philippe II.	Ruse (pour fuir)	Vd
Byzance.	IVe.s	Polyen, <i>Philippe</i> .21.	Habitants alliés.	Fortifications.	Philippe II.	Ruse.	Ø
Olynthe.	IVe.s	CN, <i>Timothée</i> , 1.2.	Habitants.	Ø	Timothée.	Ø	Ø
Byzance.	IVe.s	CN, <i>Timothée</i> , 1.2.	Habitants.	Ø	Timothée.	Ø	Ø
Samos.	IVe.s	CN, <i>Timothée</i> , 1.2.	Habitants.	Ø	Timothée.	Ø	Va
Cysique.	IVe.s	CN, <i>Timothée</i> , 1.3.	Habitants + Timothée.	Timothée.	Ø	Blocus.	Vd
Ville inconnue.	IVe.s	Polyen, <i>Théocle</i> , 1.	Habitants (Léontins)	Ø	Théocle + Siciliens.	Ø	Va
Ville inconnue.	IVe.s	Polyen, <i>Théocle</i> , 1.	Siciliens.	Ø	Mégariens.	Assaut.	Va

Ville inconnue.	IVe.s	Polyen, <i>Théocle</i> , 2.	Habitants.	Ø	Théocle.	Ruse.	Va
Ville (Libye).	IVe.s	Polyen, <i>Himilcon</i> , 1.	Himilcon et ses troupes.	Fortifications. Ruse.	Libyens.	Ø	Vd
Ville (Libye).	IVe.s	Polyen, <i>Himilcon</i> , 3.	Habitants.	Fortifications.	Himilcon.	Ruse.	Va
Agrigente .	IVe.s	Polyen, <i>Himilcon</i> , 4.	Habitants.	Fortifications. Sortie.	Himilcon.	Ruse.	Ø
Cronion.	IVe.s	Polyen, <i>Himilcon</i> , 5.	Habitants + Denys de Syracuse.	Fortifications.	Himilcon.	Ruse.	Ø
Corinthe.	IVe.s ?	Polyen, <i>Archidamos</i> , 2.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens (Archidamos).	Ruse + <i>Stasis</i> .	Va
Ville des Egertins.	Ø	Polyen, <i>Hippocrate</i> .	Habitants.	Ø	Hippocrate.	Ruse.	Va
Syracuse.	IVe.s	Polyen, <i>Hipparin</i> , 1.	Habitants.	Fortifications.	Hipparin.	<i>Kairos</i> + surprise.	Va
Cysique.	335-34	DS, 17.7.8.	Habitants.	Ø	Memnon + 50000 mercenaires.	Surprise.	Vd
Gryneion.	335-34	DS, 17.7.9.	Habitants.	Ø	Parménion.	Assaut.	Va
Pitanè.	335-34	DS, 17.7.9.	Habitants + Memnon.	Aide extérieure(Memnon).	Parménion.	Investissement.	Vd
Thèbes.	335-34	DS, 17.9-15. Polyen, <i>Alexandre</i> .12.	Habitants.	Discours de désintoxication. Fortifications.	Macédoniens (Alexandre).	Logos toxique. Assaut avec machines. Trahison ?	Va
Milet.	334-33	DS, 17.22.1-5.	Habitants + Perses (Memnon)..	Fortifications. Fuite des perses.	Macédoniens	Assauts + machines.	Va

Halicarnasse.	334-33	DS, 17.24-27.6.	Habitants + Perses.	Sorties nocturnes. Sortie générale.	Macédoniens.	Assauts + machines. Assaut + nuit. Investissement de la citadelle.	Va
Bourg fortifié (Lycie).	334-33	DS, 17.28.1-5.	Habitants(Marmariens).	Fortifications. Fuite.	Macédoniens.	Assauts.	Va
Mylène.	333-32	DS, 17.29.2.	Habitants.	Fortifications.	Perses (Memnon).	Assauts.	Va
Issos.	333-32	DS, 17.32.4.	Habitants.	Panique.	Alexandre.	Assaut.	Va
Tyr.	332-31	DS, 17.40-46. Polyen, <i>Alexandre</i> .2-3. Plut, <i>Alexandre</i> , 24-25.1-3.	Habitants	Fortifications. Sélection des hommes sur les remparts. Machines. Sortie.	Alexandre.	Investissement (7 mois de siège). Machines. Trahison ou exportation d'un discours toxique ?	Va
Gaza.	332-31	DS, 17.48.7. Plut, <i>Alexandre</i> , 25.4-5.	Habitants + Perses.	Fortifications.	Alexandre.	Investissement (2 mois). Assaut.	Va
Mégalopolis.	331	Pausanias, 8.27.13-14.	Habitants.	Fortifications. Météorologie.	Lacédémoniens (Agis).	Machine.	Vd
Grande Roche.	329-28	DS, 17.78.3-4. Plut, <i>Alexandre</i> , 58.1-5.	Habitants de Artacoarna.	Relief.	Alexandre.	Ø	R
Aornis.	328-27	DS, 17.85.	Habitants.	Fuite de nuit.	Alexandre.	Blocus. Assauts.	Va

						Ruses.	
Ville des Soudraques et des Maliens.	326-25	DS, 17.98.2-3.	Habitants.	Fortifications.	Alexandre.	Assaut.	Va
Villes (+ de 3).	326-25	DS, 17.102.5.	Habitants.	Fortifications.	Alexandre.	Assauts.	Va
Position forte. (Indus).	Fin IVe.s	Polyen, <i>Alexandre</i> .20.	Habitants.	Fortifications.	Alexandre.	Ø	Ø
Villes (Indus)	Fin IVe.s	Polyen, <i>Alexandre</i> .30.	Habitants.	Ø	Antigone.	Assaut. Persuasion.	Va
Lamia.	323-22	DS, 18.13.01-6 ; 18.15.1.	Macédoniens (Léonat).	Fortifications. Sortie. Aide extérieure.	Léosthène puis Antipatros.	Assauts. Blocus.	Vd
Villes thessaliennes.	323-22	DS, 18.7 ;	Habitants.	Ø	Antipatros et Cratère.	Assauts.	Va
Cyrène.	323-22	DS, 18.19.4.	Habitants.	Fortifications. Panique.	Thibron et ses mercenaires + exilés de Cyrène.	Investissement.	R
Cyrène.	323-22	DS, 18.20.2-46.	Habitants.	Fortifications. <i>Stasis</i> .	Thibron et ses mercenaires + exilés de Cyrène.	Investissement. Assauts.	Va
Laranda.	323-22	DS, 18.22.1-2.	Habitants.	Ø	Perdiccas et le roi Philippe.	Assaut.	Va
Isaura.	323-22	DS, 18.22.2.	Habitants.	Fortifications. Suicide collectif.	Perdiccas et le roi Philippe.	Assaut.	Va
Bourg d'Égypte.	322-21	DS, 18.34.	Habitants + Ptolémée.	Ø	Perdiccas.	Assauts.	Vd

Amphissa de Locride.	322-21	DS, 18.38.1-2.	Habitants.	Ø	Étoliens.	Investissement.	Ø
Nora (Fort).	322-21	DS, 18.41.6;18.58.5-7. CN, <i>Eumène</i> , 5. Plut, <i>Eumène</i> , 10-12.	Eumène.	Fortifications.	Antigone.	Blocus.	R
Cyzique.	319-18	DS, 18.51.1-7.	Habitants + Byzantins..	Fortifications. Panique. Ruse.	Satrape Arrhidaios.	Assaut + surprise. Investissement.	Vd
Ephèse.	319-18	DS, 18.52.7.	Habitants.	Fortifications.	Antigone.	Trahison.	Va
Kymé.	319-18	DS, 18.52.8.	Habitants.	Fortifications.	Antigone.	Assauts.	Ø
Salamine.	318-17	DS, 18.69.1.	Habitants + Polyperchon..	Fortifications. Aide extérieure.	Cassandre.	Assauts. Discours toxique (Voir Polyen et Pausanias 1.35.2.)	Va
Habitants.	318-17	DS, 18.70-71.	Habitants.	Fortifications. Machines. Aide extérieure.	Polyperchon.	Assaut + machines et sapes.	Vd
Crotone.	317-16	DS, 19.03.03	Habitants + alliés syracusains.	Ø	Bruttiens.	Ø	Ø
Géla.	317-16	DS, 19.4.4-6.	Habitants.	Fortifications.	Syracusains (Agathocle).	Assaut + surprise. Ruse pour s'enfuir.	Vd

Ville (Sicile).	IVe.s	<i>Apophtegmes, Agatocle, 2.</i>	Habitants.	Fortifications.	Agathocle.	Assaut.	Va
Forteresse .	317-16	DS, 19.16.1-5.	Attalas, Polémon, Docimos, Antipatros, Philotas et les troupes d'Alcétas.	Fortifications. Fuite (échec).	Garnison de deux forteresses à proximité (500 fantassins + 400 cavaliers).	Investissement. Assaut.	Va
Tégée.	317-16	DS, 19.35.1.	Habitants.	Fortifications.	Cassandre.	Investissement.	Vd
Pydna.	317-16	DS, 19.36.1-6;19.49.	Habitants+ Olympias.	Famine. Désertion massive. Fuite d'Olympias (échec).	Cassandre.	Blocus.	R
Bedyndia.	317-16	DS, 19.50.7-8.	Habitants + Crateuas.	Ø	Aristonous.	Investissement.	R
Azoros.	317-16	DS, 19.52.6.	Habitants + Polyperchon..	Fuite.	Ø	Ø	Va
Tyr.	315-14	DS, 19.58.1;19.61.5	Habitants.	Fortifications. Famine.	Antigone.	Blocus.	R
Joppa.	315-14	DS, 19.59.2.	Habitants (Ptolémée).	Fortifications.	Antigone.	Assaut.	Va
Gaza.	315-14	DS, 19.59.2.	Habitants(Ptolémée).	Fortifications.	Antigone.	Assaut.	Va
Amisos.	315-14	DS, 19.60.2.	Habitants.	Fortifications. Aide extérieure (Polémaios).	Asclépiodoros.	Investissement.	Vd
Astacos.	315-14	DS, 19.60.3.	Habitants.	Fortifications. Aide extérieure.	Zibyès.	Investissement.	Vd
Chalcédoi	315-	DS, 19.60.3.	Habitants.	Fortifications.	Zibyès.	Investissement.	Vd

ne.	14			Aide extérieure.			
Erythrées.	315-14	DS, 19.60.3-4.	Habitants.	Fortifications. Aide extérieure.	Séleucos.	Investissement.	Vd
Cérynia.	315-14	DS, 19.62.5-6.	Habitants.	Ø	Séleucos.	Investissement.	Va
Lapithos.	315-14	DS, 19.62.5-6.	Habitants.	Ø	Séleucos.	Investissement.	Va
Cition.	315-14	DS, 19.62.6.	Habitants.	Ø	Séleucos.	Assauts + investissement.	Ø
Stymphale.	315-14	DS, 19.63.1.	Habitants.	Ø	Apollonidès (Cassandre).	Surprise (nuit).	Va
Argos.	315-14	DS, 19.63.2.	Habitants.	Fortifications. Trahison (échec).	Alexandre.	Trahison.	Vd
Cenchrées.	315-14	DS, 19.63.4.	Habitants.	Ø	Cassandre.	Investissement.	Va
Places fortes (2).	315-14	DS, 19.63.4.	Garnison..	Fortifications.	Cassandre.	Assaut.	Va
Orchomène.	315-14	DS, 19.63.5.	Habitants.	Fortifications.	Cassandre.	Trahison.	Va
Messine.	315-14	DS, 19.65.1-3.	Habitants+ exilés syracusains.	Fortifications.	Agathocle.	Investissement. Déserteurs. Assauts.	Vd
Myles.	315-14	DS, 19.65.3.	Habitants.	Ø	Agathocle.	Investissement.	R
Cyllène.	314-13	DS, 19.66.2.	Habitants.	Aide extérieure.	Alexandre et les Éléens.	Investissement.	Vd
Patras.	314-	DS, 19.66.3.	Garnison de	Fortifications.	Aristodémos.	Ø	Va

	13		Cassandre.				
Aigion.	314-13	DS, 19.66.3.	Habitants.	Fortifications.	Aristodémos.	Ø	Va
Citadelle des Dyméens.	314-13	DS, 19.66.4.	Habitants.	Fortifications.	Aristodémos +Alexandre.	Assauts.	Va
Apollonia .	314-13	DS, 19.68.6.	Habitants.	Fortifications.	Cassandre.	Assaut.	Va
Agrinion.	314-13	DS, 19.68.1.	Habitants.	Ø	Étoliens.	Trahison d'un accord.	R
Lemnos.	314-13	DS, 19.68.3.	Habitants + Diescouridès (Antigone).	Aide extérieure.	Aristolès (Cassandre).	Investissement.	Vd
Apollonie .	314-13	DS, 19.70.7.	Habitants.	Aide extérieure.	Glaucios (roi des Illyriens).	Investissement.	N
Odessos.	313-12	DS, 19.73.3	Habitants.	Panique.	Lysimaque.	Investissement.	R
Istros.		DS, 19.73.4.	Habitants.	Panique.	Lysimaque.	Investissement.	R
Cité des Callentiens.	313-12	DS, 19.73.5-7.	Habitants.	Fortifications. Aide extérieure.	Lysimaque.	Investissement.	Ø
Armée de Pausanias .	313-12	DS, 19.73.10.	Habitants.	Topographie.	Lysimaque.	Investissement.	Va
Milet.	313-12	DS, 19.75.3-4.	Habitants.	Fortifications.	Antigone.	Blocus. Discours toxique.	Va
Thralles.	313-	DS, 19.75.5.	Habitants.	Ø	Antigone.	Investissement.	Va

	12						
Caunos.	313-12	DS, 19.75.5.	Habitants.	Fortifications.	Antigone.	Assaut.	Va
Oréos.	313-12	DS, 19.75.7.	Habitants.	Aide extérieure.	Cassandre.	Investissement. Assauts.	Vd
Oropos.	312-11	DS, 19.77.6.	Habitants.	Ø	Cassandre.	Assaut.	Va
Chalcis.	312-11	DS, 19.78.2.	Habitants + garnison.	Panique.	Polémaïos (Antigone).	Intimidation.	Va
Oropos.	312-11	DS, 19.78.3.	Habitants + garnison de Cassandre.	Ø	Polémaïos (Antigone).	Investissement.	Va
Cadmée.	312-11	DS, 19.78.5.	Habitants + garnison de Cassandre.	Fortifications.	Polémaïos (Antigone).	Ø	Va
Les Opontiens .	312-11	DS, 19.78.5.	Habitants.	Ø	Polémaïos (Antigone).	Assauts.	Ø
Citadelle de Cyrène.	312-11	DS, 19.79.1.	Garnison de Ptolémée.	Fortifications. Aide extérieure (Agis).	Habitants.	Assauts. Meurtre des ambassadeurs.	Vd
Poséidion .	312-11	DS, 19.79.6.	Habitants.	Ø	Ptolémée.	Investissement.	Va
Malos.	312-11	DS, 19.79.6.	Habitants.	Ø	Ptolémée.	Investissement.	Va
Cités de Phénicie.	312-11	DS, 19.85.4.	Habitants.	Ø	Ptolémée.	Investissement + persuasion.	Va

Tyr.	312-11	DS, 19.86.2.	Habitants + garnison.	Trahison (révolte des soldats).	Ptolémée.	Discours toxique ?	Va
Eurymènes.	312-11	DS, 19.88.5-6.	Habitants + Alcétas + Alexandre.	Ø	Lysiscos.	Investissement.	Va
Citadelle de Babylone.	312-11	DS, 19.92.4.	Habitants.	Fortifications.	Seleucos.	Assaut.	Va
Citadelles de Babylone.	312-11	DS, 19.100.7.	Habitants.	Fortifications.	Demétrios.	Une citadelle est prise.	Va
Fortins.	312-11	DS, 19.102.8.	Habitants.	Fortifications.	Agathocle.	Assaut.	Va
Centorripes.	312-11	DS, 19.103.1-4.	Habitants + garnison + Agathocle.	Sédition échoue.	Deinocratès (chef des exilés syracusains).	Trahison (échec).	Vd
Mégalopolis.	IVe.s	Pausanias, 8.27.13-14.	Habitants.	Fortifications.	Lacédémoniens (Cléomène).	Ruse.	Va
Messène.	IVe.s	Pausanias, 4.29.1-5.	Habitants.	Fortifications.	Macédoniens.	Assaut + surprise.	Vd
Troie.		DS, 4.32.3.	Habitants.	Fortifications.	Héraklès.	Assaut.	Va
Élis.		DS, 4.33.4.	Habitants.	Ø	Héraklès.	Assaut.	Va
Sparte.		DS, 4.33.5.	Habitants.	Ø	Héraklès.	Assaut.	Va
Ephyra.		DS, 4.36.1.	Habitants.	Ø	Héraklès.	Assaut.	Va
Oichalia.		DS, 4.37.5.	Habitants.	Ø	Héraklès + Arcadiens.	Ø	Va
Ville du roi Orménios		DS, 4.37.4.	Habitants.	Ø	Héraklès.	Ø	Va

.							
Troie.		DS, 4.49.5.	Habitants (roi Laomédon).	Fortifications.	Héraclès et les Argonautes.	Assaut.	Va
Iolcos (Thessalie) ?		DS, 4.50-52.	Habitants (Pélias).	Ø	Jason + des chefs thessaliens + Médée	Ruse + surprise + assaut.	Va
Thèbes.		DS, 4.65.5-8.	Habitants (Étéocle).	Fortifications.	Argiens + Polynice.	Assaut.	Vd
Thèbes.		DS, 4.66.1-6.	Habitants. Fuite des habitants.	Fortifications.	Épigones.		Va
Eleusis.		<i>Thésée</i> , 10.4.	Mégariens.	Ø	Thésée.	Tromperie.	Va
Cnossos (port).		<i>Thésée</i> , 19.10.	Deucalion.	Ø	Thésée, Dédale et des exilés crétois.	Surprise.	Va
Oechalie.		35.143.	Eurythos.	Ø	Héraclès.	Assaut.	Va
Troie.		35.145.	Troyens.	Ø	Achéens.	Ø	Va
Ø	IV.s	35.98-99.	Habitants.	Ø	Ø	Ø	Va
Troie.		Darès le Phrygien, <i>Histoire de la destruction de Troie</i> , 40-41.	Troyens.	Fortifications.	Achéens.	Trahison (Anchise, Énée, Anténor).	Va
Troie.		Baebius Italicus, <i>Iliade latine</i> .	Troyens.	Fortifications.	Achéens.	Ø	Va
Troie.		Dictys de Crète, <i>Éphéméride de la guerre de</i>	Troyens.	Fortifications.	Achéens.	Ruse.	Va

		<i>Troie.</i>					
Troie		Triphiodore, <i>Prise d'Ilion.</i>					
Thèbes.	467	Eschyle, <i>Les Sept contre Thèbes.</i>	Habitants (Étéocle).	Fortifications.	Argiens (Polynice).	Assauts (7).	Vd
Acropole d'Athènes	411	Aristophane, <i>Lysistrata.</i>	Athéniennes.	Fortifications.	Athéniens.	Feu.	Ø
Thèbes.	411-408	Euripide, <i>Les Phéniciennes.</i>	Thébains.	Fortifications.	Argiens		
Thèbes.		Philostrate, 1.4;1.27	Habitants.	Fortifications.	Les Sept.	Assaut.	Ø
Troie.		Philostrate, 1.7.	Habitants.	Fortifications.	Les Achéens.	Assaut.	Ø
Thémiscyre.		1.2.1.	Habitants.	Ø	Héraklès.	Trahison.	Va
Nisa.		1.19.4.	Nisos.	Ø	Crétois.	Trahison.	Va
Villes de Mégaride.		1.19.4.	Habitants.	Ø		Assaut.	Va

Index des généraux grecs, perses et carthaginois

Agathocle, 84 120 153 262 263 264 267
Agésilas, 21 35 36 49 77 78 79 82 85 94 96 176 182 185 194
Alcibiade, 14 19 21 23 24 32 44 62 87 88 94 150 176 198 227 230 235 257
Alexandre, 31 45 99 100 103 120 131 132 148 150 169 187 191 195 198 199 200
Archidamos, 31 45 52 110 139 160 177 200
Brasidas, 12 17 21 24 25 32 33 34 45 58 72 79 90 97 98 102 104 127 134 139 184 189
Callicratidas, 108 151 177 187 256
Cambyze, 54
Chabrias, 27 56 59 72 87 92 96 111 112 119 141 176 242 244 248 255 257
Charès, 40 71 184 229 245 248 249 250
Charidème, 57 92 163 255
Cimon, 13 54 91 95 112 114 138 155 177
Cléarque, 61 94 113 115 123 126 148 164 170 230 233
Cléomène, 83 85 120 139 144 212 213 267
Cléonyme, 34 35 38 256
Conon, 47 108 109 151 160 184 231 235 237 238
Crésus, 55 57 185 210 211
Cyrus, 28 29 54 55 57 96 102 121 127 131 210 211 212
Démétrios poliorcète, 68 76 96 97 152 169 172 68 103 105
Démosthène, 18 53 68 76 155 160 183 200 85 88 92 248 249 252 253 254
Denys, 18 19 31 34 35 36 38 54 57 59 71 87 89 97 102 105 232 233 234 236 237 239 240 243 244 245 252 253 255 258
Dercylidas, 106 165 235 236 257
Dion, 34 81 125 249
Gélon, 90 110 215 216
Gylippe, 28 68 227
Harmostès, 163 167 258
Hiéron, 35 44 93 117 130 145 162 163
Himilcon, 71 80 89 236 237 259

Imilcar, 128
Iphicrate, 18 22 40 59 71 72 78 79 83 86 87 92 95 96 113 115 120 129 130 138 147 151 164
Lysandre, 40 44 45 49 82 83 84 97 105 110 139 231 232 234 237 239
Nicias, 28 32 72 84 121 126 192 221 222 223 224 226 227
Memnon, 29 31 92 128 184 255 259 260
Pausanias, 21 26 90 97 100 106 111 112 114 130 135 155 171 172 185 192 194
Pélopidas, 23 48 49 76 93 94 174 194 241 242 244 25 256 257
Périclès, 31 45 52 107 124 133 159 161 173 215 218 219 220
Phalaris, 57 93 106 214
Philippe II, 15 18 26 39 53 75 78 81 85 87 89 93 94 96 101 107 109 120 148 155 156 176 188 196 201 248 249 250 251 252 253
Philopoemen, 85 112 132 185
Pisistrate, 112 189
Pompisque, 71 79 94 177 182
Pyrrhus, 84 113
Thémistocle, 41 89 134 215
Théron, 19 256
Thibron, 37 86 235 240 258 261
Timoléon, 47 86 96 127 130 143 154 167
Timothée, 65 69 103 108 109 125 126 145 146 178 242 255 258

Bibliographie

Sources :

Littéraires :

- *Aeneas Tacticus, Asclépiodotus, and Onasander*, Loeb Classical Library, Harvard, 1923. Traduction Illinois Greek Club.
- Aineias the Tactician, *How to Survive Under Siege*, Oxford, 1990. Traduction Whitehead.
- Anonyme, *Hellenica Oxyrhynchia*, Aris & Phillips Classical Texts, Eastbourne, 1998. Traduction Mc Kechnie et Kern.
- Aristophane, *Les Grenouilles*, Les Belles Lettres, Paris, 1928. Traduction Judet de La Combe.
- Aristophane, *Les Guêpes*, Les Belles Lettres, Paris, 1925. Traduction Van Deale.
- Aristophane, *Lysistrata*, Les Belles Lettres, Paris, 1928. Traduction Van Deale.
- Aristophane, *Les Nuées*, Les Belles Lettres, Paris, 1934. Traduction Van Deale.
- Aristophane, *Ploutos*, Les Belles Lettres, Paris, 1930. Traduction Van Deale.
- Aristote, *Constitution d'Athènes*, Les Belles Lettres, Paris, 1922. Traduction Mathieu et Haussoulier.
- Aristote, *Economique*, Les Belles Lettres, Paris, 1968. Traduction Groningen et Wartelle.
- Aristote, *Poétique*, Les Belles Lettres, Paris, 1932. Traduction Gernez.
- Asclépiodote, *Traité de Tactique*, Les Belles Lettres, Paris, 1992. Traduction Poznanski.
- Athénée le mécanicien, *Traité des machines*, Ernest Thorin Éditeur, Paris, 1884. Traduction De Rochas d'Aiglun.
- Athénée, *Deipnosophistes*, Livre I et II, Les Belles Lettres, Paris, 1956. Traduction Desrousseaux.
- Baebius Italicus, *Iliade latine*, Les Belles Lettres, Paris, 2004. Traduction Fry.
- Cornélius Népos, *Œuvres*, Les Belles Lettres, Paris, 1961. Traduction Guillemin.
- Ctésias de Cnide, *La Perse, l'Inde et autres fragments*, Les Belles Lettres, Paris, 2004. Traduction Dominique Lenfant.
- Darès le Phrygien, *Histoire de la destruction de Troie*, Les Belles Lettres, Paris, 2004. Traduction Fry.
- Démosthène, *Sur la couronne*, Flammarion, Paris, 2000. Traduction Christian Bouchet.

- Dictys de Crète, *Éphéméride de la guerre de Troie*, Les Belles Lettres, Paris, 2004. Traduction Fry.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique* Livre IV, Les Belles Lettres, Paris, 1997. Traduction Bianquis et Auberger.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, Tome I, livre VI-X, Les Belles Lettres, Paris, 2012. Traduction Cohen-Skalli.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, Tome VI, livre XI, Les Belles Lettres, Paris, 2001. Traduction Haillet.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, Tome X, livre XII, Les Belles Lettres, Paris, 1972. Traduction Casevitz.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, livre XIII. Traduction Abbé de Terrasson.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, Tome IX, livre XIV, Les Belles Lettres, Paris, 1997. Traduction Bennett et Bonnet.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, Tome X, livre XV, Les Belles Lettres, Paris, 1977. Traduction Vial.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, Tome XI, livre XVI, Les Belles Lettres, Paris, 2016. Traduction Paul Goukowsky.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, Tome XII, livre XVII, Les Belles Lettres, Paris, 1976. Traduction Goukowsky.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, Tome XIII, livre XVIII, Les Belles Lettres, Paris, 1978. Traduction Goukowsky.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, Tome XIV, livre XIX, Les Belles Lettres, Paris, 1974. Traduction Bizière.
- Diodorus Siculus, *Library of History*, Volume VII, Book 15.20-16.65, Loeb Classical Library, Harvard, 1952. Traduction Sherman.
- Diodorus Siculus, *Library of History*, Volume VIII, Book 16.66-17, Loeb Classical Library, Harvard, 1963. Traduction Bradford Welles.
- Diogène Laërce, *Vie, Doctrines et sentences des philosophes illustres*, Tome II, GF, Paris, 1965. Traduction Genaille.
- Elien, *Histoire variée*, Les Belles Lettres, Paris, 2004. Traduction Lukinovitch et Morrand.
- Enea Tattico, *La difesa di una città assediata*, Pisa, 1990. Traduction Bettalli.
- Énée, Aclépiodote, Onasandre, *Anthologie*, Nil, Paris, 1994. Traduction Charvet et Ozanam.

- Énée le Tacticien, *Poliorcétique*, Les Belles Lettres, Paris, 1967. Traduction Bon.
- Eschyle, *Les sept contre Thèbes*, Les Belles Lettres, Paris, 1997. Traduction Mazon.
- Frontin, *Les Stratagèmes*, Économica, Paris, 1999. Traduction Laederich.
- Hérodote, *L'Enquête*, Tome I, Gallimard, Paris, 1964. Traduction Barguet.
- Hérodote, *L'Enquête*, Tome II, Gallimard, Paris, 1964. Traduction Barguet.
- Héron de Constantinople, *Poliorcétiques*, site internet. Traduction Remacle.
- Hésiode, *Théogonie*, Les Belles Lettres, Paris, 1928. Traduction Mazon.
- Julius Africanus, *Kestoi*, Sanzoni Antiquariato, Firenze, 1970. Traduction Viellefond.
- Lysias, *Contre Ératosthène*, Les Belles Lettres, Paris, 1924. Traduction Gernet et Bizos.
- Nicéphore Phocas, *Le traité sur la guérilla*, CNRS éditions, Paris, 2011. Traduction Dagon.
- Pausanias, *Description de la Grèce*, Tome I, Livre I : L'Attique, Les Belles Lettres, Paris, 1992. Traduction Pouilloux.
- Pausanias, *Description de la Grèce*, Tome IV, Livre IV: La Messénie, Les Belles Lettres, Paris, 2005. Traduction Casevitz.
- Pausanias, *Description de la Grèce*, Tome V, Livre V: L'Elide I, Les Belles Lettres, Paris, 1999. Traduction Pouilloux.
- Pausanias, *Description de la Grèce*, Tome VI, Livre VI: L'Elide II, Les Belles Lettres, Paris, 2002. Traduction Pouilloux.
- Pausanias, *Description de la Grèce*, Tome VII, Livre VII: L'Achaïe, Les Belles Lettres, Paris, 1999. Traduction Lafond.
- Pausanias, *Description de la Grèce*, Tome VIII, Livre VIII: L'Arcadie, Les Belles Lettres, Paris, 1998. Traduction Jost.
- Philon de Byzance, *La syntaxe mécanique*, livre V, Paris, 1974. Traduction Garlan.
- Philon de Byzance, *Traité de fortification d'attaque et de défense des places*, site internet. Traduction Remacle.
- Philostrate, *La galerie de tableaux*, Les Belles Lettres, Paris, 1991. Traduction Bougot.
- Platon, *Les Lois*, Tome I, GF Flammarion, Paris 2006. Traduction Brisson et Pradeau.
- Platon, *Les Lois*, Tome II, GF Flammarion, Paris 2006. Traduction Brisson et Pradeau.
- Pline L'Ancien, *Histoire Naturelle XXXV, La peinture*, Les Belles Lettres, Paris, 1985. Traduction Croisille.
- Plutarque, *Sur les délais de la justice divine*, Les Belles Lettres, Paris, 1974. Traduction Frazier.

- Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, Les Belles Lettres, Paris, 1974. Traduction Flacélière.
- Plutarque, *Vies parallèles*, Quarto Gallimard, Paris, 2001. Traduction Ozanam.
- Plutarque, *Moralia*, Tome IV, Traité 17 à 19, Les Belles Lettres, Paris, 2002. Traduction Boulogne.
- Plutarque, *Moralia*, Tome III, Traité 15 et 16, Les Belles Lettres, Paris, 1988. Traduction Furhmann.
- Plutarque, *Moralia*, Tome VIII, Traité 42 à 45, Les Belles Lettres, Paris, 1981. Traduction Hanni.
- Polyen, *Stratagèmes*, Tome I, Éditions Paléo la bibliothèque de l'Antiquité, Paris, 1743. Traduction Lobineau.
- Polyen, *Stratagèmes*, Tome II, Éditions Paléo la bibliothèque de l'Antiquité, Paris, 1743. Traduction Lobineau.
- Pseudo-Callisthène, *Le roman d'Alexandre*, Les Belles Lettres, Paris, 2004. Traduction Bounoure et Serret.
- Pseudo-Xénophon, *Constitution des Athéniens*, Les Belles Lettres, Paris, 1996. Traduction Casevitz.
- Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, Tome I, Les Belles Lettres, Paris, 1953. Traduction De Romilly.
- Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, Tome II, Les Belles Lettres, Paris, 1962. Traduction De Romilly et Weil.
- Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, Tome III, Les Belles Lettres, Paris, 1967. Traduction De Romilly, Weil et Bodin.
- Triphiodore, *La prise d'Ilion*, Les Belles Lettres, Paris, 1982. Traduction Gerlaud.
- Xénophon, *Constitution Des Lacédémoniens, Agésilas, Hiéron*, Les Belles Lettres, Paris, 2008. Traduction Casevitz.
- Xénophon, *De l'art équestre*, Les Belles Lettres, Paris, 1978. Traduction Delebecque.
- Xénophon, *Économique*, Les Belles Lettres, Paris, 1949. Traduction Chantraine et Mossé.
- Xénophon, *Helléniques*, Tome I, Les Belles Lettres, Paris, 1936. Traduction Hatzfeld.
- Xénophon, *Helléniques*, Tome II, Les Belles Lettres, Paris, 1939. Traduction Hatzfeld.
- Xénophon, *L'art de la chasse*, Les Belles Lettres, Paris, 1970. Traduction Delebecque.
- Xénophon, *Le commandement de la cavalerie*, Les Belles Lettres, Paris, 1973. Traduction

Delebecque.

- Xénophon, *Mémorables*, Tome I, Les Belles Lettres, Paris, 2000. Traduction Dorion.
- Xénophon, *Mémorables*, Tome II, Les Belles Lettres, Paris, 2011. Traduction Dorion
- Xénophon, *Mémorables*, Tome III, Les Belles Lettres, Paris, 2011. Traduction Dorion
- Xénophon, *Cyropédie*, Tome I, Les Belles Lettres, Paris, 1971. Traduction Bizos.
- Xénophon, *Cyropédie*, Tome II, Les Belles Lettres, Paris, 1973. Traduction Bizos.
- Xénophon, *Cyropédie*, Tome III, Les Belles Lettres, Paris, 1978. Traduction Bizos.
- Xénophon, *Anabase*, Tome I, Les Belles Lettres, Paris, 1930. Traduction Masqueray.
- Xénophon, *Anabase*, Tome II, Les Belles Lettres, Paris, 1931. Traduction Masqueray.

Épigraphiques :

- Jean-Marie Bertrand, *Inscriptions Historiques Grecques*, Les Belles Lettres, Paris, 1992.
- Patrice Brun, *Impérialisme et démocratie à Athènes*, Armand Colin, Paris, 2005.
- Jean Pouilloux, *Choix d'Inscriptions Grecques*, Les Belles Lettres, Paris, 1960.
- Jean Pouilloux, *Nouveau choix d'Inscriptions Grecques*, Les Belles Lettres, Paris, 1971.
- Marie-Christine Hellmann, *Choix d'inscriptions architecturales grecques, traduites et commentées*, Maison de l'orient et de la méditerranée Jean Pouilloux, Lyon, 1999.
- Henri Van Effenterre et Françoise Ruzé, *Nomima. Recueils d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec, Tome I : cités et institutions*, École française de Rome, 1994.
- Anne Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne*, EFA, 1994.
- Olivier Masson, *Tablette d'Idalion, Les inscriptions chypriotes syllabiques : recueil critique et commenté*, Paris, 1983.

Iconographiques :

- Kylix à figures rouges (Athènes), 500 BC, The J.Paul Getty Museum.
- Das heroon von Trysa en Lycie (frise sculptée), Ve siècle.
- -Capanée monte aux remparts de Thèbes, amphore campanienne à figures rouges, v340 av. J-C. Villa Getty.

Universitaires :

- Jean Andreau et Catherine Virlouvet (éds), *L'information et la mer dans le monde antique*, Rome, 2002, p. 69-92.
- André Aymard, « Remarques sur la poliorcétique grecque », dans : AYMARD André, *Etudes d'histoire ancienne*, Paris, 1967, p. 474-486.
- Grégory Bonin, *De Naxos à Amorgos, L'impérialisme athénien vu des cyclades à l'époque classique*, Bordeaux, 2015.
- Marcel Detienne, Jean-Pierre Vernant, *Les ruse de l'intelligence. La métis des Grecs*, Paris, 1974.
- A.P Dorjahn, « Some Ancient Military Stratagems », *The classical Bulletin*, 36, 1960, p 61-63.
- Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974.
- Johannes Gehrke, *Stasis. Untersuchungen zu den inneren Kriegen in den Griechischen Staaten des 5. und 4. Jh. v. Chr.*, Munich, Beck, 1985.
- André Gérolymatos, *Espionage and trahison : a study of the proxenia in political and military intelligence gathering in Classical Greece*, Amsterdam, 1986.
- Victor Davis Hanson, *Warfare and Agriculture in the Classical Greece*, Berkeley, 1998.
- William Kendrick Pritchett, « Scouts », dans : *Ancient Greek military practices, I*, Berkeley, 1971, p. 127-133.
- Paul Bentley Kern, *Ancient siege warfare*, Indiana, 1999.
- Chloé Leguiller, “Le financement de la guerre d'après les stratagèmes de Polyen”, *Camenuiae* n°6-novembre 2010.
- Edmond Lévy, *La Grèce au Ve siècle de Clithène à Socrate*, Paris, 1995.
- Andrew Lintott, *Violence, Civil Strife and Revolution in the classical City*, Londres, Groom Helm, 1982.
- Raoul Lonis, « Poliorcétique et stasis dans la première moitié du IVe s. av. J.-C. », dans : Pierre Carlier (éd.), *Le IVème siècle av. J.-C. : approches historiographiques*, Nancy, 1996, p. 241-257.
- Nicole Loraux, *La cité divisée*, Paris, Payot, 1997.
- Luis Losada., *The fifth column in the Peloponnesian war*, Leiden, 1972.
- Mauro Moggi, « I proxeni e la guerra nel V secolo a. C. », dans : Edmond Frezouls et Anne Jacquemin (éds), *Les relations internationales*, Paris, 1995, p. 143-159.

- H Olivier, Pascal Giovannelli-Jouanna, François Bérard, *Ruses secrets et mensonges chez les historiens grecs et latins*, Lyon-Paris, 2006.
- Isabelle Pimouguet-Pédarros, *la cité à l'épreuve des rois : le siège de Rhodes par Démétrios Poliorkète 305-304 av. J.-C.* , presse universitaire de Rennes, Paris, 2011.
- Anne Queyrel Bottineau, *Prodosia : la notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du Ve.s*, Ausonius, Bordeaux, 2010.
- Anne Queyrel Bottineau et Jean-Christophe Couvenhes (dir), *Trahison et traîtres dans l'antiquité*, Paris, 2012.
- Frank Santi Russell, *Information gathering in classical Greece*, Ann Arbor, 1999.
- Suzanne Saïd, Monique Trédé, « Art de la guerre et expérience chez Thucydide », *Classica et mediaevalia*,36, 1985, p65-85.
- Chester G Starr, *Political intelligence in classical Greece*, Leiden, 1974.
- Chester G Starr, *Lo spionaggio politico nella Grecia classica*, Palermo, 1993. [trad. italienne de l'ouvrage précédent par Corrado Petrocelli ; précédé par *Un mestiere controverso* par Luciano Canfora et par *Il sorriso del lupo*, par Corrado Petrocelli] .
- E-L Wheeler, « Stratagem and the Vocabulary of Military Trickery », *Mnémosyne*, suppl, 108, Leiden, 1988.
-

Introduction	11
Première partie :	17
Chapitre 1: Poliorcétique, <i>stasis</i> et trahison	17
1) Prendre une ville par trahison	17
<i>Recruter le(s) traître(s)</i>	18
<i>Mettre en place une trahison : une correspondance, un signal, une attaque surprise</i>	21
2) Prendre une ville par <i>stasis</i>	27
<i>Prendre connaissance de l'atmosphère à l'intérieur de la cité</i>	27
<i>Avec des agents infiltrés</i>	29
<i>Ravager et épargner les terres</i>	30
<i>Discours toxiques ou séditeux</i>	31
<i>Créer une atmosphère de suspicion</i>	35
<i>Encourager la désertion</i>	35
<i>Le rôle des assauts continus</i>	37
<i>Provoquer une <i>stasis</i> : obtenir une trahison ou profiter du conflit comme diversion</i>	37
<i>La <i>stasis</i> avant le siège</i>	38
Chapitre 2 : Parole à la défense	40
1) Lutter contre la trahison	40
<i>Trouver les traîtres : ruses et techniques</i>	40
<i>Les sanctions pour les traîtres</i>	40
<i>Mesures à prendre pour éviter des trahisons : lutter contre la corruption, encourager la dénonciation et nourrir la population</i>	41
2) Dispositifs pour éviter les révolutions	44
<i>Consolider l'<i>homonoia</i> dans la cité</i>	44
<i>Contrôler les espaces de communications</i>	47
<i>Contrôler la parole publique</i>	50
<i>Désarmer les habitants</i>	56
<i>Renforcer la place avec des renforts alliés</i>	58
3) Monter la garde	59
<i>Organisation de la garde</i>	59
<i>Vers une professionnalisation de la garde : naissance d'une technè ?</i>	62
<i>Rôle et fonction du stratège dans la défense</i>	64

Deuxième partie :	67
Chapitre 1 : Poliorcétique et ruses de guerre	67
1) S'emparer d'une ville par surprise avant et pendant un siège	67
1.1 Avant un siège	67
<i>Une guerre non déclarée ?</i>	67
<i>Les motivations d'une telle pratique</i>	69
<i>Éviter les déserteurs</i>	71
<i>Éviter les postes de garde ou s'en emparer.</i>	71
<i>Franchir l'enceinte</i>	72
<i>Le matériel nécessaire</i>	73
<i>La loi du silence</i>	75
<i>Utilisation du Kairos</i>	75
<i>L'appel au calme</i>	77
<i>Attaquer par surprise pour faire des prisonniers de guerre ou empêcher l'ennemi de se préparer en vue d'un blocus</i>	78
1.2 Pendant un siège	79
<i>Envoi d'un commando pour ouvrir une brèche</i>	79
2) S'emparer d'une ville par tromperie	81
<i>Par mensonges : les serments non respectés</i>	82
<i>Les trêves non respectées</i>	84
<i>Négocier avec les assiégés : capturer leur commandant</i>	86
<i>Utilisation de la diversion</i>	87
<i>Utilisation de la météorologie</i>	88
<i>Utilisation de l'illusion.</i>	90
<i>La désinformation ou l'art de faire fuir les alliés des assiégés</i>	93
3) S'emparer d'une ville en provoquant une panique	95
<i>Les instruments</i>	97
<i>Rendre fous les assiégés !</i>	98
<i>Les dieux sont avec nous !</i>	99
4) S'emparer d'une ville par philhellénisme, par persuasion ou par des menaces ?	101
5) S'emparer d'une ville par la famine	104
6) Réflexions sur le rôle du stratège dans la guerre de siège	107
6.1 L'art de commander	107

<i>L'art de vaincre dans l'économie des forces</i>	110
<i>Inventer des ruses : l'art de « bluffer » ou comment coudre la peau du renard sur celle du lion</i>	110
6.2 Apprendre l'art militaire : l'éducation des vainqueurs	111
<i>Dans des traités militaires</i>	111
<i>Dans des livres d'histoire et des poèmes</i>	113
<i>Après des stratèges : une transmission direct du savoir-faire</i>	114
<i>De la nature et à la chasse</i>	117
<i>À la guerre : observer et apprendre, la mimésis grecque</i>	119
7) Le camp des assiégeants	120
<i>La configuration et les risques : camp d'assiégeants ou camp d'assiégés ?</i>	120
<i>Vivre sur le territoire</i>	122
<i>Des voisins qui vous observent</i>	126
<i>La peur d'être attaqué</i>	128
<i>La défense du camp</i>	128
8) Le regard des Grecs sur ces pratiques	131
<i>Une pratique honteuse ?</i>	131
<i>Éviter Pâris</i>	135
<i>Victoire ou mépris, il faut choisir : réflexions sur l'absence d'érection de trophée</i>	135
Chapitre 2 : Atmosphère et organisation de la défense	140
1) Comprendre l'atmosphère d'une cité assiégée	140
1.1 Une épreuve d'endurance	140
<i>Résister aux assauts ennemis nuits et jours : lutter contre la privation de sommeil</i>	141
1.2 Une épreuve psychologique	143
<i>Le cas des paniques nocturnes</i>	145
<i>Enrayer les paniques</i>	146
<i>Encourager les hommes</i>	149
<i>Insulter les assiégeants</i>	152
<i>Le suicide collectif</i>	154
1.3 La cohabitation entre les habitants et la vie quotidienne dans une cité assiégée	158
<i>Campagnards et citadins</i>	158
<i>Citoyens et non citoyens</i>	161
<i>Citoyens et alliés</i>	162
<i>Esclaves</i>	163
<i>Citoyens et une garnison étrangère</i>	164

<i>Manger et boire dans une cité assiégée</i>	166
<i>Les femmes d'impossibles guerrières ? Femmes aux fourneaux ou femmes aux créneaux ?</i>	170
<i>La vie politique</i>	172
<i>La vie continue ?</i>	174
<i>La place des animaux</i>	175
<i>Peut-on s'enrichir pendant un siège ?</i>	177
<i>La guerre de siège, une guerre totale ?</i>	179
2) Organisation de la défense	180
<i>Surveiller, ralentir et attaquer l'envahisseur</i>	180
<i>Communiquer avec ses alliés</i>	184
<i>Tromper les assiégeants</i>	184
<i>Sorties surprises</i>	186
3) Et soudain les assiégeants pénètrent ...	187
<i>Résister : les rues, les toits et l'acropole</i>	187
<i>Les autels, les temples et les sanctuaires : que les dieux nous viennent en aide !</i>	189
<i>Sauve qui peut !</i>	191
<i>Les scènes de massacre</i>	193
Conclusion	203
<i>Annexe 1 : tableaux statistiques</i>	206
<i>Annexe 2 : tableau chronologique des sièges connus à l'époque archaïque et classique</i>	210
<i>Index des généraux grecs, perses et carthaginois</i>	271
<i>Bibliographie</i>	275

